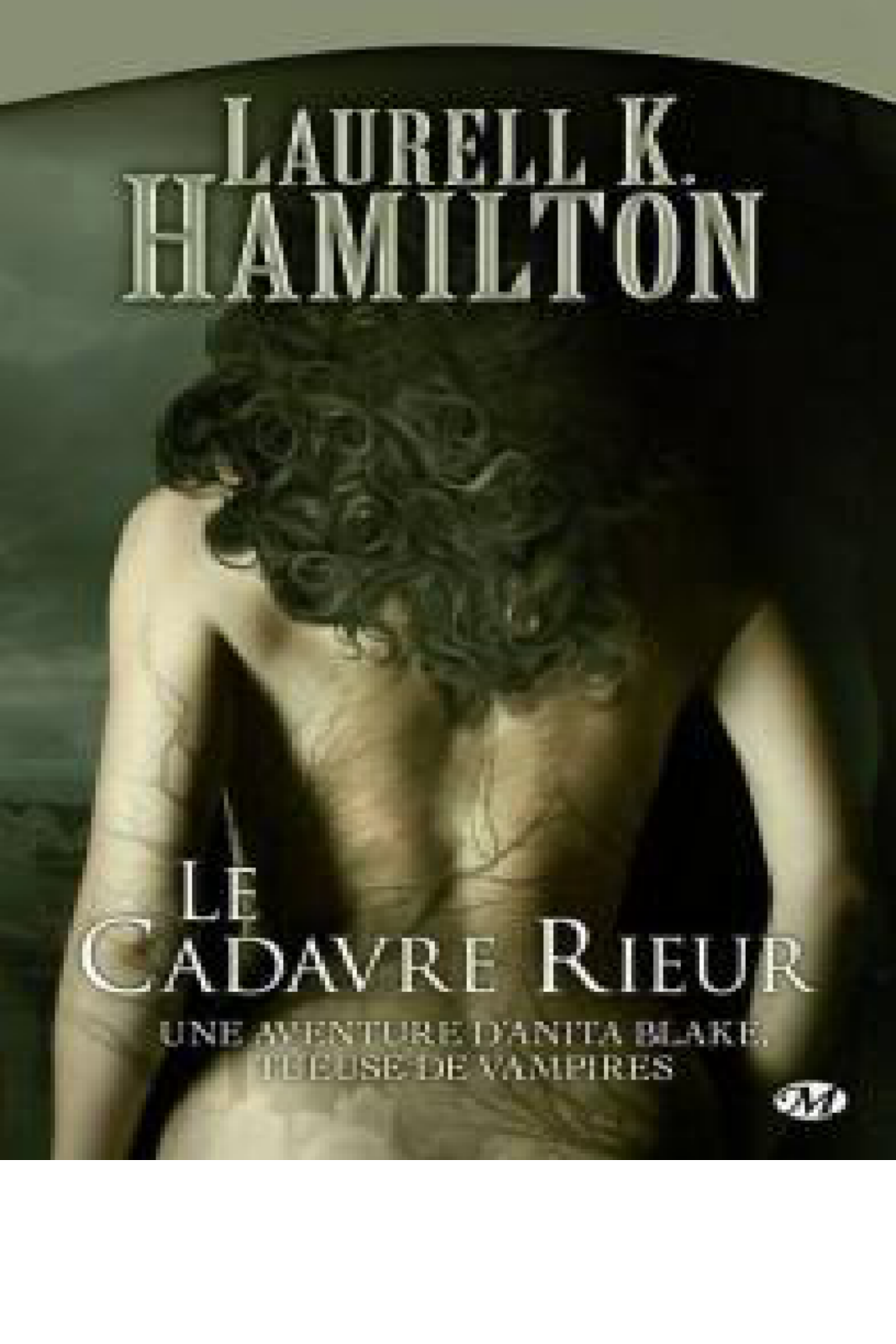


Le Cadavre Rieur

Hamilton, Laurell Kaye

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LAURELL K.
HAMILTON

LE
CADAVRE RIEUR

UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES



Laurell K. Hamilton est née en 1963 dans une petite ville de l'Arkansas. Après des études d'anglais et de biologie, elle se tourne vers l'écriture. C'est en 1993 qu'elle crée le personnage d'Anita Blake, auquel elle consacrera un roman chaque année, parallèlement à des novélisations pour séries (Star Trek). Portées par le bouche-à-oreille, les aventures de sa tueuse de vampire sont devenues aujourd'hui d'énormes best-sellers.

Du même auteur chez Milady :

Anita Blake :

1. Plaisirs coupables
2. Le Cadavre rieur
3. Le Cirque des damnés

Laurell K. Hamilton

Le Cadavre rieur

Anita Blake - 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin

Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : The Laughing Corpse Copyright © Laurell K. Hamilton, 1994.

© Bragelonne 2009 pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Photographie : Claire Arnaud — Montage : Anne-Claire Payet

ISBN : 978-2-8112-0093-0

Bragelonne — Milady

35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris

Chapitre premier

Scintillant sous le soleil de plomb du mois d'août, la maison d'Harold Gaynor se dressait au milieu d'une pelouse d'un vert intense entourée de gracieuses rangées d'arbres.

Bert Vaughn, mon patron, se gara dans l'allée semée de graviers d'un blanc si étincelant qu'ils ressemblaient à des cristaux de sel. Des sprinklers invisibles émettaient un doux bourdonnement. Grâce à eux, le gazon conservait une absolue perfection au milieu de la pire sécheresse que le Missouri ait connue en plus de vingt ans. Mais je n'étais pas là pour discuter d'irrigation avec M. Gaynor. Seulement pour parler de relever les morts.

Qu'on ne se fasse surtout pas d'idées. Pas question de les ressusciter ! Je suis loin d'être aussi forte, j'en fais juste des zombies. Des cadavres ambulants. Comme dans *La Nuit des morts-vivants*, même si c'est un peu moins spectaculaire qu'Hollywood ne le laisse croire. Je suis réanimatrice, un boulot comme un autre, et j'aurais aussi bien pu faire carrière dans la vente.

La réanimation est une activité reconnue depuis environ cinq ans. Avant, il s'agissait d'une malédiction embarrassante, d'une expérience religieuse ou d'une attraction touristique. Et ça le reste dans certaines parties de La Nouvelle-Orléans. À Saint Louis, c'est devenu un business très rentable, en grande partie grâce à mon patron. Bert Vaughn est peut-être un filou et un type pas très recommandable, mais il sait faire de l'argent. Une qualité appréciable dans le secteur du commerce.

Culminant un peu au-dessous du mètre quatre-vingt-dix, Bert est un ancien joueur de football universitaire, avec des épaules très larges et un début de bouée autour de la taille. Le costume bleu marine qu'il portait ce jour-là était spécialement coupé pour la dissimuler. A ce prix – pas loin de huit cents dollars –, il aurait pu cacher un troupeau d'éléphants. Ses cheveux, d'un blond presque blanc, sont coupés en brosse, un style qui revient à la mode. Son bronzage de marin met en valeur sa chevelure et ses yeux clairs.

Bert rajusta sa cravate rayée bleu et rouge, puis essuya une goutte de sueur sur son front.

— J'ai entendu dire aux infos que les gens du coin voulaient utiliser des zombies pour bosser dans les champs contaminés par les pesticides. Ça sauverait pas mal de vies.

— Tu sais que les zombies pourrissent, et qu'on ne peut rien faire pour les en empêcher, objectai-je. Sans compter qu'ils ne conservent pas leur intelligence assez longtemps pour servir de main-d'œuvre.

— C'était juste une idée. Les morts n'ont pas de droits civiques, Anita.

— Pas encore.

Je trouve ignoble de relever les morts pour en faire nos esclaves, mais personne ne m'écoute jamais. Pourtant, le gouvernement a été obligé de se pencher sur la question. En ce moment, il forme un comité national de réanimateurs et d'autres experts censés étudier les conditions de travail des zombies.

Les conditions de travail... Ils ne comprennent pas. Il est impossible d'offrir de bonnes conditions de travail à des zombies. Ils marchent et ils parlent, mais ils n'en sont pas moins morts pour autant.

Bert me fit un sourire indulgent, et je réprimai une furieuse envie de lui en coller une.

— J'ai appris que Charles et toi, vous bossiez pour le comité, dit-il. Vous allez voir toutes les boîtes qui emploient des zombies. De la pub pour Réanimateurs Incorporated !

— Je ne fais pas ça pour la pub, dis-je.

— Tu crois en ta petite cause...

— Tu es un salaud condescendant, dis-je avec un sourire charmeur.

— Je sais...

Je me contentai de secouer la tête. Impossible de gagner contre Bert au jeu des insultes. Il se fiche de ce que je pense de lui, tant que ça ne m'empêche pas de faire mon boulot.

Ma veste de tailleur bleu marine était prétendument conçue pour l'été, mais c'était un gros bobard. De la sueur me dégouлина le long de la colonne vertébrale dès que je posai un pied hors de la voiture.

Bert se tourna vers moi en plissant ses petits yeux, ce qui lui donna immédiatement son air habituel : un air soupçonneux !

— Tu portes toujours ton flingue, constata-t-il.

— Il est caché sous ma veste. M. Gaynor ne s'en apercevra pas.

De la sueur perlait déjà sous le harnais de mon holster. Je sentais mon chemisier de soie commencer à fondre et se plisser irrémédiablement sous les lanières de cuir, au niveau de l'épaule. Mais j'aimais avoir mon Browning 9 mm sous la main.

— Allons, Anita ! Ça m'étonnerait que tu aies besoin de ton flingue au milieu de l'après-midi, quand nous rendons visite à un client.

La voix de Bert avait l'inflexion paternaliste qu'on utilise pour s'adresser à des gamins. *Voyons, petite, tu sais que c'est pour ton bien...*

Bert se soucie de mon bien comme d'une guigne. Il ne voulait pas effrayer Gaynor, voilà tout. Ce type nous avait déjà fait un chèque de cinq mille dollars, rien que pour venir discuter avec lui. Ça sous-entendait qu'il y aurait beaucoup à gagner si nous acceptions son affaire.

Le fric était la seule chose qui excitait Bert. Après tout, il n'avait pas à relever de cadavre, lui. Ça, c'était mon boulot.

Seulement, il avait raison : je n'aurais pas besoin de mon flingue en pleine journée. Enfin, probablement pas.

— D'accord, capitulai-je. D'accord...

Bert ouvrit le coffre de sa Volvo flambant neuve. Déjà, j'avais enlevé ma veste. Il se planta devant moi pour me soustraire au regard des occupants de la maison. Dieu les garde de me voir planquer une arme ! Que risquaient-ils de faire : verrouiller les portes et appeler la police ?

J'enroulai les lanières de cuir autour du flingue et le posai dans le coffre qui dégageait une odeur de plastique surchauffé. Bert le referma.

— Tu viens ?

— Ouais.

Mais je n'arrivai pas à détacher mes yeux du coffre, comme si je pouvais voir mon Browning à travers. Pour une raison inconnue, je n'avais pas envie de le laisser derrière moi. Un mauvais pressentiment ?

Bert me fit signe de le suivre.

J'obtempérai, titubant sur le gravier dans mes escarpins noirs à talons aiguilles. Les femmes ont peut-être droit à plus de fantaisie vestimentaire, mais les chaussures confortables sont réservées aux mecs.

Bert observait la porte. Il affichait son plus beau sourire professionnel, dégoulinant de sincérité. Ses yeux gris pâle pétillaient de bonne humeur. Mais c'était un masque qu'il pouvait mettre ou enlever aussi facilement qu'on appuie sur un interrupteur. Il aurait porté le même si un type lui avait confessé le meurtre de sa propre mère. Du moment qu'il était prêt à payer pour la relever d'entre les morts.

Dès que la porte s'ouvrit, je compris que Bert avait eu tort au sujet de mon flingue.

L'homme qui se tenait devant nous ne mesurait pas plus d'un

mètre soixante-dix, mais son polo orange était tendu à craquer sur sa poitrine. Son blouson de sport noir paraissait trop petit ; à chaque mouvement, les coutures menaçaient de céder comme la carapace d'un insecte devenue trop juste pour lui.

Son jean noir délavé soulignait sa taille mince. Du coup, on eût dit que ce type était une statue qu'on avait amincie au milieu pendant que l'argile était encore humide.

Il avait des cheveux très blonds et des yeux aussi vides que ceux d'un pantin. Alors qu'il nous dévisageait en silence, j'aperçus un holster sous son blouson et résistai à l'envie de flanquer un coup de pied dans les mollets de Bert.

Mon boss ne remarqua pas le flingue ou choisit de l'ignorer.

— Bonjour. Je suis Bert Vaughn, et voilà mon associée, Anita Blake. Je crois que M. Gaynor nous attend.

Le garde du corps – que pouvait-il être d'autre ?— s'écarta. Bert prit cela pour une invitation à entrer.

Je le suivis sans enthousiasme. Harold Gaynor était très riche. Il avait peut-être réellement besoin d'un garde du corps. A moins qu'il ait reçu des menaces. Ou qu'il ait assez d'argent pour satisfaire tous ses caprices, justifiés ou non.

Ou encore qu'il se passe un truc nécessitant des flingues, du muscle de location et des types au regard mort. Ce qui n'était pas une idée réjouissante.

La clim étant réglée trop fort, ma sueur se «congela» instantanément. Nous suivîmes le garde du corps le long d'un couloir aux murs lambrissés de bois sombre, sans doute très coûteux. Le tapis oriental devait être tissé à la main.

Notre guide ouvrit une double porte située sur notre droite et s'effaça pour nous laisser entrer dans une bibliothèque.

Des étagères couvraient les murs du sol au plafond. Il y avait même une mezzanine à laquelle on accédait par un escalier étroit. Tous les livres reliés cuir avaient le même format et la même couleur un peu passée. J'aurais mis ma main à couper que personne n'en avait jamais ouvert un seul dans cette maison. Bien entendu, les meubles étaient en cuir bordeaux pique de boutons de cuivre.

Au fond de la pièce, un homme nous attendait, assis sur une chaise roulante électrique. Une couverture à carreaux dissimulant ses jambes, il était corpulent, avec un visage rond assez agréable et un double menton.

— Monsieur Vaughn, mademoiselle Blake, nous salua-t-il sur un ton amical. Comme il est aimable à vous d'être venus jusqu'ici.

Un grand Noir mince était affalé dans un des fauteuils de cuir, les jambes tendues devant lui et les chevilles croisées. Il devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingts, bien qu'il fût difficile de juger

de sa taille exacte dans cette position. Mais je crois que ses jambes étaient plus hautes que moi. Ses yeux bruns me scrutèrent comme s'il tentait de mémoriser mon visage.

Le garde du corps blond alla s'adosser à une des étagères. Il n'arrivait pas tout à fait à croiser les bras – blouson trop petit, biceps trop développés. Un conseil : ne jamais essayer de s'appuyer contre un mur et d'avoir l'air cool quand on n'arrive pas à croiser les bras. Ça gâche l'effet.

— Vous avez déjà rencontré Tommy, dit M. Gaynor. (Il désigna le Noir.) Lui, c'est Bruno.

— C'est votre vrai prénom, ou juste un surnom ? lançai-je en le regardant dans les yeux.

Il s'agita dans son fauteuil.

— Mon vrai prénom.

Je souris.

— Pourquoi ?

— Pour rien... Je n'avais jamais rencontré un garde du corps qui s'appelle vraiment Bruno.

— C'est censé être drôle ? demanda-t-il sèchement.

Je secouai la tête. Bruno. Quel choix lui avait-on laissé ? C'était comme baptiser une fille Vénus. Tous les Bruno sont destinés à devenir gardes du corps. Il ne pouvait pas y couper. Flic, peut-être ? Non, rien à faire : c'était un prénom de voyou.

Bruno se redressa sur son siège d'un mouvement fluide. Il n'avait pas de flingue visible, mais une aura de danger l'enveloppait, comme un panneau clignotant qui aurait dit : « Attention ».

Tout compte fait, je n'aurais pas dû sourire.

— Anita, s'il te plaît, intervint Bert. Veuillez l'excuser, monsieur Gaynor... monsieur Bruno. Mlle Blake a un sens de l'humour un peu particulier.

— Ne t'excuse pas pour moi, Bert. Je déteste ça.

De plus, il n'y avait pas de quoi être désolé. Je n'avais pas dit le plus insultant à voix haute.

— Ce n'est rien. Pas vrai, Bruno ? lança M. Gaynor.

Bruno secoua la tête et fronça les sourcils, l'air plus perplexe qu'énervé.

Bert me foudroya du regard, puis se tourna vers l'homme en chaise roulante.

— Monsieur Gaynor, je sais que vous devez être très occupé. Quel âge a le zombie que vous voulez relever ?

— Vous êtes direct. Ça me plaît.

Alors que Gaynor hésitait, cherchant ses mots, une jeune femme entra dans la bibliothèque. Grande et toute en jambes, avec des yeux couleur de myosotis et un teint laiteux, elle portait une robe de

soie rose qui, sans être indécente, laissait très peu de place à l'imagination. Pas de collants. Des escarpins vertigineux assortis à sa robe.

Tous les regards la suivirent pendant qu'elle traversait la pièce. Et elle le savait.

Elle éclata de rire, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Son visage s'éclaira, ses yeux brillèrent et ses lèvres s'écartèrent dans un silence absolu, comme si quelqu'un avait coupé le son.

Elle posa une main sur l'épaule d'Harold Gaynor et cala une hanche contre le dossier de son fauteuil. Il lui passa un bras autour de la taille, faisant remonter sa robe de deux ou trois centimètres supplémentaires. À mon avis, habillée comme ça, elle ne pourrait pas s'asseoir sans montrer sa culotte à tout le monde. Si elle en portait une.

— C'est Cicely, annonça Gaynor.

La jeune femme lui fit un sourire éblouissant. Puis elle m'aperçut et, au fond de ses prunelles, une lueur affolée remplaça brièvement l'étincelle joyeuse. Gaynor lui tapota la hanche. Rassurée, elle nous salua d'un hochement de tête gracieux.

— Je voudrais que vous releviez un cadavre vieux de deux cent quatre-vingt-trois ans, lâcha enfin Gaynor.

Je le dévisageai, pas certaine qu'il comprenait bien ce qu'il nous demandait.

— Près de trois siècles, murmura Bert. C'est très ancien. La plupart des réanimateurs n'y arriveraient pas.

— Je sais. C'est pour ça que je fais appel aux services de Mlle Blake. Je suis sûr qu'elle en est capable.

Bert me jeta un coup d'œil interrogateur. Je n'avais jamais relevé de cadavre aussi vieux.

— Anita ?

— Je peux le faire.

Rassuré, Bert sourit à Gaynor.

— Mais je refuse.

Son sourire envolé, il se tourna vers moi.

L'expression aimable de notre hôte ne changea pas d'un iota. Ses gardes du corps restèrent immobiles. Cicely continua à me dévisager d'un air morne.

— Je vous offre un million de dollars, mademoiselle Blake.

Je vis Bert déglutir. Ses mains se crispèrent sur les accoudoirs de son fauteuil. L'argent l'excitait beaucoup plus que le sexe. Il devait avoir la plus monumentale érection de sa vie.

— Comprenez-vous ce que vous me demandez, monsieur Gaynor ?

— Je vous fournirai la chèvre blanche...

Sa voix était toujours plaisante ; seuls ses yeux s'étaient assombris d'impatience.

Je me levai.

— Viens Bert, allons-nous-en.

Il me saisit le bras.

— Anita, rassieds-toi, s'il te plaît.

Je fixai sa main jusqu'à ce qu'il me lâche. Son masque charmeur s'évanouit un instant, me laissant entrevoir sa colère.

— Anita. C'est une offre très généreuse...

— Tu sais que la chèvre blanche n'est qu'un euphémisme pour un sacrifice humain, dis-je.

Bert regarda Gaynor, puis se retourna vers moi. Il me connaissait suffisamment bien pour savoir que je ne mentais pas. Mais peut-être n'avait-il pas envie de me croire.

— Je ne comprends pas.

— Plus un cadavre est ancien, plus le sacrifice nécessaire pour le relever est important, expliquai-je. Au bout de quelques siècles, le seul qui marche est celui d'un être humain.

Gaynor ne souriait plus. Il m'observait d'un air sombre. Cicely ne s'était pas départie de son expression absente. Y avait-il autre chose que du vide derrière ces yeux myosotis ?

— Voulez-vous réellement parler de meurtre devant elle ? demandai-je.

Gaynor fit la moue. Ce n'était pas bon signe.

— Elle ne comprend rien à ce que nous racontons. Cicely est sourde.

La jeune femme me fixait toujours. Nous étions en train de parler de sacrifice humain, et elle ne s'en apercevait pas. Si elle savait lire sur les lèvres, elle le cachait bien. Je suppose que les handicapés aussi – enfin, je veux dire les personnes physiquement désavantagées – peuvent avoir de mauvaises fréquentations, mais quelque chose clochait.

— Je déteste les femmes trop bavardes, déclara Gaynor.

Je secouai la tête.

— Tout l'argent du monde ne suffirait pas à me convaincre de travailler pour vous.

— Tu ne pourrais pas sacrifier plusieurs animaux au lieu d'un seul ? proposa Bert.

C'est un excellent gestionnaire, mais il ne connaît rien aux ficelles de la réanimation.

— Non.

Il se décomposa. L'idée de perdre un million de dollars devait lui ravager l'âme, même s'il s'efforçait de n'en rien laisser paraître.

— Il doit y avoir un moyen de s'arranger, insista-t-il

calmement, avec une maîtrise toute professionnelle.

Il ne voulait pas laisser filer une pareille aubaine.

— Connaissez-vous un autre réanimateur capable de relever un cadavre aussi vieux ? demanda Gaynor.

Bert leva les yeux vers moi, les baissa vers le plancher puis les tourna vers Gaynor. Son sourire s'était évanoui. Il comprenait enfin que son client lui réclamait un meurtre. Cela ferait-il une différence ?

Je m'étais toujours demandé quelles étaient les limites de Bert. J'étais sur le point de les découvrir. Mais ne pas savoir s'il allait refuser le contrat ou non en disait déjà long sur sa moralité.

— Non, dit-il enfin. Je crains de ne pas pouvoir vous aider, monsieur Gaynor.

— Si c'est une histoire d'argent, je peux vous faire une meilleure offre.

Les épaules de Bert tremblèrent. Le pauvre ! Mais il fit de son mieux pour le dissimuler. Un bon point pour lui.

— Je ne suis pas une tueuse, monsieur Gaynor, dis-je.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu raconter, intervint Tommy.

Je le dévisageai. Son regard était toujours aussi vide.

— Je ne tue pas de gens pour de l'argent.

— Vous butez des vampires pour de l'argent.

— Ça n'a rien à voir. C'est une exécution légale, et je ne fais pas ça pour le fric.

Tommy secoua la tête et s'écarta du mur.

— Il paraît que vous adorez embrocher des vampires. Et que vous ne vous souciez guère des gens que vous devez éliminer pour parvenir jusqu'à eux.

— D'après mes informateurs, vous avez déjà tué des humains, mademoiselle Blake, renchérit Gaynor.

— Seulement en état de légitime défense. Le meurtre, ce n'est pas mon rayon. Bert se leva.

— Je pense qu'il est temps de partir.

Bruno bondit sur ses pieds et leva les mains. Encore un adepte des arts martiaux, à tous les coups, soupirai-je intérieurement.

Les pans du blouson trop petit de Tommy révélaient un 357 Magnum. Le genre de flingue qui fait de très gros trous.

Je ne bougeai pas d'un pouce. Qu'aurais-je pu faire ? À la limite, me débrouiller contre Bruno était envisageable. Mais Tommy avait une arme à feu, et pas moi. Fin de la discussion.

Ils me traitaient comme si j'étais quelqu'un de dangereux. Pourtant, je ne suis pas vraiment imposante avec mon petit mètre cinquante-huit. Mais il suffit de relever les morts ou de tuer deux ou trois vampires pour être assimilé à ces monstres. Parfois, ça me faisait de la peine. Là, ça allait peut-être me rendre service.

— Vous croyez vraiment que je suis venue ici sans arme ? demandai-je.

Bruno regarda Tommy, qui haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas fouillée, admit-il.

Bruno ricana.

— Mais elle ne porte pas de flingue, se défendit Tommy.

— Vous voulez parier ?

Je leur souris en glissant lentement ma main vers mes reins, pour leur faire croire que j'avais un holster dans le dos. Tommy fit mine de saisir son flingue. S'il dégainait, j'étais foutue. Mais je me jurai de revenir après ma mort pour hanter Bert.

— Non. Inutile d'en arriver là, intervint Gaynor.

Je déglutis et laissai retomber ma main. Tommy m'imita. Gaynor sourit de nouveau, comme un bon père Noël glabre.

— Évidemment, vous vous doutez que me dénoncer à la police ne servirait à rien.

— Nous n'avons aucune preuve. Vous ne nous avez pas dit qui vous vouliez relever, ni pourquoi.

— Ce serait votre parole contre la mienne.

— Et je suis certaine que vous avez des tas d'amis haut placés.

Son sourire s'élargit, creusant des fossettes dans ses joues rondes.

— Absolument.

Je tournai le dos à Tommy et à son flingue.

Suivie de Bert, je sortis dans la chaleur étouffante. Mon patron semblait un peu ébranlé. J'avais presque pitié de lui. Il était agréable de savoir qu'il avait un semblant de moralité et refusait de faire certaines choses, même pour un million de dollars.

— Tu crois qu'ils nous auraient tiré dessus ? lança-t-il avec un détachement que démentait son regard vitreux.

Je n'eus pas besoin de lui demander d'ouvrir le coffre.

— Alors que le nom d'Harold Gaynor figurait sur notre agenda et dans notre base de données informatique ? (Je saisis mon holster et bouclai les lanières.) Sans savoir à qui nous avions parlé de ce rendez-vous ? (Je secouai la tête.) Trop risqué.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu prétendu avoir un flingue ? Il aurait voulu entendre des paroles de réconfort, mais j'étais un peu à court de compassion, ces derniers temps.

— Parce que j'aurais pu me tromper.

Chapitre 2

La boutique de robes de mariées située sur 70 West à St. Peters est encadrée par une pizzeria et par un salon de beauté, *Sombre Esthétique*, dont les fenêtres sont peintes en noir et encadrées par des néons rouge sang. A l'intérieur, si on en a envie, on peut se faire coiffer et manucurer par un vampire.

Le vampirisme est légal depuis deux ans aux États-Unis, et aux États-Unis uniquement. Inutile de m'en vouloir, je n'y suis pour rien. Il existe même des associations qui militent pour la citoyenneté à part entière des vampires. Droit de vote, impôts et tout le bataclan.

Il y a deux ans, si un vampire embêtait quelqu'un, je l'embrochais et on n'en parlait plus. Maintenant, il me faut un ordre de la Cour. Sinon, je risque d'être accusée de meurtre. Inutile de dire que je regrette le bon vieux temps.

Dans la vitrine de la *Lune de Miel*, un mannequin blond croulait sous des kilomètres de dentelle blanche. Je ne suis pas une grande fan de la dentelle, ni des perles ou des sequins. Surtout pas des sequins. Les deux premières fois que Catherine est partie en quête de sa future robe de mariée, je l'ai accompagnée. Il ne m'a pas fallu longtemps pour constater que je ne lui serais d'aucune aide. Pas un modèle ne trouvait grâce à mes yeux.

Catherine est une très bonne amie, sinon, je n'aurais jamais mis les pieds dans cette boutique. Selon elle, quand je me marierais, je changerai d'avis. Mais je ne vois pas pourquoi être amoureuse ferait soudain disparaître mon bon goût. Si j'achète un jour une robe à sequins, que quelqu'un m'abatte. Par pitié !

Je n'aurais pas non plus choisi cette tenue-là pour les demoiselles d'honneur, mais c'était bien fait pour moi. Je n'avais qu'à être présente quand Catherine les avait commandées.

Le problème ; c'est que je bosse beaucoup trop et que je déteste faire les magasins. Voilà pourquoi j'ai fini par déboursier cent vingt dollars hors taxes pour une robe de soirée en taffetas rose qu'on jurerait échappée d'un bal de la promo.

J'entrai dans la boutique climatisée, mes talons aiguilles s'enfonçant dans une épaisse moquette gris pâle. Mme Cassidy, la

gérante, me reconnut, et son sourire vacilla un instant. Mais elle se reprit courageusement.

Je lui rendis son sourire et m'apprêtai à subir une heure de torture.

Mme Cassidy avait la quarantaine, une silhouette impeccable et des cheveux acajou foncé, presque bruns, coiffés en un chignon banane à la Grace Kelly. Elle rajusta sur son nez ses lunettes à monture dorée et me salua :

— Mademoiselle Blake. Vous venez sans doute pour votre dernier essayage ?

— J'espère bien que ce sera le dernier.

— Je crois que nous avons résolu votre problème.

Derrière le comptoir se dressait une penderie bourrée à craquer de robes rangées dans leur housse en plastique. Mme Cassidy sortit la mienne et me précéda jusqu'aux cabines d'essayage. Elle se tenait très droite, comme si elle se préparait mentalement pour une bataille.

Moi, je n'avais pas besoin de me préparer : j'étais toujours prête, et encore plus après notre petite confrontation avec Tommy et Bruno. Ça aurait pu mal tourner, mais Gaynor avait rappelé ses molosses. « Pour le moment », avait-il précisé.

J'avais laissé Bert à l'agence, encore mal remis de ses émotions. D'habitude, il ne s'occupe pas de la partie salissante du boulot. La phase violente, celle qui peut virer à la catastrophe, échoit toujours à Manny, à Jamison, à Charles ou à moi. Nous sommes les réanimateurs. Bert se contente de rester dans son bureau climatisé, de gérer la paperasse et de nous envoyer les clients et les problèmes.

Mme Cassidy pendit la robe dans une cabine et s'éloigna. Un rideau s'ouvrit, et une fillette de huit ans environ sortit d'une autre cabine. C'était Kasey, que Catherine avait chargée de porter les fleurs le jour de son mariage. Elle rayonnait.

Sa mère apparut derrière elle. Elizabeth (« Appelez-moi Elsie ») Markowitz est grande et mince, avec une peau couleur d'olive et des cheveux noirs. C'est la meilleure amie de Catherine dans le cabinet d'avocats où elles travaillent toutes les deux.

Kasey ressemble à une version miniature et moins sévère d'Elizabeth.

Elle m'aperçut la première.

— Bonjour, Anita. Tu ne trouves pas cette robe ridicule ? me lança-t-elle.

— Allons, Kasey ! grogna sa mère. Cette robe est très jolie. J'adore les volants.

Moi, je trouvais que ce truc ressemblait à un pétunia shooté aux stéroïdes. J'ôtai ma veste et entrai dans la cabine avant de céder à la tentation et de faire part de cette remarque à Elizabeth.

— C'est un vrai pistolet ? demanda Kasey. J'avais presque oublié que je l'avais gardé sur moi.

— Oui.

— Tu es dans la police ?

— Non.

— Kasey, tu es beaucoup trop curieuse. (Elizabeth la poussa devant elle et me fit au passage un sourire gêné.) Désolée, Anita.

— Ce n'est rien.

Quelques minutes plus tard, je me retrouvai perchée sur un petit podium, au milieu d'un cercle de miroirs. La robe était de la bonne longueur, mais avec ses petites manches bouffantes qui découvriraient mes épaules, elle exposait presque toutes mes cicatrices.

La plus récente, encore rosâtre, finissait de se refermer sur mon avant-bras droit. Due à un coup de couteau, elle était bien plus nette que beaucoup d'autres. Ma clavicule et mon bras gauches avaient été déchirés par les crocs d'un vampire qui s'était acharné dessus comme un chien affamé sur un os de gigot. J'avais aussi une brûlure en forme de croix sur l'avant-bras gauche. Les esclaves humains d'un vampire avaient trouvé ça amusant. Moi, ça ne me faisait pas rire du tout.

Je ressemblais à la fiancée de Frankenstein le soir du bal de la promo. Bon, ce n'était peut-être pas si catastrophique, mais Mme Cassidy avait l'air de penser que oui. Elle était persuadée que mes cicatrices détourneraient l'attention générale de la mariée et de sa belle robe. Catherine s'en fichait. J'étais son amie. Il fallait ça pour que je dépense autant d'argent afin de me ridiculiser en public.

Mme Cassidy me tendit une paire de longs gants en satin rose. Je les enfilai en remuant les doigts. J'ai toujours détesté les gants et cette impression de toucher les choses à travers un rideau. Mais ceux-là avaient l'avantage de dissimuler mes cicatrices, et ils me donnaient presque l'air d'une fille normale.

Mme Cassidy fit bouffer le satin de la jupe en m'observant dans le miroir.

— Je crois que ça ira.

Elle se redressa, tapotant d'un index verni ses lèvres agressivement rouges.

— J'ai trouvé un moyen de dissimuler votre... euh... balbutia-t-elle avec un geste vague.

— La cicatrice de ma clavicule ? hasardai-je.

— Oui, dit-elle, soulagée.

Je m'avisai alors qu'elle n'avait pas prononcé le mot «cicatrice» devant moi. Comme si c'était une insulte ou un juron. Je souris à mon reflet.

Mme Cassidy me tendit un assemblage de rubans roses et de fleurs d'oranger en tissu. Mon sourire se figea.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La solution à notre problème.

— Je veux bien, mais qu'est-ce que c'est ?

— Un ornement. Une sorte de col.

— Vous voulez que je porte ça autour du cou ?

— Oui.

Je secouai la tête.

— Pas question.

— Mademoiselle Blake, nous avons tout essayé pour dissimuler cette... marque. Chapeaux, coiffures... (Mme Cassidy leva les bras au ciel.) Je suis à bout de ressources.

Je voulais bien la croire.

— Je vous suis très reconnaissante de vos efforts, madame Cassidy. Je sais que je suis pénible.

— Je n'oserais jamais dire une chose pareille.

— C'est pour ça que je le dis à votre place. Mais honnêtement, je n'ai jamais rien vu d'aussi moche.

— Si vous avez une meilleure suggestion, je suis tout ouïe.

Elle croisa les bras, pleine de défi.

— Ce machin est énorme, dis-je.

— Mais il dissimulera votre... (Elle pinça les lèvres.) ... cicatrice.

Je faillis applaudir. Elle avait prononcé le mot. Hélas, je n'avais pas de meilleure suggestion. Je soupirai.

— Accrochez-le-moi, que je jette un coup d'œil.

C'est le moins que je puisse faire.

Mme Cassidy sourit.

— Relevez vos cheveux, je vous prie.

J'obtempérai, et elle me noua le machin autour du cou. La dentelle grattait, les rubans me chatouillaient, et je n'osais pas regarder dans le miroir. Mais je me forçai à relever les yeux.

— Heureusement que vous avez les cheveux longs. Je vous coifferai moi-même le jour du mariage.

Le machin ressemblait à un croisement entre un collier de chien et la plus grosse boutonnière du monde. Des rubans roses avaient jailli de mon cou comme les champignons au pied d'une souche après une averse. C'était hideux, et aucune coiffure au monde ne pourrait rien y changer. Mais je devais reconnaître qu'on ne voyait plus ma cicatrice.

Je secouai la tête. Que faire ? Mme Cassidy prit mon silence pour un assentiment. Pourtant, elle aurait dû me connaître, depuis le temps.

Par bonheur, le téléphone sonna à cet instant.

— Je reviens dans une minute, mademoiselle Blake.

Elle s'éloigna, ses talons aiguilles ne faisant aucun bruit sur l'épaisse moquette.

J'observai mon reflet dans le miroir. Mes cheveux et mes yeux noirs sont l'héritage latin de ma mère, mais ma peau pâle trahit l'ascendance germanique de mon père. Maquillée, je ressemble vaguement à une poupée de porcelaine. Vêtue d'une robe en taffetas rose bouffant, j'ai l'air carrément fragile. Malédiction !

Les autres demoiselles d'honneur mesuraient toutes dix bons centimètres de plus que moi. Certaines auraient peut-être été élégantes avec cette robe, mais j'en doutais. Et pour aggraver le tout, nous devons porter dessous des jupons à cerceaux. Comme des figurantes échappées du plateau d'*Autant en emporte le vent*.

— Voyez comme vous êtes ravissante, se réjouit Mme Cassidy en revenant.

— On dirait une grosse barbe à papa, marmonnai-je.

Son sourire se figea.

— Vous n'aimez pas mon idée ! s'indigna-t-elle.

Elsie Markowitz entra, Kasey sur les talons. La fillette plissait le front. Je compatissais avec elle.

— Oh, Anita, tu es mignonne comme tout ! s'exclama Elsie.

Mignonne. Je grinçai des dents.

— Merci.

— J'adore le tour de cou. On en portera toutes, tu sais.

— Désolée d'avoir à vous infliger ça. Elle fronça les sourcils.

— Moi, je trouve que ça met la robe en valeur.

— Tu n'es pas sérieuse ?

— Bien sûr que si. Ça ne te plaît pas ?

Je jugeai préférable de ne pas répondre. Que peut-on attendre d'une femme dotée d'un prénom tout à fait respectable, mais qui préfère se faire appeler d'un nom de vache ?

— Il n'y a vraiment rien d'autre à faire ? demandai-je à Mme Cassidy.

Elle eut un geste de dénégation.

Je soupirai et elle sourit. Elle savait quelle avait gagné. Mais si je devais perdre, je comptais bien le faire payer à quelqu'un.

— D'accord, je porterai ce machin.

Mme Cassidy était rayonnante. Elsie sourit, et Kasey fit la grimace. Je relevai le jupon à cerceaux et descendis de la plate-forme avec l'impression d'être le battant d'une cloche en train de se balancer.

Le téléphone sonna de nouveau. Mme Cassidy partit répondre d'un pas sautillant, le cœur léger. Elle avait accompli sa mission.

Je luttais pour faire passer la jupe par l'étroite ouverture de la cabine d'essayage quand elle m'appela.

— Mademoiselle Blake, c'est pour vous. Un certain inspecteur Storr.

— Tu vois, maman, je t'avais bien dit qu'elle était dans la police ! s'écria Kasey.

Je ne corrigeai pas. Quelques semaines plus tôt, Elsie m'avait demandé de ne pas me montrer trop précise. Elle trouve sa fille trop jeune pour être exposée à des histoires de réanimateurs, de zombies et de vampires. Pourtant, tout le monde connaît leur existence. C'est l'événement médiatique de ces dix dernières années.

Je voulus coller le combiné contre mon oreille gauche, mais le foutu machin m'en empêcha. Je coinçai le téléphone dans le creux de mon cou, le temps de rabattre les fleurs artificielles.

— Salut, Dolph. Quoi de neuf ?

— Un crime.

Il avait une agréable voix de ténor.

— Quel genre de crime ?

— Sale.

J'arrachai le machin, lâchai le combiné et le rattrapai au vol.

— Anita, tu es là ?

— Oui, j'avais juste un problème de garde-robe.

— Quoi ?

— Rien d'important. Pourquoi m'appelles-tu ?

— Je voudrais que tu viennes sur les lieux. La créature qui a fait ça n'était pas humaine.

— Un vampire ?

— C'est toi l'experte en morts-vivants. À toi de me le dire.

— Donne-moi l'adresse, et j'arrive tout de suite.

Sur le comptoir, je repérai un bloc-notes rose pâle avec des petits cœurs dessus, et un stylo coiffé d'un Cupidon en plastique.

— St. Charles. Je suis là dans un quart d'heure.

— Je t'attends.

Il raccrocha.

— Merci à toi aussi, Dolph, lançai-je à la tonalité.

Je retournai dans la cabine pour me changer.

On venait de m'offrir un million de dollars pour tuer quelqu'un et relever un cadavre. Ensuite, je m'étais tapé un essayage de robe de demoiselle d'honneur. Et maintenant, je devais aller sur les lieux d'un crime. Plutôt agité, comme après-midi.

Chapitre 3

Sale, avait dit Dolph. C'était un doux euphémisme. Il y avait du sang partout, constellant les murs blancs comme après l'explosion d'un bidon de peinture rouge. Le drap qui dissimulait en grande partie un canapé blanc cassé à fleurs brunes et dorées en était complètement imbibé.

Un carré de lumière se découpait par la fenêtre, faisant briller les flaques poisseuses telle de la laque cerise. En grande quantité, le sang frais a une couleur beaucoup plus vive que celui qu'on montre à la télé ou au cinéma. Comme les camions de pompiers. Mais le rouge foncé passe mieux à l'écran. Voilà pour le réalisme !

Le sang que j'avais sous les yeux était répandu depuis un moment et il aurait dû se ternir. Mais l'éclat du soleil estival donnait l'impression qu'il était encore liquide. Je déglutis et pris une inspiration pour me calmer.

— Je te trouve un peu verdâtre, Blake, dit une voix près de moi.

Je sursautai, et Zerbrowski éclata de rire.

— Je t'ai fait peur ?

— Non, mentis-je.

L'inspecteur Zerbrowski mesurait un peu moins d'un mètre soixante-dix. Il avait des cheveux bruns bouclés qui viraient au gris, et des lunettes à monture noire encadraient ses yeux noisette. Son costume marron était froissé, et une tache de sauce s'étalait sur sa cravate jaune.

— Je t'ai eue, Blake, reconnais-le. Ne me dis pas que notre féroce chasseuse de vampires va vomir sur les victimes ?

— Tu as pris un peu de poids, non ? répliquai-je.

— Touché. (Il porta les mains à sa poitrine et fit mine de vaciller.) Dois-je en conclure que mon corps d'athlète ne te fait pas fantasmer ?

— Laisse tomber, Zerbrowski. Où est Dolph ?

— Dans la chambre à coucher. (Il leva les yeux vers la verrière du plafond.) J'aimerais bien qu'on puisse s'offrir un endroit pareil, Katie et moi.

— C'est pas mal, reconnus-je.

J'étudiai le canapé. Le drap collait à la masse qu'il dissimulait comme une nappe à une tache de jus de fruit. Mais quelque chose clochait. Je fronçai les sourcils. Il n'y avait pas assez de bosses là-dessous pour un corps humain entier. Autrement dit, il manquait des morceaux.

La pièce tangua autour de moi, et je détournai le regard. Ça faisait des mois que je n'avais pas gerbé sur les lieux d'un crime. Par bonheur, la climatisation était branchée. La chaleur a tendance à aggraver la puanteur.

— Blake, tu as besoin de faire un petit tour dehors ? demanda Zerbrowski en me prenant le bras.

— Merci, ça ira, mentis-je en le regardant droit dans les yeux.

Ça n'allait pas du tout, mais je ferais avec. Zerbrowski me lâcha, fit un pas en arrière et m'adressa un salut moqueur.

— J'aime les nanas solides.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu vas décamper, oui ?

— Dolph est au bout du couloir. La dernière porte à gauche.

Zerbrowski s'éloigna en fendant la foule.

Il y a toujours des tas de gens sur les lieux d'un crime, pas forcément des curieux mais des flics, des infirmiers, des techniciens et un type avec une caméra vidéo. Ça ressemble à un essaim d'abeilles bourdonnant d'activité, et je m'y sens toujours un peu à l'étroit.

Je traversai le couloir. J'avais épinglé un badge d'identification sur le col de ma veste bleu marine, primo pour que les flics sachent que j'étais de leur côté, secundo pour qu'ils ne s'offusquent pas de me voir porter une arme.

Je jouai des coudes pour me frayer un chemin entre les gens massés au milieu du couloir.

— Mon Dieu, regardez tout ce sang...

— A-t-on retrouvé le cadavre ?

— Tu veux dire, ce qu'il en reste ? Non.

Je me faufilai entre deux flics.

— Hé ! cria l'un d'eux.

Je trouvai un espace dégagé devant la dernière porte, sur la gauche. J'ignorais comment Dolph s'y était pris, mais il était seul à l'intérieur. Les autres avaient peut-être déjà terminé.

Dolph était agenouillé sur la moquette brun pâle. Il avait des cheveux noirs coupés si court qu'on ne voyait que ses oreilles de chaque côté de son visage. En m'apercevant, il déplia ses deux mètres de carcasse et de muscles. Derrière lui, le lit à baldaquin parut rétrécir.

Dolph est le chef d'un nouveau service de police : la Brigade

d'Investigations surnaturelles, où échouent tous les fauteurs de troubles. Je ne me suis jamais demandé ce que Zerbrowski a pu faire pour se retrouver là. Il a un sens de l'humour bizarre et une langue trop bien pendue. Mais Dolph... C'est un flic parfait. Sa conscience professionnelle a dû offenser quelqu'un d'un peu trop haut placé. Je ne vois pas d'autre explication.

Un autre petit tas recouvert d'un drap reposait sur le sol près de lui.

— Anita.

Dolph économise toujours ses mots comme si on les lui facturait à l'unité.

— Dolph.

Il s'agenouilla de nouveau.

— Tu es prête ?

— Je sais que tu n'es pas bavard, mais peux-tu me dire ce que je suis censée chercher ?

— Je veux savoir ce que tu vois, pas te dire ce que tu es censée voir.

Un véritable discours, venant de lui.

— Vas-y !

Il retira le drap qui adhérait à une masse sanglante. J'eus beau écarquiller les yeux, ce fut tout ce que je distinguai : une masse de viande sanglante qui aurait très bien pu provenir d'une vache, d'un cheval ou d'un cerf. Mais d'un humain ? Sûrement pas.

Mes yeux le voyaient, mais mon cerveau refusait de l'enregistrer. Je m'accroupis en tirant sur ma jupe. Sous mes pieds, la moquette émit un bruit mouillé comme si elle était imbibée d'eau. Sauf que ça n'était pas de l'eau.

— Je peux t'emprunter une paire de gants ? J'ai laissé mes affaires au bureau.

— Poche de droite, dit Dolph en levant les mains. (Il y avait des traces de sang sur ses gants de chirurgien.) Sers-toi. Ma femme déteste que je salope les costumes qui se nettoient à sec.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Il y a des moments où le sens de l'humour est la seule chose qui vous empêche de basculer dans la folie.

Je péchai deux gants de caoutchouc taille unique dans la poche de Dolph et y glissai les mains. J'ai toujours l'impression qu'ils sont talqués à l'intérieur. Ils me font penser à des préservatifs pour les doigts.

— Je peux le toucher sans risques pour les indices ?

— Oui.

J'enfonçai mon index dans la masse sanguinolente. Au toucher, elle ressemblait à un quartier de bœuf. Ferme et juteuse. Sous la chair,

je sentis des os recourbés, sans doute des côtes. Alors, je compris ce que j'avais sous les yeux.

Une cage thoracique humaine. Il y avait un moignon à l'endroit où le bras gauche avait été arraché. Je me relevai précipitamment, et la moquette clapota sous mes pieds.

Soudain, j'avais très chaud. Je me détournai, faisant face à une commode éclaboussée de sang. On eût dit que quelqu'un s'était amusé à la badigeonner de vernis à ongles rouge. Cerise Griotte, Carnaval Ecarlate ou Femme Fatale.

Je fermai les yeux et comptai lentement jusqu'à dix. Quand je les rouvris, il me sembla que la température avait baissé. Je remarquai pour la première fois l'énorme ventilateur qui brassait de l'air au plafond. Tout allait bien. Je maîtrisais la situation.

Dolph ne fit pas de commentaire quand je m'agenouillai de nouveau près du corps. Brave type.

Je tentai d'être objective et de voir ce qu'il y avait à voir, mais c'était dur. J'aime mieux les pièces détachées quand je n'arrive pas à les identifier. Et quand je n'imagine pas les autres morceaux auxquels elles étaient associées autrefois.

— Aucune marque d'arme, mais il faudra attendre la confirmation du médecin légiste.

Je tendis la main, puis me ravisai.

— Tu pourrais m'aider à le soulever, histoire que je jette un coup d'œil à l'intérieur ?

Dolph obtempéra. Les restes étaient plus légers qu'ils n'en avaient l'air. Pour une bonne raison : tous les organes vitaux qu'ils auraient dû contenir avaient disparu.

— C'est bon, soufflai-je. Tu peux le recouvrir.

Dolph s'exécuta et se releva.

— Alors, ta première impression ?

— Le coupable devait avoir une force inhumaine pour déchirer un cadavre à mains nues.

— À mains nues ?

— Il n'y a pas de marques de couteau. (Un éclat de rire hystérique s'étrangla dans ma gorge.) J'ai d'abord cru que quelqu'un avait utilisé une scie pour le découper, mais les os... (Je secouai la tête) Le tueur ne s'est servi d'aucun instrument.

— Autre chose ?

— Ça dépend. Où est le reste du corps ?

— Deuxième porte à gauche. La température recommençait à monter.

— C'est pas vrai...

— Va jeter un coup d'œil et dis-moi ce que tu vois.

— Dolph, je sais que tu n'aimes pas influencer tes experts, mais

je déteste les surprises. Surtout quand elles sont mauvaises.

Il me fixa en silence.

— Réponds au moins à une question : c'est pire qu'ici ?

Il fit mine de réfléchir.

— Oui et non.

— Va te faire foutre !

— Tu comprendras après l'avoir vu.

Je n'avais pas envie de comprendre. Bert avait été ravi que la police m'engage comme experte. D'après lui, ça me permettrait d'acquérir une expérience précieuse. Mais tout ce que j'ai gagné, jusqu'à maintenant, c'est une plus grande variété de cauchemars.

Dolph me précéda dans la deuxième chambre des horreurs. Je n'avais aucune envie de contempler le reste du corps. Je voulais juste rentrer à la maison.

Il hésita devant la porte fermée, sur laquelle était collé un lapin de Pâques en carton. Au-dessus, une broderie au point de croix indiquait « Chambre de Bébé ».

— Dolph...

— Oui ?

— Rien.

J'expirai lentement. Je pouvais le faire. Ô mon Dieu, je ne voulais pas le faire ! Je chuchotai une prière entre mes dents alors que la porte s'ouvrait vers l'intérieur. Il y a des moments, dans une vie, que seul un petit coup de pouce céleste permet de traverser. Et j'avais l'impression que ça allait être un de ceux-là.

Le soleil entrait à flots par une petite fenêtre. Des canetons et des lapereaux étaient brodés au bas des rideaux. Des pochoirs en forme d'animaux décoraient les murs bleu pâle. Il n'y avait pas de berceau, juste un lit à barreaux. Et pas la moindre trace de sang, merci mon Dieu. Qui a dit qu'on ne reçoit jamais de réponse à ses prières ?

Puis j'aperçus un nounours couvert d'un nappage rouge comme une pomme d'amour. Un de ses yeux de verre ronds me fixait d'un air étonné au milieu de sa fourrure poisseuse. Je m'agenouillai près de lui. Cette fois, la moquette ne glouglouta pas. Que faisait ce maudit jouet imbibé de sang, alors qu'il n'y en avait nulle part ailleurs dans la pièce ? Quelqu'un l'avait-il posé là ?

Levant les yeux, j'avisai une petite commode de bois blanc avec des lapins peints sur les tiroirs. Quand on a choisi un thème, on s'y tient. Sur la peinture se détachait une empreinte minuscule mais parfaite. Je m'en approchai à quatre pattes et levai la main pour comparer les tailles.

J'ai des petites mains, même pour une femme. Cette empreinte devait appartenir à un enfant de quatre ans. Un garçon, à en juger par

la couleur des murs.

— Quel âge avait le gamin ?

— D'après une photo que nous avons trouvée dans la salle à manger, il s'appelait Benjamin Reynolds et il avait trois ans.

— Benjamin, chuchotai-je. Il n'y a pas de corps dans cette chambre. Personne n'a été tué ici.

— Non.

— Dans ce cas, pourquoi voulais-tu me la montrer ?

— Parce que tu ne peux pas me donner d'opinion valable si tu ne disposes pas de tous les éléments.

— Ce fichu nounours hantera mes nuits.

— Les miennes aussi.

Je me relevai en résistant à l'envie de lisser ma jupe. Vous ne me croiriez pas si je vous disais combien de fringues j'ai bousillées en y faisant des taches de sang par inadvertance. Mais pas aujourd'hui.

— C'est le corps du gamin qui est dans la salle à manger ? demandai-je en priant pour que ça ne soit pas le cas.

— Non.

Merci encore, mon Dieu.

— Celui de la mère ?

— Oui.

— Où est le gamin ?

— Nous l'ignorons. (Dolph hésita, puis demanda :) Tu crois que la créature aurait pu le bouffer entièrement ?

— Pour qu'il n'en reste rien ?

— Oui.

Je le trouvais un peu pâle tout à coup, mais ça n'était sans doute rien comparé à moi.

— C'est possible, mais même les morts-vivants n'ont pas un appétit illimité. (Je pris une inspiration.) Avez-vous découvert des signes de... régurgitation ?

Il sourit.

— Joli mot. Non, elle ne l'a pas mangé pour le vomir ensuite. Enfin, pas à notre connaissance.

— Dans ce cas, il doit être quelque part.

— Se pourrait-il qu'il soit encore vivant ?

J'avais envie de dire oui, mais je savais que la réponse était sans doute négative. J'optai pour un compromis.

— Peut-être. Dolph hocha la tête.

— On retourne dans la salle à manger ? proposai-je.

— Non.

Il sortit de la pièce sans autre explication. Je le suivis. Que pouvais-je faire d'autre ? Mais je ne me dépêchai pas. S'il voulait jouer les durs silencieux, il attendrait que je le rattrape.

Nous entrâmes dans la cuisine. Une porte de verre coulissante, brisée en mille morceaux, donnait sur une terrasse de bois. Il y avait une autre verrière au plafond. Toute la pièce était immaculée comme une photo de magazine de déco, avec du mobilier en bois clair et de petits carreaux bleus sur les murs.

— Très joli, commentai-je.

Les enquêteurs s'étaient déplacés dans le jardin. La palissade qui l'entourait les protégeait des regards curieux des voisins comme elle avait dû protéger le meurtrier, la veille. Il ne restait qu'un inspecteur adossé à l'évier de chrome étincelant, en train de griffonner sur un calepin.

Dolph me fit signe d'approcher.

— La créature est entrée en fracassant la vitre. Même avec la clim allumée, ça a dû faire un sacré boucan. Les voisins n'ont rien entendu ?

— Pas d'après leurs déclarations. Je hochai la tête.

— Le mari est sans doute venu voir ce qui se passait. Les stéréotypes ont la vie dure.

— Hein ?

— Tu sais bien. Le coup du chasseur qui protège sa famille !

— Admettons. Et ensuite ?

— Le mari aperçoit la créature et crie pour avertir sa femme. Il lui dit de filer et d'emmener leur fils.

— Pourquoi n'appelle-t-il pas la police ?

— Je n'ai pas vu de téléphone dans sa chambre, dis-je en désignant le combiné fixé au mur de la cuisine. Et pour atteindre celui-là, il aurait fallu qu'il passe devant le croque-mitaine.

— Continue.

Je regardai la salle à manger. Le canapé était à peine visible.

— La créature neutralise le mari, mais elle ne le tue pas.

— Qu'est-ce qui te permet de dire ça ?

— Tu me prends pour une débutante ? Il n'y a pas assez de sang ici. Il s'est fait bouffer dans sa chambre, où il avait dû se réfugier. La créature l'aura poursuivi jusque-là.

— Pas mal. Maintenant, repassons dans la salle à manger.

La moitié supérieure du corps de la femme était presque intacte. Des sacs en papier enveloppaient ses mains. Les flics avaient récolté des échantillons sous ses ongles. J'espérais que ça nous mettrait sur la voie.

Ses grands yeux bruns écarquillés fixaient le plafond. Sa veste de pyjama était gluante à l'endroit où son corps avait été sectionné, au niveau de la taille. Je déglutis et, du bout de l'index, la soulevai prudemment.

Sa colonne vertébrale luisait au soleil, tel un fil électrique

arraché à sa prise.

— La créature l'a déchiquetée comme son mari.

— Comment sais-tu que le morceau d'en haut appartenait à un homme ? demanda Dolph.

— A moins qu'ils aient eu de la visite, ça devait forcément être le mari. Ils n'avaient pas de visite, n'est-ce pas ?

Dolph secoua la tête.

— Pas que nous sachions.

— Dans ce cas, ça doit être le mari. Parce qu'elle a toujours sa cage thoracique et ses deux bras. (Je tentai de réprimer ma colère.) Je ne suis pas un de tes subalternes. Cesse de me poser des questions dont tu connais déjà la réponse.

— Désolé. Parfois, j'oublie que tu n'es pas un de mes gars.

— Merci du compliment.

— Tu vois ce que je veux dire.

— Ouais. Mais on pourrait terminer cette discussion dehors, s'il te plaît ?

— Bien sûr.

Dolph ôta ses gants ensanglantés et les jeta dans un sac-poubelle ouvert, posé sur le plancher de la cuisine. J'en fis autant.

Lorsque je sortis dans le jardin, la chaleur se referma sur moi comme du plastique fondu. Mais d'une certaine façon, je la trouvais agréable. Propre. J'aspirai de longues goulées d'air brûlant. Ah, l'été...

— Alors, j'avais raison : le meurtrier n'était pas humain, dit Dolph.

Deux flics en uniforme empêchaient la foule d'entrer dans le jardin et la maison. Parents et enfants, gamins à bicyclette... Un véritable attroupement s'était formé, comme devant une baraque de foire.

— Non, il n'était pas humain, confirmai-je. Il n'y avait pas de sang sur les débris de verre.

— J'ai remarqué aussi. Qu'est-ce que ça signifie ?

— La plupart des morts ne saignent pas, à l'exception des vampires.

— La plupart ?

— Les zombies récemment relevés peuvent le faire. Mais les vampires saignent autant que toi et moi.

— Dans ce cas, ça ne peut pas être l'un d'eux.

— D'autant plus qu'ils sont incapables de digérer de la nourriture solide, et que notre meurtrier a dévoré la chair de ses victimes.

— Une goule, alors ? Je secouai la tête.

— La maison est trop loin d'un cimetière, et pas assez ravagée. Une goule aurait brisé les meubles comme un animal sauvage.

— Un zombie ? avança Dolph.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Certains consomment de la chair humaine, mais c'est assez rare.

— Tu m'as dit qu'il existait trois cas connus, et que chaque fois, ces zombies étaient restés humains plus longtemps et n'avaient pas pourri.

Je souris.

— Tu as une bonne mémoire. C'est exact. Les zombies mangeurs de chair ne pourrissent pas tant qu'on les nourrit. Ou au moins, pas aussi rapidement.

— Sont-ils violents ?

— Seulement si on le leur ordonne.

— Que veux-tu dire ?

— Un réanimateur assez puissant peut demander à un zombie de tuer pour lui, mais... D'abord, je ne suis pas certaine que ça ait été le cas ici. Ensuite, aucun réanimateur que je connais et qui en serait capable ne ferait une chose pareille.

— Je préfère vérifier, dit Dolph en sortant un calepin de sa poche.

— Tu veux que je te donne le nom de mes contacts professionnels pour leur demander s'ils n'auraient pas utilisé un zombie comme arme d'un crime ?

— C'est ça.

— Je n'arrive pas à y croire. Mis à part moi... Manny Rodriguez, Peter Burke et... Je m'interrompis.

— Et qui ?

— Et personne. Je viens de me souvenir qu'il faut que j'assiste à l'enterrement de Burke cette semaine. Puisqu'il est mort je pense que tu peux le rayer de la liste des suspects.

Dolph me regarda, l'air sceptique.

— Tu es certaine de ne pas avoir d'autres noms à me donner ?

— Si je pense à quelqu'un, je te le ferai savoir, promis-je en écarquillant de grands yeux innocents. Dolph secoua la tête.

— Qui protèges-tu ?

— Moi.

Il fronça les sourcils.

— Disons que je ne veux pas qu'une certaine personne se fâche contre moi.

— Qui ? insista Dolph.

Je levai la tête vers le ciel parfaitement dégagé.

— Tu crois qu'il va pleuvoir ?

— Putain, Anita, j'ai besoin de ton aide !

— C'est déjà fait.

— Je veux parler du nom.

— Attends un peu. Je vais vérifier moi-même, et si je trouve quelque chose, je te mettrai sur le coup.

— C'est très généreux de ta part, grogna Dolph.

Son teint virait à l'écarlate. Je ne l'avais jamais vu en colère, mais je soupçonnais que ça n'allait plus tarder.

— La première victime était un SDF. Nous avons pensé qu'il était tombé dans un coma éthylique et que des goules l'avaient eu. D'autant plus que son corps a été découvert tout près d'un cimetière.

Sa voix se faisait un peu plus forte à chaque mot.

— Ensuite, il y a eu les deux adolescents qui se pelotaient dans la voiture du garçon, toujours dans le voisinage du cimetière. Nous avons fait appel à un exterminateur et à un prêtre, mais cette affaire a été classée aussi vite que la précédente.

Il baissa la voix, mais sa colère était encore audible quand il continua :

— Et maintenant, ça. C'est la même créature, j'en suis certain. Et pourtant, nous sommes à des kilomètres du cimetière le plus proche. Ce n'est pas une goule, et si je t'avais appelée les deux fois précédentes, cette boucherie n'aurait peut-être pas eu lieu. Je commence à mieux comprendre le surnaturel, mais ça ne suffit pas encore.

Il serrait son calepin assez fort pour en faire du papier mâché.

— C'est le plus long discours que je t'aie jamais entendu prononcer, dis-je.

Il eut un petit rire, puis retrouva aussitôt son sérieux.

— J'ai besoin de ce nom, Anita.

— Dominga Salvador. C'est la grande prêtresse vaudou du Midwest. Mais si tu lui envoies des flics, elle ne parlera pas. Il vaut mieux que tu me laisses faire.

— D'accord. Mais je veux un rapport complet d'ici demain.

— Je ne sais pas si je pourrai arranger un rendez-vous aussi rapidement.

— Si tu ne t'en charges pas, je le ferai.

— Bon, je vais me débrouiller.

— Merci, Anita. Ça nous fait au moins un point de départ.

— Tu sais, Dolph, ça pourrait très bien ne pas être un zombie.

— Quoi d'autre ?

— S'il y avait eu du sang sur le verre, je pencherais pour un lycanthrope.

— Il ne manquait plus que ça : un métamorphe en liberté.

— Mais il n'y avait pas de sang, lui rappelai-je, donc je penche plutôt pour un mort-vivant.

— Très bien. Tu parles à Dominga Salvador et tu me rappelle le plus vite possible.

— Entendu, sergent.

Dolph retourna dans la maison. Je ne l'enviais pas du tout, même si j'avais une soirée chargée en perspective : trois clients attendaient que je les relève.

Le thérapeute d'Ellen Grisholm pensait qu'une confrontation avec son père lui serait bénéfique. Le problème, c'était que ce bourreau d'enfants avait rendu l'âme quelques mois auparavant. J'allais donc le ranimer pour que sa fille puisse le traiter d'enfoiré. D'après le psy, ça lui ferait beaucoup de bien.

Les deux autres cas étaient un peu plus classiques : un testament contesté, et le témoin clé d'un procès qui avait eu le mauvais goût de succomber à une crise cardiaque avant l'audience. La loi ne reconnaissait pas encore le témoignage d'un zombie, mais ces gens étaient assez désespérés pour tenter le coup, et ils avaient de quoi payer.

Debout dans l'herbe desséchée, je me réjouis de constater que les Reynolds n'étaient pas des maniaques des sprinklers. Un tel gaspillage d'eau... Peut-être recyclaient-ils leurs vieux journaux et leurs bouteilles en plastique. Peut-être étaient-ils de braves gens, un peu écolos de surcroît. Ou peut-être pas...

Un des flics souleva le ruban de plastique jaune qui délimitait les lieux du crime pour me laisser passer. Ignorant les regards curieux des voisins, je montai dans ma vieille Nova. J'avais de quoi me payer une bagnole en meilleur état, mais tant que celle-là fonctionnait, je n'en voyais pas l'intérêt.

Le volant était brûlant. Je mis le contact et poussai la clim à fond. Je n'avais pas menti à Dolph : Dominga Salvador refuserait de parler à la police, mais ce n'était pas pour ça que j'avais des réticences à mentionner son nom.

Si les flics allaient frapper à sa porte, la Señora voudrait savoir qui les avait dirigés vers elle. Et elle n'aurait pas de mal à le découvrir. Or, c'était la prêtresse vaudou la plus puissante que j'aie rencontrée. Transformer un zombie en arme n'était qu'un des exploits dont elle serait capable si l'envie lui venait.

Il existe des tas de créatures bien plus déplaisantes qu'un zombie... et la Señora en a inventé la plupart. Je ne voulais pas que l'une d'elles s'introduise dans ma chambre en pleine nuit. Me mettre Dominga Salvador à dos aurait été une très mauvaise idée.

Donc, il fallait que je trouve un moyen de lui parler dès le lendemain, ce qui équivalait à obtenir un rendez-vous avec le parrain du vaudou. Ou, dans ce cas précis, la marraine.

Pour tout arranger, je n'étais pas dans ses petits papiers. Dominga m'avait invitée plusieurs fois chez elle, pour assister à des cérémonies, et j'avais toujours poliment refusé. Elle avait semblé très

déçue que je sois chrétienne. Mais jusqu'ici, j'avais réussi à éviter un face-à-face.

J'allais demander à la prêtresse vaudou la plus puissante des États-Unis – et peut-être de l'Amérique du Nord – si elle ne venait pas de relever un zombie, et si ce zombie n'était pas occupé à buter des gens sur ses ordres. Je devais être un peu cinglée, finalement.

Le lendemain s'annonçait encore comme une journée chargée.

Chapitre 4

La sonnerie retentit. Je roulai sur moi-même et tripotai les boutons du réveil à l'aveuglette. J'allais bien finir par réussir à l'éteindre !

Finalement, je dus me soulever sur un coude et ouvrir les yeux. Les chiffres rouges me sautèrent à la figure. Six heures. Misère ! J'étais rentrée chez moi trois heures plus tôt.

Pourquoi avais-je réglé le réveil sur 6 heures ? Impossible de m'en souvenir. Je ne suis pas au meilleur de ma forme après trois petites plombes de sommeil. Je me rallongeai dans les draps encore tièdes. J'allais me rendormir quand ça me revint.

Dominga Salvador.

Elle avait accepté de me recevoir à 7 heures. Visiblement, elle faisait partie du clan des lève-tôt que j'envie en secret. Je me débattis pour repousser les draps et restai immobile au bord du lit le temps de reprendre mes esprits. Seul le souffle de la clim troublait le silence de mon appartement. Aussi calme que dans une morgue.

Je me levai enfin, des images de nounours ensonglanté dansant dans mon esprit.

Un quart d'heure plus tard, j'étais habillée. Si tard que je rentre, je ne manque jamais de prendre une douche avant de me coucher. Je ne supporte pas l'idée de me mettre au lit avec du sang de poulet séché sur les mains. Ou de chèvre, selon le cas.

Le choix de mes vêtements avait nécessité une mûre réflexion. Je ne voulais pas me présenter débraillée devant la Señora, mais je n'avais pas non plus envie de me liquéfier, à cause de la chaleur. Ça aurait été plus facile si je n'avais pas prévu d'emmener un flingue. On peut me traiter de parano, mais je ne sors jamais sans arme. Sinon, je me sens toute nue.

J'avais commencé par enfiler un jean délavé, des chaussettes de jogging et une paire de Nike, plus un holster discret où je glissai mon Firestar 9 mm. Le Browning manquait trop de discrétion. Il ne me restait plus qu'à trouver un haut capable de dissimuler mon flingue sans le rendre trop difficile d'accès. J'avais donc opté pour un chemisier très court qui dévoilait mon nombril.

Je me tournai vers le miroir. Le Firestar resterait invisible tant que je ne lèverai pas les bras trop haut. Malheureusement, le chemisier était rose pâle. Je me demandais ce qui m'avait pris d'acheter une horreur pareille. Me l'avait-on offert ? Je supportais mal l'idée d'avoir dépensé des sous pour un truc rose.

L'appartement était plongé dans la pénombre. Je n'avais pas encore ouvert les rideaux épais que j'avais fait confectionner sur mesure. Je voyais rarement la lumière du jour, et elle ne me manquait pas. J'allumai le néon au-dessus de mon aquarium. Mes escaliers remontèrent vers la surface en ouvrant et en refermant la bouche au ralenti.

Selon moi, les poissons sont de merveilleux animaux domestiques. Pas besoin de les promener, de ranger derrière eux ou de leur apprendre la propreté. Il suffit de nettoyer leur aquarium de temps en temps, de les nourrir, et ils se fichent que vous fassiez ou non des heures supplémentaires.

La cafetière répandait une bonne odeur dans l'appartement. Je m'assis à ma minuscule table de cuisine pour siroter mon colombien noir et brûlant. Je garde toujours un paquet de grains au frigo, pour le moulin en fonction de mes besoins. J'apprécie le vrai café, même si je suis capable d'avalier n'importe quel jus de chaussette en cas de nécessité.

Quelqu'un sonna à la porte. Je sursautai et renversai ma tasse. Nerveuse, moi ? Je posai mon flingue sur la table avant d'aller ouvrir. Conclusion, je ne suis pas parano. Juste très prudente.

Par l'œilleton, j'aperçus mon collègue Manny Rodriguez. Il mesure environ cinq centimètres de plus que moi, et des mèches poivre et sel strient son épaisse chevelure ondulée couleur de charbon. Une moustache assortie barre son visage mince. Il a cinquante-deux ans et, à une exception près, c'est la personne avec qui je ferais le plus volontiers équipe pour affronter une situation dangereuse.

J'ouvris la porte et nous nous serrâmes la main, comme d'habitude. Sa poigne était ferme et sèche. Il eut un rictus, découvrant ses dents très blanches.

— Ça sent le café.

— Tu sais que je n'avale jamais rien d'autre au petit déjeuner.

Il entra, et je refermai la porte derrière lui.

— Rosita pense que tu ne prends pas assez soin de toi. (Il imita le ton sévère et l'accent mexicain prononcé de sa femme.) « Elle ne mange rien ; on voit presque à travers elle. Pauvre Anita qui n'a pas de mari, pas même un petit ami. »

— Rosita me rappelle ma belle-mère. Judith est morte de trouille à l'idée que je finisse vieille fille.

— Tu as quel âge, vingt-quatre ans ?

— Un truc dans le genre...

Il secoua la tête.

— Parfois, j'ai du mal à comprendre les femmes.

— Et moi, je suis quoi ? Une tranche de foie de veau ?

— Anita, tu sais bien que je ne voulais pas...

— Je sais, tout le monde me considère comme un des gars de l'équipe.

— Tu es la meilleure de tous.

— Assieds-toi. Et laisse-moi te verser une tasse de café pour t'occuper la bouche avant que tu ne recommences à gaffer.

Je choisis un mug parmi la douzaine posée sur une étagère. Mes préférés sont suspendus à des crochets, au-dessus du plan de travail.

Manny but une gorgée de café, puis déchiffra l'inscription en lettres noires sur fond rouge. « Emmerdeuse patentée, et fière de l'être. » Il rit si fort qu'il faillit s'étrangler.

Mon mug était décoré de bébés pingouins. Je refuserais de l'admettre, même sous la torture, mais je l'adore.

— Pourquoi tu ne l'amènes pas au bureau ? demanda Manny.

La dernière idée de génie de Bert est que chacun de nous utilise son propre mug. Il pense que ça ajoute une touche personnelle à notre environnement de travail. J'en avais apporté un gris plutôt déprimant, où était écrit : « C'est un sale boulot, et c'est moi qui le fais. » Bert m'avait forcée à le ramener chez moi.

Je souris.

— J'adore embêter Bert. Tu sais, je te suis vraiment très reconnaissante de m'accompagner. Manny haussa les épaules.

— Je ne pouvais pas te laisser aller seule chez la femme du diable.

Je fronçai les sourcils.

— C'est Rosita qui l'appelle comme ça, pas moi. Il baissa les yeux sur le flingue toujours posé sur la table.

— Mais tu emmènes une arme, juste au cas où.

— Juste au cas où...

— Anita, si on en arrive au point où on doit se frayer un chemin vers la sortie à coups de flingue, il sera trop tard. Sa baraque grouille de gardes du corps.

— Je n'ai pas l'intention de tirer à vue. Je veux juste lui poser quelques questions.

Manny sourit.

— *Por favor*, Señora Salvador, auriez-vous récemment ranimé un zombie assassin ?

— Je sais que la situation risque d'être gênante.

— Gênante ? (Il secoua la tête.) Gênante, qu'elle dit ! Si tu mets

Dominga Salvador en colère, ce sera bien pire que gênant.

— Tu n'es pas obligé de venir, lui rappelai-je.

— Tu m'as appelé pour couvrir tes arrières. Moi. Pas Charles ou Jamison. C'est le plus beau compliment que tu pouvais faire à un vieil homme.

— Tu n'es pas un vieil homme, dis-je sincèrement.

— Ce n'est pas ce que prétend ma femme. Elle m'a interdit d'aller à la chasse aux vampires avec toi, mais elle n'a encore rien dit concernant les zombies.

Je dus avoir l'air surpris, car il ajouta :

— Je sais qu'elle t'a parlé il y a deux ans, quand j'étais à l'hôpital.

— Tu as failli mourir.

— Et toi, tu t'es cassé combien d'os ?

— Rosita a raison, Manny. Tu as quatre enfants.

— Et je suis trop vieux pour tuer des vampires, compléta-t-il avec une ironie franchement amère.

— Tu ne seras jamais trop vieux.

— C'est gentil. (Il vida son mug.) On ferait mieux d'y aller. Il ne faudrait pas faire attendre la Señora.

— Dieu nous en préserve.

— Amen.

Je l'observai pendant qu'il lavait son mug dans l'évier.

— J'ai comme l'impression que tu me caches quelque chose.

— Bien sûr que non ! se récria-t-il. Je haussai les sourcils, l'air dubitatif.

— Parole d'honnête Mexicain.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu sais que je pratiquais le vaudou avant que Rosita ne me convertisse au christianisme.

— Oui, et alors ?

— Dominga Salvador n'était pas seulement ma grande prêtresse. C'était aussi ma maîtresse.

J'en restai muette de stupéfaction.

— Tu plaisantes ? croassai-je enfin.

— Je ne blague pas avec ce genre de choses, répondit Manny, très sérieux.

Je haussai les épaules. Les choix amoureux des gens qui m'entourent ne cesseront jamais de m'étonner.

— C'est pour ça que tu as pu m'obtenir un rendez-vous aussi vite.

Il fit oui de la tête.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ?

— Parce que tu aurais tenté d'y aller sans moi.

— Et ça aurait été si grave que ça ?

— Peut-être.

Je pris mon flingue et le glissai dans mon holster. Huit balles. Le Browning pouvait en contenir quatorze. Mais si j'avais besoin de plus de huit balles, j'étais morte. Et Manny aussi.

— Et merde, murmurai-je.

— Quoi ?

— J'ai l'impression d'aller me jeter dans la gueule du croque-mitaine.

— Ce n'est pas une mauvaise analogie.

Génial. Pourquoi faire ça, au juste ? L'image du nounours ensanglanté me revint à l'esprit. Bon, je savais pourquoi je combattais. S'il y avait une chance que Benjamin Reynolds soit toujours en vie, j'étais prête à descendre en enfer pour le retrouver.

Mais je ne le dis pas à voix haute, pas vraiment pressée de savoir si c'était aussi une bonne analogie !

Chapitre 5

Les maisons du quartier dataient toutes des années quarante ou cinquante. La sécheresse avait bruni leurs pelouses. Ici, il n'y avait pas de sprinklers. Les fleurs luttaienent pour survivre au pied des maisons. Des pétunias, des géraniums et quelques rosiers. Les trottoirs étaient propres. Une rue plus loin, on pouvait se faire descendre parce qu'une veste n'était pas de la bonne couleur.

Mais les gangs suspendaient leurs activités aux abords de chez la Señora Salvador. Même les délinquants juvéniles armés de pistolets automatiques craignent les créatures qu'une balle ne peut pas arrêter. Les balles en argent blessent les vampires mais ne les tuent pas. Elles tuent les lycanthropes, mais pas les zombies. On a beau tailler ces maudites créatures en pièces, les morceaux continuent à ramper. Je l'ai constaté de mes propres yeux. Ce n'est pas beau à voir.

Du coup, les gangs fichent une paix royale à la Señora. Ils ne s'aventurent pas sur son territoire, minuscule oasis de paix, un endroit où règne une trêve... permanente.

On raconte que le chef d'un gang hispanique qui se croyait protégé contre les grigris est toujours prisonnier dans la cave de Dominga, et qu'il obéit à ses moindres désirs. Il sert d'exemple à tous les délinquants qui pourraient se laisser emporter par leur enthousiasme.

Personnellement, je n'ai jamais vu Dominga Salvador animer un zombie. Mais je ne l'ai jamais vue invoquer de serpents non plus, et je préférerais que ça continue.

Sa maison à deux étages est entourée d'un demi-hectare de terrain. Ça fait un joli jardin. Des géraniums d'un rouge flamboyant se détachent sur les murs blanchis à la chaux. Rouge et blanc. Sang et os. Je suis certaine que le symbolisme n'a pas échappé aux passants. En tout cas, il ne m'échappe pas.

Manny se gara dans l'allée derrière une Impala couleur crème. Le long du trottoir, une fillette de cinq ans environ pédalait furieusement sur son tricycle. Deux garçons un peu plus âgés étaient assis sur les marches du porche. Ils interrompirent leur jeu pour lever le nez vers nous.

Un homme se tenait derrière eux. Il portait un holster d'épaule par-dessus un tee-shirt bleu sans manches. Un peu trop facile à mon goût. Il ne lui manquait plus qu'une enseigne au néon annonçant « dur à cuire ».

Des marques à la craie se détachaient sur le trottoir. Des croix, des diagrammes incompréhensibles. Ça ressemblait à un jeu d'enfant, mais ça n'en était pas un. Les fans de la Señora avaient laissé des témoignages de dévotion devant sa maison. La fillette au tricycle slalomait entre les moignons de bougies fondues. Un spectacle tout ce qu'il y avait de plus normal.

Nous traversâmes la pelouse brûlée par le soleil. La petite fille nous observait avec une expression indéchiffrable.

Manny ôta ses lunettes noires et sourit à l'homme au holster.

— *Buenas días*, Antonio. Ça fait un bail.

— Si, fit Antonio d'une voix basse et morose. Ses bras bronzés, croisés sur sa poitrine, amenaient sa main droite tout près de la crosse de son arme. Utilisant le corps de Manny comme un bouclier, je portai la main à la mienne, l'air de ne pas y toucher. « Toujours prêts ». Le mot d'ordre des scouts, ou celui des Marines ?

— Tu es devenu un beau gars musclé, le félicita Manny.

— Ma grand-mère dit que je dois te laisser entrer.

— C'est une femme très sage.

Antonio haussa les épaules.

— C'est la Señora. (Il plissa les yeux, me dévisageant par-dessus l'épaule de Manny.) Qui est-ce ?

— Anita Blake, répondit Manny en faisant un pas sur le côté.

Je m'avançai, une main nonchalamment posée sur ma hanche. Le plus près de mon flingue que je pouvais oser sans avoir l'air louche.

Antonio avait un regard noir que j'aurais trouvé inquiétant si je ne m'étais pas frottée aux gardes du corps d'Harold Gaynor la veille. Je lui fis un sourire éblouissant.

— Enchantée de faire votre connaissance, affirmai-je. Il m'observa, soupçonneux, puis hocha la tête et esquissa un sourire. Il croyait que je le draguais. Il n'aurait servi à rien de le détromper...

Antonio me dit quelque chose en espagnol. Je ne pus que secouer la tête. Il parlait lentement ; l'éclat de ses yeux et la courbe de ses lèvres suffirent à me convaincre qu'il me faisait des avances... Ou qu'il m'insultait.

Manny se raidit, et son cou de taureau s'empourpra.

Les dents serrées, il cria quelque chose. Ce fut au tour d'Antonio de rougir. Il porta la main à son flingue. Sans cesser de sourire, je lui effleurai le poignet comme si je ne comprenais pas ce qui se passait. Il me regarda et je sentis les muscles de son bras se détendre. Il laissa retomber sa main le long de son flanc. Puis il saisit

la mienne et y déposa un baiser. Pendant que sa bouche s'attardait sur le dos de ma main, il leva un regard coléreux vers Manny.

Antonio portait un flingue, mais c'était un amateur. Les amateurs armés finissent généralement par se faire tuer. Je me demandais si Dominga Salvador en avait conscience. C'était peut-être la grande prêtresse du vaudou, mais j'aurais parié qu'elle n'y connaissait rien en armes à feu. Antonio n'avait pas les tripes qu'il fallait pour s'en servir à bon escient. Oh, il réussirait sans doute à abattre sa cible. Pas de problème. Mais pour de mauvaises raisons.

Cela dit, sa cible serait tout aussi morte.

Sans lâcher ma main, il m'invita à monter la dernière marche pour le rejoindre. Comme c'était ma main gauche, je consentis à la lui laisser.

— Il faut que je te fouille, Manuel.

— Je comprends, dit Manny.

Il s'approcha d'Antonio, qui recula pour maintenir entre eux une distance de sécurité. Du coup, il me tourna le dos. Une attitude imprudente qui en d'autres circonstances, aurait pu causer sa perte.

Antonio ordonna à Manny de se pencher contre la balustrade. Il savait ce qu'il faisait, mais il le palpaït avec des gestes rageurs et saccadés, comme si le toucher le répugnait. Pas un instant il ne songea à me fouiller. Crétin !

Un deuxième homme apparut sur le seuil. Pas loin de la cinquantaine, il portait un maillot de corps blanc sous une chemise à carreaux déboutonnée, aux manches roulées jusqu'aux biceps. De la sueur luisait sur son front. J'aurais parié qu'il avait un flingue dans le dos, glissé dans sa ceinture. Au-dessus du front, une mèche blanche striait sa chevelure noire.

— Pourquoi ça prend si longtemps, Antonio ? demanda-t-il.

— Je l'ai fouillé pour voir s'il n'était pas armé. L'homme hocha la tête.

— Elle vous attend.

Antonio reprit son poste sous le porche. Alors que je passais devant lui, il imita un bruit de baiser. Je sentis Manny se raidir, mais nous atteignîmes le salon sans que personne ne se fasse tirer dessus. C'était déjà ça.

Le salon était une pièce spacieuse accolée à la salle à manger. Un piano droit trônait contre un mur. Je me demandai qui en jouait. Antonio ?

Non !

Nous suivîmes notre guide jusqu'à une grande cuisine. De longs rectangles de soleil se découpaient sur les carreaux noirs et blancs qui couvraient le sol. Les meubles semblaient assez anciens, mais tous les appareils ménagers étaient flambant neufs et de la même teinte jaune

pâle. Un énorme frigo avec fontaine et distributeur de glaçons intégrés occupait une bonne partie du mur du fond.

Une femme d'une soixantaine d'années était assise à la table. Des rides d'expression sillonnaient son visage mince et brun. Ses cheveux d'un blanc immaculé étaient remontés en chignon. Elle se tenait très droite, ses mains fines croisées sur la table. Et elle paraissait terriblement inoffensive : une gentille petite grand-mère. Si le quart de ce que j'avais entendu dire sur elle était vrai, il s'agissait du meilleur déguisement que j'aie jamais vu...

La vieille femme sourit et nous tendit les mains. Manny s'avança et les effleura de ses lèvres.

— Contente de te revoir, Manuel.

Elle avait une riche voix de contralto avec une légère pointe d'accent.

— J'en ai autant à ton service, Dominga.

Manny s'assit en face d'elle.

Les yeux noirs et vifs de la Señora se posèrent sur moi, toujours debout sur le seuil de la cuisine.

— Ainsi, Anita Blake, tu es enfin venue à moi.

Quelle curieuse entrée en matière !

Je regardai Manny, qui haussa les épaules. Lui non plus ne voyait pas ce qu'elle voulait dire. De mieux en mieux.

— Je ne savais pas que vous m'attendiez, Señora.

— J'ai entendu des histoires à ton sujet, *chica*. Des histoires merveilleuses.

Sous son masque souriant, j'aperçus une lueur qui n'avait rien d'inoffensif.

— Manny ?

— Je ne lui ai rien dit.

— Manuel ne me parle plus. Sa petite femme le lui interdit.

Il y avait de l'amertume dans la voix de la Señora.

Je m'étais attendue à beaucoup de choses. Pas à ce que la plus grande prêtresse vaudou du Midwest réagisse en maîtresse éconduite.

— Tous ceux qui utilisent le vaudou finissent par venir à moi, me dit-elle.

— Je n'utilise pas le vaudou.

Elle éclata de rire.

— Tu relèves les morts, et tu prétends ne pas utiliser le vaudou. Tu as le sens de l'humour, *chica* ! Au moins, je n'étais pas venue pour rien.

— Dominga, je t'ai expliqué la raison de notre visite. Je crois avoir été assez clair..., commença Manny.

La Señora l'interrompt d'un geste et se pencha vers moi.

— Il a été très clair sur un point : vous ne venez pas pour

participer à un de mes rituels païens.

Le dépit, dans sa voix, était presque palpable et fichtrement angoissant.

— Approche, *chica*.

Elle me tendit une seule main. Devais-je l'embrasser comme l'avait fait Manny ? J'ignorais que j'étais venue voir le pape.

Je m'aperçus alors que je ne voulais pas la toucher. Elle n'avait rien fait pour me mettre mal à l'aise, et pourtant, mes épaules étaient nouées par la tension. J'avais peur, et je ne savais pas pourquoi.

Je fis un pas en avant et lui pris la main, puis hésitai. Elle avait la peau tiède et sèche. Sans me lâcher, elle me fit asseoir sur la chaise la plus proche de la sienne et murmura quelque chose.

Je secouai la tête.

— Désolée, mais je ne comprends pas l'espagnol. De sa main libre, elle me caressa la tête.

— Tes cheveux sont noirs comme les ailes d'un corbeau. Ils ne t'ont pas été légués par des peaux pâles.

— Ma mère était mexicaine.

— Et pourtant, tu ne parles pas sa langue.

— Elle est morte quand j'étais très jeune. J'ai été élevée par la famille de mon père.

— Je vois...

Je retirai ma main et me sentis immédiatement mieux. La Señora ne m'avait rien fait. Rien du tout. Pourquoi étais-je si nerveuse ?

L'homme à la mèche blanche se tenait derrière elle, les mains bien en vue. De l'endroit où j'étais assise, je pouvais surveiller les deux portes de la cuisine. Personne ne risquait de se faufiler dans mon dos. Pourtant, mes cheveux se hérissaient sur ma nuque.

Je jetai un coup d'œil à Manny, mais son attention était rivée sur Dominga, et il agrippait le rebord de la table si fort que ses jointures étaient blanches.

J'avais l'impression de regarder un film tchèque sans les sous-titres. Je devinais vaguement ce qui se passait, mais je pouvais me tromper. Et s'il y avait sorcellerie sous roche, la réaction de Manny indiquait qu'elle était dirigée contre lui.

Ses épaules s'affaissèrent, et il laissa retomber ses mains sur ses genoux. Dominga sourit, découvrant ses dents blanches.

— Tu aurais pu être si puissant, *mi corazón*.

— Je ne voulais pas du pouvoir, Dominga.

Mon regard passait de l'un à l'autre. Je n'étais pas certaine de comprendre, et encore moins de le vouloir. Ne dit-on pas que l'ignorance est mère de la félicité ?

Le regard noir de la Señora se posa sur moi.

— Et toi, *chica*, tu veux le pouvoir ?

Un étrange frisson me parcourut de la tête aux pieds, comme si des insectes rampaient sur ma peau.

— Non.

Une réponse claire et nette, comme je devrais en faire plus souvent.

— Peut-être pas pour le moment. Mais ça viendra.

Je n'aimais pas du tout la façon dont elle avait dit ça. Je sais : il est un peu ridicule d'avoir les jetons à 7 h 28 du matin dans une cuisine ensoleillée. Mais mon estomac était noué quand même.

La Señora me fixait. Ses yeux n'étaient que des yeux. Ils n'avaient pas le pouvoir hypnotique de ceux d'un vampire. Et pourtant... Tous les poils de mon corps se hérissèrent, et je sentis de la sueur me picoter le dos.

Je passai ma langue sur mes lèvres et soutins le regard de Dominga Salvador.

Un tour de magie. Elle me testait. Ça n'était pas la première fois que ça m'arrivait. Les gens sont tellement fascinés par ce que je fais, convaincus que je suis une sorcière. Mais ce n'est pas le cas. J'ai des affinités avec les morts, un point c'est tout.

Je me sentis vaciller, comme si je basculais en avant tout en restant immobile. Ma chaleur corporelle s'enroula sur elle-même telle une corde, se déplia et vola vers la vieille femme. Elle l'atteignit de plein fouet, et je fus comme frappée par une décharge d'électricité.

Je bondis sur mes pieds, haletante.

— Putain de merde !

— Anita, tu vas bien ? me demanda Manny en se levant. Il me posa une main sur le bras.

— Je ne sais pas. Que m'a-t-elle fait ?

— Rien que tu ne m'aies fait aussi, *chica*. Dominga avait pâli, et un peu de sueur perlait sur son front.

Son ange gardien s'écarta du mur, les bras souples le long du corps.

— Non, l'interrompit Dominga. Enzo, je vais bien.

Elle avait le souffle court comme si elle venait de piquer un cent mètres.

Je restai debout. Je voulais rentrer chez moi.

— Nous ne sommes pas venus ici pour nous amuser, Dominga, dit Manny d'une voix que la colère et la peur avaient fait baisser d'une octave.

— Ce n'est pas un jeu, Manuel. As-tu oublié tout ce que je t'ai enseigné ? Tout ce que tu étais ?

— Je n'ai rien oublié, mais je ne t'ai pas amené Anita pour que tu lui fasses du mal.

— Qu'elle soit blessée ou non dépend entièrement d'elle, *mi corazón*.

J'aimais de moins en moins ça.

— Vous n'avez pas l'intention de nous aider. Vous voulez jouer au chat et à la souris. Puisque c'est ainsi, la souris préfère s'en aller.

Je me détournai pour partir tout en surveillant Enzo du coin de l'œil. Lui, ça n'était pas un amateur.

— Ne souhaites-tu pas retrouver le petit garçon qui a été enlevé ? Trois ans, c'est très jeune pour être livré au bokor.

Je m'arrêtai net. Comme elle s'y était attendue.

— C'est quoi, un bokor ?

La Señora sourit.

— Tu l'ignores vraiment ?

Je hochai la tête.

Son sourire s'élargit de plaisir.

— Pose ta main droite sur la table, paume vers le haut, *por favor*.

— Si vous savez quelque chose au sujet de ce petit garçon, dites-le-moi, je vous en prie.

— Soumets-toi à mes petits tests, et je t'aiderai.

— Quel genre de tests ?

Dominga éclata d'un rire joyeux. Ses yeux pétillaient de bonne humeur. Pourquoi avais-je l'impression qu'elle se moquait de moi ?

— Viens, *chica*. Je ne te ferai pas de mal.

— Manny ?

— Si elle tente quelque chose qui peut t'être préjudiciable, je t'avertirai.

Dominga me fixait, l'air intrigué.

— J'ai entendu dire que tu peux animer trois zombies chaque nuit. Et pourtant, tu n'es qu'une novice.

— L'ignorance est mère de la félicité.

— Assieds-toi, *chica*. Ça ne fera pas mal, je te le promets.

Je m'exécutai de mauvaise grâce.

— Chaque seconde de retard risque d'être fatale à ce petit garçon.

J'essayais de faire appel à son bon cœur. Elle se pencha vers moi.

— Crois-tu vraiment qu'il soit toujours en vie ?

Je suppose qu'elle n'avait pas de cœur, en fin de compte. Instinctivement, je m'écartai d'elle. Je ne pouvais pas m'en empêcher, pas plus que je ne pouvais lui mentir.

— Non.

— Dans ce cas, nous avons tout notre temps.

— Pour quoi faire ?

— Ta main, *chica*, *por favor*. Ensuite, je répondrai à tes questions.

Je pris une grande inspiration et posai ma main sur la table, paume vers le haut. Elle faisait sa mystérieuse. J'ai toujours détesté ça.

Dominga brandit une petite bourse noire qui devait être sur ses genoux depuis le début de notre entretien. Comme si elle avait tout prévu. Elle en tira un charme, un grigri fait de plumes noires, de petits ossements et d'une patte d'oiseau momifiée. Je crus d'abord qu'elle avait appartenu à un poulet jusqu'à ce que j'aperçoive ses longues serres. Quelque part dans la nature, il y avait un aigle ou un faucon unijambiste.

Je l'imaginais en train de me plonger ces serres dans la main, et me raidis. Mais elle se contenta de poser le grigri dans ma paume ouverte. Ce n'était pas visqueux. Ça ne faisait pas mal. Du coup, je me sentis un peu stupide.

Puis une étrange chaleur envahit ma main.

— Que faites-vous ?

Dominga ne répondit pas. Elle m'observait attentivement, tel un félin prêt à bondir.

Je baissai les yeux. Les serres se contractèrent, se tendirent puis se contractèrent de nouveau.

— Et merde !

Je mourais d'envie de me lever et de jeter l'immonde grigri sur le sol. Mais je restai assise, chaque poil de mon corps au garde-à-vous, le cœur battant.

— J'ai passé votre test, dis-je avec difficulté. Maintenant, enlevez-moi ce truc.

Dominga le saisit du bout des doigts, en prenant garde à ne pas toucher ma peau. Du diable si je savais pourquoi.

— Et merde, chuchotai-je encore.

Je frottai ma main sur mon chemisier, effleurant l'arme cachée dessous. Il était réconfortant de savoir que, dans le pire des cas, je pouvais tirer sur la Señora. Avant qu'elle me fasse mourir de peur.

— On peut passer aux choses sérieuses ? demandai-je d'un ton que j'espérais sévère.

Le grigri reposait dans la main de Dominga.

— Tu as fait bouger la serre, *chica*. Tu étais effrayée, mais pas surprise. Pourquoi ?

Que pouvais-je répondre ? Je n'avais pas envie de lui dire la vérité.

— J'ai une affinité avec les morts. Ils réagissent à ma présence. C'est un don inné, comme les gens qui peuvent lire dans les pensées des autres.

Dominga sourit.

— Tu crois vraiment que tes capacités de réanimatrice ne sont qu'un tour de passe-passe ?

Elle n'avait jamais dû rencontrer de véritable télépathe ; sinon, elle n'en aurait pas parlé sur un ton aussi méprisant. D'une certaine façon, je les trouvais aussi effrayants qu'elle.

— Je relève les morts, Señora. C'est un boulot.

— Tu n'y crois pas davantage que moi.

— Pourtant, je vous assure que j'essaie.

— Tu as déjà été testée par quelqu'un.

Ce n'était pas une question.

— Par ma grand-mère maternelle, admis-je. Mais pas avec ça.

Je désignai la serre qui se contractait encore. Elle ressemblait à une de ces mains factices qu'on peut acheter dans les boutiques de farces et attrapes. Maintenant que je ne la touchais plus, j'arrivais presque à me convaincre qu'il y avait des piles à l'intérieur.

Ouais. C'est ça.

— Elle pratiquait le vaudou ?

J'acquiesçai.

— Pourquoi n'as-tu pas étudié avec elle ?

— J'ai un don inné pour relever les morts. Ça n'influe pas sur mes convictions religieuses.

— Tu es chrétienne ! cracha Dominga comme si c'était une insulte.

— En effet. (Je me levai.) J'aimerais pouvoir dire que ce fut un plaisir, mais ce serait un mensonge.

— Pose-moi ta question, *chica*... Je sursautai et regardai Manny.

— Si elle te dit qu'elle répondra, tu peux lui faire confiance.

Cette perspective ne semblait pas l'enchanter.

Je me rassis. Encore une insulte, et je prenais la porte. Mais si elle pouvait vraiment nous aider... Après ce que j'avais vu chez les Reynolds, j'étais prête à me raccrocher au plus petit espoir.

À l'origine, j'avais prévu de poser ma question le plus diplomatiquement possible. Maintenant, je m'en contrefichais.

— Avez-vous relevé un zombie ces dernières semaines ?

— Plusieurs.

J'hésitai à poser la question suivante. Si je l'offensais, que pouvait-elle me faire ? Il valait mieux ne pas y penser. Je frottai machinalement ma main sur mon jean.

— Avez-vous chargé l'un d'eux d'une vengeance ?

Le plus poli que je pouvais faire.

— Aucun.

— Vous en êtes certaine ? insistai-je. Dominga me sourit.

— Si j'avais relevé des assassins, je m'en souviendrais.

— Les zombies tueurs n'étaient pas forcément des assassins de leur vivant.

— Vraiment ? (Elle haussa les sourcils.) Tu parles comme si tu en avais déjà relevé des légions.

Je luttai contre le réflexe de rentrer la tête dans mes épaules comme un élève de primaire surpris en flagrant délit de mensonge par sa maîtresse.

— Un seul.

— Raconte-moi.

— Non. C'est une affaire privée.

Ou plutôt un cauchemar privé que je n'avais aucune intention de partager avec elle.

Je tentai de faire dévier la conversation.

— J'ai déjà relevé des assassins. Ils n'étaient pas plus violents que des zombies ordinaires.

— Combien de morts as-tu ranimés ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas.

— Donne-moi une... (Dominga sembla chercher le mot juste.) Une approximation.

— Quelques centaines, je crois.

— Un millier ?

— Peut-être. Je ne compte pas.

— Et ton patron, il compte ?

— Je suppose qu'il garde les dossiers de tous nos clients. Pourquoi ?

— J'aimerais connaître le nombre exact.

— Je verrai si je peux trouver ça.

— Une fille obéissante. J'aime ça. (Dominga se leva.) Ce n'est pas moi qui ai relevé ton zombie tueur. À supposer que ce soit bien ce genre de créature qui dévore des citoyens. (Elle eut un sourire en coin.) Mais je connais des gens qui auraient pu le faire, et qui refuseraient de te parler. Si je les interroge, ils me diront la vérité, et je te transmettrai cette vérité, Anita.

Elle prononçait « Ahneetah », à la mexicaine. Ça avait tout de suite l'air plus exotique.

— Merci beaucoup, Señora Salvador.

— Mais je te demanderai une faveur en échange de ces informations.

J'aurais parié qu'elle était sur le point de dire quelque chose de déplaisant.

— Quel genre de faveur ?

— Je voudrais que tu te soumettes à un autre test. Je la regardais en attendant qu'elle continue, mais elle garda le silence.

— Quel genre de test ?

— Suis-moi en bas, et je te montrerai, dit-elle d'une voix mielleuse.

— Non, Dominga ! cria Manny en se levant. Anita, rien de ce que la Señora pourrait te révéler ne vaut ce qu'elle te réclame.

— Je peux soutirer des confidences à des gens et à des créatures qui refuseraient de parler aux deux bons chrétiens que vous êtes.

— Viens, Anita. Nous n'avons pas besoin de son aide.

Manny approcha de la porte, mais je ne le suivis pas. Il n'avait pas vu la famille Reynolds. Ni rêvé d'un nounours couvert de sang. Moi, si.

Si Dominga Salvador pouvait me fournir une piste, pas question de lui tourner le dos. Que Benjamin Reynolds soit mort ou non n'était pas le problème. La créature, quelle qu'elle soit, recommencerait à tuer. Et ça avait un rapport avec le vaudou. Ce n'était pas mon domaine. J'avais besoin d'aide, et vite.

— On s'en va, insista Manny en me prenant le bras.

— Parlez-moi de ce test.

Dominga eut un sourire triomphant. Elle savait qu'elle me tenait.

— Allons au sous-sol. Je t'expliquerai...

— Anita, tu ne sais pas ce que tu fais, dit Manny.

Sur ce point-là, il avait raison.

— Reste avec moi et couvre mes arrières, d'accord ? Empêche-moi de me faire mal.

— Anita, tout ce que tu pourrais vivre en bas te fera mal. Peut-être pas physiquement, mais ça te fera mal.

— Je n'ai pas le choix, Manny. Ça ira, ajoutai-je avec une assurance que j'étais loin de ressentir.

— Non, ça n'ira pas.

Là encore, il avait sans doute raison, mais ça ne comptait pas. J'allais le faire quand même. N'importe quoi pourvu que je puisse mettre un terme à ce massacre. N'importe quoi pour ne plus jamais avoir à contempler de cadavre à demi dévoré.

Dominga sourit.

— Suivez-moi.

— Puis-je m'entretenir seul à seul avec Anita, *por favor* ? demanda Manny.

Il ne m'avait pas lâché le bras, et je sentais sa tension.

— Tu auras le reste de cette magnifique journée pour lui parler, Manuel. Si elle passe ce test, je te promets de l'aider à capturer le meurtrier de toutes les manières qui seront en mon pouvoir.

Une offre inespérée. La terreur inspirait beaucoup de gens à

faire des révélations à la Señora. Les flics ne bénéficiaient pas de cet avantage. Dans le pire des cas, ils pouvaient arrêter les suspects. Ce n'était pas toujours une motivation suffisante pour avouer, alors que la perspective de voir un mort-vivant s'introduire chez vous en pleine nuit...

Il y avait déjà quatre victimes, peut-être cinq. Mortes de la façon la plus atroce qui soit.

— J'ai dit que je le ferais. Allons-y.

Dominga contourna la table et prit le bras de Manny, qui sursauta comme si elle l'avait frappé.

— Il ne lui arrivera rien, Manuel, je te le jure.

— Je n'ai pas confiance en toi.

Elle éclata de rire.

— Mais elle a choisi. Je ne l'ai pas forcée.

— Tu lui as fait du chantage. Du chantage à la sécurité d'autrui.

La Señora me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je t'ai fait du chantage, *chica* ?

— Oui.

— C'est bien ton élève, *mi corazón*. Elle a ton honnêteté et ton courage.

— Parce qu'elle n'a pas encore vu ce que tu caches dans ton sous-sol.

Je réprimai une atroce envie de demander ce qu'il y avait dans ce fichu sous-sol. Mais je n'avais pas vraiment envie de le savoir. Il était déjà arrivé qu'on me mette en garde contre le surnaturel. «N'entre pas dans cette pièce ou le monstre t'attaquera ! » Chaque fois, il y a bien un monstre, et chaque fois, il m'attaque. Mais jusqu'ici, j'ai toujours été plus rapide ou plus chanceuse. Pourvu que ça dure...

J'aurais aimé suivre le conseil de Manny et rentrer chez moi, mais le devoir m'appelait. Le devoir, et le souvenir de mes cauchemars.

Dominga sortit en entraînant Manny. Je les suivis, Enzo sur les talons.

Chapitre 6

De hautes marches de bois descendaient jusqu'au sous-sol. Je les sentis vibrer sous nos pieds d'une façon qui n'avait rien de réconfortant.

La lumière du soleil qui filtrait par la porte était aussitôt engloutie par les ténèbres, comme si elle perdait tout pouvoir dans cet endroit. Je m'immobilisai à sa lisière, sondant l'obscurité. Je ne distinguai pas Manny et Dominga, qui devaient être juste devant moi.

Enzo le garde du corps attendait avec la patience imperturbable d'une montagne. Il ne fit pas mine de me pousser. Avais-je encore la possibilité de plier bagages et de rentrer à la maison ?

— Manny, appelle-je.

— Je suis ici, Anita.

Sa voix me paraissait beaucoup trop distante. Peut-être un effet d'acoustique, et peut-être pas...

Je descendis encore deux marches dans le noir et m'arrêtai net comme si j'avais heurté un mur. Sous l'humidité commune à toutes les caves, je captais une odeur douceâtre de pourriture : le parfum reconnaissable entre tous des cadavres. Ici, il était encore léger, mais j'aurais parié qu'il serait de plus en plus fort à mesure que je descendrais.

Ma grand-mère était une prêtresse vaudou. Son Humfo ne sentait pas la chair en décomposition. La frontière entre le bien et le mal n'est peut-être pas aussi clairement définie dans le vaudou que dans le christianisme, la Wicca ou le satanisme, mais elle existe quand même. Et Dominga Salvador était du mauvais côté. Je le savais en venant chez elle.

Dans mon enfance, grand-maman Flores m'a révélé que j'étais une nécromancienne. Que j'avais une empathie naturelle avec les morts. Du coup, j'aurais beaucoup de difficulté à ne pas basculer dans le mal. Trop de tentations, avait dit grand-maman. Alors, elle avait encouragé ma conversion au christianisme et poussé mon père à me tenir à l'écart de la branche maternelle de la famille. Par amour pour moi et par crainte pour mon âme.

Et voilà que j'allais me jeter dans la gueule de la tentation.

Qu'aurait dit grand-maman Flores ? « Rentre chez toi », probablement. Un conseil avisé. Le nœud de mon estomac tentait désespérément de me donner le même.

Une lumière s'alluma et je clignai des yeux. L'ampoule fixée au pied de l'escalier me paraissait aussi brillante qu'une étoile. Debout dessous, Dominga et Manny me regardaient.

C'était idiot, mais je me sentis tout de suite mieux. Enzo laissa la porte se refermer derrière nous. Les ombres étaient épaisses, mais d'autres ampoules nues éclairaient un étroit couloir aux murs de brique.

J'étais presque au bas de l'escalier. Je tentais de respirer par la bouche, mais l'odeur de chair pourrie se déposait sur ma langue et envahissait ma gorge, menaçant de m'étouffer.

Dominga prit la tête de notre petite colonne. Je remarquai des rectangles de ciment disposés à intervalles réguliers sur les murs. Des portes. Elles étaient toujours visibles sous la couche de peinture. Pourquoi les avoir murées et couvertes de ciment ? Qu'y avait-il de l'autre côté ?

J'en effleurai une de la main. Le ciment était froid et rugueux, la peinture encore récente : sinon, elle se serait écaillée dans une telle humidité.

Entre les omoplastes, la peau me démangeait. Je luttai contre l'envie de regarder Enzo. Mais me faire tirer dessus était sans doute la menace la moins préoccupante.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? demandai-je.

Dominga et Manny ayant franchi l'angle du couloir, j'étais seule avec Enzo. Je posai ma main sur la porte. Le bois craqua et grinça sur ses gonds, comme si un félin géant s'y frottait de l'autre côté. Une odeur nauséabonde filtra par le battant. Je reculai.

La créature tapie derrière la porte émit une sorte de miaulement. Impossible de dire si c'était un humain ou un animal. Dans tous les cas, c'était mort. Très très mort, même.

Je me couvris le bas du visage de la main gauche. Histoire de garder la droite libre, au cas où la chose enfoncerait la porte et me sauterait dessus.

Je savais que des balles ordinaires n'arrêteraient pas un mort-vivant, mais mon flingue me réconfortait quand même. Je pourrais abattre Enzo en un clin d'œil. Quoique... Si la créature sortait, il serait en danger tout autant que moi.

— Nous devons avancer, dit-il.

L'expression de son visage était indéchiffrable. Nous aurions pu être en train de nous promener dans une rue commerçante. Il ne semblait pas affecté, et je le détestais à cause de ça. Quand je suis morte de trouille, je veux que tous les autres le soient aussi.

J'étudiai la porte, sur ma gauche, qui n'était pas censée être verrouillée. Je devais savoir. Je saisis la poignée et l'ouvris.

La pièce mesurait environ trois mètres sur un mètre cinquante. Son sol de ciment et ses murs blanchis à la chaux étaient propres et nus, comme ceux d'une cellule en attente d'un occupant.

Enzo claqua la porte. Je ne tentai pas de l'en empêcher. Ça n'en valait pas la peine. Si je devais me battre contre un type qui pesait cinquante kilos de plus que moi, il me faudrait une raison plus sérieuse qu'une pièce vide.

Enzo s'appuya contre le battant. Sous la lumière crue des ampoules, je vis de la sueur perler sur son front.

— N'essayez pas d'ouvrir d'autres portes, señorita. Vous pourriez le regretter.

— Pas de problème.

Une pièce vide suffisait à le faire transpirer. Content de savoir qu'il avait peur de quelque chose ! Mais pourquoi de cette pièce et pas de celle où était enfermée la créature aux affreux miaulements ?

Le couloir débouchait sur une grande salle rectangulaire. Des symboles noir et rouge brillant étaient dessinés sur le sol en ciment. On appelle ça un véné, et on l'utilise pour invoquer les loas, les divinités vaudou. Dans les sanctuaires, elle sert à délimiter le chemin qui conduit à l'autel. Dès qu'on s'en écarte, on risque de l'effacer. Je ne sais pas si c'est mal ou bien. Règle numéro 369 de la magie : dans le doute, mieux vaut ne pas tester.

Dont acte !

Le fond de la pièce était éclairé par une multitude de bougies ; leur lumière vacillante se reflétait sur les murs blancs. Dominga se tenait là, le dos très droit, inondée de clarté et irradiant le mal.

Il n'y avait pas d'autre mot. Elle semblait enveloppée de ténèbres liquides. La vieille femme souriante avait disparu. Une créature faite de pouvoir à l'état pur avait pris sa place.

Un peu en retrait, Manny l'observait, les yeux révoltés.

Des animaux morts étaient entassés sur l'autel et tout autour. Des poulets, des chiens, un porcelet, deux chèvres, plus des morceaux de fourrure maculés de sang séché que je ne parvins pas à identifier. L'autel ressemblait à une fontaine qui cracherait des flots de cadavres.

Les sacrifices étaient récents. Pas d'odeur de décomposition. Les yeux vitreux d'une chèvre me fixaient. Je déteste tuer les chèvres, qui semblent toujours beaucoup plus intelligentes que les poulets. Ou peut-être que je les trouve plus mignonnes...

Une grande femme se tenait sur la gauche de l'autel. Sa peau presque noire luisait à la lueur des bougies comme si elle était sculptée dans de l'ébène. Des cheveux mi-longs bien coiffés, des pommettes larges, elle avait une bouche pulpeuse et portait une

longue robe de soie écarlate dont la couleur faisait écho à celle de son rouge à lèvres.

De l'autre côté de l'autel, un zombie lui faisait face. Autrefois, ç'avait été une femme dont les cheveux châtons tombaient jusqu'à la taille. Quelqu'un les avait brossés pour qu'ils brillent. Mais c'était la seule partie de son corps qui paraissait encore vivante.

Sa peau avait pris une teinte grisâtre. Sa chair s'était flétrie sur ses os, ses muscles se ratatinant. Son nez à moitié rongé lui donnait un air de sculpture inachevée. Sa robe écarlate flottait sur sa silhouette squelettique. Je remarquai une tentative de maquillage : une trace de rouge sur ses lèvres fanées, de l'ombre à paupières mauve soulignant ses yeux exorbités. Je déglutis avec peine et me concentrai sur la première femme.

Contrairement à ce qu'on aurait pu croire au premier abord, c'était aussi un zombie. Le mieux préservé que j'aie jamais vu. Et il y avait dans ses yeux bruns en amande une chose qu'aucun mort-vivant ne conservait longtemps. Le souvenir de qui elle avait été. Plus de la peur. La même que j'avais lue sur le visage du second zombie, malgré la décomposition qui rongait ses traits.

Dominga fit un signe de tête, et Enzo m'invita à avancer. Je ne voulais pas y aller.

— Que diable se passe-t-il ici ?

La Señora gloussa.

— Je ne suis pas habituée à tant de grossièreté.

— Il y a un début à tout.

Je sentais le souffle d'Enzo dans mon dos et fis de mon mieux pour l'ignorer. Ma main droite traînait négligemment dans le voisinage de mon flingue, mais personne ne parut s'en apercevoir.

— Qu'avez-vous fait à ces deux zombies ?

— Examine-les toi-même, *chica*. Si tu es aussi forte qu'on le raconte, tu trouveras la réponse toute seule.

— Et dans le cas contraire ?

Dominga me sourit, mais ses yeux étaient aussi noirs et froids que ceux d'un requin.

— C'est ça, votre test ?

— Peut-être...

La grande prêtresse me mettait à l'épreuve. Pourquoi ? Et s'il n'y avait aucune raison ? Si c'était simplement une sadique assoiffée de pouvoir ? Ce scénario n'avait rien d'incroyable.

Je jetai un coup d'œil à Manny, qui haussa les épaules. Lui non plus ne comprenait pas ce qui se passait. Génial.

Je n'aimais pas jouer aux petits jeux de Dominga, surtout en ignorant les règles. Les zombies me dévisageaient avec une lueur étrange dans le regard. De la peur, mais aussi de l'espoir. Ça, c'était

étrange. D'ordinaire, les zombies n'éprouvent pas de sentiments. Ils sont morts. Ceux-là paraissaient encore vivants.

Je devais comprendre. En espérant que la curiosité ne tue pas la réanimatrice...

Je contournai prudemment Dominga, en la surveillant du coin de l'œil. Enzo se déplaça pour continuer à s'interposer entre moi et le vété. Il était costaud mais, si je l'avais vraiment voulu, j'aurais pu sortir du chemin quand même. Si j'avais été prête à le tuer. Mais j'espérais qu'on n'en arriverait pas là.

Le zombie décomposé mesurait près d'un mètre quatre-vingts. Des pieds squelettiques dépassaient de l'ourlet de sa robe rouge. Autrefois, ç'avait dû être une grande femme mince, probablement très belle. Ses yeux roulaient dans ses orbites avec un bruit de succion écoeurant.

La première fois que j'avais entendu ce bruit, j'avais vomi. Mais ça remontait à quatre ans, quand j'étais nouvelle dans le métier. À présent, la chair pourrie ne me faisait même plus frémir.

En règle générale.

Le zombie avait des yeux noisette piquetés de vert. Un nuage de parfum coûteux l'enveloppait. Doux, fleuri et poudré comme l'odeur du talc. Dessous, je distinguai la puanteur de la décomposition, qui me fit froncer le nez. La prochaine fois que je sentirais ce parfum, je penserais à de la chair pourrie. Tant pis. De toute façon, je n'avais pas les moyens de me l'offrir.

La femme m'observait. La femme, pas le zombie. J'étais bien forcée de l'appeler ainsi : je distinguais dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à de la personnalité. D'habitude, je considère les zombies comme des choses. Ils ont l'air vivant quand ils émergent de la tombe, mais ils ne le gardent pas longtemps. Très vite, ils commencent à pourrir. Leur personnalité et leur intelligence disparaissent en premier. Dieu n'est pas assez cruel pour forcer une personne à rester consciente pendant que son corps se décompose. Que s'était-il passé pour celle-là ?

Pour une raison que je ne m'expliquais pas, je restai à bonne distance de Dominga Salvador. Elle n'avait pas d'arme, j'en étais sûre. Le danger quelle représentait n'était pas lié à un flingue ou à un couteau. Mais je ne voulais pas la toucher, fût-ce accidentellement.

Le zombie de gauche était parfait. Pas la moindre trace de décomposition. Ses yeux restaient alertes, vivants. Que Dieu nous vienne en aide ! Cette femme aurait pu se faire passer pour humaine n'importe où.

Comment avais-je su qu'elle ne l'était pas ? Je l'ignorais moi-même. Aucun des signes habituels n'était visible, mais je reconnaissais un mort quand j'en voyais un. Mais si Dominga était capable d'animer

des zombies pareils, elle me battait à plate couture.

Moi, je devais attendre trois jours avant de relever un mort, ce qui laissait à son âme le temps de vider les lieux. Tant qu'elle était présente, je ne pouvais rien faire. En théorie, préserver l'âme d'une personne tout en ranimant son corps revient à la ressusciter. Comme Jésus l'a fait pour Lazare. Je n'arrivais pas à croire que ce soit possible. Ou je mesurais trop bien mes propres limites...

Mais ces zombies-là étaient différents. Ils avaient conservé leur âme. Comment ? Au nom de tous les saints, comment Dominga avait-elle réussi un pareil exploit ?

— Leur âme est toujours là, dis-je avec un dégoût que je ne pris pas la peine de dissimuler.

— C'est très bien, *chica*.

Je me rapprochai de la Señora sans quitter Enzo du regard.

— Comment avez-vous fait ?

— Je l'ai capturée au moment où elle quittait leur corps.

— Ça n'explique rien.

— Ignorez-tu comment capturer une âme dans un flacon ? Elle plaisantait sûrement.

... Non, elle ne plaisantait pas.

— En effet.

— Je pourrais t'enseigner tant de choses, Anita.

— Sans façon ! Vous avez capturé leur âme, puis vous avez relevé leur corps et vous l'y avez remise.

— C'est exactement ça ! me félicita Dominga.

Elle me fixait avec une telle intensité que je me sentais mal à l'aise, comme si elle voulait graver mon visage dans sa mémoire.

— Mais pourquoi le second zombie pourrit-il quand même ? En théorie, la présence de son âme devrait l'en empêcher.

— Ce n'est plus une théorie. Je viens d'en faire la démonstration.

— Alors pourquoi y en a-t-il un qui pourrit et l'autre pas ?

Deux nécromanciennes en train de parler boutique. Reconnaissons que c'était un peu surréaliste. Et les vôtres, vous les ressuscitez uniquement par les nuits sans lune ?

— Parce que je peux enlever l'âme de son corps et l'y remettre autant de fois qu'il me plaît.

Je tentai de ne pas montrer à quel point j'étais horrifiée. Dominga aurait aimé me voir trembler. Je ne voulais pas lui donner ce plaisir.

— Donc, dis-je de ma voix d'élève studieuse, vous avez remis l'âme dans le corps, et il n'a pas pourri. Puis vous l'en avez enlevée, et le processus de décomposition a commencé comme chez un zombie ordinaire. Vous l'avez remise de nouveau, et la décomposition s'est

interrompue, c'est bien ça ?

— En effet.

Merde, merde, merde !

— Vous pourriez maintenir cette femme en l'état pendant aussi longtemps qu'il vous plaira...

— Tout à fait.

— Et celle-là ?

— Beaucoup de gens paieraient très cher pour la posséder.

Je sursautai.

— Vous comptez la vendre comme esclave sexuelle ?

— Peut-être.

— Mais...

Une perspective atroce. Devenue un zombie, elle n'avait plus besoin de boire, de dormir ni de quoi que ce soit d'autre. Son propriétaire aurait pu la ranger dans un placard et la sortir quand ça lui chanterait, comme un jouet.

— Sont-elles aussi obéissantes que les zombies ordinaires, ou la présence de leur âme leur confère-t-elle un peu de libre arbitre ?

— Elles semblent très obéissantes.

— Peut-être parce quelles ont peur de vous. Dominga sourit.

— Peut-être.

— Vous ne pouvez pas garder leurs âmes prisonnières à jamais. Elles doivent continuer leur voyage.

— Vers ton paradis ou ton enfer chrétien ?

— Oui.

— Ces femmes étaient des dépravées. Leurs familles m'ont payée pour que je les punisse.

— Vous avez réclamé de l'argent pour ça ?

— Il est interdit d'opérer sur un cadavre sans la permission de la famille.

Par cette phrase, Dominga me faisait savoir que ses activités étaient parfaitement légales. Les morts n'avaient aucun droit. C'était pour ça qu'il nous fallait des lois pour protéger les zombies.

— Personne ne mérite de passer l'éternité enfermé dans son cadavre.

— Nous pourrions infliger ce sort aux criminels condamnés à mort, *chica*. Ainsi, ils serviraient la société après leur exécution.

Je secouai la tête.

— Non, c'est mal.

— J'ai réussi à créer un zombie qui ne pourrait pas. Les réanimateurs dont tu fais partie cherchent à percer ce secret depuis des années. Je le détiens désormais, et beaucoup de gens me paieront très cher pour que j'en fasse usage.

— C'est mal, même pour les gens comme vous. Je ne sais pas

grand-chose sur le vaudou, mais ça m'étonnerait qu'on vous autorise à garder des âmes prisonnières et à les empêcher de rejoindre les loas.

Dominga haussa les épaules. Soudain, elle paraissait très lasse.

— J'espérais que tu m'aiderais, *chica*. À nous deux, nous produirions les zombies beaucoup plus vite. Nous pourrions nous enrichir au-delà de nos rêves les plus fous.

— Vous vous êtes adressée à la mauvaise personne.

— Je m'en rends compte. J'espérais que, ne pratiquant pas le vaudou, tu n'aurais pas d'objection morale.

— Le christianisme, le bouddhisme, l'islam... Aucune religion ne penserait que c'est acceptable.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Ça ne coûte rien de demander.

Je baissai les yeux sur le zombie à moitié pourri.

— Ayez au moins la décence de l'achever.

— Je ne crois pas... C'est un bon outil de démonstration.

— Vous avez réussi à créer un zombie parfait. Inutile d'ajouter le sadisme à l'inconscience.

— Tu me trouves cruelle ?

— Oui.

— Et toi, Manuel ?

Manny me fixa un long moment avant de répondre. J'eus l'impression que ses yeux essayaient de me dire quelque chose, mais quoi ?

— Oui, Señora, je vous trouve cruelle.

Elle eut un mouvement de surprise.

— Vraiment, Manuel ? Moi, ta bien-aimée amante ?

— Oui.

— Tu n'étais pas si prompt à juger, il y a quelques années. À l'époque, tu as égorgé la chèvre blanche plus d'une fois, si mes souvenirs sont exacts.

Je me tournai vers Manny, convaincue d'être l'héroïne d'un film au moment où on lui fait une atroce révélation.

Il devrait toujours y avoir une petite musique sinistre et un gros plan sur le visage du héros quand il découvre qu'un de ses meilleurs amis s'est adonné au sacrifice humain. Plus d'une fois, avait précisé Dominga.

— Manny ? chuchotai-je d'une voix rauque.

C'était pire que les zombies. Au diable les inconnus ! Il s'agissait de Manny, et ça ne pouvait pas être vrai.

— Manny ? répétais-je.

Il refusait de croiser mon regard. Mauvais signe.

— Tu l'ignorais, *chica* ? gloussa Dominga. Manny ne t'a pas parlé de son passé ?

— La ferme ! criai-je.

— C'était mon assistant le plus dévoué. Il aurait fait n'importe quoi pour moi.

— La ferme ! hurlai-je, perdant tout contrôle.

Dominga s'interrompit et pinça les lèvres de colère. Enzo fit deux pas dans ma direction.

— Pas de ça. (Je ne savais pas moi-même à qui je m'adressais.) J'ai besoin de l'entendre de sa bouche, pas de la vôtre.

Enzo me dominait, évoquant une avalanche sur le point de se déclencher. Dominga fit un bref signe de tête.

— Alors, demande-le-lui, *chica*.

— Manny, a-t-elle dit la vérité ? As-tu fait des sacrifices humains ?

Ma voix semblait tellement normale... Mais mon estomac était noué à me faire mal. Je n'avais plus peur de Dominga ; seulement de la vérité.

Manny leva les yeux. Une mèche de cheveux tomba sur ses yeux pleins de douleur.

— C'est la vérité, n'est-ce pas ? (J'avais froid tout à coup.) Réponds-moi, putain !

— Oui.

— Des sacrifices humains ?

— Oui.

Ce fut mon tour de détourner la tête.

— Mon Dieu, Manny, comment as-tu pu ?

Ma voix se brisa comme si j'étais au bord des larmes.

— Il y a près de vingt ans, Anita... Je pratiquais le vaudou et j'étais nécromancien. J'avais la foi. Et j'aimais la Señora. Ou je le croyais...

Je n'arrivais pas à superposer l'image de ce bon vieux Manny Rodriguez à celle de quelqu'un qui massacrerait une chèvre sans cornes. C'était lui qui m'avait appris à distinguer la frontière entre le bien et le mal dans notre boulot. Je l'avais vu refuser des contrats qui n'étaient pas moitié aussi horribles que ça.

Ça n'avait pas de sens.

Je secouai la tête.

— Je préfère ne pas y penser pour le moment.

Je n'avais pas l'intention de le dire à voix haute, mais c'était sorti quand même.

— Très bien, Señora. Votre petite bombe est lâchée. Vous aviez promis de nous aider si je passais votre test. Ai-je réussi ?

Dans la tourmente, mieux valait se concentrer sur une seule catastrophe à la fois.

— Je voulais te donner une chance de t'associer à ma nouvelle

activité.

— Nous savons toutes les deux que je ne vais pas le faire.

— C'est dommage, Anita. Avec un peu d'entraînement, tu pourrais devenir mon égale.

Être comme elle quand je serais grande. Mon œil !

— Merci bien, mais ma vie me convient parfaitement telle qu'elle est. Et maintenant, allez-vous m'aider, oui ou non ?

— Si je le fais, tu me devras une faveur.

— Je préférerais échanger des informations.

— Que peux-tu savoir qui vaille tous les efforts que je devrais déployer pour localiser ton zombie tueur ?

Je réfléchis quelques instants.

— Je sais qu'on votera bientôt une loi concernant les zombies. Pour leur donner des droits.

« Bientôt... » Je m'avançais peut-être un peu. Disons que tout est relatif.

— Donc, je ferais mieux de vendre rapidement quelques-uns de mes zombies qui ne pourrissent pas, avant que ça devienne illégal.

— Je ne pensais pas que l'illégalité générerait quelqu'un qui pratique les sacrifices humains.

Dominga eut un léger sourire.

— C'était il y a longtemps. J'ai renoncé à mes activités amORAles.

Je n'y croyais pas une seule seconde, et elle le savait. Son sourire s'élargit.

— Après le départ de Manuel, privée de sa mauvaise influence, je suis redevenue une bokor respectable.

Elle mentait, mais je ne pouvais pas le prouver.

— Je vous ai fourni des informations précieuses. Allez-vous m'aider ?

— J'interrogerai mes fidèles pour voir si l'un d'eux sait quelque chose au sujet de ton zombie tueur.

J'eus l'impression qu'elle se moquait de moi.

— Manny ?

— Si la Señora promet, elle tiendra parole.

— Je trouverai ton assassin s'il pratique le vaudou, affirma Dominga.

— Parfait.

Je ne lui dis pas merci. Ça m'aurait paru déplacé. J'avais envie de la traiter de monstre et de lui tirer une balle entre les deux yeux, mais il aurait fallu que j'abatte aussi Enzo. Et comment aurais-je expliqué mon geste à la police ? Elle n'avait violé aucune loi en ma présence.

Misère...

— Je suppose qu'il serait vain de faire appel à votre bon cœur pour que vous renonciez à réduire en esclavage vos zombies améliorés ?

Dominga sourit.

— *Chica, chica...* Tu peux refuser de travailler avec moi, mais tu ne m'empêcheras pas de mettre mes plans à exécution.

— À votre place, je ne parierais pas là-dessus.

— Que comptes-tu essayer ? Me dénoncer à la police ? Je n'ai rien fait d'illégal. Le seul moyen de m'arrêter, ce serait de me tuer.

— Ne me tentez pas.

Manny se rapprocha de moi.

— Ne fais pas ça, Anita. Ne la provoque pas.

Mais je lui en voulais tellement que je me fichais de ses mises en garde.

— Je vous arrêterai, Señora Salvador. Par n'importe quel moyen.

— Utilise la magie mortelle contre moi, et c'est toi qui périras, Anita.

Je n'aurais pas su distinguer la magie mortelle d'un fajita si on me les avait agités tous les deux sous le nez. Je haussai les épaules.

— Je pensais à quelque chose de plus terre à terre, comme une balle.

Enzo s'interposa entre moi et sa patronne. Dominga leva une main.

— Non, Enzo. Notre Anita est troublée et en colère. Elle ne se rend pas compte. La pauvre ne connaît rien aux magies les plus complexes. Elle ne peut pas me faire de mal, et elle tient trop à sa morale pour commettre un meurtre de sang-froid.

Le pire, c'est qu'elle avait raison. À moins qu'elle me menace, je ne pouvais pas lui coller une balle entre les deux yeux.

Je regardai les zombies qui attendaient stoïquement. Sous cette patience inébranlable, je distinguais la peur, l'espoir et... Dieu ; la frontière entre la vie et la mort s'amenuisait de seconde en seconde.

— Ayez au moins la décence d'achever votre première expérience. Vous avez démontré qu'il est possible de remettre une âme dans un corps et de l'en sortir plusieurs fois d'affilée. Ne l'obligez pas à regarder.

— Mais, Anita, j'ai déjà un acheteur pour elle.

— Doux Jésus... Vous voulez dire... Un nécrophile ?

— Ceux qui aiment les morts davantage que toi et moi sont prêts à payer très cher un spécimen comme elle.

Finalement, peut-être que j'allais pouvoir l'abattre de sang-froid.

— Vous êtes une salope amoral.

— Et toi, *chica*, tu dois apprendre à respecter tes aînés.

— Le respect, ça se gagne.

— Je vais te rappeler pourquoi les gens ont peur du noir, Anita Blake. Je veillerai à ce que tu reçoives de la visite, une nuit. Une nuit bien noire où tu seras sagement endormie dans ton lit. Quelque chose de maléfique s'introduira dans ta chambre. Je gagnerai ton respect, si c'est ce que tu veux.

J'aurais dû avoir peur, mais ça n'était pas le cas. Trop en colère pour ça ! Et je voulais rentrer chez moi.

— Vous pouvez forcer les gens à vous craindre, Señora, mais pas à vous respecter.

— Nous verrons bien. Appelle-moi après avoir reçu mon cadeau. Je te l'enverrai très bientôt.

— M'aidez-vous à localiser le zombie tueur ?

— Je t'ai déjà dit que oui.

— Parfait. On peut y aller, maintenant ?

Elle fit un signe à Enzo, qui s'écarta.

— Je t'en prie. Retourne sous la lumière du soleil, où tu peux te sentir courageuse.

Je rebroussai chemin entre les symboles de véné, Manny à mes côtés. Nous nous donnions beaucoup de mal pour ne pas nous regarder.

Arrivée à l'entrée du sanctuaire, je m'immobilisai. Manny me toucha le bras pour m'empêcher de parler, mais je l'ignorai.

— Je ne suis pas prête à vous abattre de sang-froid, mais faites-moi mal la première, et je vous tirerai une balle par une belle journée ensoleillée.

— Les menaces ne te sauveront pas, *chica*.

— Vous non plus, espèce de garce ! dis-je avec mon plus beau sourire.

— Elle ne le pense pas, Señora, dit Manny. Elle ne vous tuera pas.

— C'est vrai, *chica* ? grogna Dominga d'une voix à la fois plaisante et effrayante.

Je foudroyai Manny du regard. C'était une belle sortie, et je ne voulais pas que le bon sens ou la vérité viennent la gâcher.

— J'ai dit que je vous tirerais une balle, pas que je vous tuerais, n'est-ce pas ?

— C'est juste.

Manny me prit le bras et m'entraîna vers l'escalier. Le bras gauche, au cas où.

Dominga ne bougea pas. Ses yeux noirs furibonds me suivirent jusqu'à ce que nous franchissions l'angle du couloir.

Je me dégageai de l'étreinte de Manny. Un instant, nous nous

toisâmes en silence.

— Qu'y a-t-il derrière ces portes ? demandai-je, désignant les battants de bois couverts de ciment.

— Je n'en sais rien.

Je dus accueillir cette réponse d'une moue dubitative, car il ajouta :

— Dieu m'en est témoin, Anita, je n'en sais rien. Ce n'était pas comme ça il y a vingt ans.

Si seulement Dominga Salvador avait gardé pour elle le secret de Manny ! J'aurais donné cher pour ne jamais l'apprendre.

— Nous devons sortir d'ici, Anita.

L'ampoule sous laquelle nous nous tenions s'éteignit comme une bougie qu'on souffle. Nous levâmes les yeux, mais il n'y avait rien à voir. Je sentis les poils de mes bras se hérissier. L'ampoule suivante s'éteignit à son tour.

Manny avait raison. Mieux valait filer en vitesse. Je m'élançai vers l'escalier. Derrière la porte de sa cellule, la créature de tout à l'heure continuait à s'agiter.

Une autre ampoule s'éteignit. Les ténèbres nous rattrapaient. Nous allongeâmes la foulée.

Quand nous arrivâmes au pied des marches, il ne restait que deux ampoules allumées.

Nous étions au milieu de l'escalier quand la dernière éclata. Je me figeai. Le bras de Manny frôla le mien, mais je ne le voyais plus. Il me prit la main, et nous continuâmes notre ascension à tâtons. Sa main n'était pas beaucoup plus grande que la mienne, mais je la trouvais chaude, familière et réconfortante.

Un craquement résonna comme un coup de fusil, et une puanteur de chair décomposée monta vers nous.

— Merde !

Une énorme créature ondulait dans le couloir avec un bruit mouillé. Un monstre qui avançait vers nous.

Sans nous consulter, Manny et moi pressâmes le pas, trébuchant sur les marches. Le rai de lumière qui filtrait sous la porte d'en haut nous faisait presque mal aux yeux.

En bas, il nous sembla que la créature accélérât.

Manny se jeta contre le battant et l'ouvrit d'un coup d'épaule.

La lumière du jour nous aveugla. Nous ne fûmes pas les seuls qu'elle incommoda, car quelque chose cria derrière nous. Un hurlement presque humain.

Je me retournai pour voir ce que c'était, mais Manny claqua la porte et secoua la tête.

— Tu n'as pas envie de le savoir. Moi non plus, d'ailleurs.

Il avait raison. Alors, pourquoi éprouvais-je l'irrésistible désir

de rouvrir la porte et de sonder la pénombre jusqu'à ce que j'aperçoive une créature pâle et informe ? Une vision cauchemardesque.

Je fixai le battant fermé et laissai tomber.

— Tu crois qu'elle nous poursuivra ?

— Dehors ? Ça m'étonnerait. Mais inutile de rester ici pour vérifier.

La lumière du soleil estival baignait le salon. Merveilleusement chaude et réelle. Le hurlement, les ténèbres, les zombies... Tout cela semblait déplacé dans un pareil cadre et à un tel moment de la journée.

Je marchai calmement vers la porte, même si je tendais l'oreille assez fort pour entendre les battements de mon propre cœur dans mes tympans. Redoutant qu'ils soient remplacés par un bruit mouillé de suction.

Antonio montait toujours la garde dehors. Devions-nous l'avertir qu'une horreur lovecraftienne pouvait surgir sur le perron ?

— Alors, tu as baisé le zombie d'en bas ? lança Antonio. Peut-être pas, en fin de compte. Manny l'ignore.

— Va te faire foutre, grommelai-je entre mes dents.

— Hé ! cria-t-il, offensé.

Je descendis les marches du porche. Antonio ne dégaina pas son flingue pour nous tirer dessus. La journée s'améliorait à vue d'œil.

La petite fille au tricycle s'était arrêtée près de la voiture de Manny. Elle leva la tête vers moi quand j'ouvris la portière du passager. Elle avait d'immenses yeux bruns, un teint hâlé et cinq ans à tout casser.

Manny s'installa au volant. Il mit le contact et démarra. La petite fille et moi continuions à nous regarder. Avant que la voiture ne tourne le coin de l'avenue, elle recommença à pédaler sur le trottoir.

Chapitre 7

La clim soufflait de l'air froid dans la voiture. Nous traversons des rues résidentielles, et la plupart des allées étaient vides. Les gens bossaient, à cette heure-là. De jeunes enfants jouaient dans le jardin. J'aperçus quelques mamans sur les marches de leur perron, mais pas un seul papa. Les choses n'ont pas autant changé qu'on essaie de nous le faire croire.

Un silence pesant régnait entre nous. Je sentais que Manny m'observait du coin de l'œil. J'étais affalée sur le siège du passager, la ceinture de sécurité m'enfonçant le flingue sous l'aisselle.

— Donc, me lançai-je, tu faisais des sacrifices humains autrefois.

Je le vis frémir.

— Tu aimerais que je te mente ?

— Non, je voudrais ne rien savoir. Vivre dans une ignorance bénie.

— Ça ne marche pas comme ça, Anita.

— Je suppose que non.

Je rajustai ma ceinture de sécurité. Le confort ; il n'y a rien de tel. Si tout était aussi facile à arranger !

— Tu comptes me faire la morale ? Dire que je suis un fieffé salaud ?

— Je ne vois pas l'intérêt.

— Merci...

— Je n'ai pas dit que je passais l'éponge. Mais je n'ai pas l'intention de te crier dessus, c'est tout. Pas pour le moment...

Manny doubla une grosse voiture blanche pleine de jeunes Latinos. Leur stéréo gueulait si fort quelle me fit grincer des dents.

Le conducteur avait un visage plat aux pommettes hautes qu'on aurait cru sorti d'une gravure aztèque. Mon regard croisa le sien. Il imita un bruit de baiser avec sa bouche et ses copains éclatèrent de rire. Je résistai à l'envie de leur faire un geste grossier.

Ils tournèrent à gauche et nous continuâmes tout droit.

Manny s'arrêta à un feu rouge. Nous n'étions plus très loin de chez moi.

Nous avions roulé pendant près d'une heure. D'habitude, ça ne me pose pas de problème, mais là, j'avais envie de m'éloigner de lui le plus vite possible. Il me fallait un peu de temps pour digérer la nouvelle et reconsidérer ma position par rapport à lui.

— Anita, parle-moi, je t'en prie.

— Franchement, Manny, je ne sais pas quoi te dire.

Il faut toujours être franc entre amis.

— Ça fait quatre ans qu'on bosse ensemble. Je sais que tu es un brave homme. Tu aimes ta femme et tes enfants. Tu m'as sauvé la vie plusieurs fois, et réciproquement. Je croyais te connaître.

— Je n'ai pas changé.

— Bien sûr que si. Mon Manny Rodriguez n'aurait jamais accepté de participer à un sacrifice humain.

— C'était il y a vingt ans.

— Il n'y a pas de prescription en matière de meurtre.

— Tu vas me dénoncer aux flics ? demanda-t-il, inquiet.

Le feu passa au vert, et nous nous fondîmes dans la circulation matinale toujours très dense à Saint Louis. Ça ne vaut pas les embouteillages de Los Angeles, mais je trouve quand même ça pénible. Et ce matin-là encore plus que d'habitude.

— Je n'ai aucune preuve : seulement la parole de Dominga Salvador. Pas ce que j'appellerais un témoin fiable.

— Et si tu avais une preuve ?

— N'insiste pas, Manny.

Tournant la tête vers la vitre, j'aperçus une Miada argentée, capote baissée. Le conducteur était un type aux cheveux gris qui portait une casquette et des gants de course. La crise de la cinquantaine avait encore frappé.

— Rosita est au courant ?

— Elle a des soupçons, mais pas de certitude.

— Elle ne veut pas savoir, devinai-je.

— Sans doute pas.

Il se retourna et me regarda. Un camion Ford rouge se trouvait devant nous.

— Manny ! hurlai-je.

Il écrasa la pédale de frein et seule la ceinture de sécurité m'empêcha de percuter le tableau de bord.

— Bon Dieu, Manny, fais gaffe !

Il se concentra sur la route pendant quelques secondes, puis, sans me regarder cette fois :

— Tu vas le lui dire ?

Je réfléchis quelques secondes.

— Je ne crois pas. Encore une fois, l'ignorance est mère de la

félicité. Je doute qu'elle pourrait l'accepter.

— Elle me quitterait, et elle emmènerait les enfants, dit Manny, la gorge nouée.

Je voulais bien le croire. Rosita prenait la religion très au sérieux.

— Elle pense déjà que je risque mon âme immortelle en relevant les morts.

— Ça ne lui posait pas de problème jusqu'à ce que le pape menace d'excommunier les réanimateurs.

— L'Église est très importante pour Rosita.

— Pour moi aussi, mais je suis épiscopaliennne. Tu devrais changer de crèmerie.

— Ce n'est pas si simple.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi tu as fait ça ? Je veux dire, y avait-il une raison que je sois susceptible de comprendre ?

— Non.

Manny changea de file, car celle de gauche semblait avancer plus vite. Évidemment, elle ralentit aussitôt. La loi de Murphy appliquée à la circulation.

— Tu ne vas pas tenter de m'expliquer ?

— C'est impossible à défendre, Anita. Je vis avec. Je ne peux rien faire d'autre.

Là, il marquait un point.

— Ça modifiera forcément nos rapports.

— De quelle façon ?

— Je ne sais pas encore. Y a-t-il autre chose que je dois savoir ? Un truc que Dominga pourrait cafter plus tard ? Manny secoua la tête.

— Rien de pire que ça.

— Bon...

— C'est tout ? s'étonna-t-il. Pas d'interrogatoire ?

— Pas pour le moment. Peut-être jamais.

Je me sentais fatiguée. Il était 9 h 23, et j'avais déjà besoin d'une sieste.

— Je ne sais pas comment réagir, Manny, avouai-je. J'ignore quelles seront les conséquences sur notre amitié et sur nos rapports professionnels.

— Je comprends. Si nous passions à autre chose de plus évident ?

— Quoi, par exemple ?

— La Señora a dit quelle t'enverrait de la visite. Et elle le fera.

— Je n'en doutais pas.

— Pourquoi l'as-tu menacée ?

— Je ne l'aime pas.

— Évidemment. J'aurais dû y penser...

— Je vais l'arrêter, Manny. J'ai pensé que ce serait plus honnête de l'avertir.

— Il ne faut jamais donner une longueur d'avance aux méchants, Anita. Je croyais te l'avoir enseigné.

— Tu m'as également enseigné qu'un sacrifice humain est un meurtre pur et simple.

— Aïe ! Ça fait mal.

— Oui. À moi aussi.

— Tu dois te préparer, Anita. Elle t'enverra une de ses créatures. Juste pour t'effrayer, je pense, pas pour te faire du mal.

— Parce que tu m'as forcée à avouer que je ne la tuerais pas ?

— Non, parce que tes pouvoirs l'intriguent. À mon avis, elle préférerait te convertir plutôt que de te tuer.

— Elle peut toujours courir !

— La Señora n'a pas l'habitude qu'on lui dise non.

— C'est son problème, pas le mien.

Manny me regarda quelques instants, puis s'intéressa de nouveau à la route.

— Ça va le devenir très bientôt.

— Je survivrai.

— Tu ne devrais pas être aussi sûre de toi.

— Je ne le suis pas, mais que veux-tu que je fasse ? Que j'éclate en sanglots ? Je m'en occuperai en temps voulu.

— La Señora est plus puissante que tu ne peux l'imaginer, Anita.

— Elle m'a foutu la trouille, Manny. Je suis impressionnée. Si elle m'envoie quelque chose qui dépasse mes compétences, je prendrai mes jambes à mon cou, voilà tout.

— Tu ne te rends pas compte..., soupira Manny.

— J'ai entendu la créature, dans le couloir. Je l'ai sentie. J'ai peur, mais Dominga Salvador n'est qu'une humaine. Tous ses grigris ne la protégeront pas d'une balle.

— Va savoir... À ta place, pour plus de sûreté, je lui couperais la tête et je lui arracherais le cœur, comme pour les vampires. Puis je brûlerais le reste de son corps.

Je ne répondis pas. Nous étions en train d'envisager l'assassinat de Dominga Salvador, qui capturerait des âmes pour les remettre dans des cadavres. Une abomination. Et elle m'attaquerait sans doute la première.

Serait-il mal de lui tendre une embuscade ? Oui. Étais-je prête à le faire quand même ? Je laissai cette idée prendre forme dans ma tête, la goûtai et la retournai en tous sens comme une sucrerie. Oui, je serais capable de le faire.

J'aurais dû me sentir coupable d'envisager un meurtre sans

frémir, si valables que soient mes raisons. Mais j'éprouvais du réconfort à l'idée que si la Señora me cherchait, elle me trouverait.

Qui étais-je donc pour jeter la pierre à Manny ?

Chapitre 8

C'était le début de l'après-midi. Manny m'avait déposée sans dire un mot. Il n'avait pas demandé à monter et je ne le lui avais pas proposé. Je ne savais toujours pas quoi penser à propos de lui, de Dominga Salvador, et des zombies dotés d'une âme. Logique, je décidai de ne rien penser du tout. Mais j'avais rudement besoin d'un peu d'activité physique. Coup de bol, j'avais un cours de judo ce jour-là.

Je suis ceinture noire, un niveau beaucoup moins impressionnant qu'il en a l'air. Sur un tatami, avec un arbitre et des règles, je ne me débrouille pas mal. Dans le monde réel, où la plupart des méchants pèsent cinquante bons kilos de plus que moi, je ne fais confiance qu'à mon flingue.

Je tendais la main vers la poignée de la porte quand quelqu'un sonna. Je posai mon sac de gym bourré à craquer sur le sol et me hissai sur la pointe des pieds pour regarder par l'œilleton.

Le visage distordu par l'effet optique du judas avait les yeux clairs, des cheveux blonds et l'allure générale de Tommy, le garde du corps d'Harold Gaynor. Décidément, la journée ne s'améliorait pas.

D'habitude, je n'emporte pas mon arme au judo. Les cours ont lieu dans l'après-midi et les adversaires vraiment dangereux ne sortent pas avant la tombée de la nuit. Je soulevai mon polo rouge et glissai mon 9 mm dans ma ceinture. Si j'avais su, j'aurais porté un jean un peu moins moulant.

Tommy sonna de nouveau. Je n'avais pas répondu la première fois, mais il ne se décourageait pas pour autant.

Je pris une profonde inspiration et ouvris la porte. Les yeux bleu pâle de Tommy étaient toujours vides et morts. J'avais envie de lui demander s'il était né comme ça, ou s'il avait dû s'entraîner pour avoir un regard aussi dépourvu d'expression.

— Que voulez-vous ? demandai-je.

— Vous ne m'invitez pas à entrer ?

— J'aime mieux pas.

Il haussa les épaules. Sous sa veste de costume, je voyais la marque de la sangle de son holster. Se trouver un meilleur tailleur ne

lui ferait pas de mal.

Une porte s'ouvrit sur ma gauche. Une femme sortit de son appartement avec un bébé dans les bras. Elle ferma la porte avant de se détourner et de nous apercevoir.

— Bonjour, dit-elle en souriant.

— Bonjour, répondis-je.

Tommy se contenta de hocher la tête.

La femme avança vers l'escalier en marmonnant des trucs incompréhensibles à son bébé.

— Vous voulez vraiment faire ça dans le couloir ? insista Tommy.

— Faire quoi ?

— Des affaires. Du fric.

Je sondai son visage sans réussir à y lire quoi que ce fût. Mon seul réconfort, c'était que s'il avait voulu me faire du mal, il ne serait pas venu chez moi. Enfin, je l'espérais.

Je reculai en ouvrant la porte toute grande, histoire de rester loin de ses mains quand il entrerait.

Il regarda autour de lui.

— C'est mignon. Et propre, constata-t-il.

— J'ai une femme de ménage. Si vous voulez me parler, dépêchez-vous. Je suis pressée.

— Rendez-vous professionnel ou personnel ? demanda-t-il en reluquant mon sac de gym.

— Ce ne sont pas vos oignons.

De nouveau, ses lèvres se tordirent, et je compris que c'était sa façon de sourire.

— J'ai une valise pleine de fric dans ma bagnole, lança-t-il. Un million cinq : la moitié maintenant, la moitié quand vous aurez relevé le zombie.

Je secouai la tête.

— J'ai déjà donné ma réponse à Gaynor.

— Devant votre patron. Là, c'est juste entre vous et moi. Si vous acceptez, personne n'en saura rien.

— Je n'ai pas refusé parce qu'il y avait des témoins, mais parce que je ne pratique pas de sacrifice humain.

— Tout le monde a un prix, Anita. Indiquez-moi le vôtre. Nous avons les moyens de payer.

Il n'avait pas prononcé le nom de Gaynor une seule fois. Je le trouvais un peu trop prudent.

— Je n'ai pas de prix, Tommy. Retournez voir M. Gaynor et dites-le-lui.

Son visage s'assombrit, et un pli se forma entre ses sourcils.

— Je ne connais personne de ce nom.

— Pitié ! Je ne porte pas de micro.

— Indiquez-moi votre prix, répéta-t-il.

— Inutile.

— Deux millions qui ne figureront pas sur votre déclaration de revenus.

— Quel zombie peut valoir une telle somme ? Gaynor doit espérer un sacré bénéfice pour couvrir ses dépenses.

Tommy me fixa, impassible.

— Vous n'avez pas besoin de le savoir.

— Je me doutais que vous répondriez ça. Fichez le camp, Tommy ! Je ne suis pas à vendre.

Je reculai vers la porte pour lui signifier que l'entretien était terminé.

Soudain, il bondit, les bras tendus pour me saisir.

Je dégainai mon Firestar et le pointai sur sa poitrine. Il se figea. Ses yeux morts clignèrent, ses poings se serrèrent et ses joues s'empourprèrent.

— Ne faites pas ça, conseillai-je d'une voix douce.

— Salope ! siffla-t-il.

— Pas la peine d'être grossier. Filez gentiment, et j'oublierai votre visite.

Il baissa les yeux vers mon flingue, puis les releva vers mon visage.

— Vous ne crâneriez pas tant sans ce joujou.

S'il attendait que je lui propose un bras de fer, il se mettait le doigt dans l'œil.

— Reculez ou je tire. Tous les muscles du monde ne vous serviront à rien.

Il se détendit et prit une grande inspiration.

— Vous avez gagné pour aujourd'hui. Mais si vous continuez à décevoir mon patron, je vous tomberai dessus à un moment où vous ne serez pas armée. Alors, on verra bien si vous crânez toujours.

Une petite voix, dans ma tête, me suppliait de le buter sans attendre. Je savais que ce n'était pas une menace en l'air. Mais j'aurais eu du mal à l'expliquer aux flics.

— Fichez le camp !

J'ouvris la porte sans détourner le regard de Tommy.

— Et dites à Gaynor que s'il continue à m'expédier ses sbires, je les lui renverrai dans des boîtes en sapin.

Les narines de Tommy frémirent, et je vis saillir les muscles de son cou. Il sortit et je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'escalier.

Quand je fus à peu près certaine qu'il était loin, je rengainai mon flingue, saisis mon sac de gym et partis pour mon cours de judo.

Je n'allais pas laisser cette petite interruption bouleverser mon programme. Surtout que je ne pourrais pas aller m'entraîner le lendemain à cause de l'enterrement... Et si Tommy avait l'intention de faire un bras de fer avec moi, mieux valait être prête.

Chapitre 9

Je déteste les enterrements. Au moins, celui-là ne concernait personne que j'appréciais. C'était dur, mais absolument exact. De son vivant, Peter Burke était un fils de pute sans scrupule. Je ne voyais pas pourquoi la mort en aurait fait un saint. Une disparition, surtout violente, transforme toujours le pire des salauds en brave type que tout le monde regrettera.

Sous la lumière aveuglante de ce mois d'août, vêtue d'une petite robe noire et le nez chaussé de lunettes de soleil, j'observais la toile qui avait été tendue au-dessus du cercueil, des gerbes de fleurs et des chaises destinées aux membres de la famille.

Pourquoi étais-je venue si je méprisais Peter Burke ? Il avait beau ne pas avoir été un très bon réanimateur, il faisait tout de même partie de notre club assez exclusif. Lorsque l'un de nous passe l'arme à gauche, nous venons tous assister à ses funérailles. C'est la règle, et il n'y a pas d'exceptions. Sauf si on est soi-même mort. Encore que, avec notre activité professionnelle...

On peut prendre des tas de mesures préventives pour empêcher quelqu'un de se transformer en vampire. Mais un zombie, c'est différent. A moins qu'il ait été incinéré, un réanimateur peut toujours relever un mort. Du coup, le feu est à peu près la seule chose que les zombies craignent et respectent.

Nous aurions pu ranimer Peter Burke pour lui demander qui lui avait collé une balle dans la tête. Mais ladite balle était sortie du canon d'un 357 Magnum, si bien qu'il ne restait plus de quoi remplir un sac en plastique avec les restes de son crâne. Or, même les morts ont besoin d'une bouche pour parler.

Manny se tenait près de moi, mal à l'aise dans son costume sombre. Rosita, sa femme, était raide comme la justice, ses grosses mains brunes agrippant son sac de cuir noir. Elle a ce que ma belle-mère appelle charitablement une solide charpente. Ses cheveux noirs permanentes sont coupés sous ses oreilles. Elle devrait les porter plus longs pour ne pas accentuer la rondeur de son visage.

Derrière moi, Charles Montgomery me surplombait, très impressionnant dans le genre montagne. L'allure classique d'un type

qui jouait au foot à l'université, il a un don incroyable pour faire détalier les gens en fronçant les sourcils. En réalité, il s'évanouit presque à la vue du sang d'un animal. Ce type a de la chance de ressembler à un tueur en série, vu qu'il ne supporte pas la douleur et pleure devant les Disney. Surtout quand la mère de Bambi meurt. Je trouve ça touchant.

Sa femme, Caroline, n'avait pas pu venir parce qu'elle bossait. Mais je ne pensais pas qu'elle ait fait beaucoup d'efforts pour prendre un jour de congé. Infirmière, elle a tendance à regarder les réanimateurs de haut. Sans doute parce qu'il faut bien qu'elle se venge sur quelqu'un après avoir passé sa journée en compagnie de médecins.

Jamison Clarke était au premier rang. Le seul Noir aux yeux verts et aux cheveux roux que je connaisse. Il me fit un signe de tête par-dessus la tombe, et je le saluai en retour.

Tous les réanimateurs de la boîte étaient là. Nous avions laissé Bert et Mary, la secrétaire, défendre le fort en notre absence. J'espérais que Bert n'accepterait pas de missions illégales ou trop dangereuses que nous aurions refusées. Mais c'était tout à fait son genre.

Le soleil pesait sur ma nuque comme une main de métal brillant. Les hommes n'arrêtaient pas de tirer sur leur cravate ou de glisser deux doigts sous leur col de chemise. L'odeur entêtante des chrysanthèmes planait dans l'air. Les œillets, les roses et les tulipes ont le droit d'égayer une vie, mais on n'offre de chrysanthèmes ou de glaïeuls qu'après la mort.

Assise au premier rang, une femme sanglotait si fort que le prêtre avait du mal à se faire entendre. Elle était pliée en deux comme une poupée cassée. Près d'elle, deux jeunes enfants – un garçon et une fille – agrippaient les mains d'un homme âgé. Sans doute leur grand-père. Ils étaient livides, et sur leur visage la peur le disputait aux larmes.

Ma propre mère est morte quand j'avais huit ans, et je sais qu'on ne se remet jamais de la perte prématurée d'un parent. Ça laisse un trou que rien ne peut combler, comme si un morceau de soi avait été arraché. La douleur ne disparaît jamais ; on apprend seulement à vivre avec.

Assis près de la veuve de Burke, un homme lui tapotait le dos. Il avait des cheveux noirs coupés très court et de larges épaules. Côté pile, il ressemblait étrangement à Peter. Un fantôme, en pleine journée ?

À l'ombre d'un arbre, de l'autre côté de l'allée de gravier qui serpentait entre les tombes, deux hommes restaient immobiles. Les fossoyeurs, attendant de terminer leur boulot.

Je regardai le cercueil couvert de fleurs blanches. Derrière, je

distinguai un monticule d'argile rouge. Celle qui devait servir à reboucher le trou. Elle était en partie dissimulée par une plaque de faux gazon vert brillant. On ne peut pas laisser les proches du défunt penser aux mottes de terre qui vont bientôt ensevelir leur mari ou leur père, l'emprisonnant à jamais dans une boîte plombée. Une précaution qui l'empêchera de se faire manger par les vers, mais pas de pourrir.

Je savais ce qui allait arriver au corps de Peter Burke. Recouvrez-le de satin, mettez-lui une cravate, fardez-lui les joues et fermez-lui les yeux : ça restera quand même un cadavre.

L'enterrement s'acheva et tous les spectateurs se levèrent d'un même mouvement. L'homme aux cheveux noirs donna son bras à la veuve éplorée, qui manqua néanmoins s'effondrer. Un autre accourut pour la soutenir. Elle s'affaissa entre eux.

Par-dessus son épaule, elle regarda le cercueil. Puis elle eut un cri de bête blessée et s'abattit sur les fleurs, griffant le bois de ses ongles en cherchant à arracher les cadenas qui maintenaient le couvercle fermé.

Tout le monde se pétrifia. Les deux enfants écarquillèrent les yeux.

— Et merde, jurai-je à voix haute.

Un peu trop haute, sans doute, car plusieurs personnes me foudroyèrent du regard. Mais ça m'était égal.

Je me frayai un chemin entre les gens et les rangées de chaises abandonnées. L'homme aux cheveux noirs avait saisi les poignets de la veuve qui se débattait, couchée sur le sol, sa jupe relevée jusqu'aux cuisses. Dessous, elle portait une combinaison blanche. Son mascara avait coulé sur sa figure comme du sang noir.

Je me plantai devant l'homme âgé qui tenait les deux enfants par la main. Il observait la veuve sans esquisser un geste.

— Monsieur ?

Il ne réagit pas.

— Monsieur ? insistai-je.

Il cligna des yeux et me dévisagea comme si je venais d'apparaître devant lui.

— Monsieur, vous croyez vraiment que c'est un spectacle pour des enfants ?

— C'est ma fille, dit-il d'une voix rendue pâteuse par le chagrin ou par les tranquillisants.

— Je compatis, monsieur, mais vous devriez les ramener à la voiture.

La veuve pleurait à gros bouillons et la fillette tremblait.

— Vous êtes son père, mais vous êtes aussi le grand-père de ces gamins. Comportez-vous comme tel. Emmenez-les loin d'ici.

Une lueur de colère dansa dans ses prunelles.

— Comment osez-vous ?

Je compris qu'il ne m'écouterait pas. Pour lui, je n'étais qu'une intruse. Le garçonnet, qui devait avoir cinq ans, leva les yeux vers moi. Il était d'une pâleur cadavérique. Un vrai petit fantôme.

— Je crois que c'est vous qui devriez partir, dit le grand-père.

— Vous avez raison. Vous avez absolument raison.

Je m'éloignai. Je ne pouvais pas davantage aider ces enfants qu'on n'avait pu m'aider à la mort de ma mère. J'avais survécu. Avec un peu de chance, ils en feraient autant.

Manny et sa femme m'attendaient. Rosita m'étreignit.

— Viens déjeuner avec nous dimanche après la messe.

Je souris.

— Je ne crois pas pouvoir me libérer, mais merci quand même.

— Mon cousin Albert sera là. Il est ingénieur. Il ferait un bon mari.

— Je n'ai pas besoin d'un mari, Rosita.

— Ton problème, c'est que tu gagnes trop d'argent pour une femme.

Je haussai les épaules. Si je me mariais un jour, ce dont je commençais à douter, ce ne serait pas pour l'argent, mais par amour. Anita Blake, la grande romantique !

— Nous devons aller chercher Tomas à la maternelle, dit Manny dans le dos de sa femme.

Il mesurait presque une tête de moins que Rosita.

— Bien sûr. Dites-lui bonjour de ma part.

— Tu devrais venir manger à la maison, insista Rosita. Albert est un très bel homme.

— Merci d'avoir pensé à moi, mais je ne peux vraiment pas.

— Viens. Le petit nous attend, pressa Manny.

Elle se laissa entraîner vers leur voiture, mais de la désapprobation se lisait sur son visage. Que je ne sois pas mariée à vingt-quatre ans semblait l'offenser personnellement. Les offenser, elle et ma belle-mère.

Charles n'était nulle part en vue. Il avait dû retourner au bureau pour recevoir ses clients.

Je pensais que Jamison avait fait de même. Mais il m'attendait un peu plus loin. Comme d'habitude, il était impeccablement vêtu, costume à revers croisés, cravate rouge à petits pois noirs, épingle de cravate en argent et onyx...

Il me sourit, mais ses yeux verts étaient encore humides.

— Je suis content que tout le monde soit venu.

— Je sais que tu étais très copain avec lui, Jamison. Je suis désolée.

Il hocha la tête et joua machinalement avec la branche des

lunettes de soleil qu'il tenait.

— La police refuse de parler à la famille. Peter s'est fait exploser la tête, et les flics n'ont pas la moindre idée de l'identité du coupable.

J'avais envie de lui dire qu'ils faisaient de leur mieux, parce que c'était certainement le cas. Mais les meurtres se multipliaient à Saint Louis depuis un an. Si ça continuait comme ça, nous ne tarderions pas à ravir à Washington le titre envié de capitale du crime aux États-Unis.

— Ils font tout leur possible, Jamison.

— Dans ce cas, pourquoi refusent-ils de nous parler ?

Ses mains se refermèrent, et j'entendis un craquement de plastique. Il ne parut pas s'en apercevoir.

— Je l'ignore, avouai-je.

— Anita, tu es en bons termes avec les flics. Tu ne pourrais pas leur demander ?

Une telle douleur se lisait dans son regard que mon cœur se serra.

En temps normal, je ne suis pas très fan de Jamison, un charmeur insupportable doublé d'un libéral convaincu que les vampires sont des gens comme les autres, les crocs en plus. Mais aujourd'hui, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver de la compassion pour lui.

— Que veux-tu que je demande ?

— Si l'enquête progresse. S'il y a des suspects. Ce genre de chose.

Des questions à la fois vagues et importantes.

— Je verrai ce que je peux faire. Il eut un sourire sans joie.

— Merci, Anita. Sincèrement.

Il voulut me tendre la main, et s'aperçut qu'il avait cassé ses lunettes.

— Et merde. Encore quatre-vingt-quinze dollars de foutus par la fenêtre !

Quatre-vingt-quinze dollars pour des lunettes de soleil ? Il devait plaisanter.

La famille de Burke avait enfin réussi à entraîner sa veuve vers le parking. Les enfants et le grand-père fermaient la marche. Personne ne m'écoute jamais.

Un homme se détacha du groupe et s'approcha de nous. C'était lui qui m'avait rappelé Peter, vu de dos. Il mesurait environ un mètre quatre-vingts. Le teint mat, une moustache noire et un bouc, il avait le visage séduisant d'une star de cinéma mais quelque chose d'inquiétant dans sa démarche, ou peut-être la mèche blanche qui striait sa chevelure au-dessus du front, l'aurait sans doute cantonné aux rôles de

méchant.

— Alors ? Elle va nous aider ? demanda-t-il sans préambule.

Ni bonjour ni merde.

— Oui, répondit Jamison. Anita Blake, voilà John Burke, le frère de Peter.

Le John Burke ? eus-je envie de demander. Le plus grand réanimateur et tueur de vampires de La Nouvelle-Orléans ?

Nous nous serrâmes la main. Avec un peu trop de vigueur de son côté, comme s'il voulait me mettre à l'épreuve. Je ne lui donnai pas la satisfaction de frémir. Peut-être qu'il ne mesurait pas sa force, mais j'en doutais.

— Je suis vraiment désolée pour votre frère, dis-je, sincère.

Il hocha la tête.

— Merci d'avoir accepté de parler à la police.

— Je suis étonnée que les flics de La Nouvelle-Orléans ne vous aient pas mis en contact avec leurs collègues d'ici.

— Nous ne sommes pas en très bons termes en ce moment.

J'écarquillai les yeux, l'air innocent.

— Vraiment ?

Je connaissais les rumeurs, mais je voulais entendre la vérité, toujours plus étrange que la fiction.

— John a été accusé d'avoir participé à des meurtres rituels. Juste parce que c'est un prêtre vaudou pratiquant, expliqua Jamison.

— Oh.

Ainsi, la rumeur disait vrai.

— Depuis combien de temps êtes-vous en ville, John ?

— Presque une semaine.

Mon étonnement dut se voir, car il précisa :

— Peter avait disparu depuis deux jours quand on a retrouvé son... corps.

Il se passa la langue sur les lèvres en observant quelque chose par-dessus mon épaule. Les fossoyeurs s'étaient-ils mis au travail ? Je me tournai un peu, mais la tombe était toujours béante.

— Toutes les informations que vous pourrez nous fournir seront les bienvenues.

— Je ferai mon possible.

— Je dois rentrer à la maison. Ma belle-sœur est encore sous le choc.

— Pouvez-vous veiller sur vos neveux ? John me regarda d'un air interloqué.

— Je veux dire, leur épargner les moments les plus dramatiques.

— Il était dur pour moi de la voir se jeter sur le cercueil. Je me demande ce qu'en pensent les gamins.

Des larmes brillaient au bord de ses yeux comme du mercure.

Je n'avais aucune envie de le voir pleurer.

— Je parlerai aux flics et, si je trouve quelque chose, je le ferai savoir à Jamison.

Il hocha la tête. Ses yeux me rappelaient un verre rempli à ras bord, et dont le contenu ne demanderait qu'à se répandre.

Je fis un signe de tête à Jamison et me dirigeai vers ma voiture. Les deux hommes étaient toujours plantés au milieu de la pelouse brunie, sous le soleil accablant, lorsque je mis le contact et démarrai.

J'avais un autre nom à fournir à Dolph. John Burke, plus grand réanimateur de La Nouvelle-Orléans et prêtre vaudou à ses moments perdus. Un suspect de choix.

Chapitre 10

Le téléphone sonnait quand je tournai la clé dans la serrure de ma porte d'entrée.

— J'arrive, j'arrive ! criai-je. Comme si mon interlocuteur pouvait m'entendre ! Je fonçai vers le combiné et décrochai à la quatrième sonnerie.

— Allô ?

— Anita ?

— Dolph. (Mon estomac se contracta.) Du nouveau ?

— Je crois que nous avons trouvé le petit garçon, dit-il d'un ton neutre.

— Comment ça, tu crois ?

— Tu vois ce que je veux dire.

— Comme ses parents ?

— Oui.

— Oh, mon Dieu... Il en reste beaucoup ?

— Viens voir, dit Dolph d'une voix lasse. Nous sommes au cimetière de Burrell. Tu connais ?

— Ouais. J'ai déjà bossé là-bas.

— Tu peux venir tout de suite ? Je voudrais rentrer chez moi et serrer ma femme dans mes bras.

— Je comprends.

Seule la tonalité me répondit.

J'observai le combiné un long moment, certaine de n'avoir aucune envie de contempler les restes de Benjamin Reynolds. Je ne voulais pas savoir. Je pris une inspiration et expirai lentement.

Je portais une robe noire, des collants et des talons hauts. Pas ma tenue habituelle pour enquêter sur les lieux d'un crime, mais me changer prendrait trop de temps. J'étais toujours le dernier expert qu'on appelait. Une fois que j'en avais terminé, le corps pouvait être évacué, et tout le monde rentrait chez soi.

J'emportai juste une paire de Nike pour piétiner dans l'herbe et le sang. Parce qu'il est très difficile de faire partir les taches sur des chaussures en daim.

Puis je sortis le Browning de mon sac. Il était resté dans la

voiture pendant l'enterrement de Peter ; je n'ai jamais compris comment on peut porter un flingue sous une robe. Évidemment, il existe des holsters qui se fixent dans l'entrejambe. Mais je n'ose pas imaginer les frottements. Et, comme la plupart des sacs de femme, le mien est un trou noir qui engloutit mes affaires et m'empêche de retrouver ce que je cherche quand je suis pressée.

J'avais planqué un couteau dans son fourreau, le long de ma cuisse, sous ma jupe. Ça faisait un peu Kit Carson mais, après la visite de Tommy, je n'avais aucune envie de me balader sans arme.

Je ne me faisais pas d'illusions sur ce qui se passerait si Tommy me tombait dessus alors que je n'avais pas de flingue. Un couteau, ça n'était pas aussi bien, mais ça restait quand même mieux que de se débattre bêtement en hurlant.

Je n'avais jamais essayé de dégainer un couteau en quatrième vitesse. Ça risquait d'avoir l'air un peu obscène, considérant l'endroit où était le fourreau. Mais qu'est-ce qu'un moment de honte s'il permet de rester en vie ?

Le cimetière de Burrell s'étend au sommet d'une colline. Certaines tombes sont vieilles de plusieurs siècles et on ne peut presque plus lire les inscriptions sur le grès poli par les éléments.

L'herbe foisonnante m'arrivait jusqu'à la taille ; les pierres tombales en émergeaient comme autant de sentinelles fatiguées. Il ne restait qu'un fantôme d'allée à l'endroit où la végétation était un peu moins haute qu'ailleurs.

La maison du gardien se dressait contre la grille. Il ne devait pas avoir beaucoup de boulot : l'occupant le plus récent du cimetière se souvenait sûrement encore de l'Exposition universelle de 1904.

Lorsque j'arrivai sur les lieux, les voitures de police et la camionnette du légiste étaient garées tout autour de la maison. À côté, ma Nova faisait triste mine. Je devrais peut-être me trouver une antenne télescopique ou des zombies autocollants pour décorer mes portières. Mais Bert me ferait encore une crise de nerfs.

Je sortis du coffre une combinaison de garagiste et l'enfilai. L'entrejambe m'arrivait au niveau des genoux. Démarche de pingouin garantie, mais ma jupe ne serait pas froissée. À l'origine, je l'avais achetée pour mes expéditions de chasse aux vampires. Mais le sang reste du sang et je ne voulais pas imaginer l'état de mes collants si je les accrochais à des ronces.

Je sortis une paire de gants chirurgicaux de la petite boîte que je gardais toujours dans mon coffre et troquai mes talons hauts contre les Nike. Puis je m'estimai prête à examiner les restes. Autant qu'on puisse l'être, en tout cas.

Je n'eus pas de mal à repérer Dolph, qui dépassait tous ses collègues d'une tête. Je m'approchai de lui en prenant garde à ne pas

trébucher sur les débris de pierres tombales.

Un vent brûlant agitant les hautes herbes, et je ne tardai pas à transpirer à grosses gouttes dans ma combinaison.

L'inspecteur Clive Perry vint à ma rencontre, comme si j'avais besoin d'une escorte. C'était l'homme le plus poli que je connaissais, un véritable gentleman dans le meilleur sens du terme. Je me demandais ce qu'il avait pu faire pour finir à la Brigade d'Investigations surnaturelles.

De la sueur perlait sur son visage fin à la peau noire. Malgré la chaleur étouffante (plus de quarante degrés, à vue de nez), il avait gardé sa veste.

— Mademoiselle Blake, me salua-t-il.

— Inspecteur Perry.

Je levai les yeux vers le sommet de la colline, où Dolph et une poignée d'autres gars regardaient autour d'eux, l'air désœuvré.

— C'est comment ? demandai-je.

Perry secoua la tête.

— Ça dépend à quoi vous le comparez.

— Vous avez vu les cassettes et les photos de la maison des Reynolds ?

— Oui.

— C'est pire ?

Le carnage chez les Reynolds avait détrôné, en haut de la liste des choses les plus épouvantables que j'aie vues, le jour où un gang de vampires avait tenté de s'installer à Saint Louis et s'était fait massacrer par la respectable communauté de buveurs de sang bien établis en ville. Quand nous les avions découverts, des morceaux rampaient encore dans la pièce.

— Il y a moins de sang, mais... C'était un enfant, répondit Perry.

Je hochai la tête, comprenant très bien ce qu'il voulait dire. C'est toujours pire quand ça concerne des enfants.

Peut-être une histoire d'hormones, ou un besoin primitif de protéger les jeunes de la race.

Je baissai les yeux vers une pierre tombale blanche qui ressemblait à de la glace ternie. Je n'avais pas envie de monter là-haut. Je ne voulais pas voir.

Mais je montai quand même, et l'inspecteur Perry me suivit.

Un drap reposait sur l'herbe comme une petite tente.

— Dolph..., fis-je à mon ami.

— Anita...

— C'est ça ?

— Ouais.

Il sembla se secouer, ou frissonner. Puis il se pencha et saisit un

coin du tissu.

— Tu es prête ? demanda-t-il.

Non, je n'étais pas prête. Ne m'oblige pas à regarder. Pitié, ne m'oblige pas à regarder. J'avais la bouche sèche, et mon cœur battait la chamade.

Je hochai la tête.

Une rafale de vent emporta le drap comme un cerf-volant blanc. Dessous, l'herbe était piétinée. Des traces de lutte ? Benjamin Reynolds était-il toujours vivant quand la créature l'avait traîné ici ? Mon Dieu, faites que non !

Sa grenouillère couverte de personnages de dessins animés avait été pelée comme une peau de banane. Un de ses petits bras était replié sur son visage comme s'il dormait, et la frange veloutée de ses cils entretenait l'illusion. Il avait la peau pâle et une petite bouche en cœur entrouverte. Je ne m'attendais pas à ce que son visage soit intact.

Une tache brunâtre s'étalait au niveau de son ventre. Je ne voulais pas savoir comment il était mort, mais j'étais venue pour le découvrir. J'hésitai, la main au-dessus de son pyjama, et pris une profonde inspiration. Grave erreur. La chaleur estivale avait accéléré le processus de décomposition.

Je savais déjà ce que j'allais trouver sous le pyjama. La puanteur me l'avait appris. Je plaquai une main sur ma bouche pour la filtrer, mais sans succès. Elle s'était déjà infiltrée dans ma gorge et refusait d'en sortir.

Vite ou lentement ? Devais-je arracher le tissu d'un geste vif ou le tirer centimètre par centimètre ? Je décidai de l'arracher, mais il était collé à la peau de l'enfant par son sang séché.

Il finit par céder avec un bruit de succion.

On eût dit que quelqu'un s'était servi d'une cuiller à glace géante pour éventrer Benjamin Reynolds. Son estomac, son gros intestin et ses boyaux avaient disparu. Le sol tangua sous mes pieds, et je dus m'appuyer sur une main.

Je levai les yeux vers son visage. Il avait des cheveux châtain clair comme sa mère ; une boucle humide lui caressait la joue.

Mon regard était irrésistiblement attiré par son abdomen. Un fluide sombre et épais suintait au bout de son intestin grêle.

Je me relevai et m'éloignai en me retenant aux pierres tombales. J'aurais couru si mes jambes avaient été plus solides. Le ciel et la terre dansaient la sarabande. Je tombai à genoux et vomis.

Quand mon estomac fut vide et que le monde eut cessé de tourner, je m'essuyai la bouche d'un revers de manche et pris appui sur une pierre tombale pour me relever.

Aucun des flics ne dit mot pendant que je revenais vers eux. Ils

avaient recouvert le corps. Le corps. Je devais y penser en ces termes. Ne plus me dire que ça avait été un petit garçon. Sinon, je deviendrais folle.

— Alors ? demanda Dolph.

— Il n'est pas mort depuis longtemps. Ce matin, à vue de nez. Il était encore vivant quand la créature l'a emmené, dis-je, la gorge serrée.

Je sentis des larmes me monter aux yeux. Mais pas question de pleurer. Je m'étais déjà suffisamment ridiculisée pour aujourd'hui. Je pris une profonde inspiration.

— Je t'avais donné vingt-quatre heures pour parler à Dominga Salvador. Tu as trouvé quelque chose ?

— Elle prétend ne rien savoir, et je la crois.

— Pourquoi ?

— Parce que si elle voulait tuer quelqu'un, elle n'aurait pas besoin de donner dans le spectaculaire.

— Que veux-tu dire ?

— Elle n'aurait qu'à souhaiter sa mort.

Dolph écarquilla les yeux.

— C'est vrai ?

Je haussai les épaules.

— Va savoir. Elle me fout les jetons.

— Je m'en souviendrai.

— Mais j'ai un autre suspect à ajouter à ta liste.

— Qui ça ?

— John Burke. Il est venu de La Nouvelle-Orléans pour l'enterrement de son frère.

Dolph inscrivit le nom dans son calepin.

— S'il est seulement en visite, aurait-il eu le temps de faire ça ?

— Je ne vois pas quel pourrait être son mobile, mais... Oui, il aurait pu le faire, s'il le voulait. Tu devrais contacter tes collègues de La Nouvelle-Orléans. Je crois qu'ils le soupçonnent de meurtre.

— Alors, comment a-t-il pu sortir de l'Etat ?

— Les flics ne doivent pas avoir de preuves suffisantes. Dominga Salvador a promis de m'aider. Elle interrogera les gens qu'elle connaît, et si elle découvre quelque chose, elle me le dira.

— Depuis que tu m'as donné son nom, je me suis renseigné sur elle. Elle n'aide que les siens. Comment l'as-tu persuadée de coopérer ?

— Je dois avoir une tête sympathique.

Dolph secoua la tête.

— Ce n'était rien d'illégal, promis-je. Je n'ai pas envie d'en parler, c'est tout.

Il n'insista pas. Brave gars.

— Dès que tu apprendras quelque chose, appelle-moi. Nous devons arrêter cette créature avant qu'elle tue de nouveau.

— Bien dit.

Je me tournai pour sonder les herbes hautes.

— C'est bien près de ce cimetière qu'ont été découvertes les trois premières victimes ?

— Oui.

— Dans ce cas, une partie de la réponse est peut-être ici.

— Que veux-tu dire ?

— La plupart des vampires doivent regagner leur cercueil avant l'aube. Les goules se tapissent dans des souterrains, comme des taupes géantes. Si nous avons affaire à une de ces créatures, je dirais qu'elle attend la tombée de la nuit dans les parages.

— Mais... ?

— Si c'est un zombie, la lumière du soleil ne l'affecte pas, et il n'a pas besoin de dormir dans un cercueil. Il pourrait être n'importe où, à présent, mais je pense qu'il vient de ce cimetière. Si un rituel vaudou a permis de l'animer, il doit rester des traces.

— Par exemple ?

— Un véné à la craie. Des symboles dessinés autour de la tombe. Du sang séché. Peut-être les cendres d'un feu... Même s'il ne me paraît pas très prudent d'allumer un feu dans le coin.

— Et si ce n'est pas un rituel vaudou ?

— Dans ce cas, c'est l'œuvre d'un réanimateur. Ça laisse moins de traces, et elles sont plus faciles à dissimuler. Du sang séché, un animal mort...

— Es-tu certaine qu'il s'agisse d'un zombie ?

— Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre.

— J'espère que tu as raison. S'il vient bien de ce cimetière, pourras-tu localiser sa tombe ?

— Peut-être.

— Comment ça, peut-être ?

— La réanimation n'est pas une science exacte, Dolph. Parfois, je sens les morts sous terre. Leur agitation. Je suis capable de dire quel âge ils ont sans regarder leur pierre tombale. Et d'autres fois... Rien du tout.

— Nous te fournirons toute l'aide dont tu auras besoin.

— Je dois attendre la nuit. Mes... pouvoirs... fonctionnent mieux après le coucher du soleil.

— Il reste encore des heures jusque-là. Tu ne peux rien faire pour le moment ?

— Non. Désolée.

— On se retrouve ici ce soir ? Quand ?

— Je ne peux pas te donner d'heure précise. Et je ne sais pas

combien de temps ça me prendra. Je pourrais errer dans le cimetière pendant des heures sans rien trouver. Ou tomber sur la bête en personne du premier coup.

— Je ferai venir des hommes pour te couvrir.

— Si tu veux. Mais les balles, même en argent, ne serviront à rien contre ce monstre.

— Que faudrait-il ?

— Des lance-flammes. Du napalm, comme on en utilise pour nettoyer les tunnels des goulés.

Dolph griffonna quelque chose sur son calepin.

— Je vais réclamer une équipe d'exterminateurs.

— Bonne idée. Pendant que j'y suis, j'ai une faveur à te demander.

Il leva les yeux vers moi.

— Laquelle ?

— Peter Burke a été assassiné d'une balle dans la tête. Son frère voudrait que je me renseigne sur l'enquête.

— Tu sais que je ne peux pas te communiquer ce genre d'informations.

— Fais un effort. Juste de quoi maintenir John Burke en haleine, pour me permettre de rester en contact avec lui.

— Tu as l'air de bien t'entendre avec tous nos suspects.

— Ouais...

— Je vais voir ce que je peux soutirer aux gars de la criminelle. Sais-tu dans quelle juridiction il a été retrouvé ?

Je secouai la tête.

— Je pourrais demander à John Burke. Ça me ferait un prétexte pour l'appeler.

— Tu as dit qu'il était soupçonné de meurtre à La Nouvelle-Orléans.

— Mouais...

— Et c'est peut-être lui qui a fait ça, dit Dolph en désignant le drap. Alors, surveille tes arrières.

— Comme d'habitude.

— Appelle-moi dès que possible, ce soir. Je n'aime pas que mes gars se tournent les pouces pendant qu'on leur paie des heures sup.

— Promis. Pour venir, il va falloir que j'annule trois rendez-vous avec des clients.

Bert n'allait pas être content. Ma première raison de me réjouir depuis le début de la journée.

— Pourquoi la créature a-t-elle à peine touché au petit garçon ?

— Je ne sais pas.

— Pigé... On se voit ce soir.

— Dis bonjour à Lucille de ma part. Comment elle s'en sort

avec sa maîtrise ?

— C'est presque terminé. Elle l'aura avant que notre petit dernier ne décroche son diplôme d'ingénieur.

— Super.

Le vent chaud faisait onduler le drap. Un filet de sueur coulait le long de ma tempe, et j'étais à court de banalités. Je fis mine de m'en aller, puis me ravisai.

— Dolph ?

— Oui ?

— Si c'est un zombie, il échappe à la plupart des lois du genre. Il se peut qu'il se relève de sa tombe tous les soirs, comme un vampire. Si tu mets une équipe d'exterminateurs en planque, ils réussiront peut-être à le choper au moment où il s'y attendra le moins.

— Ça te paraît probable ?

— Non. Seulement possible.

— Je ne sais pas comment je justifierai toutes ces heures sup, mais tant pis.

— Je viendrai dès que je pourrai.

— Que peux-tu avoir à faire de plus important ?

Je souris.

— Rien dont tu aimerais entendre parler.

— Essaie quand même.

Je secouai la tête.

— Compris... A ce soir, alors.

L'inspecteur Perry me raccompagna jusqu'à ma voiture.

Peut-être par politesse, ou pour s'éloigner au plus vite du *corpus delicti*. Je ne pouvais pas l'en blâmer.

— Comment va votre femme, inspecteur ?

— Elle attend notre premier enfant. Il devrait naître le mois prochain.

— Je l'ignorais. Félicitations.

— Merci. (Il se rembrunit.) Croyez-vous que nous mettrons la main sur cette créature ayant qu'elle ne tue de nouveau ?

— Je l'espère.

— Quelles sont nos chances ?

Voulait-il que je le rassure, ou que je lui dise la vérité ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avouai-je.

— J'espérais que vous ne diriez pas ça.

— Moi aussi, inspecteur. Moi aussi.

Chapitre 11

Que pouvait-il y avoir de plus important que d'arrêter la créature qui avait éviscéré une famille entière ? Rien. Absolument rien. Mais la nuit ne tomberait pas avant plusieurs heures, et j'avais d'autres problèmes sur les bras.

Tommy allait-il rapporter notre conversation à Gaynor ? Oui. Gaynor laisserait-il tomber ? Sans doute pas. J'avais besoin d'informations. Je voulais savoir jusqu'où il était susceptible d'aller. Bref, je devais faire appel à un journaliste. Irving Griswold à la rescousse ! Irving bosse dans un de ces cubes aux murs pastel qui passent pour un bureau. Pas de plafond, pas de porte et seulement trois murs. Il mesure un mètre cinquante-huit, et cela seul suffit à me le rendre sympathique. Il est rare que je rencontre des types qui font exactement la même taille que moi.

Des cheveux bruns frisés entourent sa calvitie naissante comme les pétales d'une fleur. Ce jour-là, il portait une chemise blanche dont il avait retroussé les manches jusqu'aux coudes, et une cravate à moitié défaits. Avec son visage rond et ses joues roses, il ressemblait à un chérubin à moitié chauve plus qu'à un lycanthrope. Ce qu'il est pourtant.

Au *Post Dispatch* de Saint Louis, personne ne sait. La lycanthropie est une maladie, et il est illégal de faire subir une quelconque discrimination à ses victimes. Mais comme pour les porteurs du sida, ça n'empêche pas les gens de les fuir comme la peste. Les dirigeants du journal se montreraient peut-être tolérants. Dans le doute, je comprends qu'Irving s'abstienne de leur en parler.

— Comment marchent les tours de passe-passe ? me lança-t-il en m'apercevant sur le seuil de son bureau.

— Tu te trouves drôle ?

— Hilarant. Demande à ma copine. Quoi de neuf, Anita ?

— Ça te dirait, des révélations exclusives sur la future législation à propos des zombies ?

— Peut-être. (Il plissa les yeux, l'air soupçonneux.) Qu'est-ce que tu veux en échange ?

— Toutes les informations dont tu disposes au sujet d'Harold

Gaynor.

— Ce nom ne me dit rien.

— Tu pourrais te renseigner pour moi ?

— Ça dépend.

— Je t'emmènerai dans toutes les boîtes de réanimation. Tu pourras même venir avec un photographe, si ça te chante.

Son visage s'éclaira.

— Une série d'articles avec des photos répugnantes. Toi au centre de la scène en tailleur et en escarpins. La Belle et les Bêtes. Mon rédacteur en chef adorerait ça.

— Je n'en doute pas, mais pour ce qui est du centre de la scène...

— Ton patron sera ravi. Ça lui fera de la pub. Je me contentai de grogner.

Les locaux du *Post Dispatch* semblaient quasiment déserts. La plupart des gens étaient déjà rentrés chez eux. Au temps pour la presse qui ne dort jamais ! Seul le souffle de la clim rompait le silence.

— Je vais voir si j'ai quelque chose sur Harold Gaynor dans mon ordinateur, dit enfin Irving.

Il tourna sa chaise de bureau vers le clavier puis, avec moult gestes théâtraux, fit mine d'enfiler des gants de soirée et d'ajuster les pans de sa queue-de-pie.

— Tu te dépêches, oui ? lançai-je en levant les yeux au ciel.

— On ne bouscule pas le maestro. Il tapa quelques mots.

— Ouah ! Non seulement nous avons un dossier sur lui, mais il est énorme. Il me faudra une éternité pour l'imprimer. Tu sais quoi ? Je ne voudrais pas te faire perdre ton temps. Je passerai te le remettre en mains propres quand j'aurai fini.

Je sentais qu'il y avait anguille sous roche.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Irving ?

Il posa une main sur sa poitrine et battit des cils.

— Moi ? Rien. Je suis un type serviable, c'est tout.

— D'accord... Si je ne suis pas à la maison, mets-le dans la boîte aux lettres.

— Et si on se retrouvait plutôt au *Dead Dave's* ?

— C'est dans le quartier vampirique, dis-je. Que veux-tu faire là-bas ?

— D'après la rumeur, il y a un nouveau maître de la ville. Je voudrais enquêter.

— Les vampires ne te parleront pas. Tu as l'air trop humain.

— Merci pour le compliment. Mais je sais que tu es douée pour leur extorquer des confidences. Connais-tu l'identité du nouveau maître ? Puis-je le rencontrer pour l'interviewer ?

— Irving, tu ne crois pas que tu as déjà assez de problèmes ?

— Tu sais quelque chose. Je le vois à ta tête.

— Ce que je sais, c'est que tu vas encore t'attirer des ennuis.

— Les vampires essaient de s'intégrer. Ils ont soif de publicité positive. J'aimerais interroger le maître sur ses intentions vis-à-vis de la communauté et sur sa vision de l'avenir. Pas de blagues stupides ni de sensationnalisme, juste un article sérieux.

— Je vois d'ici le gros titre en première page du journal : « Les confidences du maître vampire de Saint Louis ».

— Ce serait génial, pas vrai ?

— Tu as encore sniffé de l'encre à imprimer, ou quoi ?

— Je te donnerai tout ce que nous avons sur Gaynor, photos comprises.

— Comment sais-tu que vous avez des photos ?

Il me regarda dans les yeux, l'air innocent.

— Tu connais ce nom, espèce de petit...

— Tss tss, Anita ! Aide-moi à décrocher une interview du maître de la ville, et je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Pas question. Une série d'articles sur les zombies, avec photos couleur de cadavres décomposés. C'est ma dernière offre. Tu sais très bien que ça fera vendre du papier.

— Marché conclu ! Mais retrouve-moi quand même au *Dead Dave's*. Peut-être qu'un vampire acceptera de me parler si je suis avec toi.

— Tu crois vraiment que te balader avec une exécutrice agréée te rendra sympathique à leurs yeux ?

— Ils t'appellent encore l'Exécutrice ?

— Entre autres choses.

— Je te file le dossier Gaynor, mais tu m'emmènes lors de ta prochaine exécution vampirique.

— Non.

— Anita...

— J'ai dit : non.

— Bon, ça va... C'était juste une idée. Ça aurait fait un article génial.

— Je n'ai pas besoin de ce genre de pub.

— On dit ça, grogna Irving, dubitatif. Bon. On se retrouve au *Dead Dave's* dans deux heures.

— Dans une heure, corrigeai-je. Je préférerais avoir vidé les lieux avant la tombée de la nuit.

— Quelqu'un en a après toi, là-bas ? Je ne voudrais surtout pas te mettre en danger, tu me fournis trop de scoops.

— Merci de t'inquiéter pour ma santé. Non, personne n'en a après moi là-bas. Du moins, pas que je sache.

— Tu manques singulièrement de conviction.

Un instant, je songeai à lui dire que le nouveau maître de la ville m'avait envoyé une douzaine de roses blanches et une invitation à danser. J'avais refusé. Ensuite, il avait laissé un message sur mon répondeur à propos d'une réception. Je n'avais pas rappelé.

Jusqu'ici, le maître s'était comporté comme le parfait gentilhomme qu'il avait été quelques siècles plus tôt. Mais ça ne durerait pas. Jean-Claude n'était pas le genre de personne à accepter facilement la défaite.

Mais Irving n'avait pas besoin de le savoir.

— Au *Dead Dave's*, dans une heure. Je vais repasser chez moi me changer.

— Maintenant que tu en parles, c'est bien la première fois que je te vois en robe.

— J'avais un enterrement aujourd'hui.

— Professionnel ou personnel ?

— Personnel.

— Dans ce cas, toutes mes condoléances. Je haussai les épaules.

— J'y vais. Merci, Irving.

— Ce n'est pas une faveur que je te fais, me rappela-t-il.

Je soupirai. J'imaginais trop bien ce qu'il allait exiger de moi. Prendre des poses racoleuses en compagnie de zombies... Mais il fallait attirer l'attention du public sur la nouvelle législation et lui permettre de comprendre l'horreur du sort réservé aux zombies. Irving me faisait vraiment une faveur, même si je me gardai bien de le souligner.

Je lui fis un petit signe de la main et m'orientai vers la sortie. J'avais hâte d'ôter cette robe et d'enfiler une tenue susceptible de dissimuler un flingue. Si je devais aller dans le Quartier Sanglant, j'en aurais besoin.

Chapitre 12

Le *Dead Dave's* était dans le plus chaud quartier commerçant de Saint Louis.

Les vampires sont devenus une véritable attraction touristique en ville. Même les monts Ozark, les meilleurs points de pêche du pays, l'orchestre symphonique, les comédies musicales venues de Broadway et le Jardin botanique n'arrivent pas à rivaliser avec les morts-vivants. Moi aussi, j'ai du mal.

Quand j'arrivai, la lumière avait déjà commencé à diminuer, mais je savais que les vampires ne sortiraient pas avant qu'il fasse complètement nuit. Je disposais donc d'un peu moins de deux heures pour récupérer le dossier et filer. Amplement suffisant, non ?

J'avais enfilé un polo bleu marine, un bermuda noir, des Nike noires avec une virgule bleue, des chaussettes de tennis et une ravissante chemise à manches courtes pour dissimuler mon holster. Je ruisselais dessous, mais je n'avais pas d'autre moyen de planquer un Browning et son chargeur de treize balles.

Un chargeur de rechange gonflait la poche de mon bermuda. Je sais que ça ramasse les peluches, mais où voulez-vous que je le mette ? Un de ces jours, il faudra que j'investisse dans un holster de luxe avec compartiments supplémentaires. Mais tous les modèles que j'ai vus sont trop grands pour moi et me donnent l'air d'un bandit mexicain.

D'habitude, je n'emmène pas de chargeur de rechange avec le Browning. Je me contente de glisser une quatorzième balle dans le canon, prête à tirer. Les munitions supplémentaires étaient-elles destinées à Tommy où à Gaynor ? Pas du tout. Elles étaient pour Jean-Claude, le maître vampire de Saint Louis. Elles ne pourraient pas le tuer, mais elles suffiraient à le ralentir.

Je voulais absolument quitter le Quartier Sanglant ayant la tombée de la nuit. Pas question de tomber sur Jean-Claude. Oh, il ne m'attaquerait pas. Ses intentions envers moi étaient bonnes, à défaut d'honorables. Il m'avait offert l'immortalité sans passer par la case vampirisation.

Jean-Claude était grand, pâle et séduisant. Plus sexy qu'une nuisette en soie. Mais il voulait faire de moi sa servante humaine. Or,

je ne serai jamais la servante de personne, même en échange de la vie et de la jeunesse éternelle. Je n'avais pas envie de compromettre mon âme. Le prix à payer me semblait trop élevé, bien que Jean-Claude ait du mal à le croire. Le Browning, c'était au cas où j'aurais dû l'en convaincre.

La vitrine en verre noir du *Dead Dave's* était encombrée de publicités pour différentes marques de bière. Je m'immobilisai sur le seuil, attendant que mes yeux s'habituent à la pénombre. Comme dans les westerns, quand le gentil balaie la foule du regard... On pourrait croire qu'il essaie de repérer les méchants, mais pas du tout. En revanche, je me demande pourquoi personne n'en profite jamais pour lui tirer dessus.

C'était un jeudi, un peu après 17 heures. La plupart des tables et des tabourets alignés devant le comptoir étaient déjà occupés, en majorité par des cadres en tailleur ou costard-cravate tout juste sortis du bureau. Je distinguai quelques bottes de moto et des bronzages s'interrompant au niveau du coude, mais globalement, la clientèle était haut de gamme. Le bar de Dave est devenu un endroit branché. Tous les yuppies viennent là dans l'espoir d'apercevoir un vampire, histoire de se procurer des frissons bon marché.

Irving était assis à une extrémité du comptoir. Il me fit un signe de la main. Je me frayai un chemin jusqu'à lui, manœuvrai pour me glisser entre deux costard-cravate et me hissai d'une façon très peu gracieuse sur un tabouret.

Le bourdonnement des conversations me faisait penser au ressac de la mer. Les paroles indistinctes des gens qui m'entouraient produisaient le même effet soporifique. Irving dut se pencher vers moi pour se faire entendre.

— Tu n'as aucune idée du nombre de dragons que j'ai dû tuer pour te garder ce siège, dit-il en me soufflant au visage son haleine chargée de whisky.

— Les dragons, c'est facile, par rapport aux vampires.

Il écarquilla les yeux.

— Je plaisante, Irving.

Décidément, certaines personnes n'ont aucun sens de l'humour.

— De toute façon, les dragons n'appartiennent pas à la mythologie nord-américaine.

— Je le savais.

— Ben voyons !

Luther se tenait à l'autre bout du comptoir, en train de discuter avec un groupe de clients à l'air extatique. Luther est le gérant de jour du *Dead Dave's*. Il est de taille moyenne, gros mais pas gras : sa chair est si dense qu'elle pourrait presque passer pour du muscle. Et il a la peau tellement noire qu'on y voit parfois des reflets violets.

Pendant qu'il parlait, la braise de sa cigarette rougeoya. Je ne connais personne qui soit capable de fumer et de discuter en même temps aussi bien que Luther.

Irving se pencha pour ramasser l'attaché-case de cuir posé au pied de son tabouret. Il en sortit un dossier de près de dix centimètres d'épaisseur, fermé par un gros élastique.

— Et ben dis donc, commentai-je bêtement. Je peux l'emmener à la maison ?

Irving secoua la tête.

— Une de mes collègues prépare un article sur les hommes d'affaires les plus en vue de Saint Louis qui ne sont pas ce qu'ils ont l'air d'être. J'ai dû lui promettre mon premier-né pour emprunter ce dossier pour la soirée.

Je soupirai. Le type debout sur ma droite faillit me flanquer un coup de coude dans la figure. Il se tourna vers moi.

— Désolé, ma petite dame. Pas de mal, j'espère ? Il avait la voix pâteuse, et prononçait « petite » avec des D à la place des T.

— Pas de mal, lui assurai-je.

Il me sourit et se tourna vers son interlocuteur, un autre costard-cravate littéralement mort de rire. Au bout d'un certain nombre de verres, faut croire que tout semble hilarant.

— Je ne peux pas lire ça ici, dis-je à Irving.

— Je te suivrai où tu voudras.

Luther se planta devant moi. Il tira une nouvelle clope de son paquet et l'alluma au mégot de la précédente. Le bout s'embrasa ; de la fumée sortit de sa bouche et de ses narines comme des naseaux d'un dragon.

Il écrasa son mégot dans le cendrier de verre transparent sans lequel il ne se déplaçait jamais. À en juger par ses cheveux gris, il doit avoir plus de cinquante ans. Il est obèse, fume quatre ou cinq paquets de cigarettes par jour et n'a jamais le moindre pépin de santé. Une pub vivante pour les marques de tabac.

— Un autre ? demanda-t-il à Irving.

— Je veux bien.

Luther saisit une bouteille sous le comptoir et remplit le verre d'Irving.

— Qu'est-ce que je te sers, Anita ?

— Comme d'habitude.

Soit un jus d'orange. Je ne bois pas d'alcool, mais il faut bien que je consomme quelque chose dans les bars.

Luther essuya le comptoir avec un torchon d'une blancheur immaculée.

— J'ai un message pour toi de la part du maître.

— Le maître vampire de Saint Louis ? couina Irving, tout

excité.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il veut te voir.

Je jetai un coup d'œil éloquent à Irving et ordonnai télépathiquement à Luther : pas devant le journaliste.

— Il a fait passer le mot à tout le monde dans le quartier.

Bon, on ne peut pas être douée pour tout ! Je relève les morts, c'est déjà pas mal.

— Je n'ai pas l'intention d'y aller.

— Pourquoi ? demanda Irving, déçu.

— Ça ne te regarde pas.

— Même si je te promets de ne pas en parler dans mon article ?

— Même.

— Tu ferais mieux d'obtempérer, Anita, dit Luther. Pour l'instant, les vampires ont seulement reçu l'ordre de te transmettre un message. La prochaine fois, le maître leur demandera de te capturer et de t'amener à lui.

— Je n'ai rien à lui dire.

— Peut-être que *lui*, il a quelque chose à te dire... Luther avait sans doute raison. J'aurais tôt ou tard droit à un tête-à-tête avec Jean-Claude. La conversation risquait d'être beaucoup moins amicale.

— Je vais y réfléchir.

— Pourquoi le maître veut-il te parler ? demanda Irving, les yeux brillants comme ceux d'un oiseau qui vient de repérer un ver de terre.

Je choisis d'ignorer sa question et d'y répondre par une autre.

— Ta collègue t'a-t-elle briefé sur les grandes lignes du dossier ? Je n'ai pas vraiment le temps de lire *Guerre et Paix* dans la nuit.

— Dis-moi ce que tu sais sur le maître, et je te donnerai les grandes lignes.

— Merci beaucoup, Luther, grognai-je, furieuse.

— Je ne voulais pas t'attirer d'ennuis, m'assura le gérant, la cigarette au coin du bec.

Je ne sais pas comment il se débrouille pour ne pas la faire tomber. La dextérité des lèvres, ça existe ?

— Vous voulez bien arrêter de me traiter comme si j'avais la peste ? s'indigna Irving. J'essaie juste de faire mon boulot.

Je sirotai mon jus d'orange en le regardant par-dessus le bord du verre.

— Tu te mêles de choses auxquelles tu ne comprends rien. Je ne peux rien te dire au sujet du maître.

— Tu ne veux pas !

— Fais-moi un procès, si ça te chante. Écoute, Irving, on avait

passé un marché. Le dossier en échange de la série d'articles sur les zombies. Si tu n'es plus d'accord, dis-le-moi tout de suite. Ne me fais pas perdre mon temps.

— Je t'ai donné ma parole, fit-il, théâtral au possible. Une promesse est une promesse !

— Dans ce cas, crache les grandes lignes et laisse-moi filer d'ici avant que le maître ou ses sbires ne me mettent la main dessus.

Irving redevint sérieux.

— Tu as des ennuis, pas vrai ?

— Peut-être. Aide-moi, s'il te plaît.

— Aide-la, ordonna Luther.

Irving acquiesça. A cause du «s'il te plaît», ou de l'air menaçant de Luther ?

— Selon ma collègue, c'est un handicapé qui se déplace en chaise roulante.

Je me gardai bien de préciser que je le savais déjà.

— Et il aime que ses maîtresses le soient aussi.

— Que veux-tu dire ? demandai-je en me souvenant de Cicely au regard vide.

— Aveugles, paraplégiques, amputées, peu importe.

— Sourdes ?

— Oui, aussi.

— Pourquoi ?

Irving haussa les épaules.

— Pour ne pas chatouiller son complexe d'infériorité ? Ma collègue n'en sait rien. Elle m'a juste dit que c'était un pervers.

— Quoi d'autre ?

— Il n'a jamais été accusé d'aucun crime, mais de vilaines rumeurs circulent son compte. Il paraît qu'il aurait des liens avec la Mafia. Évidemment, personne n'a de preuve. Une de ses anciennes petites amies a tenté de lui extorquer une pension alimentaire. Elle a disparu peu de temps après.

— Disparu comme synonyme de «probablement morte » ?

— Bingo !

Je n'avais pas de mal à y croire.

— Que peut-il faire pour la Mafia qui lui vaille ses deux gardes du corps ?

— Ah ! Tu as rencontré son équipe de sécurité ?

— Oui.

— Ma collègue adorerait discuter avec toi.

— Tu ne lui as pas parlé de moi, j'espère ?

— J'ai l'air d'un indic ?

Je préférerais ne pas répondre...

— Alors ? Qu'est-ce qu'il fait pour la Mafia ?

— Nous pensons qu'il participe à du blanchiment d'argent.

Luther secoua la tête en tapotant sa cendre de cigarette.

— Ça m'a tout l'air d'un sale type. Si tu veux un bon conseil, Anita, tu ferais mieux de lui foutre la paix.

Malheureusement...

— Je ne crois pas qu'il me foutra la paix !

— Je ne veux pas savoir pourquoi.

Quelqu'un fit signe à Luther de lui apporter un autre verre, et il s'éloigna. Grâce au miroir qui courait le long du mur, je pouvais surveiller les clients sans me retourner. Pratique et réconfortant.

— Moi, je veux savoir, dit Irving.

Ça m'aurait étonnée. Je secouai la tête.

— Je sais quelque chose que tu ignores, chantonna-t-il.

— Et que j'aurais envie de savoir ?

Il hocha vigoureusement la tête.

— Je t'écoute.

— Toi d'abord.

J'en avais plus qu'assez.

— Tu ne tireras rien de plus de moi ce soir, Irving. J'ai le dossier. Je vais le feuilleter. Mais tu pourrais m'économiser un peu de temps, et ça peut faire toute la différence.

— Tu n'es vraiment pas marrante ! Ma parole, mais il boudait !

— Parle, Irving, ou je vais devenir violente. Il éclata de rire. Apparemment, il ne me croyait pas. Il aurait dû.

— D'accord, d'accord...

Avec un geste grandiloquent de magicien, il sortit une photo de derrière son dos.

Elle était en noir et blanc et représentait une femme de vingt-cinq ans environ, avec de longs cheveux bruns pleins de mousse coiffante qui leur donnait l'air mouillé. Je ne la connaissais pas. Un joli visage candide. Elle avait l'expression et la posture de quelqu'un qui ne sait pas qu'on la prend en photo.

— Qui est-ce ?

— La petite amie de Gaynor. Mais c'est terminé depuis cinq mois.

— Donc, elle est handicapée ?

— Paraplégique. On la surnomme Wanda la Para. J'écarquillai les yeux.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Wanda la Para tapine dans sa chaise roulante. Elle est très populaire auprès d'un certain type de clients.

Une prostituée en chaise roulante. Je secouai la tête, incrédule.

— Où puis-je la trouver ?

— Ma collègue et moi, on veut être dans le coup.

— C'est pour ça que tu n'avais pas laissé la photo dans le dossier ?

Il n'eut même pas la décence de paraître embarrassé.

— Wanda ne te dira rien si tu es seule.

— A-t-elle parlé à ta collègue ?

Irving se rembrunit.

— Elle refuse de parler aux journalistes, devinai-je.

— Elle a peur de Gaynor...

— Elle a bien raison. Alors, où puis-je la trouver ? Il vida son verre d'un geste rageur.

— Elle tapine près d'une boîte de nuit. *Le Chat gris*. La nuit, tous les chats sont gris.

— Où, exactement ?

Ce fut Luther qui répondit. Je ne l'avais pas vu approcher.

— Sur la Côtelette, au coin de Grand Avenue et de la Vingtième. Mais à ta place, je n'irais pas toute seule, Anita.

— Je suis une grande fille.

— Oui, mais tu n'en as pas l'air. Il serait dommage que tu sois obligée de buter un type qui t'a mis la main au panier, ou pire. Emmène quelqu'un de costaud pour t'épargner cette peine.

Irving haussa les épaules.

— Même moi, je n'irais pas seul.

Je n'avais pas envie de l'admettre, pourtant ils avaient raison. Je suis une redoutable chasseuse de vampires, mais ça ne se voit pas beaucoup de l'extérieur.

— Je vais appeler Charles. Il a l'air de taille à affronter seul toute l'équipe des Green Bay Packers.

Luther éclata de rire.

— Ne le laisse pas trop en voir ! Il risquerait de s'évanouir.

Une réaction qui nuirait à sa réputation de malabar.

— Ne t'inquiète pas : je veillerai sur lui.

Je posai bien plus de fric que nécessaire sur le comptoir. Luther ne m'avait pas fourni beaucoup d'informations, cette fois, mais il le faisait souvent, et je ne payais jamais plein pot. J'avais droit à une ristourne grâce à mes connexions avec la police.

Dead Dave était flic avant qu'on le licencie parce qu'il était devenu un mort-vivant. Pas très malin de la part de ses supérieurs. Il leur en voulait toujours, mais ça ne l'empêchait pas de me venir en aide de temps à autre.

La porte située derrière le comptoir s'ouvrit, livrant justement le passage à Dead Dave. Quand on parle du loup... Je regardai la vitrine en verre noir. Elle n'avait pas changé, mais si Dave était debout, ça signifiait que la nuit venait de tomber. Et merde ! J'allais

devoir regagner ma voiture dans des rues grouillâmes de vampires. Au moins, j'avais mon flingue. Mais il me procurait un maigre réconfort.

Dave est grand et massif, avec des cheveux bruns qui commençaient à se clairsemer au moment de sa mort. Il n'en avait pas perdu d'autres, mais ceux qui lui manquaient n'avaient pas repoussé non plus. Il me fit un sourire assez large pour dévoiler ses crocs. Un frisson d'excitation parcourut la salle.

Je serrai la main de Dave. Elle était chaude et sèche. Tu t'es nourri ce soir ? On aurait dit que oui, parce qu'il avait les joues toutes roses. De qui t'es-tu nourri ? Ton repas était-il consentant ? Probablement. Dave est un brave type, pour un vampire...

— Luther m'a dit que tu étais passée plusieurs fois ces dernières semaines, mais toujours avant le coucher du soleil. Content de te tomber enfin dessus...

Je suis à peu près certaine qu'il n'avait pas pris garde à l'ambiguïté de cette expression.

— En toute franchise, je comptais repartir avant la tombée de la nuit.

Il fronça les sourcils.

— Tu es équipée ?

J'écartai un pan de ma chemise pour lui montrer discrètement mon Browning.

Irving écarquilla les yeux.

— Tu as un flingue ! s'exclama-t-il. Les conversations s'étaient interrompues à l'entrée de Dave, et il me sembla que tout le monde nous écoutait.

— Tu devrais brailler un peu plus fort ! dis-je. Il haussa les épaules.

— Désolé.

— Tu connais notre ami journaliste ? demanda Dave.

— Il m'aide parfois pour mes recherches.

— Tes recherches. Voyez-vous ça...

Dave sourit, sans montrer les crocs ce coup-ci. Le genre de truc que les vampires apprennent très vite à maîtriser.

— Luther t'a donné le message ?

— Ouais.

— Tu comptes la jouer intelligente ou stupide ? Dave manque un peu de tact, mais je l'aime bien quand même.

— Probablement stupide, reconnus-je.

— Je sais que tu as des rapports un peu spéciaux avec le nouveau maître, mais ne te leurre pas. C'est quelqu'un de dangereux. N'essaie pas de le baiser.

— Justement, je voudrais bien éviter.

Dave s'esclaffa.

— Tu veux dire que... ? Non. S'il te cherche, ce n'est pas uniquement parce que tu es un bon coup.

Ça fait toujours plaisir de savoir qu'on a l'air d'un bon coup.

Irving trépignait d'excitation.

— Que se passe-t-il, Anita ?

Bonne question. Moi aussi, j'aurais voulu le savoir.

— Mêlé-toi de tes oignons, Irving.

— Anita...

— Cesse de m'asticoter, tu veux ?

— De tasticoter ? Je n'avais pas entendu ce mot depuis la mort de ma grand-mère.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Fous-moi la paix ! Ça te va ? Il leva les mains.

— J'essaie juste de faire mon boulot.

— Va le faire ailleurs.

Je me laissai glisser à terre.

— Fais gaffe à toi, Anita, me recommanda Dave. Le maître n'a pas encore demandé qu'on te livre à lui, mais certains vampires pourraient vouloir faire du zèle.

— Je suis armée, et j'ai une croix. Ça devrait suffire.

— Tu veux que je t'accompagne jusqu'à ta voiture ?

Je lui souris.

— Merci, Dave, mais je suis une grande fille.

La vérité, c'est que beaucoup de vampires n'apprécient pas de voir Dave fraterniser avec l'ennemi. Je suis l'Exécutrice. Quand l'un d'entre eux dépasse les limites, c'est moi qu'on appelle. Et impossible de les condamner à perpétuité. C'est la mort ou rien, parce qu'aucune prison au monde ne peut retenir un vampire.

Les autorités avaient essayé en Californie. Résultat : un maître s'était échappé et avait massacré vingt-cinq personnes en une nuit. Pas pour se nourrir, juste pour se défouler d'avoir été enfermé. Clouer des croix au-dessus des portes ne sert à rien, car elles affectent seulement les vampires qui ont la foi. Et elles ne font plus rien à personne une fois que les gardiens ont été persuadés de les enlever.

Pour les vampires, je suis l'équivalent d'une chaise électrique pour un condamné à mort. Donc, ils ne m'aiment pas beaucoup. Rien de très surprenant.

— Je m'en vais avec elle, annonça Irving en posant un billet sur le comptoir.

Sans doute pour ne pas perdre de vue le dossier que j'avais fourré sous mon bras.

— Génial. Comme ça, elle sera obligée de te protéger aussi, railla Dave.

Irving ouvrit la bouche pour répliquer quelque chose, puis il se ravisa. Il aurait pu dire qu'il était un lycanthrope, mais il ne voulait pas que ça se sache. Et il se donnait beaucoup de mal pour avoir l'air humain.

— Tu es sûre que ça ira ? insista Dave.

Ma dernière chance d'avoir un garde du corps vampire. Mais il n'était pas mort depuis plus de dix ans. Si le maître me cherchait réellement, Dave ne me servirait pas à grand-chose.

— Non, merci. Mais c'est vraiment sympa de ta part.

— Fais attention à toi, dit Luther.

Je leur souris à tous les deux, puis approchai de la porte dans un silence presque total. Je sentais tous les regards peser sur mon dos, et je réprimai une furieuse envie de me retourner en criant « Bouh ! ».

J'étais certaine que quelqu'un aurait hurlé.

Peut-être à cause de la cicatrice en forme de croix sur mon avant-bras. D'habitude, seuls les vampires en portent. La mienne n'avait pas été causée par la brûlure d'une croix sur de la chair impure, mais par un fer à marker qu'un maître avait fait fabriquer spécialement pour moi. Il avait dû trouver ça drôle. Ha ! ha ! Morte de rire.

Ou c'était peut-être à cause de Dave. Les gens se méfient des humains qui s'entendent un peu trop bien avec un vampire, même si ce dernier est respectueux des lois. Mais ce n'est pas grave. La méfiance, c'est bon pour la santé. Voilà ce qui m'a maintenue en vie jusque-là.

Chapitre 13

Les ténèbres étouffantes se refermèrent sur moi comme un poing gluant de sueur. Un lampadaire projetait une flaque brillante sur le trottoir, à croire que la lumière avait fondu.

Dans ce quartier, tous les lampadaires sont des reproductions des réverbères du début du XX^e siècle. Noirs et gracieux, mais pas vraiment authentiques. Comme un costume d'Halloween très réussi, bien qu'un peu trop confortable pour être réel.

Le ciel nocturne surplombait les bâtiments, mais les lampadaires maintenaient l'obscurité à distance. Je me dirigeai vers le parking de la Première Avenue. Il a toujours été difficile de se garer dans le coin, et c'est encore pire depuis que les touristes affluent à Saint Louis.

Les semelles rigides des chaussures d'Irving résonnaient sur les pavés. Oui, de vrais pavés. Ici, les rues sont conçues pour des chevaux plutôt que pour des voitures. Charmant, mais pas très pratique. Mes Nike Air, en revanche, ne faisaient aucun bruit. La plupart des lycanthropes que je connais sont la discrétion incarnée. Irving me ferait plutôt penser à un gros chien enthousiaste et maladroit.

Nous croisâmes des couples et de petits groupes d'amis qui riaient ou discutaient d'une voix un peu trop aiguë. Ils étaient venus voir des vampires. Bande d'amateurs !

J'étais prête à parier que j'avais rencontré plus de morts-vivants qu'eux tous. Au bout d'un moment, la fascination s'estompe...

La nuit était tombée. Dolph et ses gars devaient m'attendre au cimetière de Burrell. Il fallait que je les rejoigne. Qu'allais-je faire du dossier sur Gaynor ? Et d'Irving ?

Parfois, ma vie me semble un peu trop compliquée.

Une silhouette se détacha de l'ombre d'un bâtiment. Je n'aurais pas su dire si elle m'attendait ou si elle venait d'apparaître par magie. Je me figeai comme un lapin pris dans le faisceau lumineux des phares d'une voiture.

— Qu'est-ce qui cloche, Anita ? demanda Irving.

Je lui tendis le dossier, qu'il prit, l'air interloqué. Je voulais avoir les mains libres au cas où je serais forcée de dégainer mon

flingue. Mais ça n'en arriverait probablement pas là. Probablement.

Jean-Claude, maître vampire de Saint Louis, avançait vers nous. Il se déplaçait comme un danseur ou comme un chat, avec un mélange de grâce et d'énergie prêtes à se transformer en une explosion de violence.

Il n'était pas très grand, à peu près un mètre soixante-dix-huit. Sa chemise d'une blancheur aveuglante était ouverte sur sa poitrine pâle. S'il ne l'avait pas rentrée dans son jean noir moulant, elle aurait flotté autour de lui comme une cape.

Ses cheveux d'un noir de jais bouclaient autour de son visage, et ses yeux étaient d'un bleu si foncé qu'ils semblaient presque noirs. Deux bijoux sombres et scintillants, pour ceux qui osaient les regarder en face.

Il s'arrêta à deux mètres de nous, assez près pour que je distingue la cicatrice en forme de croix entre ses pectoraux. La seule chose qui entachait la perfection de son corps. Pour ce que j'en avais vu !

Ma cicatrice est due à une plaisanterie minable. La sienne, à la tentative d'évasion désespérée d'une de ses victimes. Je me demandais si elle avait réussi. Jean-Claude me répondrait-il si je lui posais la question ? Peut-être. Mais si la réponse était non, je préférerais ne pas l'entendre.

— Bonsoir, Jean-Claude.

— Bonsoir, ma petite.

Sa voix était douce comme de la fourrure, riche, mélodieuse et vaguement obscène.

— Ne m'appellez pas « ma petite ». Il eut un léger sourire.

— Comme tu voudras.

Il dévisagea Irving, qui détourna la tête. Il ne faut jamais regarder un vampire dans les yeux. Alors, pourquoi le faisais-je en toute impunité ?

— Qui est ton ami ? demanda Jean-Claude en appuyant sur le dernier mot, le ton menaçant.

— Irving Griswold. Il est journaliste au *Post Dispatch*. Il m'aide dans mes recherches.

— Ah.

Il fit le tour d'Irving en l'examinant sous toutes les coutures, comme si c'était une marchandise à vendre. Irving le surveillait nerveusement du coin de l'œil.

— Que se passe-t-il ?

— À toi de me le dire, Irving, susurra Jean-Claude.

— Fichez-lui la paix ! ordonnai-je.

— Pourquoi n'es-tu pas venue me voir, ma petite réanimatrice ?

Ça ne faisait pas une grosse amélioration par rapport à « ma petite » tout court, mais je laissai tomber.

— J'étais occupée.

De la colère passant sur son visage, j'ajoutai très vite :

— Mais je serais venue.

— Quand ?

— Demain soir.

— Ce soir.

Ce n'était pas une suggestion.

— Je ne peux pas.

— Bien sûr que si, ma petite.

Sa voix était pareille à une brise chaude soufflant dans mon esprit.

— Je vous trouve bien exigeant.

Il éclata d'un rire qui me fit penser à un parfum coûteux dont les effluves s'attardent dans une pièce longtemps après que son porteur l'a quittée. Un rire qui continua à résonner dans mes oreilles comme une musique lointaine. De tous les maîtres vampires que je connaissais, c'était celui qui avait la plus belle voix. Chacun son truc.

— Tu es vraiment exaspérante. Que vais-je faire de toi ?

— M'oublier.

J'étais sérieuse. En ce moment, c'était un de mes souhaits les plus chers.

Son visage se ferma comme si quelqu'un venait d'actionner un interrupteur.

— Trop de mes fidèles savent que tu es ma servante humaine, ma petite. Te contrôler m'aidera à consolider mon pouvoir.

Il semblait presque le regretter d'avance.

— Comment ça, me contrôler ?

Mon estomac était noué. Si Jean-Claude ne me faisait pas mourir de peur, il allait au minimum me flanquer un ulcère.

— Tu es ma servante humaine. Tu dois te comporter comme telle.

— Je ne suis pas votre servante.

— Bien sûr que si, ma petite.

— Fichez-moi la paix, Jean-Claude !

Soudain, il fut devant moi sans que je l'aie vu bouger. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Je voulus reculer d'un pas, mais il me saisit le bras droit au-dessus du coude. Mauvais réflexe. J'aurais dû dégainer. J'espérais vivre assez longtemps pour que ça me serve de leçon.

— Je croyais que vous ne pouviez pas contrôler mon esprit, puisque je porte deux marques vampiriques, parvinsse à dire d'une voix normale.

Si je devais mourir, que ce soit dignement.

— Je ne peux pas t'ensorceler avec mes yeux, et il m'est plus difficile d'embrumer ton esprit. Difficile, mais pas impossible.

Ses doigts me serraient le bras. Je ne tentai pas de me dégager. Je savais qu'il pouvait me l'arracher sans le moindre effort. Je n'aurais déjà pas gagné au bras de fer contre Tommy, alors, Jean-Claude...

— C'est le nouveau maître de la ville, n'est-ce pas ? chuchota Irving.

Je l'avais presque oublié, celui-là.

Jean-Claude fronça les sourcils.

— Tu es le journaliste qui a demandé à me rencontrer.

— Oui.

Irving avait l'air résolu et je ne détectai qu'un très léger tremblement dans sa voix. Tant mieux pour lui.

— Après m'être entretenu avec cette jeune femme, je t'accorderai peut-être ton interview.

— Vraiment ? s'étonna Irving. (Il eut un large sourire.) Ce serait génial ! On fera comme vous voudrez. Je...

— Silence, siffla Jean-Claude.

Irving se tut, comme s'il était sous l'influence d'un sort.

— Irving, tu vas bien ? demandai-je.

— Oui, couina-t-il, apeuré. Mais je n'avais jamais rien senti de pareil.

Je levai les yeux vers Jean-Claude.

— Il est unique en son genre. Ses pouvoirs aussi.

— Toujours en train de plaisanter, ma petite ?

— Ça fait passer le temps. Alors, que me voulez-vous ?

— Je te trouve très courageuse, pour quelqu'un dans ta position.

— Vous n'allez pas me faire du mal en pleine rue, devant des dizaines de témoins. Vous êtes le nouveau maître, mais aussi un homme d'affaires qui tente de s'intégrer à une communauté. Ça limite votre champ d'action.

— Seulement en public, dit-il si bas que je fus la seule à l'entendre.

— Certes. Mais nous sommes d'accord : vous n'allez pas faire usage de violence ici et maintenant ! Alors, arrêtez votre cinéma et dites-moi ce que vous voulez.

Ses lèvres frémirent, esquissant l'ombre d'un sourire. Puis il me lâcha et recula.

— De la même façon, tu ne me tireras pas dessus en pleine rue sans que je t'aie provoquée.

Je trouvais qu'il m'avait déjà assez provoquée, mais j'aurais eu du mal à l'expliquer à la police.

— Je n'ai pas envie qu'on m'accuse de meurtre, dis-je.

Son sourire s'élargit, mais sans révéler ses crocs. Il fait ça mieux qu'aucun vampire vivant de ma connaissance. Un vampire vivant, ça ne serait pas un oxymoron ? Je n'en étais même plus certaine...

— Donc, nous ne nous ferons pas de mal en public, résuma-t-il.

— Probablement pas. Que voulez-vous ? Je suis déjà en retard pour mon rendez-vous.

— Tu relèves des zombies ou tu massacres des vampires ?

— Ni l'un ni l'autre.

Il me fixa, attendant que je continue. Mais je gardai le silence. Il eut un gracieux haussement d'épaules.

— Tu es ma servante humaine, Anita.

Il avait utilisé mon prénom. Ça ne pouvait signifier qu'un truc : j'allais avoir des ennuis.

— Non.

Il soupira.

— Tu portes deux de mes marques.

— Bien malgré moi.

— Tu serais morte si je n'avais pas partagé ma force avec toi[1].

— Oh, pitié ! Vous me les avez faites sans m'expliquer ni me demander mon avis. La première m'a peut-être sauvé la vie, mais la seconde n'a sauvé que la vôtre. Vous ne m'avez jamais laissé le choix.

— Deux marques de plus, et tu accèderais à l'immortalité. Tu cesserais de vieillir. Tu resterais humaine, vivante et capable de porter un crucifix ou de rentrer dans une église. Ton âme ne serait pas compromise. Alors, pourquoi luttas-tu contre moi ?

— Comment pouvez-vous savoir ce qui compromettrait ou non mon âme ? Vous avez renoncé à la vôtre depuis longtemps. Vous l'avez échangée contre l'éternité terrestre. Mais comme tous les vampires, vous pouvez encore mourir. Que deviendrez-vous alors, Jean-Claude ? Où irez-vous ? Pensez-vous que vous disparaîtrez simplement ? Non. Vous irez droit en enfer, car c'est votre place.

— Et tu crois, étant ma servante humaine, que tu m'y accompagnerais ?

— Je n'en sais rien, et je préfère ne pas le découvrir.

— En luttant contre moi, tu me fais paraître faible aux yeux de mes fidèles. Je ne peux autoriser ça. D'une façon ou d'une autre, nous devons trouver une solution.

— Fichez-moi la paix !

— Je ne peux pas. Tu es ma servante humaine, et tu dois te comporter comme telle.

— Ne me poussez pas à bout, Jean-Claude.

— Sinon, quoi ? Tu me tueras ? Tu crois que tu en serais

capable ?

Je le fixai et répondis sans frémir :

— Oui.

— Je sens que tu me désires autant que je te désire. Je haussai les épaules.

— Juste une question d'hormones. Rien de plus. C'était un mensonge, et je le savais.

— Bien sûr que si. Je le lis dans tes yeux.

Une foule s'était massée autour de nous, à une distance prudente.

— Vous voulez vraiment discuter de ça en pleine rue ?

— Tu as raison. Tu me fais perdre la tête, ma petite.

— Je suis très en retard, Jean-Claude. La police m'attend.

— Nous devons finir cette conversation.

Il avait raison, même si ça ne me faisait pas plaisir de l'admettre. Difficile d'ignorer un maître vampire qui en a après vous.

— Demain soir.

— Où ?

Très aimable à lui de ne pas m'imposer une rencontre dans son antre. Je réfléchis au meilleur endroit possible. Je voulais que Charles m'accompagne à la Côtelette. Il m'avait dit qu'il voulait enquêter sur les conditions de travail des zombies dans une nouvelle salle de spectacle. Pourquoi pas là-bas ?

— Vous connaissez le *Cadavre rieur* ?

Jean-Claude sourit, révélant la pointe de ses crocs. Une femme hoqueta de frayeur.

— Oui.

— J'y serai à partir de 23 heures.

— Moi aussi.

Ses paroles caressaient ma peau comme une promesse. Et merde !

— Je t'attendrai dans mon bureau. Je sursautai.

— Comment ça, votre bureau ?

Son sourire se transforma en rictus, et la lueur des lampadaires se réverbéra sur ses crocs.

— Je suis le propriétaire du *Cadavre rieur*. Je pensais que tu le savais.

J'avais choisi l'endroit. Il était trop tard pour faire marche arrière.

— Bien reçu, dis-je sèchement. Tu viens, Irving ?

— Laisse-le rester. Il n'a pas eu son interview.

— Ne vous attaquez pas à lui, Jean-Claude.

— Je lui donnerai ce qu'il désire. Rien de plus.

Je n'aimais pas la façon dont il avait prononcé le mot «désire».

- Que mijotez-vous ?
- Rien du tout, voyons...
- Anita, je veux rester ! intervint Irving.
- Tu ne sais pas ce que tu dis.
- Je suis journaliste. C'est mon boulot.
- Jurez-moi que vous ne lui ferez pas de mal.
- Tu as ma parole.

Le visage de Jean-Claude était dépourvu d'expression, comme si ses sourires avaient été des illusions. L'immobilité typique de la chair morte depuis longtemps. Agréable à regarder, mais aussi dénuée de vie qu'un tableau. Je fixai ses yeux vides et frissonnai.

- Tu es sûr de toi ?
 - Je veux cette interview.
- Je secouai la tête.
- Tu es fou.
 - Non. Je suis un bon journaliste.
 - Tu es fou quand même.
 - Je suis assez grand pour me défendre, Anita.

Nos regards se croisèrent.

- Amuse-toi bien, dans ce cas. Tu peux me laisser le dossier ?

Il baissa les yeux vers la chemise bourrée à craquer, comme s'il avait oublié qu'il la tenait.

- Rapporte-le demain matin, ou Madeline piquera une crise.
- Pas de problème.

Je fourrai le dossier sous mon bras. Si je devais dégainer en vitesse, j'étais foutue !

Mais j'avais obtenu des informations sur Gaynor. Je connaissais le nom de sa dernière petite amie. Une femme bafouée. Peut-être accepterait-elle de me parler. Peut-être me fournirait-elle des indices. Ou peut-être me dirait-elle d'aller me faire foutre. Ça ne serait pas la première fois.

Jean-Claude me fixait de ses yeux morts. Je pris une profonde inspiration et expirai par la bouche. Ça suffisait pour ce soir.

- À demain.

Je me détournai et m'éloignai. Un touriste avait sorti un appareil photo et le braquait sur moi.

- Si je vois un flash, je vous arrache cet appareil et je le piétine, menaçai-je.

- Une petite photo ! supplia-t-il.

— Vous en avez assez vu. Dispersez-vous. Le spectacle est terminé.

Je me remis en route vers le parking. Arrivée à l'angle de la rue, je jetai un coup d'œil en arrière. Les touristes étaient toujours massés autour de Jean-Claude et d'Irving. Ils avaient raison : le

spectacle n'était pas terminé.

Irving était un grand garçon, et il voulait cette interview. Qui étais-je pour jouer les baby-sitters d'un lycanthrope adulte ? Jean-Claude découvrirait-il son secret ? Si oui, cela ferait-il une différence ?

Pas mon problème ! Mon problème, c'était Harold Gaynor, Dominga Salvador et un monstre qui dévorait les bonnes gens de Saint Louis, Missouri. Qu'Irving se débrouille avec ses ennuis : j'avais assez des miens.

Chapitre 14

Le ciel nocturne ressemblait à un saladier rempli de ténèbres liquides. Pareilles à de minuscules diamants, les étoiles émettaient une lueur froide et blafarde. La lune était un camaïeu de gris et d'argent. En ville, on a tendance à oublier combien la nuit peut être noire, les étoiles nombreuses et la lune brillante. Remercions l'électricité et la pollution.

Au cimetière de Burrell, il n'y avait pas de lampadaires : seulement une lueur jaunâtre aux fenêtres de la maison du gardien. Au sommet de la colline, dans mes Nike et ma combinaison de garagiste, je transpirais abondamment.

Le cadavre du petit garçon avait été transporté à la morgue, où il attendait le légiste. J'en avais terminé avec lui. Je n'aurais plus jamais à le voir, sauf dans mes cauchemars.

Dolph se tenait près de moi. Il ne disait rien, se contentant de regarder les hautes herbes et les pierres tombales. Attendant que j'exerce ma magie. Que je sorte un lapin de mon chapeau. Dans le meilleur des cas, le lapin serait là et nous pourrions le détruire. Ou au moins trouver son terrier.

Les exterminateurs restaient quelques pas en retrait. Ils étaient deux. Un homme trapu aux cheveux gris coupés en brosse, dont les grosses mains manipulaient son lance-flammes comme si c'avait été un bébé. Et une jeune femme qui ne devait pas avoir plus de vingt ans. À peine plus grande que moi, très mince. Quelques mèches de cheveux blonds échappées de sa queue-de-cheval encadraient son visage. Les yeux écarquillés, elle sondait les environs.

J'espérais qu'elle n'avait pas l'index trop chatouilleux. Je n'avais pas envie de me faire bouffer par un zombie tueur, mais je ne voulais pas non plus être arrosée de napalm. Brûlée vive ou dévorée toute crue ? Il y a quelque chose d'autre au menu ?

Les hautes herbes chuchotaient comme des feuilles mortes. Si nous devons faire usage des lance-flammes, c'était l'incendie assuré, et nous aurions de la chance d'arriver à courir plus vite que lui. Mais le feu était la seule chose capable d'arrêter un zombie. A supposer que c'en soit un.

Je secouai la tête et avançai. Les doutes ne me mèneraient nulle part. Agis comme si tu savais ce que tu faisais, tel est mon credo.

J'étais certaine que la Señora Salvador disposait d'un rite spécifique pour découvrir la tombe d'un zombie. Elle avait une façon de procéder beaucoup plus formelle que la mienne. Beaucoup plus dégoûtante, aussi.

Je n'avais jamais haï quelqu'un suffisamment pour emprisonner son âme dans son corps pourrissant. J'étais prête à tuer pour me défendre, mais ça s'arrêtait là. Ce qu'elle faisait était pire que mal : maléfique ! Il fallait mettre un terme à ses agissements, et je ne voyais qu'un seul moyen.

Je soupirai. Chaque chose en son temps.

Je tournai la tête vers les deux exterminateurs. Ils avaient l'habitude de faire flamber des goules, mais ce sont des créatures peureuses, des charognards faciles à éliminer. Alors que le monstre que nous traquions...

Le bruit de leurs pas faisait écho au mien. Je tentai de me concentrer sur mes recherches, mais tout ce que je sentais, c'était la peur de la jeune femme. Je m'immobilisai.

— Dolph, j'ai besoin de plus d'espace.

— Comment ça ?

— Reculez un peu. Vous me perturbez.

— Nous risquons d'être trop loin pour t'aider...

— Si le zombie se jette sur moi, tu ne comptes pas m'arroser de napalm en même temps que lui ?

— Tu as dit que le feu était la seule arme efficace.

— Oui. Mais si le zombie s'attaque physiquement à l'un de nous, les lance-flammes ne le sauveront pas.

— Tu aurais dû m'en parler plus tôt.

— Je viens d'y penser. Tant pis pour moi. Contentez-vous de reculer et de me laisser faire mon boulot, d'accord ?

Je m'approchai de Dolph pour murmurer :

— Et surveille la fille. Elle a l'air assez effrayé pour tirer sur tout ce qui bouge.

— C'est une exterminatrice, Anita, pas un flic ou une tueuse de vampires.

— Ce soir, nos vies sont peut-être entre ses mains. Alors garde un œil sur elle, d'accord ?

Je ne pouvais pas en vouloir à cette fille d'avoir peur. Alors, pourquoi cela m'irritait-il à ce point ?

Sans doute parce que, pour se faire une place dans un milieu d'hommes, les femmes doivent se montrer deux fois meilleures que leurs collègues masculins. Plus courageuses, plus rapides... C'est injuste, mais c'est comme ça.

J'avancai jusqu'à ne plus entendre que le chuchotement des herbes sèches. J'aurais juré quelles tentaient de me dire quelque chose de leur voix rauque et pressante. J'aurais juré aussi qu'elles avaient peur. Stupide ! Les végétaux ne ressentent rien. Mais moi, oui, et mon corps était baigné de sueur. La chose qui dévorait ses proies vivantes était-elle là, tapie dans l'herbe pour me tendre une embuscade ?

Non. Les zombies ne sont pas assez intelligents pour ça. Sauf que celui-là avait été assez malin pour échapper à la police. Bizarre. Et inquiétant.

Peut-être que ça n'était pas un zombie. Voilà, je venais de trouver une créature qui m'effrayait davantage que les vampires...

La mort ne me préoccupe pas trop. J'ai la foi. Mais la façon de mourir... Me faire dévorer vivante compte parmi les trois façons de tirer ma révérence dont j'ai le moins envie.

Qui aurait cru que j'aurais peur un jour d'un zombie ? Une bonne blague. J'en rirais plus tard, quand j'aurais la bouche moins sèche.

Il régnait le même calme que dans tous les cimetières, comme si les morts retenaient leur souffle collectif en attendant... En attendant quoi ? La résurrection ? Peut-être. Mais je les fréquentais depuis trop longtemps pour croire qu'il y avait une seule réponse. Les morts sont comme les vivants : animés par des motivations différentes.

La plupart des gens vont au paradis ou en enfer après leur mort. Mais quelques-uns connaissent un autre sort. La confusion ou la violence retiennent leur esprit sur Terre. Je ne dis pas quelles emprisonnent l'âme. Je crois seulement qu'une partie de leur essence et de leur mémoire s'attarde en ce monde.

Attendais-je qu'un spectre jaillisse de l'herbe pour se jeter sur moi ? Non. Je n'avais jamais rencontré de fantôme capable de causer des dommages physiques.

Une pensée réconfortante.

Le sol se déroba sous mes pieds. Je trébuchai et parvins de justesse à conserver mon équilibre. Une dépression. Une tombe sans pierre tombale. Une décharge d'électricité surnaturelle remonta le long de ma jambe. Je fis un bond en arrière et tombai sur les fesses.

— Anita, tu vas bien ? cria Dolph.

Je voulus voir où il était, mais l'herbe haute le dissimulait.

— Oui, ne t'inquiète pas.

Je me relevai en prenant garde à ne pas poser les pieds sur la tombe. La personne qui dormait là-dedans n'avait rien d'un joyeux luron. Autrefois, elle avait sans doute été un fantôme. Mais il ne restait d'elle qu'une minuscule trace de pouvoir.

Au fil du temps, les fantômes s'usent comme de vieux vêtements et finissent par se désintégrer. Celui-là ne me survivrait pas

si j'arrivais à éviter les zombies tueurs pendant quelques années de plus. Et les maîtres vampires. Et les gardes du corps humains mal intentionnés. Bon, le spectre me survivrait probablement...

Dolph et les exterminateurs me suivaient à une vingtaine de mètres. Ça n'était pas un peu loin ? C'était moi qui leur avais dit de reculer, mais pas autant. Jamais satisfaite, Anita ? Si je leur demandais de se rapprocher, allaient-ils m'en vouloir ? Sans doute.

Je repartis en regardant où je mettais les pieds. Mais c'était difficile, vu que les hautes herbes masquaient la plupart des tombes. Trop de négligence. Je pourrais errer là-dedans toute la nuit sans rien trouver. Avais-je vraiment cru que je dénicherai la bonne tombe par hasard ? Oui. L'espoir est une chose encore plus étrange que beaucoup de mes «clients».

Les vampires étaient, de leur vivant, des humains ordinaires. Les zombies aussi. La plupart des lycanthropes naissent normaux, bien qu'on ait répertorié quelques cas de malédictions transmises d'une génération à l'autre. Je dois être la seule bizarrerie de la nature. Devenir réanimatrice n'était pas un choix de carrière. Je ne me suis pas dit un jour, dans le bureau du conseiller d'orientation : « Le boulot dont je rêve, ce serait de relever les morts. » Non. Ça n'a pas été aussi simple.

J'ai toujours eu une affinité envers les morts. Je sens si leur âme a déjà quitté leur corps ou non. Si bizarre que ça paraisse, c'est la vérité.

Quand j'étais petite, j'avais une chienne, comme la plupart des gosses. Le jour où Jenny est morte – j'avais treize ans –, nous l'avons enterrée dans le jardin. Une semaine plus tard, je l'ai trouvée pelotonnée contre moi à mon réveil, son épaisse fourrure noire encore maculée de terre. Ses yeux bruns suivant tous mes gestes, comme lorsqu'elle était vivante.

Un moment, j'ai cru qu'il y avait eu une erreur. Mais je devinais que ça n'était pas le cas. Jenny était morte, et je l'avais inconsciemment rappelée à moi. Je me demande ce que Dominga Salvador penserait de cette histoire. Un zombie animal est déjà choquant. Relever une créature morte sans s'en apercevoir est carrément effrayant.

Ma belle-mère ne s'est jamais remise du choc. Aujourd'hui encore, elle répugne à dire comment je gagne ma vie. Quant à mon père... Il fait semblant de l'ignorer.

J'ai essayé aussi, mais c'était impossible.

Je ne tardai pas à ressembler à une version cauchemardesque du joueur de flûte de Hamelin. Finalement, mon père m'emmena voir ma grand-mère maternelle. Elle n'était pas aussi terrifiante que Dominga Salvador, mais... intéressante. Elle fut d'accord avec mon

père : je ne devais pas recevoir une éducation vaudou. Seulement apprendre à contrôler mon pouvoir.

— Enseignez-le-lui ! avait supplié mon père.

Elle accéda à sa requête. Après, il me ramena à la maison, et nous n'évoquâmes plus jamais le sujet. En tout cas, pas ensemble. Mais je me demandais ce que ma chère belle-mère pouvait bien raconter quand je n'étais pas là pour l'entendre.

Bert me recruta dès ma sortie de l'université. Je ne sus jamais qui lui avait parlé de moi et de mes dons. Si je commençai par refuser sa proposition, l'argument financier l'emporta. Je devais être en pleine rébellion contre l'autorité parentale. Ou avais-je enfin compris que les offres d'emploi pour une licenciée en biologie, option créatures surnaturelles et légendaires, n'étaient pas légion ? Mon C.V. risquait de ne pas intéresser grand monde.

Ça doit être pareil pour les gens qui étudient le grec ancien ou les poètes romantiques. Ils s'éclatent à la fac mais, ensuite, que faire de leur joli diplôme ?

Je pensais me tourner vers l'enseignement quand Bert fit irruption dans ma vie et me suggéra un moyen de monnayer mes talents. Et je peux dire qu'il ne s'est pas passé une journée sans que je fasse usage des connaissances acquises pendant mes études.

Je ne me suis jamais demandé pourquoi je suis devenue ce que je suis devenue. Il n'y a pas de mystère. J'ai ça dans le sang.

Debout dans le cimetière, je pris une grande inspiration. Une goutte de sueur coula le long de ma joue. Je l'essayai d'un revers de la main. Je transpirais à grosses gouttes, mais j'avais froid à l'intérieur. La peur ! Pas du croque-mitaine : de ce que je m'apprêtais à faire.

Si c'était un muscle, je le bougerais. Si c'était une pensée, je la formulerais. Si c'était une incantation, je la prononcerais. Mais ça n'est rien de tout ça. Comme si toutes mes terminaisons nerveuses se mettaient au garde-à-vous, ou comme si une brise fraîche émanait soudain de ma peau. Mais personne ne peut la sentir. Elle ne s'engouffre pas par les fenêtres ouvertes comme dans les films d'horreur. Ça n'a rien de spectaculaire. C'est discret. Bref, ça n'appartient qu'à moi.

Mes volutes de « vent » se déployèrent dans un rayon de quatre ou cinq mètres qui se déplacerait avec moi, prêtes à fouiller les tombes. Une sensation inexplicable en termes humains. Il faut imaginer des doigts fantomatiques occupés à sonder la terre en quête des morts. C'est le mieux que je puisse dire.

Le cercueil le plus proche de moi avait pourri avec les ans. Ses débris n'abritaient que des fragments d'os. Nettoyés de leur chair et tout ce qu'il y a de plus mort. En revanche, je ne parvins pas à « déchiffrer » celui du spectre. J'aurais pu forcer, mais ça n'en valait

pas la peine. Qu'il garde ses secrets. Être emprisonné sous terre jusqu'à dissolution complète a de quoi rendre grognon le plus zen des esprits.

J'avancai lentement, effleurant des squelettes nus ou encore couverts de lambeaux de vêtements. Le cimetière était trop vieux pour qu'on y trouve des corps en décomposition. La mort avait progressé jusqu'à son stade le plus propre.

Quelque chose me saisit la cheville. Je fis un bond et tentai de me dégager sans baisser les yeux. Mais j'aperçus quand même une silhouette pâle et translucide dont la bouche s'ouvrait sur un cri muet. Un fantôme encore actif dont j'avais piétiné la tombe, et qui manifestait son mécontentement.

Pas de quoi en faire un plat. Il me suffisait de l'ignorer pour qu'il disparaisse. Si je lui prêtais la moindre attention, ça suffirait à lui donner une substance. Et là, je serais dans la mouise.

En règle générale, quand on ignore les manifestations spirituelles, elles perdent leur pouvoir. Ce n'est pas le cas pour les démons et les autres demi-êtres. Ni pour les vampires, les zombies, les goules, les lycanthropes, les sorcières... En fait, ça ne fonctionne qu'avec les fantômes. Mais ça marche bien.

Les mains spectrales tiraient sur ma cheville. J'eus l'impression qu'elles s'y agrippaient pour s'extraire de leur tombe. Bien qu'écoeuvrée, je continuai à marcher.

N'y pense pas. Il finira bien par se lasser.

Les doigts du fantôme me lâchèrent à contrecœur. Certains esprits semblent en vouloir aux morts-vivants. Une sorte de jalousie. Ils ne peuvent pas nous faire de mal, mais ça ne les empêche pas de nous foutre une trouille bleue et de se marrer tout du long.

Un peu plus loin, je découvris une tombe vide. Des morceaux de bois pourrissant sous terre, mais pas la moindre trace d'ossements. L'emplacement était couvert de mauvaises herbes à demi arrachées et de mottes desséchées. Comme si quelqu'un avait creusé. Ou comme si un cadavre en était sorti.

Je m'agenouillai et posai mes mains sur la terre rougeâtre. Je pouvais sentir l'intérieur de la tombe sans le voir, comme on peut sentir ses dents en passant la langue dessus.

Le corps avait disparu. Le cercueil était intact. S'agissait-il du zombie que nous cherchions ? Impossible d'en être certaine. Mais quelqu'un l'avait ranimé depuis peu.

Je levai la tête. La clôture du cimetière se dressait à cinq mètres de là. L'avais-je entièrement traversé ? Était-ce la seule tombe vide ?

Je me redressai et époussetai ma combinaison. Dolph et les deux exterminateurs traînaient trente mètres derrière. Vous parlez de

renforts !

J'avais tout examiné. Le fantôme en colère et celui qui achevait de se dissiper. La tombe la plus récente... je m'étais approprié le cimetière. Je le connaissais intimement. Et beaucoup de ses occupants n'avaient pas trouvé le repos. Ils continuaient à s'agiter en surface. Silhouettes spectrales, lumières scintillantes... Il existe plus d'une façon de réveiller les morts. Mais ils finiraient par se calmer et par s'endormir, si tel était bien le mot...

Je fis signe à Dolph et aux autres d'approcher. Sortant une pochette plastique, j'y fourrai un peu de terre de la tombe vide.

— Alors ? demanda Dolph.

— Un zombie est sorti de cette tombe.

— Notre zombie ?

— Je ne peux pas l'affirmer. Pas encore.

— Quand sauras-tu ?

— Je vais porter ça chez Evans, et lui demander de l'examiner.

— Cet ahuri ?

— Je sais que tu ne l'apprécies guère, mais il est doué.

— La brigade ne travaille plus avec lui.

— Ça m'est égal. Il figure toujours dans les fichiers de Réanimateurs Inc. Dolph secoua la tête.

— Je ne lui fais pas confiance.

— Je ne fais confiance à personne. Où est le problème ? Dolph sourit.

— Un point pour toi.

Je prélevai quelques mauvaises herbes dans une seconde pochette, puis tentai de dégager la pierre tombale pour lire le nom écrit dessus. Mais elle était brisée à la base, et les morceaux avaient disparu.

— Pourquoi l'a-t-on détruite ? demanda Dolph.

— L'identité du zombie aurait pu nous fournir une piste. Je serais curieuse de savoir ce qui a mal tourné pendant sa réanimation.

— Que veux-tu dire ?

— On peut relever un mort pour lui faire tuer une ou deux personnes, mais un massacre pareil... Qui aurait pu vouloir ça ?

— Un fou.

— Ce n'est pas drôle, Dolph !

— En effet, ça ne l'est pas...

Un zombie tueur contrôlé par un psychopathe. Il ne manquait plus que ça. Une pensée horrible me traversa soudain l'esprit.

— Et s'il en avait créé plusieurs ?

— C'est inquiétant, admit Dolph. Mais pas autant que l'absence de mobile.

Sans mobile, il serait très difficile de remonter jusqu'au

responsable...

— Ne m'en parle pas.

Je sortis mon canif et attaquai les restes de la pierre tombale.

— C'est interdit, dit Dolph.

— Ouh, j'ai peur !

Je mis un morceau de marbre dans une troisième pochette plastique et fourrai le tout dans une poche de nia combinaison.

— Tu crois vraiment qu'Evans trouvera quelque chose ?

— Je l'espère.

Les deux exterminateurs étaient restés à bonne distance pour nous laisser parler en privé. Très aimable à eux.

— Le corps et la pierre tombale ont disparu, mais le cercueil pourrait peut-être nous apprendre quelque chose. Au point où nous en sommes, tous les indices seront bons à prendre.

— Bien dit ! Je vais réclamer un permis d'exhumer.

— On ne pourrait pas le déterrer tout de suite ?

— Non. Je suis obligé de me conformer à la loi. (Dolph me dévisagea sévèrement.) Et je ne veux pas trouver le cercueil à l'air libre quand je reviendrai. Les preuves seront irrecevables si tu les as trafiquées.

— Irrecevables ? Tu crois que cette affaire passera en justice ?

— Oui.

— Dolph, il nous suffit de détruire le zombie !

— Je veux le ou les salauds qui l'ont animé. Ils seront accusés de meurtre.

J'étais d'accord avec lui sur le principe, mais à mon avis, il se faisait des illusions. Dolph est flic ; il doit se soucier de la loi. Moi, je me préoccupe de choses beaucoup plus simples, comme ma survie.

— Je t'appellerai si Evans m'apprend quelque chose d'intéressant.

— Si je comprends bien, c'est tout pour ce soit. Notre meurtrier n'est pas là.

— Non. Je suis désolée.

— Espérons qu'il n'a pas massacré quelqu'un d'autre pendant que nous tournions en rond.

J'avais envie de lui dire que tout irait bien, mais rien n'était moins sûr. Je savais ce qu'il ressentait. Nous avions trouvé la tombe du zombie, pas le zombie lui-même. La question à un million de dollars était : parviendrions-nous à l'arrêter avant qu'il ait encore besoin de se nourrir ? Et je ne connaissais pas la réponse.

Faux. Je la connaissais. Elle ne me plaisait pas, c'est tout. Quelque part, le zombie tueur s'apprêtait à sévir de nouveau.

Chapitre 15

Le camping où vit Evans est à St. Charles, sur le bord de l'autoroute 94. Des mobil-homes à perte de vue, sauf qu'ils n'ont pas grand-chose de mobile. Quand j'étais gamine, les gens accrochaient une caravane derrière leur voiture pour partir en vacances. Mais certains de ces trucs abritaient trois où quatre chambres. Il n'y aurait guère eu qu'une tornade pour les déplacer.

Le mobil-home d'Evans est un vieux modèle, de dimensions assez modestes pour qu'un semi-remorque puisse le transporter. Je suppose que c'est plus facile que de louer un camion de déménagement. Mais ça m'étonnerait qu'Evans déménage un jour : à ma connaissance, il n'a pas mis les pieds dehors depuis plus d'un an.

Une lumière brillait derrière ses rideaux. Il y avait même un porche sur le devant. Je savais que je ne le dérangerais pas. Evans souffre d'insomnie. Ça a l'air bénin, mais il en fait une maladie.

J'avais remis mon polo et mon bermuda, et rangé les trois pochettes plastique dans une banane. Si je les lui montrais d'entrée de jeu, Evans se braquerait. Je devrais être subtile pour qu'il accepte de m'aider.

Je passais dans le coin, et je me suis dit : pourquoi ne pas rendre visite à mon vieux pote Evans ? Non, je t'assure que je n'ai aucune idée derrière la tête.

Je frappai à la porte. Pas de réponse. Pas de mouvement à l'intérieur. J'hésitai à frapper de nouveau. Et s'il s'était endormi, pour une fois ? Je ne voulais pas gâcher sa première nuit de sommeil décente depuis Dieu seul savait quand.

J'étais toujours immobile sous le porche, la main en l'air, quand je sentis quelqu'un m'observer.

Je levai les yeux vers la petite fenêtre taillée dans la partie supérieure du battant. Un visage livide me regardait entre les rideaux. Un œil bleu cligna.

J'agitai la main.

Evans disparut. Je l'entendis déverrouiller la porte, qui s'ouvrit sur un couloir vide. J'entrai.

Evans était derrière le battant, plaqué contre le mur. Le souffle

court comme s'il venait de courir un cent mètres. Ses cheveux filasse pendouillaient sur sa robe de chambre bleu marine. Son menton était dévoré par une barbe hérissée.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? m'étonnai-je.

Il repoussa le battant et s'y adossa, haletant, les yeux écarquillés. Il était drogué, ou quoi ?

— Evans, tu vas bien ?

— Oui. Que veux-tu ?

Quelque chose me disait qu'il ne goberait pas mon baratin.

— J'ai besoin de ton aide, avouai-je. Il secoua la tête.

— Non.

— Tu ne sais même pas ce que je vais te demander.

— Peu importe. C'est non.

— Je peux m'asseoir ?

Si la franchise ne donnait rien, peut-être que la politesse...

— Bien sûr.

J'étudiai le minuscule salon. Il devait y avoir un canapé sous la montagne de journaux, les assiettes en papier, les tasses vides et les vêtements sales. Un reste de pizza se pétrifiait dans son carton ouvert sur la table basse. La pièce sentait le renfermé.

Allait-il piquer une crise si je déplaçais quelque chose ? Pouvais-je m'asseoir sur le divan sans tout faire tomber ? Je me perchai sur une pile de journaux. Oui, il y avait bien un objet large et solide en dessous.

— Je peux avoir une tasse de café ?

— Je n'ai plus de tasses propres.

Ça, je voulais bien le croire.

Il était toujours adossé à la porte comme s'il craignait de m'approcher, et il avait fourré les mains dans les poches de sa robe de chambre.

— On peut parler ?

— Que veux-tu ?

— Je te l'ai déjà dit : ton aide.

— Je ne fais plus ça.

— Quoi donc ?

— Tu le sais très bien.

— Non, Evans, je ne sais pas. Explique-moi.

— Je ne touche plus aux objets.

Je clignai des yeux. Quelle drôle de façon de présenter ça. Je jetai un coup d'œil aux assiettes sales et aux vêtements éparpillés. Effectivement, il n'avait pas dû y toucher depuis un moment.

— Evans, fais-moi voir tes mains.

Il secoua la tête.

— Evans, montre-moi tes mains !

— Non.

Je me levai et m'approchai de lui. Il recula vers sa chambre.

— Montre-moi tes mains !

Des larmes lui montèrent aux yeux. Il cligna des paupières et elles roulèrent sur ses joues.

— Fiche-moi la paix !

J'avais le cœur serré. Qu'avait-il fait ? Mon Dieu, qu'avait-il fait ?

— Evans, ou tu me montres tes mains de ton plein gré, ou je t'y oblige.

Sanglotant, il sortit sa main gauche de la poche de sa robe de chambre. Elle était pâle, osseuse, et surtout intacte. Je pris une profonde inspiration. Merci, mon Dieu.

— Qu'est-ce que tu t'imaginais ?

Je préférerai ne pas répondre.

— Je ne suis pas cinglé à ce point.

J'ouvris la bouche pour dire que je ne l'avais jamais pensé, mais c'aurait été un mensonge. Un instant, j'avais cru qu'il s'était amputé les mains pour ne plus rien pouvoir toucher. Et j'étais venue pour lui demander de m'aider à enquêter sur un meurtre. Lequel de nous deux était le plus fou ?

— Que fais-tu ici, Anita ?

Ses larmes n'étaient pas encore sèches, mais sa voix redevenait calme.

— J'ai besoin de ton aide pour une affaire...

— Je t'ai déjà dit que je ne faisais plus ce genre de truc.

— Tu m'as dit aussi, il y a longtemps, que tu ne pouvais pas ne pas avoir de visions. Parce que tu n'avais aucun contrôle sur ton don.

— C'est pour ça que je reste enfermé ici. Pour qu'il n'entre pas en action malgré moi.

— Je ne te crois pas.

Il sortit un mouchoir en tissu de sa poche et en enveloppa la poignée de la porte.

— Fiche le camp !

— Aujourd'hui, j'ai vu le cadavre d'un petit garçon de trois ans. Il avait été dévoré vivant.

Evans appuya son front contre le battant.

— S'il te plaît, ne m'oblige pas à faire ça.

— Je connais d'autres voyants, mais aucun n'est aussi doué que toi. J'ai besoin du meilleur.

— Non. Non !

J'aurais dû avoir pitié de lui et m'en aller. Mais je restai immobile dans le couloir. Vas-y, mon pote ! Un petit effort. Risque ta santé mentale pour moi. J'étais l'impitoyable réanimatrice de zombies.

Je n'avais aucun scrupule. Les résultats, voilà tout ce qui m'importait.

Ouais...

— D'autres personnes vont mourir si je ne réussis pas à arrêter le meurtrier.

— Ça m'est égal.

— Je ne te crois pas.

Evans fourra le mouchoir dans sa poche et se tourna vers moi.

— C'est vrai, ce que tu m'as raconté à propos du petit garçon ?

— Tu penses que j'inventerais une chose pareille ? Il se passa la langue sur les lèvres.

— Fais-moi voir ce que tu as.

Je sortis les pochettes plastique de ma banane et ouvris celle qui contenait les fragments de pierre tombale.

Evans ne me demanda pas de quoi il s'agissait. C'aurait été de la triche. Je n'aurais pas mentionné le petit garçon si je n'avais pas eu besoin de le convaincre. La culpabilité est un merveilleux outil.

Je déposai le plus gros morceau de marbre dans sa main tremblante, en prenant garde à ne pas le toucher. Je ne voulais pas qu'il découvre mes secrets. Ça risquerait de lui foutre la trouille.

Ses doigts se refermèrent sur le fragment de pierre tombale. Il ferma les yeux et entra en transe.

— Un cimetière. Une tombe, marmonna-t-il, la tête inclinée comme s'il écoutait une voix lointaine. Des herbes hautes. Il fait chaud. Du sang. Il fait couler du sang sur la pierre tombale. D'où vient le sang ?

Je n'eus pas le temps de répondre.

— Non, non !

Il tituba et heurta la porte.

— Une femme qui hurle, chuchota-t-il. Non, non !

Il rouvrit grand les yeux et jeta le fragment de marbre de l'autre côté de la pièce.

— Ils l'ont tuée. Ils l'ont tuée ! Il pressa les poings sur ses yeux.

— Mon Dieu... Ils lui ont tranché la gorge.

— Qui ça, «ils» ? Il secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Qu'as-tu vu ?

— Du sang. Du sang partout, dit-il, les bras levés pour se protéger le visage. Ils lui ont tranché la gorge et ils ont répandu son sang sur la pierre tombale.

J'avais deux autres objets à lui faire toucher. Je me doutais qu'il refuserait, mais ça ne coûtait rien de demander quand même.

— J'ai deux autres objets à te faire toucher.

— Pas question ! dit-il en reculant dans le couloir. Sors d'ici.

— Evans, qu'as-tu vu d'autre ?

— Sors d'ici !

— Décris-moi la femme. Aide-moi !

Il s'adossa au mur et se laissa glisser à terre.

— Elle portait un bracelet au poignet gauche. Avec des tas de breloques. Des petits cœurs. Un arc et une flèche. Une note de musique.

Il enfouit sa tête entre ses genoux écartés, puis croisa les mains sur sa nuque.

— Va-t'en, maintenant.

N'osant même pas le remercier, je traversai le salon en scrutant le sol. Le morceau de marbre avait atterri dans une tasse où prospérait la moisissure. Je l'essuyai sur un jean qui traînait par terre, le remis dans sa pochette et rangeai le tout dans ma banane.

Je ne voulais pas laisser Evans seul dans ce foutoir. Ou peut-être me sentais-je juste coupable de lui avoir forcé la main. Forcé la main. Ha ! ha ! ha !

— Merci.

Il ne leva pas la tête.

— Si je demandais à une femme de ménage de passer, tu la laisserais entrer ?

— Je ne veux voir personne...

— Réanimateurs Inc. paierait la facture. C'est le moins que je puisse faire.

Alors, il releva la tête, et je lus de la colère dans ses yeux.

— Evans, tu dois te faire aider. Tu es en train de te détruire.

— Fous le camp de ma maison !

Je ne l'avais jamais vu dans une telle fureur. Que pouvais-je faire ? J'étais chez lui, après tout. Il avait le droit de me foutre dehors si ça lui chantait.

Je sortis et restai immobile sur le perron branlant jusqu'à ce que je l'entende verrouiller la porte derrière moi. J'avais ce que j'étais venue chercher : des informations. Alors pourquoi me sentais-je si mal ? Parce que j'avais harcelé un pauvre type sérieusement perturbé ? Ça se pouvait. Culpabilité, quand tu nous tiens...

Une image apparut dans mon esprit Celle du drap imbibé de sang sur le canapé. La colonne vertébrale de Mme Reynolds brillant à la lumière du soleil.

Je regagnai ma voiture. Si torturer Evans pouvait sauver la vie d'une autre famille, ça en valait la peine. Si ça devait m'épargner la vision d'un autre gamin aux intestins arrachés, j'étais prête à rosser Evans à coups de batte de base-ball. Ou à le laisser me casser la figure.

Chapitre 16

Dans mon rêve, j'étais encore petite fille. Tout l'avant de la voiture avait été enfoncé par un autre véhicule. On eût dit du papier à découpage brillant froissé par une main enfantine. La portière était ouverte.

Je rampai à l'intérieur. Il y avait une tache sombre sur la housse beige. Pas très grande. Je l'effleurai d'un doigt hésitant.

Un liquide poisseux, rouge foncé. La première fois que je voyais du sang. Je levai les yeux vers le pare-brise. Il était fendu en étoile à l'endroit où la tête de ma mère l'avait percuté. Elle avait été éjectée sur le bord de la route. C'était pour ça qu'il n'y avait pas beaucoup de sang sur son siège.

J'observai le sang frais sur mon doigt. Dans la réalité, il était déjà sec quand je l'avais trouvé. Mais dans mes rêves, il était toujours frais.

Cette fois, en plus, il y avait une odeur de chair pourrie. Quelque chose clochait. Je réalisai que l'odeur ne faisait pas partie de mon rêve. Elle était réelle.

Je me réveillai en sursaut et sondai l'obscurité, le cœur battant la chamade. Ma main se tendit vers le Browning logé dans sa résidence secondaire : un étui attaché au montant de mon lit. La fermeté et le poids du métal me réconfortèrent. Je m'assis dos à la tête du lit, pointant le flingue devant moi.

Le clair de lune entra par la fente des rideaux, découpant une silhouette masculine. L'intrus ne réagit pas. Il avança en traînant les pieds sur la moquette. Il avait dérangé la collection de pingouins en peluche disposée sous le bord de la fenêtre. Certains avaient basculé sur le sol, et il semblait incapable de lever les pieds pour les enjamber. Il se déplaçait avec autant de difficulté et de lenteur que s'il avait eu de l'eau jusqu'à la poitrine.

Sans le quitter des yeux, je tendis ma main libre vers l'interrupteur de ma lampe de chevet. Je n'avais pas fini de cligner des yeux à cause de la lumière quand je sus à qui j'avais affaire.

Un zombie.

Et un énorme, par-dessus le marché. Des épaules musclées,

aussi larges que la porte d'une grange. Des mains comme des battoirs. Un de ses yeux était plus desséché qu'un pruneau. L'autre me fixait sans cruauté ni excitation. Un vide à qui Dominga Salvador avait donné un but. Et j'aurais parié que je savais lequel.

C'était son zombie. Je ne pouvais pas le repousser, ni lui donner un ordre tant qu'il n'aurait pas rempli la mission affectée par la Señora. Après m'avoir tuée, il redeviendrait aussi docile qu'un chiot.

Après m'avoir tuée.

Je n'allais pas attendre là sans rien faire.

Mon Browning était chargé de balles dum-dum Glazer en argent, qui font des trous si gros qu'il suffit de toucher sa cible quelque part dans le tronc pour être certain de la buter. À condition que la cible soit vivante et qu'elle ait besoin de tous ses organes pour le rester.

Mon visiteur ne semblait pas pressé. Il piétinait les pingouins en peluche avec la détermination aveugle des morts. Les zombies n'ont pas une force surnaturelle, mais ils n'en économisent pas une once. N'importe quel humain peut réussir un exploit une fois dans sa vie. Se déchirer un muscle, s'arracher un ligament, se briser la colonne vertébrale, même soulever une voiture pour sauver un être cher. Les inhibiteurs de notre cerveau nous empêchent de nous détruire. Les zombies n'en ont plus. Celui-là me taillerait en pièces quel que soit le prix à payer.

Mais si Dominga avait réellement voulu me tuer, elle m'aurait envoyé un zombie moins décrépît. Mon visiteur était dans un sale état. Avec un peu de chance, je réussirais à le contourner et à atteindre la porte de ma chambre. Avec un peu de chance...

Je calai la crosse du flingue dans ma main gauche et refermai la droite autour, l'index sur la détente.

L'explosion eut une puissance incroyable dans la petite pièce. Le zombie eut un soubresaut et vacilla. Son bras droit se détacha au milieu d'une pluie de fragments de chair et d'os. Pas de sang. Il était mort depuis trop longtemps pour ça.

Il continua à avancer.

Je visai son autre bras. Retiens ton souffle. Appuie sur la détente.

Je l'atteignis au coude. Son avant-bras tomba sur le sol et rampa vers moi.

C'est le problème avec les zombies. On les taille en pièces et on ne réussit qu'à multiplier les cibles.

Le genou droit. Son tibia ne se détacha pas complètement, mais il s'effondra, roula sur lui-même et tenta de se relever sur sa jambe valide. Un liquide sombre suintait de la plaie. L'odeur était atroce.

Je me levai et contournai le zombie pour me retrouver derrière lui. Il sentit que j'avais bougé et voulus se tourner vers moi. Ses avant-bras eurent plus de succès ; ils s'aidaient de leurs mains pour se déplacer sur la moquette. Je visai et pulvérisai l'autre jambe de mon agresseur, quasiment à bout portant. Des morceaux de chair tombèrent sur mes pingouins. Et merde !

Les bras avaient presque atteint mes pieds nus. Je tirai deux balles. Les mains explosèrent. Mais les moignons continuèrent à s'agiter en essayant de me saisir.

Un bruissement de tissu. Un déplacement d'air derrière moi. Je me tenais dos à la porte grande ouverte. Je fis volte-face et compris aussitôt qu'il était trop tard.

Des bras me ceinturèrent et me plaquèrent contre une poitrine massive. Des doigts me saisirent le poignet droit et me forcèrent à plier le coude pour m'empêcher d'utiliser le Browning. Je détournai la tête pour protéger mon visage et mon cou.

Des dents s'enfoncèrent dans mon épaule. Je hurlai comme une possédée.

S'il continuait à me serrer ainsi il pulvériserait ma cage thoracique. Par chance, les dents qui déchiraient ma chair n'étaient pas des crocs de vampire. Ça faisait mal, mais je m'en remettrais. Si je survivais.

Le canon de mon flingue était coincé contre l'épaule de mon agresseur. J'appuyai sur la détente. Je sentis la créature reculer et j'en profitai pour me dégager, son bras droit, qui faisait désormais cavalier seul, toujours agrippé au mien.

Debout sur le seuil de ma chambre, j'examinai mon agresseur. Encore un zombie. Un mâle blanc d'un mètre quatre-vingts à vue de nez, bâti comme un joueur de football américain. Et tout juste sorti de la tombe, puisque du sang maculait son épaule.

Ses doigts me serrèrent plus fort. Je savais qu'ils ne réussiraient pas à me broyer les os, mais je ne pouvais pas leur faire lâcher prise. Je n'avais pas le temps.

Le zombie chargea, son unique bras tendu devant lui. Je levai mon flingue à deux mains, pendant que son autre bras luttait contre moi comme s'il était encore relié à son cerveau.

Je tirai deux balles coup sur coup. Le zombie trébucha et s'écroula. Mais il était trop tard. Trop près. Il m'entraîna dans sa chute.

Je m'étais sous lui. J'avais réussi à garder les bras en l'air, mais son poids m'immobilisait. Du sang brillait sur ses lèvres. Je tirai à bout portant en fermant les yeux. Parce que je ne voulais pas voir ça, mais surtout pour ne pas prendre de morceaux d'os dans l'œil.

Quand je rouvris les paupières, il ne restait de sa tête qu'un

bout de mâchoire. La main encore attachée à son corps essayait de me saisir à la gorge. A cause de son autre main, je n'arrivais pas à mettre mon bras en position pour lui tirer dessus.

J'entendis quelque chose glisser vers moi et je me tordis le cou pour regarder. Le tronc du premier zombie rampait dans ma direction, la bouche grande ouverte. C'était tout ce qui lui restait pour me faire mal.

Je criai et me tournai vers le mort-vivant qui me plaquait à terre. J'écartai le bras qui lui appartenait encore et lui tendis celui qu'il venait de perdre. Il l'agrippa. Sans doute avait-il un peu de mal à réfléchir, privé de cerveau.

Je sentis les doigts relâcher leur prise. Le bras détaché éclata comme un melon trop mûr sous la pression. Mais le tronc du premier zombie se rapprochait.

— Oh mon Dieu !

— Police ! Sortez les mains en l'air ! cria une voix masculine dans le couloir.

Tant pis pour mon image de marque.

— À l'aide ! m'époumonai-je.

— Mademoiselle, que se passe-t-il ?

Tordant le cou, je me retrouvai face au premier zombie et fourrai le canon du Browning dans sa bouche ouverte. Il referma les dents dessus, et je pressai la détente.

La silhouette d'un flic se découpa dans l'encadrement de la porte. Des cheveux bruns bouclés virant au gris, une moustache, un flingue à la main...

— Doux Jésus ! souffla-t-il.

Le second zombie lâcha son bras droit en bouillie et tendit l'autre vers moi. Le flic le saisit par la ceinture et le força à se relever. Je reculai en rampant sur les coudes.

— Fais-la sortir d'ici !

Son équipier avança. Il me prit par le bras droit pour m'aider à me relever. Évidemment, le Browning vint avec.

En principe, la première chose que fait un flic dans ces cas-là est de vous forcer à lâcher votre flingue. Dans la confusion, il est souvent difficile de distinguer l'agresseur de l'agressé. Du moment qu'on est armé, on peut très bien être le méchant. Sur le terrain, le principe de la présomption d'innocence ne s'applique pas.

Le flic me prit mon flingue et je le laissai faire. Je connaissais la chanson.

Une détonation retentit derrière nous. Je sursautai. Lui aussi. Il avait à peu près le même âge que moi mais, à cet instant, je me sentis vieille d'un bon millier d'années.

Nous pivotâmes en même temps pour voir son coéquipier tirer

une deuxième fois sur le zombie, qui lui avait échappé et titubait mais ne tombait pas.

— Viens ici, Brady ! appela-t-il.

Le jeune flic dégaina son arme et vida son chargeur sur le zombie. Un roulement de tonnerre emplit ma chambre, jusqu'à ce que mes oreilles bourdonnent et que l'odeur de la poudre manque de m'étouffer. Des impacts de balles fleurirent sur les murs. Mais le zombie était toujours debout.

Les policiers ne chargent pas leur flingue avec les mêmes balles que moi. La plupart du temps, ils ont affaire à des criminels humains, et les autorités n'aiment pas beaucoup qu'on arrache la jambe d'un péquin juste parce qu'il a tiré le premier. Les voyous peuvent bien essayer de tuer les flics, mais pas l'inverse. Allez comprendre.

Bref, mes sauveurs avaient des balles normales. Peut-être plaquées argent, mais rien qui suffise à arrêter un zombie.

Ils étaient acculés !

L'un enclencha un nouveau chargeur pendant que l'autre continuait à tirer. La créature tituba, griffant l'air de son bras unique. Elle me cherchait encore.

— J'ai des balles dum-dum Glazer dans mon Browning. Servez-vous-en.

— Brady, je t'avais demandé de la faire sortir, grommela le premier flic.

— Tu avais besoin d'aide !

— Fais sortir la civile !

Une civile, moi ?

Brady n'insista pas. Il recula vers moi, flingue pointé devant lui.

— Venez, mademoiselle.

— Rendez-moi mon arme. Il secoua la tête.

— Je travaille avec la Brigade d'Investigations sur-naturelles.

C'était la stricte vérité. Mais j'espérais qu'il supposerait du coup que j'étais flic.

Il était jeune. Il supposa. Et me rendit mon Browning.

— Merci.

Je m'approchai de son coéquipier.

— Je bosse avec la BIS.

Il me jeta un coup d'œil sans cesser de viser le zombie.

— Dans ce cas, faites quelque chose.

Quelqu'un avait allumé dans le couloir. Ravi que plus personne ne lui tire dessus, le zombie se carapata dans le salon. Je le suivis.

Il était en meilleur état que son copain, bien qu'amputé de la tête et d'un bras. J'aurais du mal à le détruire, mais ça ne m'empêchait pas de le neutraliser. Je tirai dans sa jambe gauche déjà

blessée.

Le membre céda sous lui. Il tenta de ramper sur la moquette en utilisant son unique bras. Je lui logeai deux balles supplémentaires dans l'autre jambe. Combien m'en restait-il ? Une ? Deux ? Zéro ?

Je me sentais un digne émule de l'inspecteur Harry, mais ce vilain-là se moquait de savoir combien de balles il me restait. Impressionner un mort n'est pas de la tarte !

Il continuait à se traîner malgré ses jambes endommagées. Je visai sa main restante et tirai ; elle explosa, fleur écarlate sur la moquette blanche. Le zombie ne s'arrêta pas pour autant, prenant appui sur son moignon.

J'appuyai sur la détente, mais la gâchette cliqueta dans le vide. Et merde !

Je reculai lentement. Le zombie me suivit.

Le flic le plus âgé le saisit par les chevilles et voulut le tirer en arrière. La jambe gauche de la créature glissa hors de son pantalon et lui resta dans les mains. Il jura en la lâchant et elle se tortillait comme un serpent.

Le zombie mutilé n'abandonnait pas. Il continuerait à essayer de me tuer jusqu'à ce qu'on l'incinère ou que Dominga Salvador change d'avis.

D'autres flics entrèrent dans la pièce et se jetèrent sur lui comme une nuée de vautours sur une carcasse. Il se débattit pour se libérer et accomplir sa mission coûte que coûte.

Mais les flics étaient trop nombreux. Ils le maintiendraient à terre jusqu'à l'arrivée des exterminateurs.

Au début, la police avait essayé d'emmener les zombies qu'elle capturait dans un laboratoire pour faire des tests, mais des petits morceaux n'arrêtaient pas de s'échapper et de se dissimuler dans les endroits les plus incongrus. Au grand soulagement des ambulanciers et des médecins légistes, il avait été décidé que tous les spécimens seraient achevés avant le transport. Dommage : le feu avait une vilaine tendance à faire disparaître les preuves.

Je me tenais un peu à l'écart de la mêlée. Les flics semblaient m'avoir oubliée. Tant mieux, parce que j'avais eu ma dose pour ce soir.

Je m'avisai soudain que je ne portais qu'un maxi tee-shirt imbibé de sang qui me collait à la peau. Je passai dans la chambre pour prendre un bas de jogging, mais le spectacle macabre qui m'attendait me fit changer d'avis.

Le premier zombie, maintenant semblable à un insecte dont on aurait arraché toutes les pattes, continuait à s'agiter sur le sol.

Dominga Salvador avait essayé de me tuer. Elle m'avait envoyé deux zombies, dont un tout neuf. Nous avons échangé des menaces,

mais pourquoi en arriver là ? Légalement, je ne pouvais rien faire contre elle, et elle le savait.

Peut-être avait-elle quelque chose à cacher. Elle m'avait donné sa parole qu'elle n'était pour rien dans l'affaire du zombie tueur, mais elle avait pu mentir. À moins qu'elle essaie de protéger le véritable coupable. Sinon, pourquoi attenter à ma vie le lendemain de notre conversation ?

Et si le zombie tueur était une expérience qui avait mal tourné ? S'il lui avait échappé ?

Mais oui, bien sûr ! C'était forcément ça. La Señora était une femme maléfique, pas une psychopathe sans cervelle.

Elle n'aurait pas commis un tel massacre sans raison, fût-ce indirectement.

La grande prêtresse vaudou avait fait une boulette royale. Ça devait l'agacer davantage que le sort des victimes ou qu'une accusation de meurtre. Elle voulait protéger sa réputation.

Derrière les restes ensanglantés et nauséabonds du zombie, j'aperçus mes pauvres pingouins couverts de morceaux de cervelle. J'espérai que le monsieur du pressing pourrait faire quelque chose pour eux. Il me rendait toujours mes tailleurs dans un état impeccable.

Les balles dum-dum Glazer ne traversent pas les murs. Une des raisons pour lesquelles je les adore, car je ne risque pas de tuer un voisin par accident. En revanche, celles des flics avaient criblé la tapisserie de petits trous ronds.

Personne ne m'avait jamais attaquée chez moi. Pas comme ça. Ça aurait dû être interdit. Mais les méchants se fichent des règles. C'est pour ça qu'on les appelle des « méchants ».

Je savais qui avait relevé le zombie. Restait plus qu'à le prouver.

Je commençais à m'habituer à la puanteur qui s'était répandue dans l'appartement. Manque de bol, je l'avais décoré tout en blanc. Tapisseries, moquette, canapé, chaises... Dessus, les taches ressortaient comme des blessures béantes. J'étais bonne pour changer les meubles et appeler des ouvriers.

Je ne suis pas rancunière, mais dès que j'aurais la preuve que c'était bien la faute de Dominga, j'allais lui rendre la monnaie de sa pièce. Avec les intérêts.

Un cri de frustration me nouait la gorge et des larmes me picotaient les yeux. Pousser des hurlements hystériques ou pleurer ? Pleurer. Ça passerait plus inaperçu.

Les ambulanciers arrivèrent. Une petite Noire de mon âge approcha de moi.

— Venez, ma chérie. Il faut que nous vous examinions, dit-elle, me prenant par le bras pour m'éloigner du carnage.

J'étais tellement déboussolée que je ne relevai pas le « ma chérie ». J'avais envie de poser ma tête sur les genoux de quelqu'un pour me faire consoler. Mais personne ne me le proposait.

— Je veux voir si vous faites une hémorragie avant de vous emmener.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas mon sang.

Ma voix me semblait étouffée, comme lointaine. J'étais encore sous le choc. D'habitude, je tiens mieux le coup que ça.

— J'ai juste une morsure à l'épaule.

La femme me dévisagea, l'air incrédule. On ne pouvait pas l'en blâmer. J'étais couverte de sang de la tête aux pieds ; normal quelle croie qu'une partie au moins m'appartenait. Elle ne pouvait pas savoir qu'elle avait affaire à une grande exterminatrice de vampires et réanimatrice de cadavres.

Des larmes me brûlaient les paupières. Mes pingouins étaient tout couverts de sang. Je me fichais de la tapisserie et de la moquette, mais je collectionnais ces fichues peluches depuis des années.

Je laissai les ambulanciers m'emmener. Des larmes coulaient sur mes joues. Je ne pleurais pas : j'avais juste les yeux qui coulaient. Parce qu'il y avait des morceaux de zombies sur mes jouets.

Doux Jésus !

Chapitre 17

J'étais allée suffisamment de fois sur les lieux d'un crime pour savoir à quoi m'attendre. C'était comme une pièce que je connaissais par cœur et dont je pouvais réciter chaque réplique. Mais cette fois, ça s'était passé chez moi.

Il était stupide de me sentir offensée parce que Dominga Salvador m'avait attaquée dans mon appartement. Pourtant, elle avait enfreint une règle dont je n'avais pas conscience jusque-là. Le gentil dans sa maison tu n'attaqueras point ! Le onzième commandement. Je la clouerais à un arbre pour lui apprendre. Ouais, bien sûr. Avec quelle armée ? La police, peut-être ?

Le vent chaud agitait les rideaux du salon. Les vitres avaient été brisées dans la fusillade. Je me réjouissais d'avoir signé un bail de deux ans : au moins, le proprio ne pourrait pas me foutre dehors.

Dolph était assis en face de moi, à la table de la cuisine. Il prenait tant de place que la pièce semblait rétrécir autour de lui. Ou peut-être était-ce moi qui me sentais minuscule, cette nuit.

Ce matin, déjà ?

Je consultai ma montre. Une tache noire dissimulait le cadran. Je ne pouvais pas lire l'heure. Il allait falloir gratter ce truc.

Je fourrai mon bras sous la couverture que les ambulanciers m'avaient laissée. Ma peau était glacée. Même mes fantasmes de vengeance n'arrivaient pas à me réchauffer. Plus tard. Pour l'instant, je m'estimais déjà heureuse d'être en vie.

— Alors, Anita, que s'est-il passé ?

J'examinai le salon. Il était presque vide. Les exterminateurs avaient descendu les zombies sur le trottoir pour les carboniser. Tout le quartier était sorti pour voir ça. Un vrai spectacle familial.

— Je pourrais changer de fringues avant de faire ma déposition ?

Dolph me regarda un moment, puis il hocha la tête.

— Merci.

Je me levai en serrant frileusement la couverture autour de moi et en prenant garde à ne pas marcher sur les coins. Je m'étais assez ridiculisée pour la soirée.

— Garde le tee-shirt comme preuve, me lança Dolph.

— Pas de problème, répondis-je sans me retourner.

Les flics avaient étendu des draps sur les plus grosses taches pour ne pas laisser d'empreintes sanglantes dans tout l'immeuble. Sympa de leur part.

Ma chambre puait le cadavre en décomposition et la mort. Je n'arriverais jamais à dormir là-dedans.

Je mourais d'envie de prendre une douche, mais je ne voulais pas faire attendre Dolph. Je sortis un jean, des chaussettes et un tee-shirt propre et emportai le tout dans la salle de bains. La porte fermée, on sentait à peine l'odeur, et rien n'avait été abîmé à l'intérieur. De quoi croire que j'avais rêvé les dernières heures.

Je laissai tomber la couverture et enlevai mon tee-shirt. Un épais bandage couvrait l'endroit où le zombie m'avait mordu. J'avais eu de la chance qu'il ne m'arrache pas un bout de chair. Les ambulanciers m'avaient conseillé un rappel de tétanos. Les zombies ne se « reproduisent » pas par morsure, mais la plaie peut toujours s'infecter.

J'avais du sang séché sur les bras et sur les jambes, mais je ne pris pas la peine de me laver les mains. Je me doucherais plus tard.

Le tee-shirt propre m'arrivait presque aux genoux. Il y avait une caricature de Conan Doyle sur le devant. Le détective regardait à travers une loupe qui lui agrandissait démesurément l'œil. Je me contemplai dans le miroir. Le vêtement doux et tiède et réconfortant.

L'autre tee-shirt était foutu. Mais j'arriverais peut-être à sauver mes pingouins. Je fis couler de l'eau froide dans la baignoire. Ça marchait pour les vêtements, alors pourquoi pas pour les peluches ?

Je retournai dans la chambre pour prendre une paire de baskets sous mon lit. Aucune envie de marcher en chaussettes sur une tache de sang plus ou moins sec ! Les chaussures sont faites pour ça. Le créateur des Nike n'a sans doute pas prévu que ses clients s'en serviraient pour piétiner du sang de zombie. Mais il est difficile de penser à tout.

Deux pingouins avaient pris une teinte brunâtre. Je les portai dans la salle de bains et les mis dans la baignoire. Puis je les maintins sous l'eau assez longtemps pour qu'ils soient imbibés et restent submergés. Enfin, je refermai le robinet.

Mes mains étaient plus propres. En revanche, l'eau était déjà rougie. Si j'arrivais à sauver ces deux-là, je pourrais secourir tous les autres.

Je m'essuyai les mains sur une serviette. Pas la peine d'en foutre partout.

Sigmund, le pingouin avec qui je dors parfois, avait à peine reçu quelques gouttes sur son doux ventre blanc. Maigre consolation.

Un instant, je fus tentée de le glisser sous mon bras pour m'y accrocher pendant que je ferais ma déposition. Dolph ne cafterait pas.

Zerbrowski observait l'aquarium.

— Les plus gros poissons rouges que j'aie jamais vus, me dit-il. De quoi faire un bon repas.

— Fiche-leur la paix, Zerbrowski !

— Compris ! Pas la peine de t'énerver.

Dolph m'attendait dans la cuisine, les mains croisées devant lui et l'air impassible. S'il était ému que j'aie failli casser ma pipe ce soir, il n'en laissait rien paraître. Mais il n'est jamais très démonstratif. Sauf quand des civils se font massacrer, comme dans le cas qui nous préoccupait actuellement.

— Tu veux du café ? proposai-je.

— Volontiers.

— Moi aussi, annonça Zerbrowski en s'appuyant contre le chambranle de la porte.

— Qu'est-ce qu'on dit ? Moi aussi... ?

— Moi aussi, s'il te plaît.

Je sortis un paquet de colombien du frigo.

— Tu gardes ton café au frais ? s'étonna Zerbrowski. Tu as déjà bu du vrai café ?

— Je n'achète que de l'instantané. Je secouai la tête.

— Barbare !

— Si vous avez fini de vous balancer des vanes, on pourrait peut-être prendre la déposition d'Anita ? proposa Dolph.

Je leur souris à tous les deux. J'étais contente qu'ils soient là. Si voir Zerbrowski me réjouissait, je devais être encore plus secouée que je ne l'avais cru.

— J'étais en train de dormir sans embêter personne quand je me suis réveillée en sursaut. Un zombie venait d'entrer dans ma chambre.

Je mesurai trois doses de grains et les versai dans le moulin à café.

— Qu'est-ce qui t'a réveillée ? demanda Dolph.

J'appuyai sur le bouton. Un riche arôme de café emplît l'air.

— J'ai senti le zombie.

— Explique-toi.

— Je faisais un cauchemar, et j'ai senti une odeur de décomposition qui ne collait pas avec le reste. Ça m'a réveillée.

— Et ensuite ?

Il griffonnait déjà sur son cher calepin.

En préparant le café avec des gestes minutieux, je lui racontai tout y compris mes soupçons à l'égard de la Señora. Quand j'eus terminé, l'odeur de café avait presque dissipé la puanteur laissée par

les zombies.

— Donc, tu crois que Dominga Salvador est notre coupable ?

— Oui.

— Peux-tu le prouver ?

— Pas pour le moment.

Il prit une inspiration et ferma les yeux.

— Génial.

— Le café a l'air prêt, dit Zerbrowski. Il s'était assis par terre, dos à la porte. Je me levai et nous servis.

— Si vous voulez du sucre ou de la crème, faites comme chez vous.

Je posai le sucrier et un petit bidon de crème sur le plan de travail. Zerbrowski prit des deux. Dolph buvait son café noir, comme moi. Mais ce soir, j'avais envie de l'adoucir avec un peu de crème.

— Si tu pouvais fouiller sa maison, tu crois que tu trouverais quelque chose ? demanda Dolph.

— Quelque chose, sûrement. Mais une preuve que c'est elle qui a relevé le zombie tueur... (Je secouai la tête.) À mon avis, elle a dû les détruire.

— Tu ne crains pas quelle s'attaque de nouveau à toi ? demanda Zerbrowski en soufflant sur son café.

— Sans blague ? Bien sûr que si. Cela dit, je me demande comment les deux morts-vivants de ce soir se sont introduits dans mon appartement.

— Quelqu'un a crochété la serrure, dit Dolph. Tu crois que ça pourrait être eux ?

— Non. Ils auraient plutôt arraché la porte de ses gonds. De toute façon, ils n'ont pas les aptitudes motrices nécessaires. Pas assez de dextérité.

— Donc, quelqu'un leur a ouvert la porte et les a laissés entrer.

— On dirait.

— Une idée sur son identité ?

— Un des gardes du corps de Dominga, sans doute. Son petit-fils Antonio, ou peut-être Enzo. Plutôt Enzo.

— Pourquoi pas l'autre ?

— Parce que si Antonio avait fait entrer les zombies, il serait resté pour regarder. C'est ce genre de type. Enzo est moins pervers. Il se serait contenté d'obéir aux ordres.

— La hiérarchie veut qu'on résolve cette affaire au plus vite. Je crois pouvoir nous dégoter un mandat de perquisition dans les quarante-huit heures.

— Il peut se passer beaucoup de choses en deux jours.

— Mais nous n'avons aucune preuve. À part ton pressentiment.

— Dominga est mêlée à cette histoire. Je ne sais pas pourquoi,

et j'ignore comment elle a pu perdre le contrôle d'un de ses zombies, mais je suis persuadée qu'elle trempe dans ce truc.

— Je vais réclamer le mandat.

— Un de nos frères en bleu raconte que tu t'es fait passer pour un flic, lança Zerbrowski.

— Je lui ai dit que j'étais avec vous, rectifiai-je. Je n'ai jamais prétendu que j'étais flic.

— Mouais, fit-il.

— Tu seras en sécurité jusqu'à demain ? demanda Dolph.

— Je pense. La Señora ne veut pas se faire remarquer par les autorités. La justice traite les sorcières renégates de la même façon que les vampires. C'est la peine de mort assurée.

— Parce que les gens ont trop peur d'elles ?

— Parce que certaines peuvent passer entre les barreaux.

— Et les prêtresses vaudou ? demanda Zerbrowski.

Je secouai la tête.

— Je ne veux pas le savoir.

— On ferait mieux d'y aller, dit Dolph. Tâche de dormir un peu.

Il laissa son mug vide sur la table. Zerbrowski n'avait pas fini le sien, mais il le suivit quand même. Je les raccompagnai jusqu'à la porte.

— Je t'appellerai dès que j'aurai le mandat.

— Tu pourrais t'arranger pour que je voie les effets personnels de Peter Burke ?

— Pourquoi ?

— Il existe deux façons de perdre le contrôle d'un zombie. La première consiste à ne pas savoir ce qu'on fabrique et surestimer ses pouvoirs. Concernant Dominga, nous pouvons écarter cette hypothèse. La seconde, c'est une interférence extérieure. John Burke est assez puissant pour avoir fait ça. Par défi, qui sait ? Si je l'aide, il laissera peut-être échapper quelque chose.

— Tu t'es déjà mis Dominga Salvador à dos. Ça ne te suffit pas pour la semaine ?

— C'est assez pour une vie entière ! Mais ça m'occupera en attendant le mandat.

— Je vais voir ce que je peux faire. Fixe rendez-vous à M. Burke demain dans la journée, puis appelle-moi.

— Compris. Il s'arrêta sur le seuil.

— Et fais gaffe à toi.

— Toujours.

— Au fait... jolis pingouins.

Zerbrowski suivit Dolph dans le couloir. Je savais que toute la brigade ne tarderait pas à être au courant. Il leur révélerait mon plus

noir secret : je collectionnais les pingouins en peluche. Pas d'illusion à se faire là-dessus.

Avec Zerbrowski, je ne risquais pas d'avoir de mauvaise surprise, puisque je m'attendais toujours au pire.

Chapitre 18

Les peluches ne sont pas faites pour être trempées. Les deux que j'avais plongées dans ma baignoire étaient foutues. Avec du détachant, peut-être ? L'odeur était tenace et semblait permanente. Je laissai un message urgent sur le répondeur du monsieur du pressing en m'abstenant de lui donner des détails, de peur de l'effrayer.

Puis je préparai un sac pour la nuit. Deux tenues de rechange, un pingouin à l'estomac fraîchement nettoyé, plus le dossier sur Harold Gaynor. J'emportai également mes deux flingues : le Firestar glissé à l'arrière de ma ceinture, et le Browning dans son holster, dissimulé par un coupe-vent aux poches bourrées de chargeurs supplémentaires. En tout, ça faisait vingt-deux balles prêtes à tirer. Vingt-deux balles. Alors, pourquoi ne me sentais-je pas en sécurité ?

Contrairement à la plupart des morts-vivants, les zombies supportent la lumière du soleil. Ils n'en raffolent pas, mais elle ne leur fait pas de mal. Dominga avait tout loisir de m'en envoyer un en pleine journée. Elle ne pourrait pas le relever de jour mais, si elle calculait bien son coup, il suffirait de conduire la cérémonie la nuit précédente. Une prêtresse vaudou avec le sens de l'organisation. Ce serait bien ma veine !

Je ne croyais pas vraiment que Dominga avait prévu des zombies de rechange. Mais ça ne m'empêchait pas de psychoter. Dans mon boulot, paranoïa est synonyme de longévité.

Je sortis dans le couloir silencieux, regardant à gauche et à droite comme avant de traverser la rue. Rien. Pas de cadavres ambulants en embuscade. On n'entendait que le souffle de la clim.

J'étais rentrée chez moi à l'aube assez souvent pour reconnaître cette qualité de silence. Je savais que le soleil ne tarderait pas à se lever. Pas parce que j'avais consulté ma montre ou jeté un coup d'œil par la fenêtre, mais grâce à l'instinct hérité de mes lointains ancêtres, qui se planquaient dans leur caverne, priant pour le retour de la lumière.

La plupart des gens ont peur du noir. Même s'ils ne savent pas pourquoi. Moi, je relève les morts et j'ai déjà tué une douzaine de vampires. Je sais pourquoi j'ai peur du noir. Nous sommes censés redouter l'inconnu, mais l'ignorance est mère de la félicité quand la

connaissance est si terrifiante.

Je savais ce qui me serait arrivé si j'avais été un peu plus lente pendant ma confrontation avec les deux intrus. Ou si j'avais visé moins bien.

Deux ans plus tôt, on avait déploré une série de trois meurtres. Rien ne les reliait, sinon la façon dont les victimes étaient mortes. Démembrées par des zombies. Pas dévorées : les zombies normaux ne mangent pas de chair humaine. Il leur suffit de mordre de temps en temps.

Un des cadavres avait la gorge déchiquetée, mais c'était accidentel. Son agresseur avait dû planter ses dents à l'endroit le plus accessible. En général, ils se contentent de tailler leurs victimes en pièces, comme les enfants qui arrachent les pattes des mouches pour s'amuser.

Relevez un zombie pour en faire l'arme d'un crime, et c'est la peine de mort assurée. La justice est rapide à la détente depuis quelques années. On ne fait plus beaucoup dans le laxisme. Surtout pour les crimes surnaturels. De nos jours, on ne brûle plus les sorcières : on les électrocute.

Si je pouvais dénicher une preuve, les autorités se chargeraient d'éliminer Dominga Salvador pour moi. Et John Burke en plus, s'il avait délibérément transformé un zombie en psychopathe. Mais le problème, avec les crimes surnaturels, c'est de trouver des preuves irréfutables.

La plupart des jurés n'y connaissent rien en sorts et en incantations. Moi non plus, d'ailleurs. Mais j'essaie de les édifier au sujet des zombies et des vampires. L'expérience m'a appris à faire simple, et à ne pas lésiner sur les détails sanglants. Les jurés apprécient les témoignages excitants, ou ceux qui fendent le cœur.

Le parking était plongé dans le noir. Quelques étoiles scintillaient encore, mais elles s'éteignaient l'une après l'autre comme des bougies par un soir de grand vent. Je sentais le goût de l'aube sur ma langue. Au cours des quatre dernières années, à force de traquer des vampires, j'avais acquis une conscience aigüe de l'heure. Et des cauchemars beaucoup plus variés. On n'a rien sans rien.

Il était un peu plus de 5 heures quand je montai dans ma voiture et partis pour l'hôtel le plus proche. Impossible de dormir dans mon appartement jusqu'à ce que l'équipe de nettoyage ait éliminé l'odeur. Si elle y arrivait. Dans le cas contraire, mon proprio serait très mécontent. J'allais devoir faire changer les vitres et boucher les trous dans les murs. Pourvu que mon bail ne puisse pas être révoqué devant un tribunal...

À l'est, les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon. Beaucoup de gens croient l'aube aussi colorée que le coucher du soleil,

mais sa première manifestation n'est jamais qu'une absence de nuit. Une non-couleur.

Je dépassai un motel sans m'arrêter. Je ne voulais pas d'un bungalow isolé. Le *Stouffer Concourse* n'était pas bon marché, mais si un zombie voulait m'y retrouver, il serait forcé de prendre l'ascenseur. De plus, le service d'étage fonctionnait toute la nuit, et j'avais salement besoin d'un café.

Le réceptionniste écarquilla les yeux en me voyant, mais s'abstint poliment de tout commentaire. Il y avait un miroir dans l'ascenseur, et comme je n'avais rien d'autre à faire que contempler mon reflet le temps d'atteindre mon étage... J'avais du sang séché plein les cheveux, une traînée descendant jusque dans mon cou. Dans ma salle de bains, je ne l'avais pas remarquée.

Mais ce n'était pas ça qui avait provoqué la stupéfaction du réceptionniste. Mon visage était d'une pâleur mortelle. Blanc comme un linge. Mes yeux marron, qui avaient viré au noir, étaient écarquillés et comme hantés. J'avais l'air surpris d'être encore en vie. Le choc ne s'était pas tout à fait dissipé. Même s'il me semblait m'être reprise, mon visage trahissait la vérité. Je ne réussirais sans doute pas à dormir. Tant pis ; j'en profiterais pour lire le dossier sur Harold Gaynor.

Il y avait deux lits jumeaux dans la chambre, soit un de plus que nécessaire. Je sortis des vêtements propres, rangeai le Firestar dans le tiroir de la table de nuit et emmenai le Browning avec moi dans la salle de bains. Si je ne réglais pas la douche sur la puissance maximale, je pourrais accrocher mon holster au porte-serviettes, à l'intérieur de la cabine, et il ne serait pas mouillé. De plus, l'humidité n'abîme pas la plupart des flingues modernes, pourvu qu'on les nettoie après. Beaucoup fonctionnent même sous l'eau.

J'appelai le service d'étage et commandai du café, du sucre et de la crème. L'employé me demanda si je voulais du déca. Ce que ça peut m'énerver ! Comme quand les serveurs proposent du Coca light à la place du normal. Ils ne font jamais ça avec les clients masculins, même ceux qui ont un paquet de kilos à perdre. La caféine ne m'empêche pas de dormir comme un bébé, elle ne me rend pas nerveuse, et elle a tellement meilleur goût !

Je leur demandai de laisser le plateau devant ma porte et de mettre ça sur ma note. De toute façon, je leur avais donné mon numéro de carte bleue.

Je raccrochai et coinçai une chaise sous la poignée de la porte. Si quelqu'un essayait d'entrer pendant que je prenais ma douche, je l'entendrais. Pour plus de sécurité, je verrouillai la salle de bains. Avec mon flingue à portée de main, je ne pouvais pas être davantage en sécurité.

Je me sens toujours vulnérable quand je suis nue. On peut me traiter de mère la pudeur, mais je préfère affronter les méchants avec des fringues sur le dos.

Le sang séché me faisait comme des taches de léopard sur le corps. Je baissai les yeux : l'eau qui s'écoulait par la bonde était rosâtre. Le bandage de mon épaule me gênait, mais je me lavai quand même les cheveux avec la petite bouteille de shampoing. La dernière eau de rinçage imbiba la gaze. La douleur était aiguë et persistante. Il fallait que je pense au rappel de tétanos.

Je me frottai avec un gant et un savon miniature. Quand je m'estimai propre, je restai immobile sous le jet brûlant et laissai l'eau couler le long de mon dos pour me détendre.

Et si je ne trouvais aucune preuve chez Dominga ? Elle essaierait encore de me tuer. Sa réputation était en jeu. J'avais massacré ses deux premiers zombies avec l'aide de la police. Elle considérerait ça comme une insulte.

La Señora avait relevé un zombie, qui s'était soustrait à son contrôle. Elle préférait que des innocents se fassent massacrer plutôt que d'admettre son erreur. Et me tuer plutôt que de me voir l'incriminer. Salope rancunière !

Il fallait que je l'arrête. Si la perquisition ne donnait rien, je devrais trouver un autre moyen. Elle m'avait fait comprendre que ce serait elle ou moi, et je voulais que ce soit elle. Quitte à m'en assurer personnellement.

Je rouvris les yeux et fermai le robinet. Je ne voulais plus penser à ça. J'envisageais un meurtre, et même si c'était de l'autodéfense, je doutais de pouvoir en convaincre un jury.

Je désirais beaucoup de choses. Que Dominga disparaisse de ma vie. Conserver la vie en question, et ne pas la terminer en prison. Coincer le zombie tueur avant qu'il fasse une autre victime. Élucider le rôle joué par John Burke dans cette affaire. Et empêcher Harold Gaynor de me forcer à faire un sacrifice humain. J'avais failli oublier.

Encore une semaine trépidante dans la vie d'Anita Blake.

Je récupérai le plateau devant ma porte, le posai sur la petite table avec mon Browning et remis la chaise en place. Puis j'ouvris les rideaux. En temps normal, je n'y aurais pas touché, mais je voulais voir la lumière du jour.

Le café n'était pas mauvais, mais pas excellent non plus. Mais j'adore même le mauvais café. Sauf celui des commissariats, peut-être. Et encore. C'est toujours mieux que rien. Le café me reconforte, et c'est mieux que de boire de l'alcool.

J'ouvris le dossier d'Harold Gaynor. À 8 heures – d'habitude, je suis encore couchée à cette heure-là –, j'avais déchiffré jusqu'au dernier gribouillis et observé jusqu'à la dernière photo. J'en savais

davantage que je ne l'aurais voulu sur M. Gaynor. Pourtant, je n'avais rien trouvé d'utile.

Gaynor avait des liens avec la Mafia, mais personne n'avait pu le prouver. Ce multimillionnaire parti de rien avait largement les moyens de m'offrir un million cinq en échange de mes services. Sa mère était morte dix ans plus tôt, et son père avant sa naissance. Mais il n'y avait aucune trace de lui nulle part. Comme s'il n'avait jamais existé. Gaynor n'avait pas d'autre famille.

Une naissance illégitime soigneusement dissimulée ? Peut-être. Donc, Gaynor était un bâtard au sens propre du terme. Je savais déjà qu'il en était un au sens figuré.

Il y avait deux photos de Wanda et de Gaynor. Sur la première, ils se tenaient par la main et souriaient. Bruno et Tommy poussaient leurs chaises roulantes respectives. Wanda regardait Gaynor avec une dévotion béate. Le genre d'air que je n'avais pas eu depuis la fac. Et je m'en félicitais.

La seconde photo était presque identique à la première. Sauf que Wanda ne souriait plus, et que Gaynor ne tenait pas sa main mais celle de Cicely au regard vide qui marchait de l'autre côté de sa chaise roulante.

Donc, il était sorti avec les deux femmes en même temps. Wanda avait-elle fini par le quitter ? Ou Gaynor s'était-il lassé d'elle ? Le seul moyen de le savoir était de le lui demander.

Si elle haïssait Gaynor, plus qu'elle ne le craignait, elle me parlerait. Elle aurait été idiote de donner ses révélations en pâture aux journaux, mais moi, je ne voulais pas publier ses secrets : seulement empêcher Gaynor de me faire du mal. Quel meilleur moyen que de l'envoyer en prison ?

Une fois en taule, il aurait d'autres soucis que la mauvaise volonté d'une réanimatrice. Sauf s'il apprenait que cette réanimatrice était la cause de son arrestation. Il avait l'air rancunier, lui aussi, et j'avais déjà assez de problèmes avec Dominga Salvador.

Je refermai les rideaux et appelai la réception pour demander qu'on me réveille à midi. Irving n'aurait qu'à attendre. Je lui avais, involontairement, permis de décrocher une interview du maître de Saint Louis. Ça valait un peu d'indulgence, non ?

Avant de me coucher, j'appelai chez Peter Burke, pensant que John y séjournerait. A la cinquième sonnerie, le répondeur se mit en marche.

« Ici Anita Blake. J'ai peut-être des informations pour John, sur ce dont nous avons parlé jeudi. » Un peu vague, mais je ne voulais pas dire « au sujet du meurtre de son frère ». Un peu trop mélodramatique à mon goût.

Je laissai le numéro de l'hôtel en plus du mien. Juste au cas où.

Ils ne devaient pas répondre au téléphone. La mort de Peter avait fait la première page des journaux parce qu'il était réanimateur. Des légions d'importuns les harcelaient sans doute.

Je décidai de déposer le dossier à la réception du *Post Dispatch* avant de rentrer chez moi. Je n'avais pas envie de voir Irving, ni qu'il me raconte combien Jean-Claude était charmant et quels étonnants projets il avait pour Saint Louis. Ça ferait bien dans un journal, mais je connaissais la vérité. Les vampires sont tout aussi monstrueux que les zombies, voire davantage. Contrairement à eux, ils sont volontaires pour devenir morts-vivants.

Comme Irving avait été volontaire pour partir seul avec Jean-Claude. S'il n'avait pas été avec moi, Jean-Claude ne le lui aurait jamais proposé. Donc, d'une certaine façon, c'était un peu ma faute. J'étais crevée, mais je ne parviendrais pas à m'endormir avant d'avoir entendu la voix d'Irving. Je pourrais toujours prétendre que j'appelais pour l'informer de mon retard.

J'ignorais à quelle heure il partait travailler. Dans le doute, je commençai par le numéro de son appartement. Il décrocha à la première sonnerie.

— Allô ?

— Salut, Irving. C'est moi.

— Mademoiselle Blake. À quoi dois-je ce plaisir matinal ?

— Il y a eu un peu d'animation chez moi cette nuit. Je voulais te prévenir que je passerai seulement dans l'après-midi.

— Quel genre d'animation ?

— Le genre qui regarde uniquement la police.

— Je me doutais que tu dirais ça, Tu n'es pas encore couchée ?

— Non.

— Je ne vais pas priver de sommeil une réanimatrice qui bosse si dur. J'espère que Madeline sera aussi magnanime que moi.

— Merci, Irving.

— Tu vas bien, Anita ?

J'avais envie de répondre « non », mais je me contentai d'ignorer la question.

— Comment s'est comporté Jean-Claude ?

— Il était super ! Une interview du tonnerre ! (Il se reprit.) Tu appelles pour être sûre que je vais bien ?

— Pas du tout, me défendis-je.

— Merci, Anita, ça me touche beaucoup. Mais je t'assure qu'il s'est montré très civilisé.

— Tant mieux. Je te laisse. Passe une bonne journée.

— Dors bien. Je te rappellerai dans un ou deux jours pour la série d'articles sur les zombies.

Nous raccrochâmes. Irving allait bien. Je devrais me soucier un

peu moins des autres et un peu plus de moi.

J'éteignis la lumière et me pelotonnai sous les draps, Sigmund serré contre moi et mon Browning sous l'oreiller, ignorant lequel des deux me semblait le plus réconfortant. Sans doute l'étaient-ils également, chacun à sa manière.

Je récitai mes prières comme une gentille petite fille et demandai très sincèrement de ne pas rêver.

Chapitre 19

L'équipe de nettoyage ayant eu une annulation, elle en avait profité pour caser mon urgence à la place. En début d'après-midi, mon appartement était propre comme un sou neuf et sentait le printemps. Le service de maintenance avait remplacé les vitres et passé une couche de peinture blanche sur les trous. Il ne restait que de minuscules dépressions dans le mur.

John Burke n'avait pas rappelé. Peut-être avais-je été un peu trop subtile. Je décidai de lui laisser un message plus explicite dans la soirée. Pour le moment, une occupation bien plus agréable m'attendait.

Je m'étais habillée pour aller faire mon jogging. Un short bleu marine avec une bande claire sur le côté, des Nike blanches avec une virgule bleu pâle, des socquettes toutes mignonnes et une brassière.

Dans la poche à Velcro de mon short, j'avais glissé un gros calibre américain : un 38 SP de douze centimètres de long à peine plus lourd qu'une plume. Je savais que j'aurais du mal à le dégainer et que je pouvais tirer seulement deux fois. En outre, à une certaine distance, un crachat aurait été plus précis.

Mais les hommes de Gaynor ne voulaient pas me tuer, juste me faire mal. Pour ça, ils devraient s'approcher. J'aurais quand même préféré emporter un de mes 9 mm, mais je ne voyais pas où le mettre ni comment courir avec.

Veronica Sims m'attendait dans mon salon. Ronnie mesure un mètre soixante-douze ; elle a des cheveux blonds et des yeux gris. C'est une enquêteuse privée qui collabore parfois avec Réanimateurs Inc. Nous faisons du sport ensemble deux fois par semaine, sauf quand l'une de nous est en voyage, blessée ou dans les vampires jusqu'au cou. Les deux derniers cas se produisent plus souvent que nous ne le voudrions.

Ce jour-là, elle portait un short violet et un tee-shirt qui annonçait « En dehors du chien, le livre est le meilleur ami de l'homme. A l'intérieur du chien, il fait trop sombre pour lire. » On n'est pas copines pour rien.

— Tu m'as manqué jeudi à la muscu. Comment était

l'enterrement ?

— Terrible, répondis-je.

Ma copine n'insista pas. Elle sait que je déteste les funérailles. La plupart des gens ne les aiment pas à cause des morts. Moi, c'est parce que je redoute tout le tralala émotionnel.

Ronnie se pencha et, sans plier ses longues jambes, saisit ses chevilles. Nous nous échauffons toujours chez moi. Faire ce genre d'étirements en public avec un micro-short, c'est presque un appel au viol.

Je voulus imiter Ronnie, mais les muscles de mes cuisses protestèrent. Le pistolet formait une bosse gênante dans ma poche.

— Simple curiosité, mais pourquoi juges-tu nécessaire d'emporter un flingue ?

— J'emporte toujours un flingue !

— Tu n'es pas obligée de me répondre, mais ne me prends pas pour une idiote, s'il te plaît.

— D'accord, d'accord... Bizarrement, personne ne m'a encore interdit d'en parler.

— Quoi ? Pas la moindre petite menace au cas où tu serais tentée de mettre les flics dans le coup ?

— Non.

— Comme c'est aimable.

— Pas aimable du tout, grommelai-je en m'asseyant, les jambes écartées.

Je me penchai sur la gauche jusqu'à ce que ma joue touche ma cuisse.

— Raconte-moi ça.

Quand j'eus terminé, nous étions échauffées et prêtes à aller courir.

— Des zombies dans ton appartement et un millionnaire fou qui veut que tu fasses un sacrifice humain. (Ronnie secoua la tête.) Tu es la seule personne de ma connaissance dont les problèmes sont encore plus étranges que les miens.

— Merci beaucoup.

Je verrouillai la porte derrière nous et fourrai les clés dans ma poche, avec le pistolet. Je savais bien que ça le raierait, mais je ne pouvais pas courir avec mon trousseau à la main.

— Je pourrais me renseigner sur Harold Gaynor, si tu veux, proposa Ronnie.

— Tu ne bosses pas en ce moment ? demandai-je alors que nous dévalions l'escalier.

— J'enquête sur trois cas d'escroquerie à l'assurance. Ça consiste surtout à se taper de la surveillance et à prendre des photos. Si je dois me farcir un McDo de plus, je ne tarderai pas à me prendre

pour leur stupide clown. On a déjà le même prénom.

Je souris.

— Tu n'auras qu'à prendre ta douche et te changer chez moi, puis on ira dîner quelque part.

— J'aimerais bien, mais il ne faut pas faire attendre Jean-Claude, me taquina-t-elle. (Elle redevint sérieuse.) Tu devrais te tenir aussi loin que possible de ce... de cette créature, Anita.

— Je sais. Mais accepter de le rencontrer était le moindre de deux maux.

— Quelle était l'autre solution ?

— Me faire enlever par ses sbires et le rencontrer quand même.

— Génial !

— Tu l'as dit.

Quand j'ouvris la porte de l'immeuble, la chaleur me saisit à la gorge. Comme lorsqu'on met la tête dans un four. Et nous avions l'intention de courir ?

Je levai la tête vers Ronnie. Elle mesure presque quinze centimètres de plus que moi, les trois quarts dans les jambes. Quand on fait du jogging, il faut que je me force pour la suivre.

— Il doit faire plus de quarante degrés.

— On n'a rien sans rien !

— Six kilomètres en enfer, soupirai-je. Bon, allons-y ! Nous partîmes d'une foulée pas très rapide mais régulière.

En général, il nous faut une demi-heure pour boucler notre circuit.

La chaleur épaississait l'air. J'avais l'impression de courir à travers de l'eau brûlante. A Saint Louis, le taux d'humidité frôle constamment les cent pour cent. En plein été, on se serait cru dans la jungle.

Je n'aime pas spécialement courir. Avoir des hanches minces et des mollets musclés ne me motive pas assez. Mais être capable de semer les méchants... Parfois, la seule façon de s'en tirer, c'est d'être plus forte ou plus rapide. Mon boulot n'est pas fait pour les feignasses. Oh, je ne me plains pas. Mais une fille de cinquante kilos n'impressionne pas grand monde.

En ce qui concerne les vampires, je pourrais peser le triple sans que ça fasse aucune différence. Même les plus jeunes sont capables de soulever une voiture. D'une seule main. Je m'y suis habituée.

Nous avons déjà parcouru les deux premiers kilomètres. Les pires ! Au bout de trois, mon corps abandonne généralement l'idée de réussir à me dissuader. Nous traversons un quartier assez ancien, où beaucoup de maisons datent du début du siècle dernier. On trouve même un entrepôt aux murs de brique qui remonte à la guerre de Sécession. Je sais qu'il signale la moitié de notre parcours.

J'en étais au stade où il me semblait pouvoir continuer à courir éternellement, à condition de ne pas accélérer. Je me concentrais sur le bruit de mes baskets qui martelaient le sol en rythme.

Ce fut Ronnie qui aperçut l'homme.

— Je ne voudrais pas t'inquiéter, mais que fiche ce type ?

Je plissai les yeux. Il se tenait sous un orme, à dix mètres de nous, sans chercher à se cacher. Mais il portait un blouson en jean. Par cette chaleur, ça ne pouvait signifier qu'une chose. Il avait un flingue dessous.

— Il est là depuis combien de temps ?

— Il vient de faire le tour de l'arbre. La paranoïa l'emporta.

— On rebrousse chemin. Ça fait trois kilomètres dans un sens ou dans l'autre, de toute façon.

Nous repartîmes en sens inverse. Le type ne nous interpella pas. La paranoïa est une maladie vicieuse.

Puis un deuxième homme sortit de derrière l'entrepôt. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Blouson-en-Jean s'approchait, une main glissée sous son aisselle. Au temps pour la paranoïa !

— Cours ! ordonnai-je.

Le deuxième homme sortit un flingue. Nous nous immobilisâmes.

— Bonne idée, approuva-t-il. Je n'avais pas envie de vous poursuivre par cette chaleur.

Un calibre 22 automatique. Il faut beaucoup de précision pour tuer quelqu'un avec. En revanche, il est parfait pour blesser ou neutraliser une cible.

À côté de moi Ronnie se raidit. J'avais envie de lui prendre la main pour la rassurer, mais ça aurait eu l'air un peu ridicule.

— Que voulez-vous ?

— Elle est prête à coopérer. C'est bien.

Le type portait un tee-shirt bleu pâle qui avait du mal à couvrir son gros bide. Mais ses bras semblaient musclés. Quand il tapait, ça devait faire mal. Pourvu que je n'aie pas l'occasion de le vérifier.

Je reculai, dos au mur de brique. Ronnie m'imita. Blouson-en-Jean nous avait presque rejointes, et il serrait un Beretta 9 mm dans sa main droite. Et ce truc-là n'est pas fait pour blesser.

Je regardai Ronnie, puis Gras-du-Bide qui se tenait près d'elle. Elle se passa la langue sur les lèvres et lui fit face. Je me concentrai sur Blouson-en-Jean. Chacune le sien. Ce qu'on appelle le partage des tâches.

— Que voulez-vous ? répétai-je.

— Juste que vous veniez faire un petit tour avec nous, répondit Gras-du-Bide en souriant.

— Et vous, vous avez avalé votre langue ? demandai-je à

Blouson-en-Jean.

Il fit un pas vers moi, Beretta pointé sur ma poitrine.

— Je n'aime pas parler pour ne rien dire.

Il m'effleura les cheveux de sa main libre. Le canon de son flingue était à deux centimètres de mon cœur. S'il appuyait sur la détente, j'étais foutue.

— Pas de ça, Seymour, le réprimanda son partenaire. On ne la baise pas et on ne la tue pas. Ce sont les ordres.

— Fais chier, marmonna Blouson-en-Jean.

— Mais tu peux avoir la blonde, si ça te chante. Personne ne nous a rien dit à son sujet.

Je gardai les yeux rivés sur Seymour. Il fallait être prête si une occasion se présentait. Et regarder mon amie pour voir comment elle prenait l'annonce de son viol imminent ne m'aiderait pas.

— Le pouvoir phallique, ça finit toujours par descendre aux gonades, commentai-je.

Seymour fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que tu réfléchis avec tes couilles, abruti, dis-je avec un sourire aimable.

Il me gifla. Je vacillai mais parvins à garder mon équilibre. Son flingue n'avait pas bougé. Et merde ! Puis il me flanqua un coup de poing, et je m'effondrai sur le trottoir, écoutant le sang battre dans mes tempes.

Quelqu'un me tira un coup de pied dans les côtes.

— Fichez-lui la paix ! hurla Ronnie.

Allongée sur le ventre, je faisais semblant d'avoir mal. Franchement, ce n'était pas très difficile. J'en profitai pour glisser la main dans la poche de mon short.

Seymour agitait son Beretta sous le nez de Ronnie, qui l'injurait. Gras-du-Bide la saisit par les bras et tenta de l'immobiliser. Les choses dégénéraient. Parfait.

Je m'agenouillai et fourrai mon gros calibre dans l'entrejambe de Seymour. Il se figea.

— Ne bouge pas, ou je te servirai tes burnes sur un plateau.

Ronnie enfonça son coude dans le plexus solaire de Gras-du-Bide, qui se plia en deux. Elle en profita pour lui filer un coup de genou dans la figure. Du sang jaillit de son nez, et il tituba. Elle se jeta sur lui pour le frapper à la tempe. Pendant qu'il s'effondrait, elle lui arracha son 22.

Je réprimai le « Bien joué, Ronnie ! » qui me brûlait les lèvres. Nous aurions le temps de nous congratuler plus tard.

— Dis à ton copain de ne pas bouger, Seymour, ou j'appuie sur la détente.

— Ne bouge pas, Pete...

— Ronnie, tu veux bien débarrasser Seymour de son flingue ? Curieusement, il se laissa faire sans protester.

— C'est bon, Anita.

Je ne levai pas les yeux vers Ronnie, sûre que je pouvais lui faire confiance. Chacune son boulot.

— Seymour, ce flingue est un 38 SP à deux coups. Il peut contenir une grande variété de munitions : du calibre 22, du 44 ou du 357 Magnum.

Un mensonge ! Ma version allégée n'allait pas au-delà du 38 mais, à moins d'être un spécialiste en balistique, il ne pouvait pas le savoir.

— 44 ou 357, et tu peux dire adieu à tes bijoux de famille. Avec du 22, un bon chirurgien réussira peut-être à te les sauver. Pour citer ce bon vieil inspecteur Harry : «Tu te sens veinard, aujourd'hui ? »

— Qu'est-ce que vous voulez ? couina-t-il.

— Qui vous a engagés ?

— Je ne peux pas vous répondre. Il nous tuerait.

— Le 357 Magnum fait de très gros trous, Seymour.

— Ne lui dis rien ! ordonna Pete.

— Ronnie, s'il ouvre encore la bouche, tu lui fais sauter un genou.

— Volontiers.

Je me demandai si elle en serait capable.

— Parle, Seymour, ou je tire.

J'enfonçai mon flingue dans ses couilles. Il se dandina d'un pied sur l'autre.

— Ne faites pas ça.

— Qui vous a engagés ?

— Bruno, souffla-t-il.

— Seymour, espèce de trou du cul. Il nous tuera ! cria Pete.

— A toi, Ronnie.

— Un genou, tu es sûre ? Pourquoi pas un coude ?

— Comme tu veux, ma vieille.

— Vous êtes cinglées, gémit Seymour.

— Absolument. Tâche de ne pas l'oublier. Que vous a dit Bruno ?

— De vous conduire toutes les deux dans un immeuble de Washington Avenue. Mais on pouvait faire mal à la blonde pour vous pousser à coopérer.

— Donne-moi l'adresse.

Seymour obtempéra. Il m'aurait même révélé l'ingrédient secret du Coca-Cola, si je le lui avais demandé.

— Si vous y allez, Bruno saura que nous avons parlé, grogna Pete.

— Ronnie...

— Vous pouvez me tirer dessus. Si vous y allez ou que vous y envoyez la police, nous sommes morts de toute façon.

Je tournai la tête vers Pete. Il avait l'air sincère.

— Combien Bruno vous a-t-il payés ?

— Quatre cents dollars chacun, répondit Seymour. Ça n'était pas assez. Pour sûr !

— Maintenant, je vais me relever et laisser tes couilles en l'état. Mais si ton copain, ou toi, vous approchez encore de nous, je dirai à Bruno que vous l'avez vendu.

— Il nous tuera, gémit Seymour. Et il nous torturera avant.

— Il y a des chances. Mais ça peut rester entre nous. On n'a qu'à faire comme s'il ne s'était rien passé.

Il acquiesça vigoureusement.

— Pete, ça te va ?

— Je ne suis pas débile. Bruno nous arracherait le cœur !

Je me relevai et m'écartai de Seymour. Ronnie continuait à braquer Pete. Elle avait glissé le 22 à sa ceinture.

— Filez. Et que je ne vous revoie plus. Seymour était livide, le visage baigné de sueur.

— Je peux récupérer mon flingue ?

— Et puis quoi encore ?

Pete se redressa. Le sang avait commencé à sécher sous son nez.

— Viens, Seymour. On fiche le camp.

Ils s'éloignèrent, Seymour plié en deux comme s'il réprimait une furieuse envie de se tripoter l'équipement. Histoire de vérifier que je ne lui avais rien taxé ?

Ronnie lâcha un énorme soupir de soulagement et s'adossa au mur, les jambes flageolantes.

— Mon Dieu...

Elle m'effleura le visage à l'endroit où Seymour m'avait frappée.

— Ça ira ?

— Ouais.

J'avais salement mal, mais lui en faire part n'aurait pas calmé la douleur.

— Tu veux aller à l'adresse qu'ils nous ont donnée ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je connais Bruno, et je sais d'où lui viennent ses ordres. Je sais aussi pourquoi ces gugusses ont tenté de m'enlever. Que pourrais-

je apprendre qui vaille deux vies ?

— Je suppose que tu as raison. Mais tu pourrais au moins signaler cette agression à la police.

— Pour quoi faire ? Je n'ai rien, toi non plus, et je te garantis qu'ils n'y reviendront pas.

Elle haussa les épaules.

— Tu ne t'attendais pas vraiment à ce que je tire dans le genou de Pete, hein ? Tu voulais juste lui faire peur. Je détournai le regard.

— Rentrons. Je n'ai plus envie de courir.

— Moi non plus.

Elle souleva son tee-shirt et glissa le Beretta dans son short. Quant au 22, elle le garda en main. Il était si petit qu'il fallait bien regarder pour le voir.

— On faisait semblant, hein ? insista-t-elle.

— Je ne sais pas, avouai-je.

— Anita !

— C'est la vérité.

— Je n'aurais pas pu lui tirer dessus pour l'empêcher de parler. Et toi ? Tu étais vraiment prête à faire sauter les couilles de Seymour ? Réponds-moi !

— Oui.

— Oui ?

— Oui.

— Merde alors !

Nous marchâmes en silence quelques minutes, puis elle demanda :

— Qu'est-ce que tu avais comme munitions ?

— Du 38.

— Ça l'aurait tué !

— Probablement.

Je la vis me jeter un regard en biais. Sur son visage s'afficha un mélange d'horreur et d'admiration qui me fit mal.

Plus tard, nous allâmes dîner au *Miller's Daughter* dans le vieux St. Charles. Atmosphère plaisante et nourriture délicieuse, comme d'habitude. Nous bavardâmes à bâtons rompus et passâmes un très bon moment. Aucune de nous deux ne mentionna ce qui était arrivé l'après-midi.

Chapitre 20

A dix heures et demie, j'étais de retour dans le quartier vampirique. Polo bleu marine, jean et coupe-vent rouge dissimulant mon Browning. Je transpirais sous les aisselles, mais tant pis. Tout plutôt que de me balader sans arme.

L'agression de cet après-midi s'était bien terminée, mais j'avais eu de la chance. Malgré la glace que j'avais appliquée dessus en rentrant, le côté droit de mon visage était rouge et enflé. Pas encore d'ecchymose, mais ça viendrait.

Le *Cadavre rieur* était l'un des clubs les plus récents du quartier. Je reconnais que les vampires sont sexy. Mais drôles, je ne trouve pas. Apparemment, je fais partie d'une minorité. La file d'attente s'étendait jusqu'au bout du pâté de maisons.

Je n'avais pas pensé avoir besoin d'une invitation ou d'une réservation pour entrer. Mais bon, je connaissais le patron.

Je remontai la file jusqu'à la guérite. La plupart des gens qui attendaient étaient jeunes et bien habillés. Ils bavardaient, très excités. Beaucoup se tenaient par la main ou par le bras. Si le concept de sortie en amoureux ne m'était pas étranger, je n'avais pas eu l'occasion de le pratiquer depuis un moment, voilà tout. Ça doit être à cause de mes fréquentations, qui découragent les soupirants potentiels.

Je passai devant un groupe de quatre amis.

— Hé ! cria un homme.

— Désolée.

La femme du guichet fronça les sourcils.

— Vous ne pouvez pas passer devant tout le monde, dit-elle.

— Je ne veux pas de ticket. Le spectacle ne m'intéresse pas. Je suis censée retrouver Jean-Claude ici.

— Comment être sûre que vous n'êtes pas une journaliste ?

— Appelez Jean-Claude et dites-lui qu'Anita est là, d'accord ?

Elle ne réagit pas.

— Si je suis une journaliste, il se chargera de m'éconduire. Dans le cas contraire, il sera content que vous l'ayez appelé. Vous n'avez rien à perdre.

— Je ne sais pas.

Je réprimai un cri de frustration qui n'aurait sans doute servi à rien.

— S'il vous plaît.

La femme pivota sur son tabouret et ouvrit la porte, au fond de sa guérite. Je n'entendis pas ce qu'elle raconta, mais elle se tourna de nouveau vers moi.

— Le gérant dit que vous pouvez y aller.

— Merci beaucoup.

Je montai les marches. Tous les candidats spectateurs me foudroyèrent du regard. Mais des types bien plus impressionnants m'ont déjà fait le coup. Je suis blindée.

À l'intérieur, il faisait très sombre, comme dans la plupart des clubs. Le videur me demanda mon ticket. Il portait un tee-shirt sur lequel figurait une caricature de vampire à la bouche grande ouverte.

— Le gérant a dit que je pouvais entrer pour voir Jean-Claude.

— Willie, appela-t-il.

Je tournai la tête et aperçus Willie McCoy, surprise d'être aussi contente de le voir. En général, les morts ne me font pas cet effet.

Willie est petit et mince, avec des cheveux noirs gominés. Malgré la pénombre, je vis qu'il portait un costume couleur de tomate trop mûre, une chemise blanche boutonnée jusqu'au col et une cravate vert vif avec une danseuse tahitienne à moitié nue qui brillait dans le noir. La tenue la plus sobre que je lui aie jamais vue.

Il ricana, découvrant ses crocs. Il était mort depuis moins d'un an.

— Anita. Content de te revoir.

— Moi aussi, Willie. Depuis combien de temps es-tu le gérant de ce club ?

— À peu près deux semaines.

— Félicitations.

Il fit un pas vers moi, et je reculai instinctivement. Rien de personnel mais, même sympathique, un vampire reste un vampire. S'il n'était sans doute pas encore capable de m'hypnotiser, les vieilles habitudes ont la peau dure.

Willie se rembrunit, mais ne tenta plus de s'approcher. Il était plus vif d'esprit mort que vivant.

— Comme je t'ai aidée la dernière fois, le patron m'a à la bonne, dit-il en baissant la voix.

— Je suis contente de savoir que tu t'entends bien avec Jean-Claude.

— C'est le meilleur boulot que j'aie jamais eu. Et le patron n'est pas trop... (Il agita les mains.) Tu vois ce que je veux dire.

Je hochai la tête. J'avais beau me plaindre de Jean-Claude,

comparé à la plupart des maîtres vampires, c'était un chaton. Un gros chaton dangereux et Carnivore, mais quand même.

— Il est occupé. Il m'a dit de te donner une table près de la scène au cas où tu arriverais en avance.

— Pour combien de temps en a-t-il ? Willie haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— D'accord, je vais attendre un peu.

— Tu veux que je lui dise de se dépêcher ?

— Tu en serais capable ?

Il fit la grimace comme s'il venait d'avaler une mouche.

— Certainement pas.

— Ne t'inquiète pas. Si j'en ai marre d'attendre je le lui ferai savoir moi-même.

— Toi alors...

Il me guida entre les petites tables rondes où avait déjà pris place une foule de clients qui riaient, buvaient, bavardaient ou s'embrassaient. La sensation d'être enveloppée par une vie pleine de bruit et de sueur me submergeait presque.

Willie le sentait-il aussi ? La promiscuité de tous ces humains lui nouait-elle l'estomac ? Rêvait-il de sauter sur tous ces crétins pour leur pomper le sang ? Je faillis lui poser la question, mais je l'aimais bien. Si la réponse était oui, je ne voulais pas le savoir.

Il restait une table libre au second rang. Un petit carton indiquait qu'elle était réservée. Willie voulut tirer ma chaise, mais je l'en empêchai. Je me sens toujours godiche quand je dois attendre qu'un type pousse mon siège sous moi. En général, il réussit seulement à me cogner le creux des genoux avec. Et puis, bonjour la femme libérée !

— Tu veux boire quelque chose en attendant ?

— Je peux avoir un Coca ?

— Rien de plus costaud ?

— Non, merci.

Willie slaloma entre les tables.

Sur la scène se tenait un homme mince aux courts cheveux noirs. Presque cadavérique, mais définitivement humain. Près de lui, un zombie aux yeux pâles encore limpides observait la foule sans ciller. Personne n'écoutait les blagues du comique. Tout le monde fixait le mort, juste assez décomposé pour avoir l'air effrayant, mais pas assez pour émettre une odeur antisociale.

— Ernie est le meilleur colocataire que j'aie eu, affirmait le comique. Il ne mange pas grand-chose, il ne me prend pas la tête avec ses histoires de boulot et il ne ramène pas de jolies filles à la maison pour me narguer.

Rires nerveux dans le public. Le zombie tourna lentement la

tête vers le comique, qui lui coula un regard en biais sans se départir de son sourire. Ernie n'avait pas l'air d'apprécier qu'on se paie sa tête, et je ne pouvais pas l'en blâmer. D'ailleurs, le numéro n'était pas drôle. Seulement original et hypermalsain.

Willie revint avec mon Coca. Je me faisais servir par le gérant et j'avais une table réservée dans un club branché. Pas mal du tout, ma petite Anita.

Il posa mon verre sur un de ces napperons en papier qui ne servent à rien.

— Bonne soirée.

Alors qu'il tournait les talons, je lui touchai le bras et le regrettai aussitôt. Oh, il était solide et bien réel ; rien à voir avec les spectres du cimetière. Mais c'était comme de tâter du bois mort. Pas la moindre sensation de vie ou de mouvement.

Je laissai retomber ma main et levai les yeux vers lui. Grâce aux marques de Jean-Claude, je n'avais pas à craindre son regard. Je crus lire quelque chose comme du chagrin dans ses prunelles noisette. Je déglutis et me concentrai sur mon verre en priant très fort pour qu'il s'en aille.

Ce qu'il fit. Sans un mot.

Willie McCoy est le seul vampire que j'aie connu avant sa mort. Je me souviens de lui quand il était vivant. Une petite frappe qui faisait le garçon de course pour de plus gros poissons que lui. Il avait peut-être cru qu'il deviendrait l'un d'eux après sa transformation en vampire. Mais il s'était trompé. A présent, il était un petit poisson mort-vivant. Jean-Claude ou quelqu'un d'autre régenterait sa «vie» pour l'éternité. Pauvre Willie.

Je frottai la main qui l'avait touché. J'aurais voulu oublier le contact de son corps mort sous le costume rouge tomate. Celui de Jean-Claude, lui, aurait pu passer pour humain. Au fil des années et des siècles, Willie apprendrait peut-être le truc. Que Dieu lui vienne en aide.

— Un zombie, c'est beaucoup mieux qu'un chien. Ça va chercher vos pantoufles, et vous n'avez pas besoin de le sortir. Si je le lui demande, Ernie peut même se rouler à mes pieds et faire le beau.

Le public eut un rire plus indigné que sincère. Une réaction qui signifiait : «Je n'arrive pas à croire qu'il ait dit ça. »

Le zombie avançait vers le comique avec des mouvements saccadés, comme au ralenti. Ses mains décrépités se tendirent, et mon estomac se noua quand la nuit précédente me revint en mémoire. Les zombies attaquent toujours ainsi. Comme dans les films.

Le comique ne s'aperçut pas de ce qui se passait. Les zombies qui ne reçoivent pas d'ordres particuliers au moment de leur réanimation se comportent comme ils le sentent, car ils conservent

leur personnalité initiale jusqu'au pourrissement complet de leur cerveau. La plupart ne tuent pas sans ordres mais, de temps en temps, on tire le gros lot et on en relève un qui a des tendances homicides.

Le comique venait de tirer le gros lot.

Le zombie s'approcha de lui tel le monstre de Frankenstein, et il s'avisa enfin que quelque chose clochait. Il s'interrompit au milieu d'une mauvaise blague, les yeux écarquillés.

— Ernie, commença-t-il.

Il ne put continuer, car les mains décomposées se refermèrent autour de sa gorge.

L'espace d'une agréable seconde, je faillis laisser faire le zombie. J'ai toujours été contre l'exploitation des morts. Mais la stupidité n'est pas passible de la peine capitale. Sinon, le pays serait quasiment désert.

Je me levai en regardant autour de moi pour voir s'il y avait quelque chose de prévu en cas d'incident.

Willie bondit sur la scène, ceintura Ernie et tira. Les pieds du zombie décollèrent du sol, mais ses mains continuèrent à serrer la gorge du comique.

Il tomba à genoux en gargouillant. Son visage passa de l'écarlate au pourpre. Le public riait et applaudissait, convaincu que ça faisait partie du numéro.

Je m'avançai vers la scène.

— Tu as besoin d'un coup de main ? demandai-je à Willie.

Avec sa force extraordinaire, il aurait pu arracher un à un les doigts du zombie et sauver le comique. Mais toute la force du monde ne sert à rien quand on n'a pas deux sous de jugeote pour l'utiliser. Willie ne réfléchit jamais.

Le comique était nul. Mais je ne pouvais pas rester les bras ballants et le regarder mourir.

— Stop, ordonnai-je tout bas, pour les seules oreilles du zombie.

Il cessa de serrer, mais ne lâcha pas prise. Le comique s'était évanoui entre ses mains.

— Lâche-le.

Le zombie obéit et le comique s'écroula sur la scène. Willie rajusta sa veste de costume rouge tomate. Il n'avait pas une mèche de cheveux déplacée : trop de Gomina pour qu'une empoignade avec un banal zombie puisse le décoiffer.

— Merci, me chuchota-t-il.

Puis il se redressa de son mètre soixante et clama :

— Mesdames et messieurs, le Fantastique Frédéric et son zombie apprivoisé !

Les applaudissements réveillèrent le Fantastique Frédéric, qui

se releva péniblement et croassa dans le micro :

— Ernie veut rentrer à la maison. Vous êtes un public fabuleux.

Merci.

La foule se déchaîna.

Le comique quitta la scène. Ernie resta planté devant moi, attendant mes ordres. Je ne comprends pas pourquoi les gens n'arrivent pas à se faire obéir des zombies. Je n'ai pas l'impression de faire quoi que ce soit de magique. Ma peau ne me picote pas, je ne sens pas de montée de pouvoir. Je parle, et ils m'écoutent. Moi et E.F. Hutton.

— Suis Albert et obéis-lui jusqu'à ce que je t'ordonne le contraire.

Le zombie se détourna et s'en fut en traînant les pieds. Il ne tuerait pas son maître, mais je me garderais bien de le dire à « Fantastique Frédéric ». Qu'il croie sa vie en danger, et il me demanderait d'accorder le dernier repos à Ernie. C'était ce que je voulais, et aussi ce que désirait Ernie. Être le dindon de la farce n'avait pas l'air de lui plaire, et il le manifestait d'une façon assez expressive.

Willie me ramena à ma table et s'assit en face de moi pendant que je sirotais mon Coca. Il semblait ébranlé. Ses petites mains tremblaient. Vampire ou pas, il était toujours le même Willie McCoy. Je me demandais combien il faudrait de temps pour que les ultimes vestiges de sa personnalité disparaissent. Dix ans, vingt ans, un siècle ? Quel délai avant que le monstre prenne le pas sur l'homme ?

Ce n'était pas mon problème. Je ne serais plus là pour le voir. Et je m'en réjouissais presque.

— Je n'ai jamais aimé les zombies, avoua-t-il.

— Tu as peur d'eux ?

Il cligna des yeux.

— Non.

— Si, tu as peur des zombies.

— Ne dis rien, s'il te plaît, me supplia-t-il, une lueur paniquée dans le regard.

— À qui voudrais-tu que je dise quelque chose ?

— Tu le sais bien.

Je secouai la tête.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Il se pencha vers moi.

— Du MAÎTRE.

J'entendis des majuscules dans sa voix.

— J'ai une tête de cafteuse ? demandai-je.

Un nouveau comique monta sur scène. Malgré le fracas des applaudissements qui le saluèrent, Willie baissa la voix.

— Tu es sa servante humaine, que tu le veuilles ou non. A travers toi, c'est à lui que nous parlions.

Son haleine sentait les pastilles de menthe. Comme celle de tous les vampires que je connais. Je ne sais pas comment ils se débrouillaient avant l'invention des bonbons. Ils devaient puer de la gueule.

— Tu sais bien que je ne suis pas sa servante humaine.

— Mais il voudrait que tu le sois.

— Dommage pour lui. On ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie. Et encore moins après sa mort.

— Tu ne le connais pas.

— Je crois que si.

Willie me toucha le bras. Cette fois, je ne sursautai pas.

— Il a changé depuis la disparition de l'ancien maître. Il est beaucoup plus puissant que tu le penses. C'était bien ce que je craignais.

— Pourquoi ne dois-je pas lui dire que tu as peur des zombies ?

— Il s'en servirait pour me punir.

— Tu veux dire qu'il torture les gens pour mieux les contrôler ?

Willie hocha la tête.

— Putain de merde...

— Tu ne lui diras pas, hein ?

— Promis !

Il eut l'air tellement soulagé que je lui tapotai la main. Cette fois, je ne trouvai pas qu'elle ressemblait à du bois mort. Pourquoi ? Je l'ignorais et, si je lui posais la question, il ne saurait sans doute pas me répondre.

— Merci.

— Je croyais que Jean-Claude était le maître le moins sévère que tu aies jamais eu.

— C'est vrai.

Ça, c'était une idée effrayante. Si la torture mentale à base des pires angoisses d'un être n'est pas le traitement le plus dur qu'on puisse lui infliger, qu'avait donc inventé Nikolaos[2] en son temps ? Je préfère ne pas l'imaginer. Mais je sais que c'était une psychopathe. Quand Jean-Claude se montre cruel, il a toujours une raison. Je suppose qu'il faut considérer ça comme un mieux.

— Il faut que j'y aille. Merci pour le coup demain.

— Je t'ai trouvé très courageux.

— Je n'avais pas vraiment le choix...

Les vampires se comportent un peu comme des loups. Au sein de la meute, les plus faibles sont dominés ou détruits. Le bannissement n'est pas une option. Willie était en train de gravir les échelons, et tout signe de faiblesse aurait stoppé son ascension.

Je me demande souvent ce que craignent les vampires. Maintenant, je connais la réponse pour l'un d'entre eux. Et j'aurais trouvé ça risible si je n'avais pas lu une telle peur dans ses yeux.

Le comique qui avait succédé au Fantastique Frédéric était un vampire fraîchement transformé. La peau crayeuse, les yeux évoquant deux trous brûlés dans une feuille de papier, des gencives exsangues et des canines qui auraient fait mourir de jalousie un berger allemand. Je n'en avais jamais vu d'aussi monstrueuses. En principe, ils font un effort pour paraître humains. Celui-là s'en fichait.

Le public riait à gorge déployée. Pourtant, le numéro était encore pire que celui du Fantastique Frédéric. À la table voisine de la mienne, une femme s'esclaffait si fort que des larmes coulaient sur ses joues.

— Je suis allé à New York. Une ville géniale. J'en suis complètement mordu.

Les gens se tenaient les côtes. Je ne comprenais pas. Ce n'était pas drôle du tout. Mais ils reluquaient le comique avec une admiration éperdue.

Alors, je compris. Il utilisait ses pouvoirs de suggestion. Pas pour les séduire ou les terrifier, juste pour les forcer à rire. Ce n'était pas bien grave. Il ne risquait pas de leur faire du mal, et cette hypnose de masse était temporaire. Mais tout de même, ça me gênait.

La plupart des gens ignorent que la manipulation mentale à grande échelle est une des capacités les plus terrifiantes des vampires. Moi, je le sais, et ça ne me plaît pas du tout. Étant réanimatrice, je serais partiellement immunisée contre leurs pouvoirs même sans les marques de Jean-Claude. C'est pour ça que je suis devenue tueuse de vampires : j'ai un avantage sur le commun des mortels.

J'avais appelé Charles avant de venir, mais je ne le voyais nulle part. Pourtant, il est aussi facile à repérer au sein d'une foule que Godzilla dans les rues de Tokyo. Où se cachait-il ? Et quand Jean-Claude se déciderait-il à me recevoir ? Il était 23 heures passées. C'était bien de lui, me forcer à venir et me faire poireauter. Quel fils de pute !

Charles sortit par la double porte battante des cuisines et traversa la salle à grandes enjambées en engueulant un petit Asiatique qui avait toutes les peines du monde à le suivre.

J'agitai la main, et Charles approcha de moi.

— Ma cuisine, très propre, dit vigoureusement l'Asiatique.

Charles marmonna quelque chose que je n'entendis pas. Le public était trop fasciné par le comique pour lui prêter attention. Ces idiots n'auraient sans doute pas réagi si une fusillade avait éclaté sous leur nez. Jusqu'à la fin du numéro, ils resteraient hypnotisés.

— Vous vous prendre pour maudits services de l'hygiène ?

s'indigna l'Asiatique.

Il portait une toque de cuisinier, et ses yeux noirs bridés brillaient de colère.

Charles mesure un mètre quatre-vingts, mais il a l'air beaucoup plus grand. Son corps semble coulé d'un seul bloc, de ses larges épaules jusqu'à ses immenses pieds. On dirait qu'il n'a pas de taille, comme une montagne ambulante. Ses yeux ont la même teinte chocolat que sa peau, et ses mains sont assez larges pour me couvrir le visage.

À côté de lui, le cuisinier ressemblait à un roquet en colère. Il lui prit le bras, et je ne saurai jamais ce qu'il comptait en faire, parce que Charles s'immobilisa et baissa les yeux vers sa main.

— Ne me touchez pas, dit-il en détachant bien les syllabes.

Le chef le lâcha comme s'il venait de se brûler et fit un pas en arrière. Charles n'avait pas forcé. Quand il sort le grand jeu, son regard suffit à faire fuir des criminels endurcis.

— Ma cuisine, très propre, insista l'Asiatique d'une voix légèrement tremblante.

Charles secoua la tête.

— Vous savez qu'il est interdit aux cadavres de s'approcher de la nourriture.

— Mon assistant être vampire. Mort, lui aussi. Charles leva les yeux au ciel. Je compatis. J'avais déjà eu la même discussion avec d'autres cuisiniers.

— Légalement, les vampires ne sont plus considérés comme des morts, monsieur Kim. Mais les zombies, oui.

— Je ne pas comprendre.

— Les zombies pourrissent et sont porteurs de maladies contagieuses.

— Je...

— Écoutez, ou vous les maintenez à l'écart de votre cuisine, ou je serai obligé de réclamer une fermeture administrative. C'est clair ?

— Et vous devrez expliquer à votre patron pourquoi son établissement ne gagnait pas d'argent, ajoutai-je en souriant. Le chef pâlit.

— Je... comprendre. M'en occuper.

— Parfait, approuva Charles.

L'Asiatique me jeta un regard effrayé, puis rebroussa chemin vers sa cuisine. Amusant, comme Jean-Claude terrorise les gens depuis peu. C'était un vampire très civilisé avant de devenir le buveur de sang en chef de Saint Louis. Comme quoi, le pouvoir corrompt.

Charles s'assit en face de moi, l'air trop massif pour tenir dans la chaise.

— J'ai eu ton message. Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin d'une escorte pour aller à la Côtelette.

Il est difficile de savoir quand un Noir rougit, mais Charles s'agita, mal à l'aise.

— Pourquoi veux-tu aller là-bas ?

— J'ai besoin de parler à quelqu'un qui y travaille.

— Qui ?

— Une prostituée.

— Caroline ne va pas aimer ça.

— Tu n'es pas obligé de le lui dire.

— Tu sais qu'on ne se cache rien.

Je luttai pour ne pas laisser voir ce que j'en pensais. Si Charles devait rendre compte à sa femme de tout, c'était son problème. Il avait choisi de laisser Caroline le contrôler.

Mais ça me faisait grincer des dents.

— Dis-lui qu'une affaire t'est tombée dessus au dernier moment. Elle ne réclamera pas de détails.

Caroline trouve notre boulot répugnant. Pour elle, décapiter des poulets et relever des zombies n'est pas une activité convenable.

— Pourquoi as-tu besoin de parler à cette prostituée ? Je préférerai ignorer la question. Moins Charles en saurait au sujet d'Harold Gaynor, mieux il se porterait.

— Il me faut un garde du corps. Quelqu'un de menaçant. Je ne veux pas être obligée de flinguer un pauvre débile parce qu'il m'aura fait des avances. Compris ?

— Compris... Je suis flatté que tu aies pensé à moi.

Je lui souris. En vérité, Manny est bien plus dangereux que lui. Le problème, comme moi, c'est qu'il n'en a pas l'air.

Alors que Charles... Ce qu'il me fallait vraiment, c'était un pouvoir de dissuasion.

Je consultai ma montre. Il était presque minuit. Jean-Claude me faisait poireauter depuis plus d'une heure.

Je cherchai Willie du regard, et il s'approcha avec empressement, saluant d'un signe de tête Charles, qui lui rendit son salut sans broncher.

— Jean-Claude est-il prêt à me recevoir ?

— Oui. Je venais t'avertir. Je ne savais pas que tu attendais un invité.

— Charles est un collègue.

— Un autre réanimateur ?

— Oui.

Je regardai mon collègue.

— Je fais aussi vite que possible.

— Il vaudrait mieux, parce que j'ai promis à Caroline de ne pas rentrer trop tard.

Ça doit être pour ça que je ne suis pas encore mariée. Les concessions ne sont pas ma tasse de thé.

Chapitre 21

Willie se dirigea vers une porte qui ouvrait sur un petit couloir. Dès qu'elle se referma derrière nous, le brouhaha de la salle ne me parvint presque plus, aussi lointain qu'un rêve.

Je clignai des yeux dans la lumière des lampes. Willie avait les joues presque roses. Pas tout à fait vivant, mais l'air en bonne santé pour un mort. Il avait déjà dû se nourrir ce soir-là. D'un animal ou d'un humain consentant. Du moins, je l'espérais.

Sur la première porte de gauche, une plaque indiquait « Bureau du Gérant ». Celui de Willie ? Ça m'aurait beaucoup étonnée.

Willie ouvrit et me fit signe d'entrer. Il jeta un bref coup d'œil à la table de travail et battit en retraite dans le couloir, refermant la porte derrière lui.

La moquette était beige pâle, les murs coquille d'œuf. Contre le mur du fond trônait un bureau noir à la surface laquée. Sur le sous-main, pas de papiers ni de trombones ou de stylos : juste les mains croisées de Jean-Claude.

Il était parfaitement immobile, comme une statue. La perfection masculine incarnée avec ses cheveux noirs bouclés et ses yeux bleu marine. S'il avait existé un *Vogue Hommes* pour les vampires, Jean-Claude aurait pu faire la couverture.

Je distinguai deux classeurs métalliques contre le mur de gauche. À côté, un divan de cuir noir au-dessus duquel était accrochée une peinture à l'huile. Une scène de Saint Louis au XVIII^e siècle. Des colons qui descendaient le fleuve en bateaux à fond plat, baignés par une lumière automnale. Des enfants jouaient sur la berge. Bref, un tableau qui détonnait avec l'ameublement de la pièce.

— Que me voulez-vous ? lançai-je abruptement.

— Tu es pressée ? demanda Jean-Claude.

— Oui. Venez-en au fait. Qu'attendez-vous de moi ?

Il sourit sans découvrir ses crocs et baissa les yeux, comme pris d'un accès de timidité.

— Tu es ma servante humaine, Anita.

Il avait utilisé mon prénom. Ça commençait mal.

— Non, le détrompai-je pour la centième fois.

— Tu portes deux de mes marques. Encore deux autres et tu m'appartiendras.

Son expression n'avait pas changé, mais elle ne collait pas avec la menace contenue dans ses paroles.

— Et alors ?

Il soupira.

— Anita...

Il se leva et contourna son bureau.

— Sais-tu ce que ça signifie d'être le maître de la ville ?

Il s'assit sur le bord du bureau, sa chemise ouverte révélant sa poitrine pâle et un petit mamelon durci. La cicatrice en forme de croix était une insulte à tant de perfection.

Je me forçai à détacher mon regard de sa poitrine, levai les yeux vers lui et parvins à ne pas rougir.

— Etre ma servante humaine a d'autres avantages, ma petite.

Ses pupilles dilatées dissimulaient presque ses iris. On aurait pu se noyer dans leurs ténébreuses profondeurs.

Je secouai la tête.

— Non.

— Ne me mens pas. Je sens ton désir. (Il passa la langue sur ses lèvres.) Je peux même le goûter.

Génial. Comment contester ce genre d'argument ? Réponse : il ne faut pas réfuter, mais approuver.

— C'est vrai, je vous désire. Vous êtes content ?

Il sourit.

— Oui.

Un seul mot, mais qui se glissa dans mon esprit pour me chuchoter des tas d'autres choses.

— Je désire beaucoup d'hommes, mais ça ne m'oblige pas à coucher avec eux.

Son visage était impassible, ses yeux comme deux puits sans fond.

— Le désir ordinaire est facile à réprimer. (Il se leva d'un mouvement fluide.) Mais celui qu'il y a entre nous...

Il avança, une main pâle tendue vers moi.

Mon cœur battait la chamade. Et pas parce que j'avais peur ou parce qu'il me manipulait.

— Ne me touchez pas, dis-je d'une voix rauque.

Évidemment, il ne m'écouta pas. Ses doigts effleurèrent ma joue. Je fis un pas en arrière, haletante. Inutile de chercher à dissimuler mon trouble, puisqu'il pouvait le sentir.

Sa caresse me brûlait toujours la peau. Je baissai les yeux.

— J'ai parfaitement conscience des avantages que je pourrais en tirer, Jean-Claude. Mais je ne le ferai pas. Je m'y refuse.

Toute humanité avait disparu de son regard. Mon estomac se contracta. Cette fois, c'était bien de la peur.

— Comme tu voudras, ma petite réanimatrice. Que nous soyons amants ou pas ne change rien. Tu restes ma servante humaine.

— Non !

— Que tu le veuilles ou non, Anita, tu m'appartiens déjà.

— J'avoue que j'ai du mal à vous suivre. Vous commencez par tenter de me séduire et, quand ça ne marche pas, vous recourez à la menace.

— Ce n'est pas une menace, ma petite. C'est la vérité.

— Non, c'est un mensonge. Et cessez de m'appeler « ma petite », bordel !

Il sourit.

Je déteste qu'on se paie ma tête. La colère balaya ma peur. J'aime bien cette émotion. Elle me rend courageuse et stupide.

— Allez-vous faire foutre !

— Je viens de te le proposer. Il faudrait savoir ce que tu veux.

Je m'empourprai. Jean-Claude redevint sérieux.

— Nous devons parler, ma petite. Amants ou pas, servante ou pas, nous devons parler.

— Si vous avez quelque chose à me dire, magnez-vous ! Je n'ai pas toute la nuit devant moi.

— Tu ne me facilites pas la tâche.

— Si vous recherchiez la facilité, vous auriez dû vous en prendre à quelqu'un d'autre.

— C'est vrai. Assieds-toi, je t'en prie.

Il retourna se percher sur le bord de son bureau et croisa les bras.

— Je suis pressée.

— Nous avions rendez-vous.

— Oui, à 23 heures. C'est vous qui m'avez fait attendre.

— Très bien. Je vais résumer...

— Je vous écoute.

— Je suis le nouveau maître de la ville. Mais pour survivre face à Nikolaos, j'ai dû dissimuler mes pouvoirs. J'ai si bien réussi que beaucoup ne me croient pas qualifié pour ce poste. Ils veulent me défier. Et tu es un des arguments qu'ils utilisent contre moi.

— Moi ?

— Ta désobéissance, plus exactement. Ils disent que je n'arrive pas à contrôler ma servante humaine. Alors, comment prétendre dominer tous les vampires de Saint Louis et des environs ?

— Que voulez-vous de moi ?

— Que tu sois ma servante humaine.

— Pas dans cette vie. Combien de fois devrai-je le répéter ?

— Je peux t'imposer une troisième marque, Anita. Ce n'était pas une menace, seulement un fait.

— Je préférerais mourir que de devenir votre servante. Puisqu'il était capable de capter mes émotions, il saurait que je disais la vérité.

— Pourquoi ?

Je voulus répondre, puis me ravisai. Il ne comprendrait pas. Moins de un mètre nous séparait, mais nos esprits étaient à des kilomètres l'un de l'autre, séparés par un gouffre béant qu'aucun pont n'enjambait. Jean-Claude était un cadavre ambulante. Sa personnalité humaine avait disparu.

— Si vous essayez, je vous tuerai.

— Tu es sincère, constata-t-il, surpris.

— Oui.

— Je ne te comprends pas, ma petite.

— Je sais.

— Ne pourrais-tu pas faire semblant d'être ma servante ?
Quelle drôle de question !

— En quoi ça consisterait ?

— Tu assisterais à quelques réunions. Tu m'appuierais avec tes armes et ta réputation.

— Vous voulez le soutien de l'Exécutrice, compris-je. Je le dévisageai, horrifiée.

— Les deux premières fois, je croyais que vous m'aviez marquée par accident. Que vous aviez paniqué. Mais c'est faux. Vous en aviez l'intention depuis le début, pas vrai ?

Il se contenta de sourire. Répondez-moi, fils de pute !

— Disons que j'étais prêt à saisir l'occasion au cas où elle se présenterait.

— Vous m'avez choisie pour être votre servante humaine !
Pourquoi ?

— Parce que tu es l'Exécutrice.

— Et alors ?

— Ça confère un certain prestige au vampire qui t'a attrapée.

— Vous ne m'avez pas attrapée.

— Si tu voulais te montrer raisonnable, les autres le croiraient.
Personne d'autre que nous n'a besoin de connaître la vérité.

Je secouai la tête.

— Je ne jouerai pas à votre petit jeu, Jean-Claude.

— Tu refuses de m'aider ?

— Voilà.

— Je t'offre l'immortalité sans le vampirisme. Je t'offre mon corps. Des légions de femmes seraient prêtes à faire n'importe quoi pour ça.

— Le sexe, c'est juste du sexe. Personne n'est bon à ce point.

Il sourit.

— Avec un vampire, c'est différent. Si tu étais un peu moins entêtée, tu découvrirais à quel point.

Je détournai la tête, incapable de soutenir son regard.

— Je ne veux qu'une seule chose de vous.

— De quoi s'agit-il, ma petite ?

— Deux choses, en fait. D'abord, que vous cessiez de m'appeler « ma petite ». Ensuite, que vous effaciez ces maudites marques.

— Je t'accorde ta première requête, Anita.

— Et la seconde ?

— Ce serait impossible, même si je le voulais.

— Ce qui n'est pas le cas.

— Ce qui n'est pas le cas.

— Tenez-vous loin de moi, Jean-Claude, ou je vous jure que je vous tuerai.

— Beaucoup de gens ont essayé au fil des siècles...

— Combien avaient déjà dix-huit vampires à leur tableau de chasse ?

Il écarquilla les yeux.

— Aucun. Un Hongrois m'a juré qu'il en avait tué cinq.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je lui ai tranché la gorge.

— Que ce soit bien clair entre nous, Jean-Claude. Plutôt que de me soumettre, je préférerais mourir la gorge tranchée en essayant de vous tuer.

Silence.

— Dites quelque chose !

— Je t'ai entendue. Je sais que tu ne bliffes pas.

Soudain, il fut devant moi comme par magie. Je ne l'avais pas vu bouger et ne l'avais pas senti dans ma tête.

— Serais-tu vraiment capable de me tuer ? Sa voix était semblable au contact de la soie sur une blessure : très douce avec une pointe de douleur. Comme le sexe. Et malgré la peur qui me tenaillait, je frissonnai de plaisir. Putain de merde !

Je levai les yeux vers lui.

— Oui.

Il cligna des paupières et recula.

— Tu es la femme la plus obstinée que j'aie rencontrée.

— C'est le plus beau compliment que vous m'ayez fait.

Il se tenait en face de moi, immobile. Même quand les oiseaux ou les serpents se figent, ils donnent l'impression d'être vivants, d'avoir seulement suspendu leurs mouvements. Mais Jean-Claude... En dépit du témoignage contraire de mes yeux, c'était comme s'il avait

tout bonnement disparu. Il n'était plus là.

— Qu'as-tu au visage ?

D'instinct, je portai une main à ma joue enflée.

— Rien du tout.

— Qui t'a frappée ?

— Vous voulez son nom pour aller le tabasser ?

— Mes serviteurs bénéficient entre autres de ma protection...

— Je n'en ai pas besoin.

— Quelqu'un t'a fait mal.

— Ouais. Et je lui ai collé mon flingue dans les couilles pour le forcer à me dire tout ce qu'il savait.

— Tu as quoi ?

— Je lui ai collé mon flingue dans les couilles, répétais-je.

Ses yeux pétillèrent, et il éclata d'un rire contagieux et sucré comme un bonbon. Si on avait pu le mettre en bouteille, je suis certaine qu'il aurait été hypercalorique. Ou peut-être orgasmique.

— Ma petite... Tu es incroyable.

Il était temps de tirer ma révérence. Garder l'air digne face à quelqu'un que vous faites autant marrer n'est pas un jeu d'enfant.

— Cessez de m'appeler « ma petite ».

Entendant ma dernière phrase, il redoubla d'hilarité.

Chapitre 22

Je regagnai la grande salle du club, dont l'atmosphère chaotique m'enveloppa de nouveau. Charles était debout près de la table, l'air mal à l'aise. Allons bon. Que s'était-il passé en mon absence ? Il se tordait les mains et grimaçait comme s'il souffrait. Un Dieu bienveillant lui a donné l'apparence d'un dur à cuire parce qu'à l'intérieur, il est en guimauve. Avec sa carrure et sa force, je n'aurais jamais eu besoin de personne pour me couvrir. Je trouvais ça un peu injuste.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai appelé Caroline.

— Et... ?

— La baby-sitter est malade et Caroline doit aller à l'hôpital pour remplacer une de ses collègues. Il faut que quelqu'un reste à la maison pour s'occuper de Sam.

— Je vois.

— On ne pourrait pas remettre à demain ? Je secouai la tête.

— Tu ne comptes pas aller à la Côtelette toute seule ?

— Ça ne peut pas attendre, Charles.

— Mais c'est la Côtelette ! (Il baissa le ton comme si prononcer ce nom à voix haute risquait d'attirer une nuée de maquereaux et de prostituées.) Et il fait nuit.

— Je me suis déjà baladée dans des endroits bien pires, Charles. Ça ira.

— Je ne te laisserai pas y aller seule. Je vais dire à Caroline de chercher une autre baby-sitter.

Charles était toujours prêt à aider une amie, mais je refusais que ça barde entre sa femme et lui à cause de moi. Et son ton plaintif des dernières minutes m'avait fait changer d'avis. Je ne voulais pas qu'il m'accompagne.

Et si Gaynor apprenait que j'avais interrogé Wanda ? S'il identifiait Charles et qu'il se venge sur lui ? Impossible de lui faire ça. Il avait un fils de quatre ans. Et une femme, même si je ne l'appréciais guère.

Harold Gaynor boufferait Charles tout cru. Pas question que je

l'implique dans cette histoire. C'était un gros nounours pataud, amical et serviable. Mais je n'avais pas besoin d'un gros nounours pour me couvrir. Il me fallait quelqu'un qui n'ait rien à craindre de Gaynor.

J'eus une idée.

— Rentre chez toi, Charles. Je te promets que je n'irai pas seule.

Il hésita, comme s'il doutait de ma parole.

— Tu en es sûre ? Je ne te laisserai pas tomber.

— Vas-y, Charles. J'emmènerai quelqu'un.

— Qui appelleras-tu à cette heure ?

— Pas de questions. Rentre t'occuper de ton fils.

Il eut l'air soulagé. En réalité, il n'avait aucune envie d'aller à la Côtelette. Peut-être avait-il besoin d'être tenu en laisse par Caroline. Parce que ça lui fournissait une excuse. Quelles drôles de bases pour un mariage ! Mais on ne répare pas ce qui n'est pas cassé...

Charles partit après s'être répandu en protestations d'amitié. Mais je savais qu'il n'était pas mécontent. Et je m'en souviendrais.

Je frappai à la porte du bureau.

— Entre, Anita.

Comment avait-il su que c'était moi ?

Jean-Claude consultait des colonnes de chiffres dans un antique registre aux pages jaunies et à l'encre délavée, qui n'aurait pas déparé, une veille de Noël, entre les mains de Bob Cratchit, le héros de Dickens.

— Qu'ai-je fait pour mériter deux visites en une seule nuit ?

Je me traitai mentalement d'idiote. Alors que je passais une grande partie de mon temps à l'éviter, j'allais lui demander de m'accompagner pendant une enquête ? Mais ça ferait d'une pierre deux coups. *Primo*, Jean-Claude serait tout content. *Secundo*, si Gaynor s'en prenait à lui, je ne donnais pas cher de sa peau.

Et Jean-Claude m'avait fait la même chose quelques semaines auparavant... Il m'avait choisie comme champion pour affronter un monstre qui avait déjà tué trois maîtres vampires. Et il avait parié que j'aurais le dessus sur Nikolaos. Avec raison, mais de justesse. J'étais ravie de lui retourner la politesse.

— Vous voudriez m'accompagner à la Côtelette ?

Il sursauta.

— Pour quoi faire ?

— Je dois interroger une prostituée. J'ai besoin de renforts.

— Toi ?

— Disons qu'il me faut quelqu'un qui ait l'air plus impressionnant que moi. Vous feriez l'affaire.

Il eut un sourire béat.

— Tu veux que je sois ton garde du corps ?

— Vous m’avez causé assez de soucis. M’en enlever un, ça vous changera.

— Pourquoi ce brusque revirement ?

— La personne qui devait m’accompagner a dû rentrer chez elle pour surveiller son gamin.

— Et si je refuse ?

— Dans ce cas, j’irai seule.

— À la Côtelette ?

— Oui.

Soudain, il fut de l’autre côté du bureau et s’approcha de moi.

— Je voudrais que vous arrétiez de faire ça.

— De faire quoi ?

— M’embrumer l’esprit pour que je ne vous voie pas bouger.

— J’ai renoncé à une grande partie de mon pouvoir sur toi en te faisant deux marques. Tu ne peux pas m’en vouloir de pratiquer le seul jeu qui me reste. Il ne faudrait surtout pas que tu perdes de vue qui je suis...

Je le fixai sans ciller.

— Je n’oublie jamais que vous êtes un mort-vivant, Jean-Claude.

Une expression indéchiffrable dansa sur son visage. Ça aurait pu être de la douleur...

— Je le vois dans tes yeux, dit-il sur un ton qui n’était plus séducteur, mais presque humain. Ils sont le miroir le plus limpide que je connaisse, ma petite. Chaque fois que je me fais des illusions ou que je commence à me leurrer sur ma véritable nature... tes yeux me rappellent à la réalité.

Que voulait-il que je réponde ? « Désolée, j’essaierai de ne plus penser au fait que vous êtes un vampire » ?

— Alors, pourquoi tenez-vous à me fréquenter ?

— Si Nikolaos avait disposé d’un tel miroir, elle ne serait peut-être pas devenue un monstre pareil.

Il avait raison. Du coup, qu’il m’ait choisie comme servante humaine me paraissait presque un geste noble. Presque. Je n’allais pas éprouver de la pitié pour le putain de maître vampire de Saint Louis ! Ni maintenant ni jamais.

Nous irions à la Côtelette ensemble. Maquereaux de tout poil, prenez garde ! Ce soir, le maître couvre mes arrières. Ça revenait à utiliser une bombe nucléaire pour détruire une fourmilière. Mais les réactions disproportionnées ont toujours été ma spécialité.

Chapitre 23

Au début du XIXe siècle, la Côtelette était le quartier rouge situé au bord du fleuve. Mais comme le reste de Saint Louis, elle a remonté la pente. Aujourd'hui, il faut longer Washington Avenue – et le Fox Theater où l'on joue les dernières comédies musicales de Broadway-en direction de l'ouest pour atteindre la carcasse ressuscitée de la Côtelette.

La nuit, les rues sont éclairées par des néons multicolores clignotants. Une vraie fête foraine pornographique. Il ne manque qu'une grande roue dans un des terrains vagues. On pourrait vendre des barbes à papa en forme de femme à poil, histoire de distraire les enfants pendant que papa va se faire pomper la sucette. Maman n'en saurait jamais rien.

Jean-Claude était assis près de moi dans la voiture. Il n'avait pas dit un mot pendant le trajet. De temps en temps, je tournais la tête pour m'assurer qu'il était toujours là. Les gens normaux font du bruit, même quand ils se taisent. On entend leur respiration, le frottement de leurs habits quand ils remuent, ce genre de choses. Jean-Claude... rien. Vive les morts-vivants !

D'habitude, le silence ne me dérange pas. Je n'éprouve pas le besoin de le meubler, contrairement à beaucoup de femmes. Mais là, j'avais du mal à le supporter.

— Jean-Claude... Vous êtes avec moi ? Il tourna la tête. La lueur des néons se refléta sur ses prunelles comme sur du verre noir.

— Vous pouvez imiter les humains mieux que n'importe quel vampire de ma connaissance. Alors, pourquoi faites-vous ça ?

Il cligna des yeux.

— De quoi parles-tu ?

— Vous êtes tout bizarre.

— Bizarre ?

— Arrêtez ça !

— Arrêter quoi ?

— De répondre à une question par une autre question !

— Désolée, ma petite, mais je sentais la rue.

— Sentir la rue ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Il posa une main

sur son ventre.

— Il y a beaucoup de vie ici.

— De vie ?

Et en plus, c'était contagieux !

— Oui. Je sens toutes ces créatures qui errent en quête d'amour, de douleur ou de reconnaissance. Il y a de la cupidité aussi, mais surtout de l'amour et de la douleur.

— Personne ne va voir une prostituée pour l'amour. C'est le sexe qui compte.

Il secoua la tête.

— La plupart des gens confondent les deux. Je fixais la route. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque.

— Vous n'avez rien mangé ce soir, n'est-ce pas ?

— C'est toi l'experte en vampirisme. Tu ne devrais pas avoir besoin que je te le dise.

— Vous savez que vous êtes un mystère pour moi.

— Je vais prendre ça pour un compliment...

— Je ne vous ai pas amené ici pour chasser, dis-je d'une voix un peu trop forte, qui résonna dans ma tête.

— M'interdirais-tu de chasser ?

Je réfléchis en cherchant un endroit où me garer. Pas une seule place de libre, donc je fis demi-tour. Je devinais que c'était une question piège, mais je ne voyais pas où était la chausse-trappe.

— Je ne peux rien vous interdire, et vous le savez bien. Mais je vous le demande.

— Donne-moi une bonne raison de ne pas le faire.

— Parce que c'est moi qui vous ai amené ici. Sans ça, vous n'y seriez jamais venu.

— Si je me nourrissais, tu te sentiras coupable vis-à-vis de ma victime ?

— Il est illégal de boire le sang d'humains non consentants.

— En effet.

— Vous risqueriez la peine de mort.

— Et c'est toi qui exécuterais la sentence ?

— Comme toujours dans l'État du Missouri.

— Ce ne sont que des prostituées, des maquereaux et des hommes infidèles. Quelle importance ont-ils pour toi, Anita ?

Il m'avait appelée par mon prénom sans que j'aie besoin de le lui demander. Un mauvais signe.

Une voiture déboîta à moins d'un pâté de maisons du *Chat gris*. Un coup de bol. Je me garai à l'emplacement libre. Les créneaux ne sont pas mon fort, mais ma Nova est toute petite, et j'avais largement la place de manœuvrer.

Je coupai le contact. Jean-Claude m'observait.

— Je t'ai posé une question. Que t'importent ces gens ?

Je défis ma ceinture et me tournai vers lui. La lumière dorée d'un lampadaire éclairait une moitié de son visage, découpant ses pommettes hautes et faisant luire ses canines entre ses lèvres entrouvertes. Ses yeux brillaient comme deux néons bleus. Je détournai le regard.

— Je n'ai aucun sentiment pour eux, mais ce sont des humains, dis-je, les yeux rivés sur mon volant. Bons ou mauvais, ils sont vivants, et personne n'a le droit de changer ça arbitrairement.

— Donc, la vie est quelque chose de sacré pour toi ? Je hochai la tête.

— Chaque être humain est unique. Précieux et irremplaçable.

— Pourtant, tu as déjà tué.

— En état de légitime défense seulement. Moi aussi, je suis irremplaçable.

Il se redressa d'un mouvement fluide, et la réalité parut se focaliser autour de lui. Cette fois, il avait l'air complètement humain. Chacun de ses cheveux noirs coiffés avec soin avait une texture propre. Ses yeux n'avaient rien d'exceptionnel à part leur couleur.

— Doux Jésus, soufflai-je.

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite ?

J'éludai la question. Si je lui demandais comment il faisait ça, il se contenterait de sourire.

— Pourquoi cet interrogatoire, Jean-Claude ? En quoi ma vision de la vie vous intéresse-t-elle ?

— Tu es ma servante humaine. (Il leva la main pour prévenir toute objection.) J'aimerais mieux te comprendre.

— Ne pouvez-vous pas lire mes émotions comme celles des gens de la rue ?

— Non. Je perçois ton désir, mais pas grand-chose d'autre. J'ai renoncé à ce pouvoir en te marquant.

Bon à savoir. Jean-Claude n'était pas obligé de me le dire. Alors, pourquoi l'avait-il fait ? Pas par bonté d'âme, pour sûr. Il devait avoir une raison, même si je ne voyais pas laquelle.

— Vous êtes juste là pour me couvrir, alors ne faites rien sans que je vous l'aie ordonné, d'accord ?

— Faire quoi ?

— Ne blessez personne qui n'ait pas tenté de nous nuire.

Il hocha solennellement la tête. Pourquoi avais-je l'impression qu'il se moquait de moi dans un coin sombre de son esprit ? Donner des ordres au maître de la ville. Décidément, j'étais pleine d'humour. Peut-être accepterait-il de m'embaucher au *Cadavre rieur*...

Dehors, le niveau de décibels était intense. De la musique s'échappait de tous les bâtiments. Pas la même, bien sûr. Les néons

clignotants annonçaient : « Danseuses aux seins nus ».

Une grande Noire mince s'approcha de nous. Elle portait un micro-short violet qui ressemblait plutôt à un string, et des collants résille. Provocante, il n'y avait pas d'autre mot. Elle s'arrêta entre nous, et son regard passa de l'un à l'autre.

— Lequel des deux le fait, et lequel mate ? Jean-Claude et moi nous regardâmes, et je vis une ombre de sourire relever le coin de ses lèvres.

— Désolée. Nous cherchons Wanda, répondis-je.

— Il y a beaucoup de filles ici. Je ne les connais pas toutes. Mais je vous garantis que je peux faire la même chose qu'elle. En mieux !

Elle était tout près de Jean-Claude. Il lui prit la main et la porta à ses lèvres sans me quitter des yeux.

— C'est vous qui faites, dit la fille d'une voix rauque.

Ou elle était douée, ou Jean-Claude lui faisait un sacré effet. Elle se colla contre lui. Par contraste avec sa chemise blanche, sa peau paraissait encore plus noire. Ses ongles étaient peints en rose fuchsia.

— Navrée de vous interrompre, mais nous n'avons pas toute la nuit.

— Ce n'est pas celle que tu cherches ? demanda Jean-Claude.

— Non.

Il la saisit par les coudes et la repoussa. Elle fit mine de résister, mais il la maintint à distance sans effort.

— Je monte gratuitement, proposa la fille.

— Que lui avez-vous fait ? demandai-je sur un ton accusateur.

— Rien du tout.

Je ne le croyais pas.

— Ben voyons ! Il est normal qu'une pute vous propose ses services pour rien...

L'ironie est un des talents que Dieu m'a donnés. Il serait dommage de le gaspiller.

— Tiens-toi tranquille.

— Ne me parlez pas sur ce ton !

La fille était parfaitement immobile, les bras ballants. Ce n'était pas à moi que Jean-Claude avait parlé.

Il la lâcha. Elle ne broncha pas. Alors, il la contourna comme il l'eût fait d'un trou dans la chaussée. Il me prit le bras, et je le laissai faire.

La prostituée frissonna. Ses épaules s'affaissèrent. Elle baissa la tête et prit une inspiration tremblante.

Jean-Claude m'entraîna un peu plus loin. La fille se tourna et nous aperçut. Ses yeux ne s'arrêtèrent pas sur nous. Elle ne nous connaissait pas.

Je dégageai mon bras. Jean-Claude ne tenta pas de me retenir. Ça valait mieux pour lui.

Je m'adossai à une vitrine, il se planta devant moi.

— Que lui avez-vous fait ?

— Je te l'ai dit, ma petite. Rien du tout.

— Ne m'appellez pas comme ça. Et ne me mentez pas non plus.

Je vous ai vu.

Deux hommes s'arrêtèrent près de nous pour observer la vitrine. Ils se tenaient par la main.

Je regardai par-dessus mon épaule et sentis le rouge me monter aux joues en découvrant des fouets, des masques de cuir, des menottes et des tas d'autres choses dont j'ignorais le nom et l'usage. Un des hommes se pencha pour chuchoter quelque chose à l'oreille de l'autre. Ils virent que je les observais. Nos regards se croisèrent, et je détournai la tête.

J'étais écarlate, et je détestais ça. Ils s'éloignèrent, main dans la main.

— Qu'avez-vous fait à cette femme ? répétais-je pour masquer mon embarras.

— C'était... une simple imprudence de ma part.

— Comment ça ?

Il planta ses yeux dans les miens.

— Mes pouvoirs augmentent quand ma servante humaine est près de moi.

— Vous voulez dire... Comme une sorcière avec son familier ?

— Ça s'en approche assez, oui. J'ignorais que tu t'y connaissais en sorcellerie.

S'il croyait réussir à changer de sujet, il se trompait.

— Donc, votre capacité à hypnotiser les gens est plus forte quand je suis près de vous. Assez pour fonctionner sans que vous vous concentriez.

Il acquiesça.

— Je ne vous crois pas !

— Comme tu voudras.

Je ne voulais pas y croire. Parce que si c'était la vérité, j'étais déjà sa servante humaine. Pas par mes actes, mais à cause de ma seule présence. Malgré la sueur qui ruisselait dans mon dos, je frissonnai.

— Merde alors !

— Tu peux le dire.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper de ça pour le moment.

Maîtrisez vos pouvoirs, d'accord ?

— J'essaierai.

— N'essayez pas, faites-le.

Il eut un sourire assez large pour dévoiler la pointe de ses

canines.

— Oui, ma petite.

Je sentis une boule de panique se former au creux de mon estomac et serrai les poings.

— Si vous m'appellez comme ça encore une fois, je vous frappe.

Ses lèvres frémirent, et je compris qu'il se forçait à ne pas éclater de rire. Je déteste qu'on trouve mes menaces amusantes.

Jean-Claude était un fumier arrogant, et je mourais d'envie de lui taper dessus. De lui faire mal parce qu'il me foutait une trouille bleue. Certaines personnes me font cet effet. Je pris une inspiration pour me calmer. Salaud ou pas, si nous en venions aux mains, l'un de nous y laisserait sa peau. Et il y avait de grandes chances que ce soit moi.

— Qu'y a-t-il, Anita ? demanda-t-il d'une voix sensuelle.

Malgré l'endroit et les circonstances, l'entendre me chamboula complètement. Je n'y peux rien. Jean-Claude a un don.

— Ne me poussez pas à bout.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— Si je dois choisir entre vous ou moi, je n'hésiterai pas une seconde.

Il me fixa quelques secondes.

— Je te crois. Mais dis-toi bien que je survivrai à ta mort. Pourrais-tu survivre à la mienne ?

— Maudit soyez-vous, Jean-Claude !

— C'était déjà fait longtemps avant que je te rencontre.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Il battit des paupières, l'air innocent.

— Ton Eglise catholique a déclaré que tous les gens transformés en vampires étaient considérés comme des suicidés. Donc, automatiquement damnés.

Je secouai la tête.

— Je suis épiscopaliennne maintenant. Mais ça n'est pas ce que vous vouliez dire. Il éclata de rire.

Furieuse, je m'écartai de la vitrine, et m'enfonçai dans la foule des prostituées et des clients. Aucun n'était aussi dangereux que Jean-Claude. Et je l'avais amené ici pour me protéger ? Ridicule !

Un adolescent qui ne devait pas avoir plus de quinze ans me barra le chemin. Il portait un jean déchiré et un maillot de corps sans rien dessus.

— Ça t'intéresse ?

Il était un peu plus grand que moi, et il avait les yeux bleus. Derrière lui, deux autres garçons nous observaient.

— On ne voit pas beaucoup de femmes par ici.

— Je veux bien te croire. (Il avait l'air si jeune que mon cœur

se serra.) Tu sais où je peux trouver Wanda la Para ?

— Putain, elle aime les infirmes, marmonna un de ses compagnons.

Je ne le détrompai pas.

— Où ? demandai-je en agitant un billet de vingt dollars.

Trop cher payé pour un simple renseignement. Mais ça lui permettrait peut-être de rentrer chez lui un peu plus tôt. De refuser un dernier client.

Je ricanai intérieurement. Comme si vingt dollars allaient changer sa vie ! Comme si on pouvait colmater une brèche dans un barrage avec un sparadrap !

— Elle tapine devant le *Chat gris*, au bout de la rue.

— Merci.

Je lui donnai le billet. Il avait de la crasse sous les ongles.

— T'es sûre que tu ne veux rien faire ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

Du coin de l'œil, je vis Jean-Claude approcher.

— J'ai déjà bien assez d'occupation sans toi, répliquai-je.

Le garçon fronça les sourcils.

Je partageais sa perplexité. Que peut-on faire d'un maître vampire qui refuse de vous ficher la paix ? Une bonne question. Malheureusement, j'avais plutôt besoin d'une bonne réponse...

Chapitre 24

Wanda la Para était assise sur une de ces chaises roulantes qu'utilisent les athlètes handicapés. Elle portait des gants de musculation, et ses biceps saillaient sous sa peau bronzée pendant qu'elle se propulsait sur le trottoir. De longs cheveux bruns ondulés encadraient son joli visage. Elle avait un maquillage discret et une chemise bleu métallique sans soutien-gorge dessous. Une jupe longue et une paire de bottes noires dissimulaient ses jambes.

La plupart des prostitués, mâles ou femelles, n'arboraient pas de tenues criardes : juste des shorts, des maillots de corps et des brassières. Par une chaleur pareille, qui aurait pu les en blâmer ? Et je suppose que des combinaisons en résille auraient attiré l'attention des flics.

Debout près de moi, le nez en l'air, Jean-Claude observait l'enseigne rose vif du *Chat gris*.

Comment approche-t-on une prostituée, même quand on veut seulement lui parler ? Je n'en savais rien. C'est ce qu'il y a de bien dans mon boulot : on en apprend tous les jours.

Je m'avançai vers Wanda. Elle leva la tête. Nos regards se croisèrent, et elle me sourit.

Jean-Claude nous rejoignit. Le sourire de Wanda s'élargit. Elle ne devait pas avoir de clients aussi appétissants tous les jours.

— C'est une prostituée ? chuchota Jean-Claude.

— Oui.

— En chaise roulante ?

— Oui.

— Ça alors ! souffla-t-il.

Je crois qu'il était choqué. Agréable de voir qu'il n'était pas complètement blasé...

Wanda bloqua les roues de sa chaise d'un geste vif. Elle devait se tordre le cou pour nous regarder.

— Salut, dit-elle.

— Salut, répondis-je.

Je ne savais pas comment enchaîner.

— Un ami m'a parlé de vous. C'est bien vous qu'on surnomme

Wanda la Para ?

Elle eut un rictus. Derrière le masque de son sourire charmeur, j'aperçus la femme qu'elle était vraiment.

— Oui, c'est moi.

— On peut parler ?

— Bien sûr. Vous avez une chambre ?

Je croyais que les prostituées étaient censées la fournir. Encore une nouveauté pour moi.

— Non.

Elle attendit patiemment. Oh, et puis tant pis.

— Nous voulons vous parler pendant une heure, peut-être deux. Nous paierons le tarif normal.

Elle me donna son prix.

— Doux Jésus. C'est un peu cher, non ?

— La loi de l'offre et de la demande, répliqua Wanda. Personne d'autre ne pourra vous offrir la même chose que moi.

Elle lissa les plis de sa jupe, et je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil à ses jambes. C'était vraiment trop bizarre.

Je hochai la tête.

— On y va...

Une note de frais supplémentaire. Une ramette de papier imprimante, une pochette de quatre stylos bille noirs, une prostituée handicapée, deux chemises cartonnées. Bert allait adorer ça.

Chapitre 25

Nous ramenâmes Wanda chez moi. Comme il n'y a pas d'ascenseur dans mon immeuble et que j'habite au deuxième, Jean-Claude la porta dans l'escalier. Il montait devant moi d'un pas fluide et assuré ; son fardeau ne le ralentissait pas. Je le suivis avec la chaise roulante. Qui me ralentissait, et pas qu'un peu.

Ma seule consolation fut de pouvoir observer les fesses de Jean-Claude. De très jolies fesses, pour un vampire.

J'ouvris la porte en grand pour que Jean-Claude puisse entrer avec Wanda dans les bras. Puis je tentai de redonner sa forme initiale à la chaise roulante. Comme je m'y attendais, elle était plus facile à plier qu'à déplier.

Je me débattais depuis un moment quand je pris conscience de deux regards rivés sur moi. Je levai les yeux. Jean-Claude se tenait sur le seuil de mon appartement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne suis jamais venu chez toi, Anita.

— Et alors ?

— C'est la grande experte en vampirisme qui me demande ça ?

Oups !

— Vous avez ma permission d'entrer.

— J'en suis très honoré.

Enfin, les montants de la chaise roulante se verrouillèrent en cliquetant. Jean-Claude y déposa Wanda, et je refermai la porte pendant quelle lissait les plis de sa jupe.

Jean-Claude entra dans le salon et l'inspecta. Apercevant le calendrier avec des photos de pingouins accroché au mur de ma kitchenette, il souleva les pages des mois à venir. Je faillis lui dire d'arrêter, mais à quoi bon ? Je n'inscrivais pas mes rendez-vous dessus. Alors, pourquoi trouvai-je énervant qu'il s'y intéresse ?

Je tournai la tête vers Wanda. Cette nuit s'annonçait encore plus bizarre que les précédentes.

— Je peux vous offrir quelque chose à boire ? demandai-je.

— Du vin rouge, si vous avez.

— Désolée, il n'y a pas d'alcool. Du café, du vrai Coca et de l'eau. C'est tout ce que j'ai.

— Alors, un Coca. Je sortis une boîte du frigo.

— Vous voulez un verre ? Elle secoua la tête.

Adossé au mur de la cuisine, Jean-Claude observait mes allées et venues.

— Moi non plus, je n'ai pas besoin de verre, déclara-t-il.

— Ne faites pas le malin, grommelai-je.

— Trop tard.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Ça eut l'air de lui plaire, ce qui me fit froncer les sourcils. Je ne savais jamais comment me comporter avec lui.

Il approcha de l'aquarium. Apparemment, il avait décidé de visiter les lieux. Au moins, cela nous laisserait un peu d'intimité.

— C'est un vampire, souffla Wanda, surprise.

J'étais étonnée qu'elle s'en aperçoive à peine. Moi, je le sentais immédiatement. Si séduisant soit-il, un cadavre restait toujours un cadavre.

— Vous l'ignoriez ?

— Je ne suis pas une cercueilleuse.

Elle suivit Jean-Claude du regard, l'air effrayé.

— Une cercueilleuse ? C'est quoi ?

— Une pute qui couche avec des vampires.

— Il ne vous touchera pas, promis-je.

Elle me dévisagea intensément, comme si ses yeux essayaient de voir à l'intérieur de ma tête. Disais-je la vérité ?

Il faut être vraiment désespérée pour suivre des étrangers chez eux sans savoir s'ils vont vous faire du mal ou non. Désespérée ou suicidaire.

— Alors, c'est avec vous que je dois le faire ?

Je clignai des yeux.

— Non, fis-je en secouant la tête. Je vous ai dit que je voulais seulement parler.

Je me sentis rougir. Wanda ouvrit sa boîte de Coca et but une gorgée.

— Vous voulez que je raconte comment je le fais avec d'autres gens pendant que vous le faites avec lui, c'est ça ?

Jean-Claude se tenait devant le seul tableau que j'avais accroché dans le salon : une toile moderne dans des tons de gris, de blanc, de noir et de rose pâle. Plus on fixait les motifs longtemps, plus on y distinguait de choses.

— Non, Wanda, je veux juste parler. Personne ne fera rien à personne, d'accord ?

Elle haussa les épaules.

— C'est votre fric. Tout ce que vous voudrez !

Mon estomac se noua. Elle était sincère. Je l'avais payée, et je

pouvais faire d'elle tout ce qui me chantait. Je trouvais ça atroce. Pourtant, elle refusait de coucher avec un vampire. Même les prostituées ont des limites.

Rassurée, Wanda me sourit. Son visage s'éclaira, et je repensai au rire muet de Cicely.

— J'ai entendu dire que vous aviez été la maîtresse d'Harold Gaynor.

Wanda se rembrunit. Son regard se voila.

— Je ne connais pas ce nom.

— Bien sûr que si.

J'étais restée debout, la forçant à se tordre le cou pour me regarder. Elle baissa les yeux.

— Allons, Wanda, je sais que vous sortiez avec Harold Gaynor. Inutile de nier.

— Je le ferai avec vous, je laisserai le vampire regarder, je vous dirai des cochonneries à tous les deux si ça vous chante. Mais je ne connais personne du nom d'Harold Gaynor.

Je me penchai et posai les mains sur les accoudoirs de sa chaise roulante. Nos visages étaient si proches...

— Je ne suis pas une journaliste. Gaynor ne saura jamais que nous nous sommes rencontrées, sauf si vous allez le lui dire vous-même.

Elle écarquilla les yeux. Je suivis son regard jusqu'à mon flingue, visible par l'entrebâillement de mon coupe-vent.

— Parlez-moi, Wanda, dis-je d'une voix douce.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Vous n'êtes ni flic ni journaliste, et les assistantes sociales ne se baladent pas armées.

Jean-Claude sortit de ma chambre.

— Un problème, ma petite ?

Je ne pris pas la peine de le corriger. Wanda ne devait pas savoir qu'il y avait de la dissension dans les rangs.

— Elle refuse d'avouer.

Je me relevai, ôtai mon coupe-vent et le posai sur le comptoir de la cuisine. Je sentais le regard de Wanda rivé sur mon flingue, comme prévu. Je ne suis peut-être pas impressionnante, mais mon Browning l'est pour deux.

Jean-Claude s'approcha derrière Wanda et lui posa les mains sur les épaules. Elle sursauta comme s'il lui avait fait mal. Je savais que ça n'était pas le cas. Mais le contraire aurait peut-être été préférable.

— Il me tuera, souffla Wanda.

Beaucoup de gens racontaient la même chose au sujet d'Harold Gaynor.

— Il n'en saura rien, promis-je.

Jean-Claude frotta sa joue contre les cheveux de Wanda en lui massant les épaules.

— Sans compter qu'il n'est pas ici ce soir, ma douce. Nous, si.

Il lui chuchota à l'oreille quelque chose que je n'entendis pas. Je vis seulement remuer ses lèvres.

Mais Wanda l'entendit. Ses yeux s'écarquillèrent de frayeur, et elle trembla comme si elle faisait une crise d'épilepsie. Des larmes coulèrent sur ses joues duveteuses.

— S'il vous plaît, non, supplia-t-elle d'une toute petite voix. Ne lui laissez pas faire ça.

En cet instant, je haïssais Jean-Claude. Et je me haïssais aussi.

Je faisais partie des gentils. Une de mes dernières illusions. Et je n'étais pas prête à y renoncer pour toutes les informations du monde. Wanda choisirait de parler ou pas. Mais je ne la torturerais pas.

— Reculez, Jean-Claude.

Il leva les yeux vers moi. Toute leur partie visible avait viré au bleu liquide. On eût dit qu'il était aveugle.

— Sa terreur est capiteuse comme du bon vin.

Mais son visage était toujours aussi charmant quand il ouvrit la bouche, dévoilant ses crocs.

Wanda continuait à pleurer en me regardant. Si elle avait vu Jean-Claude, elle aurait hurlé.

— Je vous croyais capable de vous contrôler ! criai-je.

— Ma volonté est très puissante, mais pas illimitée.

Il recula et fit les cent pas de l'autre côté du canapé. Comme un léopard en cage. Une violence contenue qui attendait une occasion de se libérer.

Je m'agenouillai devant Wanda. Elle serrait sa boîte de Coca si fort qu'elle l'avait à moitié écrasée.

— Je ne le laisserai pas vous faire de mal. Je vous le promets. Harold Gaynor me menace. C'est pour ça que j'ai besoin d'informations.

Wanda me regardait, mais son attention était rivée sur Jean-Claude. Je le sentais à la tension de ses épaules. Elle n'arriverait jamais à se livrer tant qu'il serait dans la pièce.

— Jean-Claude, vous pouvez aller dans la chambre ? J'ai besoin de parler seule à seule avec Wanda.

— Dans ta chambre, ma petite ? Avec plaisir.

Il me fit un grand sourire. Son masque effrayant s'était envolé. Avait-il fait semblant ? La transformation vampirique développait-elle automatiquement le sadisme humain ?

Je foudroyai Jean-Claude du regard. Il haussa les sourcils, nonchalant, mais quitta la pièce comme je le lui avais demandé.

Les épaules de Wanda s'affaîssèrent.

— Vous ne le laisserez pas me faire du mal, c'est promis ?

— Promis !

Elle pleurait doucement. Je ne sais jamais quoi faire quand quelqu'un pleure devant moi. Le serrer dans mes bras ? Lui tapoter la main ?

Je m'accroupis devant Wanda et ne dis rien.

Quelques instants plus tard, elle s'essuya les yeux d'un revers de main. Son maquillage avait coulé, ce qui ne la rendait pas moins séduisante : juste un peu plus vulnérable. J'avais envie de la bercer comme une enfant. De lui chuchoter des mensonges, de lui dire que tout irait bien.

Mais quand elle repartirait de chez moi, elle serait toujours une prostituée. Une pute handicapée ! Comment pourrait-elle aller bien ? Je secouai la tête, navrée.

— Vous voulez un Kleenex ?

— Oui.

J'allai prendre la boîte sur le comptoir de la cuisine. Elle se tamponna les yeux et se moucha doucement, comme une vraie dame.

— Pouvons-nous discuter, maintenant ?

Elle hocha la tête et, d'une main tremblante, porta la cannette de Coca à ses lèvres.

— Vous connaissez Harold Gaynor, pas vrai ?

Elle me fixa en silence quelques instants.

— S'il apprend que je vous ai parlé de lui, il me tuera. Je ne suis pas une cercueilleuse, mais je n'ai pas non plus envie de mourir.

— Personne n'en a envie. Mais j'ai besoin de vous, Wanda.

— Bon, ça va... Je connais Harold.

— Racontez-moi comment vous vous êtes rencontrés.

Elle plissa les yeux, l'air soupçonneux, ce qui fit ressortir de fines pattes-d'oie. Sans doute était-elle plus âgée que je ne l'aurais cru.

— Il vous a déjà envoyé Tommy ou Bruno ?

— Tommy est venu ici.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai sorti mon flingue pour le convaincre de repartir.

— Ce flingue-là ?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait pour qu'Harold vous en veuille à ce point ?

— J'ai refusé de travailler pour lui.

— C'est quoi, votre boulot ?

— Peu importe.

— Vous n'êtes pas une prostituée. Il refuse de toucher les personnes valides.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— À l'université de Washington, quand j'étais étudiante. Il était venu donner des fonds à une association.

— Et il vous a invitée à sortir avec lui ?

— Oui.

Elle parlait si bas que je devais me pencher vers elle pour l'entendre.

— Que s'est-il passé ?

— Nous étions tous les deux sur une chaise roulante. Il avait de l'argent. Au début, c'était génial.

Elle se mordit les lèvres comme pour lisser son rouge à lèvres et déglutit.

— Et ensuite ?

— J'ai laissé tomber la fac et emménagé avec lui. C'était plus facile. Il n'en avait jamais assez de moi. Elle baissa les yeux.

— Puis il a voulu mettre du piment dans notre vie sexuelle. Il ne peut pas marcher, mais il a des sensations au-dessous de la taille. Moi pas. Il aimait s'occuper de mes jambes. Ça ne me faisait pas mal, alors je n'ai pas protesté tout de suite. Mais il est devenu de plus en plus malsain.

Elle leva la tête vers moi. Ses yeux étaient noyés de larmes.

— Il a commencé à me couper. Je ne sentais rien, mais la question n'est pas là, pas vrai ?

Je posai ma main sur la sienne. Elle serra mes doigts.

— Ça va aller.

Mon intervention ne l'empêcha pas d'éclater en sanglots.

— Ça va aller, Wanda. Il ne peut plus vous faire de mal, mentis-je.

— Tout le monde veut me faire du mal. Vous aussi, vous allez m'en faire !

C'était un peu tard pour le nier.

— Parlez-moi de Gaynor.

— Il m'a remplacée par une sourde.

— Cicely ?

Elle sursauta.

— Vous la connaissez ?

— Je l'ai vue une fois.

Wanda secoua la tête.

— Une vraie malade. Elle aime torturer les gens. Ça l'excite.

Elle s'interrompt pour observer ma réaction. Le plus triste, c'est que je n'étais même pas choquée.

— Parfois, Harold couchait avec nous deux en même temps. C'est devenu vraiment violent. Cicely adore les couteaux. Elle est très douée pour écorcher...

Une pause.

— Harold me tuerait pour vous avoir raconté ses secrets d'alcôve.

— Vous connaissez aussi ses secrets professionnels ?

— Non. Il me tenait à l'écart de cette partie de sa vie. Au début, j'ai cru que c'était pour que la police ne puisse pas m'arrêter au cas où ça tournerait mal.

Elle baissa les yeux.

— Plus tard, j'ai compris que c'était parce qu'il avait l'intention de me remplacer à plus ou moins long terme.

Il ne voulait pas que je sache des choses dont je pourrais me servir contre lui.

Il n'y avait ni amertume ni colère dans sa voix, seulement de la tristesse. J'aurais préféré qu'elle le traite de tous les noms. Gaynor avait fait pire que de la tuer. Il lui avait infligé une blessure dont elle ne guérirait jamais, la laissant handicapée mentalement et physiquement.

— Je peux vous raconter ce qu'il me disait sur l'oreiller. Mais ça ne vous aidera pas à le coincer.

— Connaissez-vous ses secrets personnels ? Quelque chose qui n'ait rien à voir avec le sexe. Vous deviez bien parler d'autres sujets quand vous étiez ensemble...

Wanda fronça les sourcils.

— Je ne sais pas si ça peut vous être utile, mais... Harold est un enfant illégitime, obsédé par son vrai père.

— Il connaît son identité ?

— Oui. Son père venait d'une famille riche et bien sous tous rapports. Il avait pris une prostituée pour maîtresse. Quand elle est tombée enceinte, il l'a jetée à la rue.

Une fois de plus, l'histoire se répétait. Ce bon vieux Freud avait raison.

— Quelle famille ?

— Il ne me l'a jamais dit. Il avait peut-être peur que je fasse chanter ses parents ou que j'aille leur raconter ses petits secrets. Il voulait leur faire regretter de ne pas l'avoir accueilli. Je pense qu'il s'est lancé dans les affaires pour devenir aussi riches qu'eux.

— Comment savez-vous qu'il ne mentait pas ?

— Vous ne poseriez pas la question si vous l'aviez entendu. Il les déteste tellement ! Et il veut mettre la main sur l'héritage qui, dit-il, lui revient de droit.

— Comment compte-t-il s'y prendre ?

— Un peu avant que je le quitte, il avait découvert où étaient enterrés certains de ses ancêtres. Il parlait d'un trésor enfoui.

— Dans leur tombe ?

— Non. Ses ancêtres paternels avaient fait fortune dans la piraterie fluviale. Ils accostaient les navires sur le Mississippi pour détrousser les passagers ou voler la cargaison. Harold en était à la fois fier et dégoûté. Puisque ces gens descendaient de pirates et de prostituées, ils n'avaient aucune raison de le prendre de haut.

— En quoi localiser la tombe de ses ancêtres devait-il l'aider à s'emparer de leur trésor ?

— Il disait qu'il trouverait un prêtre vaudou pour les relever et les forcer à coopérer.

— Ah.

Wanda me dévisagea, l'air inquisiteur.

— Ça peut vous aider ?

Je hochai la tête. À présent, je comprenais le rôle que Gaynor entendait me faire jouer.

Mais pourquoi m'avoir choisie ? Pourquoi ne pas s'être adressé à quelqu'un de notoirement impitoyable, comme Dominga Salvador ? Quelqu'un qui aurait accepté son argent sans se poser de questions et tué sa chèvre blanche sans remords ? Pourquoi moi, avec ma réputation de probité ?

— A-t-il mentionné le nom de certains prêtres vaudou ?

— Non. Il était toujours très prudent. Mais je ne vois pas en quoi ce que je viens de vous dire peut vous aider.

— Moins vous en saurez, mieux ça vaudra pour vous, vous ne croyez pas ?

Elle me dévisagea un long moment.

— Je suppose...

— Y a-t-il un endroit... ?

Je n'achevai pas ma phrase. J'allais lui offrir un billet d'avion pour la destination de son choix. N'importe où, pourvu qu'elle n'ait plus besoin de se vendre.

Peut-être le devina-t-elle à mon expression, car elle éclata d'un rire de gorge velouté. Je croyais que les prostituées savaient seulement ricaner.

— Vous êtes bien une assistante sociale, finalement. Vous voudriez me sauver, n'est-ce pas ?

— Serait-il terriblement naïf de vous offrir un billet d'avion pour rentrer chez vous ?

— Terriblement. Pourquoi voudriez-vous m'aider ? Vous n'êtes pas un homme, ni une lesbienne.

— Juste une fille stupide, dis-je en me relevant.

Elle me serra la main.

— Non, vous n'êtes pas stupide du tout. Mais ça ne servirait à rien. Je suis une pute. Ici, au moins, je connais la ville et les gens. J'ai mes habitués. Je me débrouille.

— Gaynor a fait de vous une prostituée, mais vous n'êtes pas obligée de le rester.

Des larmes brillèrent dans ses yeux pour la troisième fois de la soirée. Elle n'était pas assez dure pour vivre dans la rue. Personne ne l'était.

— Contentez-vous de m'appeler un taxi, vous voulez bien ? Je n'ai plus envie de parler.

Que pouvais-je faire d'autre ? J'appelai un taxi, en précisant que la cliente était en chaise roulante. Wanda laissa Jean-Claude la porter dans l'escalier parce que je n'étais pas assez costaud, mais elle se raidit dans ses bras. Nous la déposâmes au coin de la rue, et attendîmes avec elle l'arrivée du taxi.

Quand elle fut partie, Jean-Claude se tourna vers moi.

— Je dois te laisser... C'était très édifiant, mais j'ai à faire ailleurs.

— Vous allez vous nourrir ?

— Ça se voit tant que ça ?

— Un peu.

— Je devrais t'appeler « ma vérité » plutôt que « ma petite ».

Je me sentais irritée. Folle de colère contre Harold Gaynor pour ce qu'il avait fait à Wanda. Folle de colère contre Wanda pour l'avoir laissé faire. Folle de colère contre ma propre impuissance.

Ce soir, j'en voulais au monde entier. J'avais percé le secret de Gaynor, et ça n'arrangeait rien du tout.

— Il y aura toujours des victimes, Anita. Des prédateurs et des proies. C'est ainsi que fonctionne le monde.

Je le foudroyai du regard.

— Je croyais que vous ne pouviez plus lire en moi.

— Je ne peux plus lire dans ton esprit, mais l'expression de ton visage est assez éloquente. Je te connais bien, tu sais. Justement, je ne voulais pas le savoir.

— Fichez le camp, Jean-Claude !

— Comme tu voudras, ma petite. Il disparut comme par magie.

— Frimeur, marmonnai-je.

Je restai seule sur le trottoir, les yeux brûlants de larmes. Allais-je pleurer sur le sort d'une prostituée que je venais de rencontrer, ou sur l'injustice de la vie en général ?

Jean-Claude avait raison. Il y aurait toujours des prédateurs et des proies. Et je bossais dur pour faire partie du premier camp. J'étais l'Exécutrice. Alors, pourquoi ma sympathie allait-elle systématiquement aux victimes ? Et pourquoi le désespoir, dans la voix de Wanda, me faisait-il haïr Gaynor plus que tout ce qu'il m'avait fait ?

Pourquoi ?

Chapitre 26

Le téléphone sonna. Sans bouger, je regardai le réveil. 6 h 45. Je restai allongée, et m'étais presque assoupie quand le répondeur s'activa.

— C'est Dolph. Nous en avons trouvé d'autres. Rappelle-moi sur mon portable.

Je cherchai le téléphone à tâtons et le fis tomber dans ma hâte.

— Allô, Dolph ? Je suis là.

— Tu es rentrée tard hier soir ?

— Ouais. Que se passe-t-il ?

— Notre ami a décidé que les maisons individuelles étaient faciles à attaquer.

Le manque de sommeil rendait sa voix pâteuse.

— Mon Dieu. Pas une autre famille...

— Je crains que si. Tu peux venir ?

Une question stupide, mais je me gardai de le lui faire remarquer.

Mon estomac se révoltait. Je ne voulais pas revoir un massacre comme celui des Reynolds. Je ne croyais pas que mon imagination déjà torturée puisse le supporter.

— Donne-moi l'adresse. J'arrive.

Il s'exécuta.

— St. Peters, constatai-je. Ce n'est pas loin de St. Charles, mais quand même...

— Quand même quoi ?

— Ça fait une trotte juste pour trouver une maison individuelle. Il y en a beaucoup d'autres dans St. Charles. Pourquoi la créature a-t-elle été aussi loin pour se nourrir ?

— C'est à moi que tu le demandes ? fit Dolph avec un petit rire nerveux. Allez, dépêche-toi, mademoiselle l'Experte en vaudou. Viens voir ce qu'il y a à voir.

— C'est aussi atroce que chez les Reynolds ?

— C'est pire. Bien pire, répondit Dolph.

Je devinai ce qu'il pensait.

— Ce n'est pas ta faute.

— Va dire ça à mes supérieurs. Ils réclament la tête de quelqu'un.

— Tu as eu le mandat de perquisition ?

— Je l'aurai en fin d'après-midi.

— En plein week-end ?

— La panique fait des miracles. Allez, Anita, bouge-toi ! On a tous envie de rentrer à la maison. Il raccrocha.

Un autre meurtre. Ça n'était pas comme ça que je rêvais de passer mon samedi matin.

La bonne nouvelle, c'était que nous allions avoir un mandat de perquisition. La mauvaise, que je ne savais pas du tout quoi chercher. Je n'étais pas experte en vaudou, mais en crimes surnaturels. Ça faisait une grosse différence.

Il fallait peut-être demander à Manny de m'accompagner. Quoique... Non. Mieux valait qu'il ne soit pas dans les parages au cas où Dominga Salvador déciderait de conclure un marché et le dénoncerait à la police. Il n'y a pas de prescription pour les sacrifices humains. Manny pouvait encore être condamné à mort. Ce serait bien dans le style de Dominga d'échanger la vie de mon ami contre la sienne. C'aurait été ma faute. Et elle n'aurait pas manqué de le souligner.

Le voyant lumineux de mon répondeur clignotait. Pourquoi ne l'avais-je pas vu la veille ? Je haussai les épaules et appuyai sur le bouton.

«Mademoiselle Blake, ici John Burke. J'ai eu votre message. Rappelez-moi à n'importe quelle heure. J'ai hâte de savoir ce que vous avez découvert. »

Génial. Une visite sur les lieux d'un crime, une autre à la morgue et une dernière chez Dominga Salvador. Mon samedi commençait bien. En parfait accord avec les deux journées précédentes. Quand je suis sur ma lancée...

Chapitre 27

Un flic était en train de dégobiller dans une énorme poubelle, devant la maison. C'était mauvais signe. La camionnette d'une chaîne télé était garée de l'autre côté de la rue. Encore plus mauvais signe.

J'ignorais comment Dolph s'était débrouillé jusque-là pour que les médias ne s'emparent pas de cette affaire. Il fallait que l'actualité soit chargée pour que les journalistes négligent des gros titres si faciles. « Un zombie massacre une famille. » « Un tueur en série mort-vivant en liberté. » Doux Jésus, ça promettait !

L'équipe de télé, cadreur et perchiste inclus, me regarda approcher du ruban de plastique jaune qui délimitait les lieux du crime. Quand ils me virent accrocher mon badge au revers de ma veste, ils bondirent comme des prédateurs en chasse.

Un flic souleva le ruban pour me laisser passer, les yeux braqués sur les journalistes. J'évitai de regarder derrière moi. Il ne faut jamais faire ça quand on a la presse aux trousses. Sinon, elle vous rattrape.

Une blonde en tailleur chic cria :

— Mademoiselle Blake, avez-vous une déclaration à faire ?

Il est toujours agréable d'être reconnue. Mais je fis mine de ne pas avoir entendu. Je continuai à marcher, tête baissée.

Tous les lieux d'un crime se ressemblent, détails cauchemardesques exceptés. Je me tenais dans la chambre d'une maison de plain-pied qui évoquait un ranch texan. Un ventilateur blanc tournait lentement au plafond en grinçant comme si ses vis avaient besoin d'être resserrées.

Mieux valait se concentrer sur les détails. La façon dont la lumière du soleil levait filtrait à travers les stores, dessinant des zébrures sur les murs. Je ne voulais pas regarder les restes qui gisaient sur le lit. Mais il fallait que je me force. Avec un peu de chance, j'y trouverais un indice. Et avec un peu de chance, les cochons seraient bientôt capables de voler.

Le corps humain contient en moyenne cinq litres de sang. On

ne lésine pas sur le ketchup dans les films, et pourtant, ce n'est jamais assez. Imaginons cinq litres de lait répandus sur le sol d'une chambre, colorions le tout en rouge et nous aurons une petite idée du spectacle.

Maintenant, multiplions ça par... un chiffre que j'ignore. Mais une chose était sûre : il y avait beaucoup trop de sang pour qu'il provienne d'une seule personne. La moquette clapotait sous mes pieds, et mes Nike blanches virèrent à l'écarlate avant que j'aie traversé la moitié de la pièce.

Leçon à retenir : ne porter que des Nike noires sur les lieux d'un crime.

Une odeur cuivrée planait dans la chambre. Heureusement que le ventilateur brassait l'air. On se serait cru dans un abattoir. De la merde et du sang. La puanteur d'une mort récente.

Des draps étaient étendus sur le lit, par terre, tout autour, comme si on avait essayé d'éponger une tache de jus de fruits avec des feuilles géantes d'essuie-tout. Les bosses que je distinguais étaient trop petites pour dissimuler un cadavre humain entier.

— Ne m'obligez pas à regarder, chuchotai-je.

— Tu as dit quelque chose ?

Je sursautai et fis volte-face. Dolph venait d'apparaître derrière moi.

— Doux Jésus, tu m'as fait peur !

— Attends de voir ce qu'il y a sous les draps. Là, tu pourras avoir vraiment peur.

Mais je ne voulais pas regarder. J'en avais assez vu pour une semaine entière. Mon quota d'horreur avait explosé l'avant-veille.

Dolph était immobile sur le seuil de la pièce. Au coin de ses yeux, j'aperçus des rides que je n'avais jamais remarquées. Très pâle, il avait besoin d'un bon coup de rasoir.

Nous avions tous besoin de quelque chose. Mais d'abord, je devais regarder sous les draps. Si Dolph l'avait fait, je pouvais le faire aussi.

Ouais...

Dolph passa la tête dans le couloir.

— Il nous faut quelqu'un pour soulever les draps. Quand Blake aura fini d'examiner les restes, nous pourrons rentrer chez nous.

Il avait ajouté ça parce que personne ne bougeait. Pas un mec ne voulait se porter volontaire.

— Zerbrowski, Perry, Merlioni, ramenez vos fesses !

Sous les yeux de Zerbrowski, les valises ressemblaient à deux ecchymoses violettes.

— Salut, Anita.

— Salut, Zerbrowski. Tu as une tronche d'enfer. Il éclata de rire.

— Et toi, tu es toujours aussi fraîche et ravissante.

— Mademoiselle Blake, ravi de vous revoir, déclara l'inspecteur Perry.

Je ne pus réprimer un sourire. Perry est à ma connaissance le seul flic capable de faire assaut de politesse devant des restes sanguinolents.

— De même, inspecteur.

— On peut se mettre au boulot, ou vous comptez vous marier avant ? grommela Merlioni.

Merlioni est grand – pas autant que Dolph, bien sûr –, et porte ses cheveux gris rasés sur l'arrière du crâne et au-dessus des oreilles. Pour être plus à l'aise, il avait relevé les manches de sa chemise blanche jusqu'aux coudes, et desserré son nœud de cravate. Son flingue formait une bosse sur sa hanche gauche, comme un portefeuille bourré à craquer.

— Puisque tu es si pressé, tu prends le premier drap, ordonna Dolph.

Merlioni soupira et s'accroupit sur le sol.

— Prête, gamine ?

— Mieux vaut être une gamine qu'un vieux croûton grincheux, répliquai-je.

Il sourit.

— C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? s'impatienta Dolph.

— On y va.

Merlioni souleva un coin du drap. Mais le tissu était collé aux restes qu'il dissimulait.

— Zerbrowski, aide-le, ordonna Dolph.

Zerbrowski ne protesta pas. Il devait être fatigué. Il prit un autre coin du drap. De grosses gouttes rouge foncé en coulèrent comme d'un robinet qui fuit. La première fois que je voyais un drap imbibé de sang à ce point. Pourvu que ce soit aussi la dernière...

Je fixai la moquette en essayant d'identifier les morceaux. Mais il y en avait tellement, et ils étaient si petits !

Je m'agenouillai pour mieux les observer. Aussitôt, du sang traversa mon jean. Il était froid. Je suppose que ça valait mieux.

Le morceau le plus proche de moi était lisse et humide. Rosâtre. Long de douze centimètres environ. Un bout de gros intestin.

À côté, un morceau plus petit que je ne parvins pas à identifier. Ça aurait pu être n'importe quoi, y compris de la viande animale. Mais si ça en avait été, je n'aurais pas été là...

Je touchai le lambeau du bout de l'index. Cette fois, je n'avais pas oublié mes gants de chirurgien. Il était ferme au toucher, mais ça ne m'avancait pas beaucoup. Tous ces fragments ressemblaient aux reliefs du repas d'un félin géant. De simples miettes. Doux Jésus !

Je me relevai.

— Au suivant, dis-je d'une voix si normale que j'en fus la première surprise.

Il fallut les efforts combinés des quatre flics pour soulever le drap qui recouvrait le lit. Merlioni jura et lâcha son coin.

— Putain !

Du sang avait coulé le long de son avant-bras jusqu'à la manche de sa chemise.

— C'est vraiment le bordel, marmonna-t-il.

— Je crains que notre hôtesse n'ait pas eu le temps de faire le ménage avant ton arrivée, dis-je. Pour un vieux croûton, je te trouve bien susceptible. Tu as l'estomac qui flanche ?

— Pas plus que toi, gamine.

Dolph se garda d'intervenir. Il savait que nous avions besoin de nous lancer des vannes. C'était le seul moyen de garder notre santé mentale face à une horreur pareille. Si les flics ont un sens de l'humour un peu bizarre, c'est parce qu'il leur faut bien ça pour ne pas devenir fous.

— Combien tu paries que je ne serai pas le premier à craquer ? me lança Merlioni.

— Un dîner pour deux chez Tony.

Zerbrowski lâcha un sifflement narquois.

— Vous jouez gros.

— Je peux me le permettre. Alors, pari tenu ?

— Je ne suis pas sorti avec ma femme depuis une éternité.

Il me tendit sa main souillée, et je la serrai. Le sang figé parut traverser le caoutchouc de mes gants pour s'infiltrer dans ma chair, mais je savais que c'était une illusion. Ça n'en demeurait pas moins dégoûtant.

J'examinai les restes avec une détermination nouvelle. Je gagnerais mon pari. Je ne laisserais pas à Merlioni la satisfaction de l'emporter. Et ça me donnait quelque chose sur quoi me concentrer pour oublier ma nausée.

La moitié gauche d'une cage thoracique reposait sur le lit. Un sein nu y était encore attaché. Celui de notre hôtesse négligente, je suppose.

Tout était rouge vif, comme si quelqu'un avait déversé des seaux de peinture écarlate dans la chambre. Il était difficile d'isoler les morceaux, mais je reconnus un bras gauche très mince. Je soulevai les doigts ; ils étaient mous. L'annulaire portait encore une alliance.

— Pas de *rigor mortis*, constatai-je. Qu'est-ce que tu en penses, Merlioni ?

Il plissa les yeux. Pour ne pas me laisser prendre l'avantage, il saisit le poignet et le retourna.

— Tu sais qu'elle disparaît au bout d'un certain temps...

— Deux jours, oui... Le crime ne remonte pas si loin. Sinon, le sang aurait séché. Donc je suppose que la rigidité cadavérique ne s'est pas encore installée, et que la créature est passée ici il y a moins de huit heures.

— Pas mal. Que penses-tu de ça ?

Il secoua la moitié de cage thoracique, et le sein tremblota comme un petit tas de gelée de groseille.

Je déglutis. Je voulais gagner ce pari.

— Je ne sais pas encore. Aide-moi à le retourner.

Il me sembla qu'il pâlisait légèrement.

— Pas de problème.

Les trois autres nous observaient. Je ne les blâmais pas. C'était plus divertissant que de penser à ce qui avait dû arriver dans cette pièce.

Je laissai Merlioni empoigner le sein. Je me suis toujours demandé si les hormones des mâles sont obtuses au point de leur faire considérer que tous les seins se valent. Vivants ou morts, tièdes ou froids. En le voyant devenir verdâtre, je conclus que non.

L'intérieur de la cage thoracique était vidé comme celui de M. Reynolds. Nous la laissâmes retomber sur le lit, et un peu de sang nous éclaboussa. Les taches ressortaient davantage sur la chemise blanche de Merlioni que sur mon polo bleu marine. Un point pour moi.

Il voulut s'essuyer, mais réussit surtout à étaler le sang qui maculait ses gants. Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration.

— Tu vas bien, Merlioni ? Je ne voudrais pas te perturber.

— Tu n'as pas encore tout vu, gamine. Moi, si.

— Mais est-ce que tu as tout touché ?

Une goutte de sueur perla sur sa tempe.

— Tu ne le feras pas non plus.

Je haussai les épaules.

— On verra bien.

Il y avait une jambe sur le lit. À en juger par sa pilosité et la taille de la basket qui pendait au bout, elle avait appartenu à un homme. Et à voir la tête lisse et nue du fémur, le zombie l'avait arrachée à mains nues.

— Ça a dû faire drôlement mal.

— Tu crois qu'il était encore vivant quand... ?

— Ouais.

En réalité, je n'en étais pas sûre. Il y avait trop de sang pour tirer ce genre de conclusion. Seul le légiste nous le dirait. Mais Merlioni pâlit davantage, et c'était tout ce que je voulais.

Les autres morceaux étaient des lambeaux d'entrailles et de chair, ou des fragments d'os. Merlioni saisit une poignée d'intestins.

— Attrape.

— Ce n'est pas drôle, dis-je.

— Non, mais ta tête l'est ! répliqua-t-il. Je le fixai sévèrement.

— Tu lances ou pas, mais tu ne plaisantes pas avec ça.

Il cligna des yeux et lança les intestins. Je réussis à les attraper au vol. Ils étaient lourds, flasques, gluants et mille fois plus répugnants qu'un morceau de foie de veau.

Dolph grogna, exaspéré.

— Quand vous aurez fini de jouer, vous pourrez peut-être m'apprendre quelque chose d'utile ?

Je laissai tomber les intestins sur le lit.

— Le zombie a procédé comme la dernière fois. Il est entré par la porte vitrée coulissante. Il a poursuivi l'homme ou la femme jusqu'ici et il les a mangés tous les deux.

Je me figeai.

Merlioni venait de ramasser une couverture de bébé. Par une bizarrerie du sort, un coin était resté intact. Je distinguai la bordure de satin rose brodée de ballons et de clowns. Du sang gouttait de tout le reste.

— Salaud, chuchotai-je.

— C'est de moi que tu parles ? demanda Merlioni. Je secouai la tête.

Je ne voulais pas toucher la couverture, mais je tendis quand même la main. Merlioni s'assura de me la tendre par le bout ensanglanté. Sans le pari je me serais enfuie en hurlant.

— Quel âge ? demandai-je.

— D'après la photo dans le salon, je dirais trois ou quatre mois.

Je contournai le lit. Un autre drap couvrait un minuscule cadavre. Je commençais à trouver mon idée stupide. Inviter Merlioni et sa femme chez *Tony* me coûterait moins que de soulever ce drap et de regarder dessous.

Pari ou non, je devais faire mon boulot. Alors, autant en profiter pour sauver la face et faire des économies.

Je rendis la couverture à Merlioni ; il la reposa sur le lit en prenant garde à épargner le coin intact. Puis nous nous agenouillâmes, chacun à un bout du drap. Nos regards se croisèrent. C'était un défi. Aucun de nous ne voulait abandonner avant la fin.

Nous soulevâmes le tissu imbibé de sang.

Il n'y avait que deux choses dessous. Seulement deux. Mon estomac se contracta si violemment que de la bile me monta dans la gorge. Je toussai et faillis gerber, mais parvins à me contenir.

J'avais cru que la petite silhouette était celle du bébé. Erreur ! C'était une poupée, tellement gorgée de sang que j'aurais été en peine de dire de quelle couleur avaient été ses cheveux. Mais ça n'était

qu'une poupée. Trop grosse pour un bébé de quatre mois.

Une main minuscule gisait sur la moquette. J'approchai la mienne pour évaluer sa taille. Elle avait appartenu à un enfant, pas à un bébé. Trois ans au moins, peut-être quatre. Soit le même âge que Benjamin Reynolds. Une coïncidence ? Sans doute. Les zombies ne sont pas très regardants.

— Voyons... Je suis en train de donner le sein au bébé quand j'entends un grand bruit. Mon mari va voir. Le vacarme réveille ma fille aînée, qui sort de sa chambre. Mon mari aperçoit le monstre, saisit ma fille et court vers notre chambre. C'est là que le zombie nous tue tous.

J'avais débité mon petit discours sur un ton clinique.

J'essayai le sang qui maculait la petite main. Dessous, il y avait une bague en plastique comme celles qu'on trouve dans les distributeurs de chewing-gum.

— Tu as vu ça, Merlioni ? La même que maman. Attrape !

Je fis mine de lui lancer la main.

— Doux Jésus !

Il bondit vers la porte et battit en retraite. Mais je jure que je ne l'aurais pas vraiment fait.

D'un moment à l'autre, me semblait-il, les petits doigts allaient agripper les miens pour me demander de les emmener en promenade. Je lâchai la main. Elle atterrit sur la moquette avec un bruit mouillé.

Il faisait très chaud tout à coup, et la pièce tournait autour de moi. Je clignai des yeux et demandai à Zerbrowski :

— Alors, j'ai gagné ?

— Anita Blake la mariolle ! Bon pour une nuit de ripaille chez Tony, sur le compte de Merlioni. J'ai entendu dire que les spaghettis sont géniaux. Avec de belles boulettes de viande.

Cette fois, c'en était trop.

— Où est la salle de bains ?

— Troisième porte à gauche, répondit Dolph.

Je m'élançai dans le couloir au moment où Merlioni sortait en s'essuyant la bouche. Je n'eus pas le temps de savourer ma victoire, trop occupée à restituer le contenu de mon estomac.

Chapitre 28

J'étais à genoux sur le lino, le front appuyé contre l'émail de la baignoire. Je me sentais mieux. Heureusement que je n'avais pas pris le temps de déjeuner. On frappa à la porte.

— Oui ?

— C'est Dolph. Je peux entrer ?

J'hésitai.

— Si tu veux.

Il avait à la main un torchon tout droit sorti de l'armoire à linge. Il me dévisagea, secoua la tête, puis ouvrit le robinet pour le mouiller et me le tendit. Je me tamponnai le visage et le cou avec gratitude.

— Tu en as donné un à Merlioni ?

— Ouais. Il est dans la cuisine. Vous êtes deux enfoirés, mais c'était distrayant.

J'esquissai un sourire.

— Maintenant que vous avez fini votre petit numéro, tu as des observations à faire ?

Il baissa l'abattant des toilettes et s'assit dessus.

— Quelqu'un a entendu du bruit, cette fois ?

— Un voisin, juste avant l'aube. Il partait au travail, et il n'a pas voulu intervenir dans ce qu'il prenait pour une querelle de ménage.

— Ces gens avaient l'habitude de se disputer ?

Dolph fit un signe de dénégation.

— S'il avait appelé la police..., soupirai-je.

— Tu crois que ça aurait fait une différence ?

— Peut-être pas pour cette famille, mais nous aurions eu une chance de capturer le zombie.

— Inutile de pleurer sur le lait renversé.

— Le sang est encore frais. Notre zombie a tué quatre personnes et pris le temps de les dévorer. A l'aube, il était encore ici.

— Où veux-tu en venir, Anita ?

— Fais boucler le quartier.

— Parce que... ?

— Il doit s'être caché à proximité pour attendre la tombée de la nuit.

— Je croyais que les zombies pouvaient sortir dans la journée.

— Ils peuvent, mais ils n'aiment pas. Du coup, ils le font seulement si on le leur ordonne.

— Donc, celui-là doit être au cimetière le plus proche.

— Pas forcément. Ce n'est ni un vampire ni une goule. Il n'a pas besoin d'un cercueil ou d'une tombe pour se reposer. Il veut juste se protéger de la lumière.

— Alors, où faut-il chercher ?

— Dans les appentis, les garages... Ce genre d'endroit.

— Il pourrait s'être réfugié dans une des cabanes que les gamins construisent dans les arbres ? Je souris.

— J'en doute. Les zombies détestent grimper. Tu remarqueras que toutes les maisons sont de plain-pied, dans ce quartier.

— Si ces gens s'étaient réfugiés dans leur cave.

— Personne n'y pense jamais.

— Tu crois que ça les aurait sauvés ?

Je haussai les épaules.

— Notre tueur en série est plus rapide et plus fort qu'un zombie ordinaire. Ça l'aurait retardé. Et s'il y avait un soupirail, ils auraient peut-être réussi à faire sortir leurs enfants.

Je me frottai la nuque avec le torchon humide.

— D'après le médecin légiste, ce doit être un mâle blanc d'un mètre quatre-vingt-cinq environ.

— Ça ne nous aide pas beaucoup...

— Tu as une meilleure piste ?

— Non.

— Bon, je fais boucler le quartier.

— Et appelle des exterminateurs, au cas où tes hommes le débusqueraient.

— Il risque de les attaquer ? En pleine journée ?

— S'ils lui tombent dessus, oui. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il est plutôt agressif.

— Sans blague ? railla Dolph. Il me faudra au moins une douzaine d'équipes. La municipalité hurlera... Surtout si ça ne donne rien.

— Il sortira à la tombée de la nuit. Si vous êtes prêts, vous le trouverez.

— J'en déduis que tu ne vas pas participer aux recherches...

— Je reviendrai dès que possible, mais John Burke m'a rappelée. Je vais l'emmener à la morgue.

— Bonne idée, si j'ose dire... Je peux faire quelque chose pour toi ?

- T'assurer que le médecin de garde nous laissera entrer.
- Pas de problème. Tu crois que Burke pourra t'apprendre quelque chose ?
- Je ne le saurai pas avant d'avoir essayé.
- Très juste. N'oublie pas que nous devons aller perquisitionner chez Dominga Salvador cet après-midi.
- Oui, et chasser le zombie ce soir. J'aime les journées bien remplies.
- Avec un peu de chance, tout sera terminé avant demain matin.
- Je l'espère. Dolph plissa les yeux.
- Tu n'as pas l'air convaincu.
- Aucun plan n'est parfait. Il se leva lentement.
- Pourvu que celui-là porte ses fruits quand même...

Chapitre 29

La morgue de Saint Louis est un grand bâtiment. Il faut bien ça, puisque tous les cadavres dont le décès n'a pas eu un médecin pour témoin finissent ici. Ça inclut les victimes de meurtre. Et à Saint Louis, elles sont plutôt nombreuses.

Je traîne souvent dans le coin, histoire d'embrocher les morts que les vampires ont vidés de leur sang afin qu'ils n'attaquent pas les employés à leur réveil. Selon la nouvelle loi, ça compte aussi comme un meurtre.

Je dois attendre qu'ils se relèvent, à moins qu'ils aient précisé dans leur testament qu'ils ne voulaient pas se transformer en vampires. « Si vous pensez que je risque de me laisser pousser les dents après ma mort, n'hésitez pas à m'achever pour de bon. » Moi, je demande à être incinérée. Je ne veux pas non plus revenir sous la forme d'un zombie, merci bien !

John Burke était tel que dans mon souvenir. Grand, brun, séduisant d'une façon vaguement inquiétante. Ça devait être à cause du bouc. Dans les films d'horreur, il n'y a que les adorateurs de Satan pour en porter.

Il avait le teint un peu délavé autour des yeux et de la bouche. Le chagrin produit cet effet sur les peaux mates. Quand nous entrâmes dans la morgue, il pinçait les lèvres et se tenait les épaules comme si quelque chose lui faisait mal.

— Comment ça se passe chez votre belle-sœur ? lui demandai-je.

— L'ambiance est assez lugubre.

J'attendis qu'il développe, mais il se tut. Je laissai tomber. S'il ne voulait pas en parler, je n'allais pas l'y forcer.

Nous longeâmes un couloir assez large pour laisser passer trois brancards côte à côte. Le poste de garde ressemble à un bunker de la Seconde Guerre mondiale avec mitrailleuses incorporées, au cas où

tous les morts se relèveraient en même temps et tenteraient une sortie. Ça n'est jamais arrivé à Saint Louis. Pas encore. Mais ça s'est produit une fois à Kansas City, pas si loin de chez nous.

Je montrai mon badge d'identification au garde.

— Salut, Fred. Ça fait un bail...

— Je regrette l'époque où on te laissait venir ici plus souvent, soupira-t-il. Cette semaine, on a déjà trois clients qui se sont relevés et qui sont rentrés chez eux.

— Des vampires ?

— Quoi d'autre ! Un de ces quatre, ils seront plus nombreux que nous.

Je ne savais que répondre. Il avait sans doute raison.

— Nous sommes venus examiner les effets personnels de Peter Burke. L'inspecteur Rudolph Storr doit avoir laissé une autorisation pour moi.

Fred consulta son registre.

— C'est bon. Couloir de droite, troisième porte sur la gauche. Le docteur Saville vous attend.

Je levai un sourcil. Ce n'était pas tous les jours que le médecin légiste en chef se mettait à la disposition de la police. Mais je me contentai de hocher la tête, comme si je m'étais attendue à un traitement de faveur.

— Merci, Fred. Je te revois à la sortie.

— Comme de plus en plus de gens, marmonna-t-il.

Avec mes Nike, je ne troublais pas le silence de la morgue. John Burke non plus. Pourtant, il n'était pas du genre à porter des baskets. Je baissai les yeux. Gagné. Il avait des chaussures lacées marron à semelle de crêpe, et se déplaçait à mes côtés tel un fantôme.

J'inspectai le reste de sa tenue. Un costume brun foncé et une chemise jaune pâle. Il ne lui manquait qu'une cravate pour avoir l'air du cadre parfait. Était-il toujours sur son trente et un, ou étaient-ce les seuls vêtements qu'il avait apportés pour les funérailles de son frère ? Non. En y repensant, il portait un complet noir.

La morgue était toujours calme. En ce samedi matin, il y régnait un silence... de mort. Le week-end, les ambulances faisaient-elles le tour du quartier jusqu'à une heure décente, comme les avions survolent les aéroports en attendant la permission de se poser ? Les meurtres étaient pourtant plus nombreux en fin de semaine. Allez comprendre.

Je comptai les portes sur ma gauche et frappai à la troisième.

— Entrez.

Le docteur Marian Saville est une petite femme. Des cheveux noirs coupés au carré sous les oreilles, un teint olivâtre, des yeux marron et des pommettes hautes. Moitié française, moitié grecque.

Une allure exotique mais pas intimidante. Je suis surprise qu'elle ne soit pas mariée. Ça n'est pas faute d'être attirante. Son seul défaut, c'est de fumer et de toujours sentir la cigarette.

Elle s'avança en souriant et me tendit la main.

— Anita, ravie de vous revoir.

— Vous aussi, docteur Saville.

— Appelez-moi Marian, je vous en prie.

— Comme vous voudrez, Marian.

Nous étions dans une petite salle d'examen. Plusieurs sacs plastique reposaient sur une table en acier.

— Les effets personnels du défunt ?

— Oui.

Je la regardai en me demandant ce qu'elle voulait. Rien ne l'obligeait à être là. Mais je ne la connaissais pas assez bien pour le lui demander. Pas question de la froisser et de me faire interdire l'accès de la morgue.

— Voilà John Burke, le frère du défunt.

— Toutes mes condoléances, monsieur Burke, dit Marian.

— Merci.

John serra la main qu'elle lui tendait, mais son regard était rivé sur les sacs plastique. Aujourd'hui, il n'avait pas de temps à consacrer à une femme séduisante ou aux amabilités de rigueur. Il cherchait des preuves pour aider la police à identifier l'assassin de son frère. Visiblement, il prenait son rôle très au sérieux.

S'il n'avait aucun lien avec Dominga Salvador, je lui devrais mes plus plates excuses. Mais comment lui tirer les vers du nez en présence du docteur Saville ? Et comment lui demander de nous laisser ? C'était sa morgue, après tout.

— Je dois rester là pour m'assurer que vous n'abîmez pas un indice. Nous avons reçu la visite de quelques journalistes très déterminés, ces derniers temps.

— Je ne suis pas journaliste.

Elle haussa les épaules.

— Vous ne faites pas non plus partie des officiels, Anita. Les nouvelles instructions stipulent que personne ne peut examiner de pièces à conviction sans supervision.

— J'apprécie que ce soit vous, Marian.

Elle sourit.

— De toute façon, j'étais de garde. J'ai pensé que ça vous embêterait moins si c'était moi.

Elle avait raison. Que craignaient-ils de toute manière ? Que je vole un cadavre ? Si c'était mon intention, je pourrais leur vider la morgue entière et faire jouer tous les cadavres à « Anita a dit ».

Peut-être était-ce pour ça qu'ils préféraient me surveiller. Peut-

être.

— Je ne voudrais pas me montrer impoli, intervint John, mais on pourrait s'y mettre ?

Il semblait si tendu que la culpabilité m'assaillit.

— Bien sûr, monsieur Burke. Excusez-nous.

Marian nous rendit à tous les deux des gants en plastique. Elle et moi, nous avions l'habitude de les enfiler, mais John se débattit avec les siens. Il ne connaissait pas le truc. Du coup, je fus obligée de l'aider. Quand j'eus terminé, il me fit un sourire très séduisant qui n'avait plus rien d'inquiétant.

Le docteur Saville fit sauter le sceau du premier sac. Il contenait des vêtements.

— Je ne les connais pas, avoua John. J'ignore si ce sont les siens. Peter et moi, on s'était... on ne s'était pas vus depuis deux ans.

Le remords faisait trembler sa voix.

— Bon, on passe à la suite ! dit joyeusement Marian.

Elle avait si rarement l'occasion de faire usage de ses talents sociaux !

Elle ouvrit un sac plus petit et le vida sur la surface brillante de la table. Un peigne, une pièce de dix cents, deux pièces d'un cent, un ticket de cinéma et un charme vaudou. Un grigri. Des rubans rouges et noirs, des perles, des dents humaines et de petits os.

— Ce sont des doigts humains ? demandai-je.

— Oui, répondit John d'une voix atone.

Une lueur horrifiée dansait dans son regard. C'était un grigri assez macabre, mais je ne comprenais pas la violence de sa réaction.

Je me penchai et l'effleurai de l'index. Il y avait de la peau séchée au milieu. Et ce que j'avais pris pour un ruban noir était en réalité une mèche de cheveux.

— Vous vous y connaissez mieux que moi en vaudou. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Quelqu'un est mort pour fournir la matière première de ce charme, articula John avec difficulté.

— Vous en êtes certain ?

Il baissa vers moi un regard méprisant.

— Si ça pouvait être autre chose, pensez-vous vraiment que je vous aurais dit ça ? Croyez-vous que ça me fasse plaisir de découvrir que mon frère a participé à un sacrifice humain ?

— Fallait-il que Peter soit là ? N'aurait-il pas pu l'acheter tout fait ?

— Non.

Il se détourna et marcha de long en large, le souffle court. Je lui laissai quelques instants pour reprendre contenance, puis posai la question qui devait l'être.

— A quoi sert ce grigri ?

John tourna vers moi un visage impassible, mais je perçus de la tension dans sa voix.

— Il permet à un nécromancien d'une puissance insuffisante de relever quand même des morts très anciens, en empruntant le pouvoir d'un nécromancien bien meilleur que lui.

— Emprunter ? Comment ça ? Il haussa les épaules.

— Le charme emprisonne une partie de la puissance de l'autre nécromancien... au prix d'une vie humaine. Mon Dieu, comment Peter a-t-il pu ?

— Existe-t-il un moyen d'identifier la personne qui a fabriqué ce charme ?

— Vous ne comprenez pas, Anita. Il représente un morceau de l'âme d'un grand nécromancien. Je n'ose imaginer ce qui a pu pousser quelqu'un d'aussi puissant à concéder un tel sacrifice. Peter n'aurait pas pu s'offrir ce charme. Mais pour répondre à votre question... S'il est mis en présence de son véritable propriétaire, le charme retournera automatiquement vers lui. Les morceaux de son âme chercheront à reconstituer un tout.

— Une preuve suffisante devant un tribunal ?

— Oui, si vous arrivez à faire comprendre aux jurés comment ça fonctionne. Vous savez qui a fait ça ?

— Peut-être.

— Qui ? Dites-le-moi !

— Je peux faire mieux. Ça vous dirait de participer à la perquisition de sa demeure ?

— Je commence à beaucoup vous apprécier, Anita Blake, dit John Burke.

— Gardez les compliments pour plus tard.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Marian.

Elle avait retourné le grigri. Entre les cheveux et les petits os brillait une minuscule clé de sol.

Qu'avait dit Evans en touchant les morceaux de marbre ? Une femme à la gorge tranchée, un bracelet avec des petits cœurs et des notes de musique... Toutes les pièces du puzzle s'assemblèrent brusquement.

Dominga Salvador n'avait pas relevé le zombie tueur. Elle avait seulement aidé Peter Burke à le faire. Mais je devais en être certaine. Et je disposais à peine de quelques heures avant d'aller perquisitionner chez la Señora pour trouver des preuves.

— Un cadavre de femme a-t-il été emmené ici en même temps que celui du défunt ?

Marian sourit d'un air blasé.

— Plusieurs, même.

— Celui que je cherche doit avoir la gorge tranchée.

— Je vais consulter les fichiers.

— Pouvons-nous emmener le grigri ?

— Pourquoi ?

— Parce que, si j'ai raison, cette femme porte un bracelet à breloques avec une flèche, un arc, de petits cœurs et un emplacement manquant où devrait être cette clé de sol.

Chapitre 30

La mort commence par faire virer une personne au gris. Si elle a perdu beaucoup de sang, elle sera d'un blanc livide ou un peu bleuâtre. Mais quand son corps commencera à se décomposer – avant que la pourriture ne s'installe véritablement – elle virera au gris.

Comme la femme que j'avais sous les yeux. On avait nettoyé et sondé la plaie de sa gorge, dont les bords gonflés évoquaient une seconde paire de lèvres.

— La coupure est très profonde, dit le docteur Saville. Les muscles du cou et la carotide ont été coupés. La mort a été rapide.

— Du boulot de professionnel, murmurai-je.

— Oui. Le meurtrier savait ce qu'il faisait. Il existe une dizaine d'autres façons de trancher la gorge de quelqu'un qui ne le tueront pas, ou pas aussi rapidement.

— Insinuez-vous que mon frère avait de l'entraînement ? demanda John Burke.

— Ça dépend... Marian, vous avez ses effets personnels ?

— Ici.

Elle ouvrit un petit sac et le vida sur une table. Un bracelet à breloques doré brilla sous la lumière fluorescente des néons. Je le saisis de ma main gantée. Un arc et une flèche, une note de musique, deux cœurs entrelacés. Evans avait vu juste.

— Comment étiez-vous au courant pour le bracelet et pour la femme ? demanda John.

— J'ai porté des indices à un médium. Il a vu la mort de la femme.

— Quel rapport avec Peter ?

— Je crois qu'une prêtresse vaudou l'a aidé à relever un zombie. Il lui a échappé et a commencé à massacrer des gens. Alors, elle a pris peur et tué Peter.

— Qui est-elle ?

— Je ne peux rien dire tant que je n'ai pas de preuve. Et je doute qu'un bracelet et une vision suffisent à convaincre un jury.

Saville nous écoutait, fascinée.

— Un nom, Anita. Je veux un nom.

— Seulement si vous me promettez de ne rien tenter avant qu'un tribunal l'ait jugée. Si elle s'en tire à trop bon compte, vous ferez ce que vous voudrez. Mais laissez d'abord agir la loi.

— Je vous donne ma parole.

Je sondai son visage. Il soutint mon regard sans ciller. Mais il pouvait sans doute mentir la conscience tranquille.

— Je ne fais pas confiance à n'importe qui.

Je continuai à l'observer. Il ne broncha pas. Je ne devais pas avoir l'air aussi sévère que je l'espérais. À moins qu'il soit sincère. Ça arrive parfois.

— Bon, je vous crois. J'espère ne pas avoir à le regretter.

— Merci.

Je me tournai vers le docteur Saville.

— Si vous voulez bien nous excuser... Moins vous en saurez sur cette affaire, moins vous risquerez de vous réveiller en pleine nuit et de trouver un zombie dans votre chambre.

C'était un peu exagéré, mais dans le doute...

Marian parut sur le point de protester, puis elle se ravisa.

— Très bien. Mais quand tout sera terminé, j'espère connaître le fin mot de l'histoire.

— Je passerai vous faire un compte rendu dès que je pourrai.

Elle referma le tiroir où gisait la femme et sortit.

— Appelez-moi quand vous aurez fini. J'ai du travail, dit-elle avant de sortir.

Elle nous avait laissé le bracelet. Je suppose qu'elle me faisait confiance.

— Alors, ce nom ? pressa John Burke.

— Dominga Salvador. Il hoqueta de surprise.

— J'ai entendu parler d'elle. Si les histoires qu'on raconte sont vraies, elle a une puissance effrayante.

— Les histoires sont vraies, assurai-je.

— Vous l'avez rencontrée ?

— J'ai eu cette malchance... Mais vous avez promis de ne rien faire, lui rappelai-je.

— La police ne pourra rien contre elle. Elle est beaucoup trop maligne.

— Nous la coincerons, légalement.

— Rien n'est moins sûr.

Que pouvais-je répondre ? Il avait raison.

— C'est *presque* sûr.

— Presque, c'est insuffisant pour avoir tué mon frère.

— Le zombie a massacré beaucoup d'innocents.

Moi aussi, je veux faire payer Dominga Salvador. Mais légalement.

— Il existe d'autres moyens.

— Si la loi ne leur rend pas justice, vous pourrez utiliser le vaudou. Je vous demande simplement de ne pas m'en parler.

John Burke leva un sourcil amusé.

— L'usage de la magie noire ne vous offense pas plus que ça ?

— Dominga Salvador a déjà essayé de me tuer, et je ne pense pas qu'elle s'en tiendra là.

— Vous avez survécu à une attaque de la Señora ?

Je n'appréciai pas son air stupéfait.

— Je suis une grande fille, monsieur Burke.

— Je n'en doute pas, mademoiselle Blake. (Il sourit.) Je vous ai vexée, pas vrai ? Si vous avez survécu à une attaque de la Señora, j'aurais dû croire les histoires qu'on raconte à votre sujet. Vous êtes l'Exécutrice. La réanimatrice capable de relever n'importe quel cadavre, si vieux soit-il.

— N'importe lequel, je ne sais pas et je m'en fiche. J'essaie juste de rester en vie.

— Si Dominga Salvador a juré votre perte, ça ne sera pas facile.

— C'est vrai.

— Donc, il faut que nous l'éliminions.

— Légalement.

— Anita... Vous ne seriez pas un peu naïve ?

— L'offre de vous emmener perquisitionner chez la Señora tient toujours.

— Vous êtes sûre que les flics accepteront ?

— Je devrais pouvoir m'arranger avec eux.

Une lueur déplaisante brillait dans le regard de John Burke. Il eut un sourire pincé, comme s'il imaginait les pires tortures pour Dominga Salvador et que ça lui procurait un immense plaisir.

Un frisson me parcourut l'échine, et j'espérai très sincèrement ne jamais m'attirer l'inimitié de cet homme. Quelque chose me soufflait que ce serait une très mauvaise idée. Il ferait un ennemi presque aussi redoutable que Dominga Salvador.

Presque, mais pas tout à fait.

Chapitre 31

Dominga Salvador était assise sur son canapé, souriant de toutes ses dents. La petite fille au tricycle se pelotonnait sur ses genoux comme un chaton. Deux garçons, un peu plus âgés, se vautreient à ses pieds, sur le tapis. L'image même de la félicité familiale. Ça me donnait envie de vomir.

Évidemment, être la prêtresse vaudou la plus puissante que j'aie rencontrée ne l'empêchait pas de jouer aussi son rôle de grand-mère. Les gens ont rarement une seule facette. Hitler adorait les chiens.

— Allez-y, inspecteur, fouillez ma maison ; faites comme chez vous, dit-elle de la voix sucrée qui nous avait déjà offert « de la limonade, ou peut-être un thé glacé ? ».

John Burke et moi restions à l'écart pour laisser les flics faire leur boulot. Dominga voulait qu'ils se sentent ridicules de soupçonner une inoffensive vieille dame. Ben voyons !

Antonio et Enzo se tenaient également en retrait. Ils ne cadraient pas bien avec le reste du tableau, mais Dominga devait vouloir des témoins. À moins qu'une fusillade ne soit pas hors de question.

— Madame Salvador, comprenez-vous les possibles implications de cette perquisition ? demanda Dolph.

— Il n'y a pas d'implications, parce que je n'ai rien à cacher, dit-elle avec un doux sourire.

— Anita, monsieur Burke ! appela Dolph.

Nous nous avançâmes tels les faire-valoir d'un spectacle de magie. Un grand flic brandissait une caméra prête à tourner.

— Je crois que vous connaissez Mlle Blake.

— J'ai eu le plaisir de la rencontrer, dit Dominga.

Du beurre n'aurait pas fondu dans sa bouche de menteuse.

— Et voilà John Burke.

Elle écarquilla imperceptiblement les yeux. La première fissure dans sa façade. Avait-elle entendu parler de lui ? Sa présence l'inquiétait-elle ? Je l'espérais bien.

— Enchantée de faire enfin votre connaissance, monsieur

Burke, dit-elle enfin.

— C'est toujours un plaisir de rencontrer une autre pratiquante, répliqua-t-il.

Elle fit un léger signe de tête. Au moins, elle n'essayait pas de feindre une totale innocence. Elle admettait être une prêtresse vaudou. On progressait.

— Vas-y, Anita ! ordonna Dolph.

Pas de préliminaires, aucun sens de la mise en scène. Du Dolph tout craché.

Je sortis une pochette plastique de ma poche. Dominga fronça les sourcils. J'en tirai le grigri, et son visage se figea comme un masque.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Allons, Señora, ne nous prenez pas pour des imbéciles ! lança John. Vous le savez très bien.

— Je sais qu'il s'agit d'un charme. Mais depuis quand la police menace-t-elle une vieille femme avec du vaudou ?

— Du moment que ça marche, marmonnai-je.

— Anita ! cria Dolph.

— Désolée.

Je tournai la tête vers John, qui acquiesça. Puis je posai le grigri sur le tapis à deux mètres de Dominga Salvador. Je ne me basais pas sur la seule parole de John : j'avais appelé Manny, qui m'avait confirmé ses propos. Si ça marchait et si nous pouvions le faire comprendre au jury, nous avions une chance d'épingler la Señora.

Le grigri resta immobile quelques instants. Puis les petits os s'agitèrent comme si un vent invisible les soulevait.

Dominga posa sa petite-fille par terre et poussa les deux garçons vers Enzo. Seule sur le canapé, elle attendit, un étrange sourire aux lèvres.

Le charme rampa vers elle comme une limace, luttant pour se traîner avec les muscles qu'il n'avait pas. J'en avais la chair de poule.

— Tu enregistres ça, Bobby ? demanda Dolph.

— Ouais. Putain, je n'arrive pas à y croire... Mais je l'enregistre, répondit le flic à la caméra.

— Merci de ne pas jurer devant les enfants, dit Dominga.

— Désolé, madame.

— Vous êtes pardonné.

Elle tentait de nous faire le coup de la parfaite hôtesse pendant que ce truc rampait vers elle. Je devais reconnaître qu'elle avait du cran.

Ce n'était pas le cas d'Antonio. Il avança comme pour ramasser le grigri.

— N'y touchez pas, ordonna Dolph.

— Vous faites peur à ma grand-mère avec vos trucs bizarres.

— N'y touche pas ! répéta Dolph en se levant. Face à sa carrure, Antonio parut rétrécir.

— S'il vous plaît, insista-t-il quand même. Vous lui faites peur.

Mais c'était lui qui était tout pâle et qui transpirait. Pourquoi avait-il la trouille à ce point ? Il ne risquait pas d'aller en prison.

— Reculez. Sinon, nous serons obligés de vous passer les menottes.

Antonio secoua la tête.

— Non, je... C'est bon.

Il jeta un coup d'œil effrayé à Dominga. La colère déformait son visage et faisait briller ses yeux noirs. Que s'était-il passé pour qu'elle laisse si soudainement tomber son masque ?

Le grigri l'atteignit enfin. Il se roula à ses pieds avec abandon, comme un chat désireux qu'on lui caresse le ventre. Et pourtant, elle tenta de l'ignorer, de continuer à faire semblant.

— Allez-vous refuser de récupérer votre pouvoir ? demanda John.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. (Elle avait repris son contrôle et mimait la stupéfaction.) Vous êtes un prêtre vaudou. Vous essayez de me piéger.

— Si vous ne voulez pas de ce charme, je le prendrai. J'ajouterai votre magie à la mienne, et je deviendrai le pratiquant le plus puissant des États-Unis.

Pour la première fois, je sentis le pouvoir de John danser autour de lui et souffler sur ma peau. J'en fus effrayée. Jusque-là, je l'avais presque considéré comme un type ordinaire. Quelle erreur...

Dominga secoua la tête.

John s'avança, mit un genou à terre, puis tendit la main vers le grigri.

— Non ! cria Dominga. Elle le ramassa. John sourit.

— Reconnaissez-vous avoir fabriqué ce charme ? Dans le cas contraire, je peux le garder et m'en servir comme bon me semblera. Il a été retrouvé parmi les affaires de mon frère, donc il m'appartient. N'est-ce pas, inspecteur Storr ?

— Exact, dit Dolph.

— Vous ne pouvez pas, fit Dominga.

— Je le peux et je le ferai, à moins que vous n'admettiez l'avoir fabriqué. Devant cette caméra !

— Vous le regretterez !

— Et vous, vous regretterez d'avoir tué mon frère. Elle se tourna vers l'objectif.

— Très bien. Je reconnais avoir fabriqué ce charme pour Peter Burke, mais rien de plus.

— Pour cela, vous avez dû faire un sacrifice humain, insista John.

Elle secoua la tête.

— Vous n'avez pas de preuve.

— Señora, pardonnez-moi, balbutia Antonio, tout pâle et très effrayé.

— La ferme ! cria Dominga.

— Zerbrowski, emmène notre ami dans la cuisine et prends sa déposition, ordonna Dolph. Dominga bondir sur ses pieds.

— Misérable imbécile ! Dis-leur un mot, et je ferai pourrir ta langue !

— Zerbrowski, fais-le sortir !

Antonio se décomposait, si j'ose dire... À mon avis, Dominga avait dû le charger de récupérer le charme. Il avait échoué, et il allait en subir les conséquences.

La police était le dernier de ses problèmes. À sa place, j'aurais chargé ma grand-mère pour m'assurer qu'elle soit jetée en prison le soir même. Histoire qu'elle ne retourne pas dans son sanctuaire.

— Nous allons procéder à la perquisition à présent, annonça Dolph.

— À votre guise. Vous ne trouverez rien, dit Dominga, très calme.

— Même derrière les portes du sous-sol ? demandai-je.

— Même derrière les portes du sous-sol. Tout est légal et... entier.

Elle cracha le dernier mot comme une insulte. Dolph me regarda, hésitant. Je haussai les épaules. Elle semblait si sûre d'elle-même.

— Allez-y, les gars !

Les flics se déployèrent. Je voulus leur emboîter le pas, mais Dolph m'en empêcha.

— Non, Anita. Tu restes ici avec Burke.

— Pourquoi ?

— Vous êtes des civils.

Une civile, moi ?

— Étais-je une civile quand j'ai fouillé le cimetière pour toi ?

— Si un de mes gars en avait été capable, je ne t'aurais pas laissée faire non plus.

— Laisée faire ?

Il fronça les sourcils.

— Tu vois ce que je veux dire.

— Non, je ne vois pas.

— Tu es une dure à cuire et une professionnelle très compétente, mais tu n'appartiens pas à la police. Et ça, c'est un boulot

de flic. Alors tu restes dans le salon avec les civils. Quand nous aurons tout inspecté, tu pourras descendre identifier les croque-mitaines.

— Quelle générosité ! J'étais furax.

— Tu ne vas pas bouder ? Ça t'irait mal.

— Je ne boude pas.

— C'est vrai : tu gémis.

— Ça va, ça va... Je resterai là, mais ne me demande pas de sauter de joie.

— Pour une fois que tu n'es pas en première ligne, tu devrais te réjouir.

Sur ces mots, il se dirigea vers l'escalier du sous-sol.

Je n'avais pas vraiment envie d'y retourner, et encore moins de voir la créature qui nous avait pourchassés, Manny et moi. Pourtant... Je me sentais mise sur la touche. Dolph avait raison : je boudais.

Je m'assis sur le divan avec John Burke. Dominga n'avait pas bougé de son fauteuil. Elle avait demandé à Enzo de faire sortir les enfants et de les surveiller. Il avait eu l'air soulagé, et je m'étais presque portée volontaire pour l'accompagner. Tout plutôt que de rester bêtement assise là en guettant les premiers cris.

Si le monstre était toujours dans le sous-sol, il y en aurait forcément. Les flics savaient s'y prendre avec les criminels de tout poil, mais ils n'avaient pas l'habitude des morts-vivants.

D'une certaine façon, c'était beaucoup plus simple du temps où quelques experts se chargeaient d'eux. Une poignée de justiciers qui embrochaient les vampires, bousillaient les zombies et brûlaient les sorcières. Encore que j'aurais pu être considérée comme une de celles-ci, il n'y a pas si longtemps.

Mes talents de réanimatrice relevaient indiscutablement de la magie. Avant que les morts-vivants ne sortent à découvert, il n'y avait qu'une seule règle pour traiter avec le surnaturel : le détruire avant qu'il vous détruise. Même si c'était parfois plus facile à dire qu'à faire. A présent, les flics devaient se colleter aux vampires, aux zombies et parfois même à des démons. Ils s'en sortaient vraiment mal avec ceux-là... Comme la plupart des gens, je suppose.

Dominga me fixait en silence. Les deux flics qui étaient restés avec nous dans le salon semblaient s'ennuyer ferme et avoir relâché leur surveillance, mais ça n'était qu'un masque. Les flics voient toujours tout. C'est obligatoire dans leur métier.

Dominga ne les regardait pas. Elle ne s'intéressait pas non plus à John Burke, dont les pouvoirs étaient beaucoup plus proches des siens. Non, elle me réservait l'exclusivité de son attention. Quelle petite veinarde !

— Vous avez un problème ? lançai-je sur un ton de défi.

Les flics regardèrent dans notre direction. John s'agita sur le

canapé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Elle me regarde. Méchamment.

— Je vais faire beaucoup plus que te regarder, *chica*, dit-elle d'une voix rauque.

Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque, mais je parvins à sourire.

— Une menace en l'air. Je ne vous crois plus capable de faire du mal à quiconque.

— A cause de ça ? demanda-t-elle en agitant le grigri.

Il se tortilla dans sa main, comme ravi qu'elle l'ait remarqué. Elle referma ses doigts dessus, et il se débattit en vain pour lui échapper. Quand sa main le dissimula complètement, elle le porta à sa poitrine.

Soudain, l'air parut s'épaissir. Tous les poils de mon corps essayèrent de rentrer sous ma peau.

— Arrêtez-la ! cria John.

Il bondit sur ses pieds.

Le flic le plus proche de Dominga n'hésita qu'un instant, mais ce fut suffisant. Quand il la força à rouvrir les doigts, sa main était vide.

— Un tour de passe-passe ? J'attendais mieux de votre part, raillai-je. John pâlit.

— Ce n'est pas un tour de passe-passe, dit-il d'une voix tremblante.

Il se laissa tomber lourdement à côté de moi. Son aura de puissance s'était comme ratatinée, et il avait l'air fatigué.

— Qu'y a-t-il ? Qu'a-t-elle fait ?

— Vous devez me rendre le charme, madame, dit le flic.

— Je ne peux pas.

— John, qu'a-t-elle fait ?

— Quelque chose dont elle n'aurait pas dû être capable. Je commençais à comprendre ce que ressentait Dolph, obligé de s'en remettre à moi pour toutes ses informations.

— C'est-à-dire ?

— Elle a réabsorbé le pouvoir du charme. Ne l'avez-vous pas senti ?

La pesanteur de l'air se dissipait à peine, et ma peau me picotait toujours.

— Si, mais je ne comprends pas.

— Sans cérémonie, sans l'aide des loas, elle a repris le pouvoir qu'elle avait mis dans le charme. En le faisant disparaître au passage.

— Donc, il ne reste que la cassette comme preuve ?

— Oui.

— Si vous saviez qu'elle en était capable, pourquoi n'avoir rien dit ? Et lui avoir laissé prendre ce truc ?

— C'est impossible à réaliser sans un rituel approprié.

— Pourtant, elle l'a fait.

— Je sais, Anita. Je sais.

Pour la première fois, il semblait effrayé, et ça ne lui seyait pas du tout au teint. Sans compter que ça gâchait un peu son image de puissant prêtre vaudou.

Je frissonnai comme si quelqu'un avait marché sur ma tombe.

Dominga ne m'avait pas quittée des yeux.

— Que regardez-vous ?

— Le visage d'une femme morte, répondit-elle doucement.

Je secouai la tête.

— Des fadaises ! Du vent ! Vos menaces ne m'impressionnent pas.

Un énorme mensonge. John me toucha le bras.

— Ne la provoquez pas, Anita. Si elle a pu faire ça, Dieu seul sait de quoi elle est capable.

Le flic en avait assez entendu.

— Elle ne fera rien du tout. Si elle lève le petit doigt, je la descends.

— Je ne suis qu'une vieille femme ! cria Dominga. Vous n'oseriez pas.

— La ferme !

— J'ai connu une sorcière qui envoûtait les gens avec sa voix, intervint son collègue.

Ils avaient tous les deux la main sur leur flingue. Marrant comme la magie modifie la perception que les gens ont de vous. Tant que la Señora avait besoin de sacrifices humains et de cérémonies, ils se sentaient en sécurité. Mais un seul tour de passe-passe, et elle devenait très dangereuse à leurs yeux.

Moi, j'avais toujours su qu'elle l'était.

Dominga resta assise en silence. Je m'étais laissé distraire par son petit numéro. Toujours pas le moindre bruit en provenance du sous-sol. Le monstre les avait-il tous dévorés ? Sans qu'un seul ait le temps de tirer ou de crier ? Non. Mais tout de même, mon estomac était noué et de la sueur me coulait dans la nuque. Dolph, tu vas bien ? pensai-je.

— Vous avez dit quelque chose ? demanda John. Je secouai la tête.

— J'ai simplement dû penser trop fort. Il sourit comme si c'était logique. Dolph entra dans le salon avec une impression impossible à déchiffrer. Le stoïcisme incarné.

— Alors ? lui demandai-je.

— Rien.

— Comment ça, rien ?

— Elle a tout nettoyé. Nous avons trouvé les cellules dont tu m'as parlé. La porte a été enfoncée de l'intérieur, mais les murs sont propres, et fraîchement repeints. (Il leva une main tachée de blanc.) Ça n'est même pas sec.

— C'est impossible ! Et les portes recouvertes de ciment ?

— Quelqu'un les a forcées. De l'autre côté, il n'y a que des cellules vides. Ça sent le nettoyant parfum pinède et la peinture humide. Pas de cadavres ni de zombies. Rien du tout.

Je le fixai, incrédule.

— Tu plaisantes !

— J'ai l'air de me marrer ?

Je pivotai vers Dominga.

— Qui vous a prévenue ?

Elle me dévisagea en souriant. J'avais une furieuse envie d'effacer son sourire à grands coups de baffes. Ça me ferait tellement de bien de la frapper. Rien qu'une fois.

— Anita. Recule, ordonna Dolph.

La colère se lisait peut-être sur mon visage. Ou était-ce à cause de mes poings serrés ?

Si Dominga Salvador n'allait pas en prison, elle serait libre d'essayer de me tuer le soir même. Et tous ceux d'après.

Elle sourit comme si elle avait lu dans mon esprit.

— C'est fini, *chica*. Tu as tout misé alors que tu n'avais rien dans ta main. Elle avait raison.

— Ne vous approchez pas de moi.

— Je n'en aurai pas besoin, *chica*.

— Votre dernière petite surprise n'a pas fonctionné. Je suis toujours là.

— Je n'ai rien fait. Mais je suis sûre que je pourrais t'envoyer quelque chose de pire.

Je me tournai vers Dolph.

— Putain, on ne peut vraiment rien faire ?

— Nous n'avons que le charme. C'est trop léger. Je devais tirer une drôle de tête, car il s'inquiéta.

— Qu'y a-t-il ?

— Elle a fait quelque chose au charme. Il a disparu. Il soupira, s'éloigna de deux pas, puis revint vers moi.

— Comment est-ce possible ?

Je haussai les épaules.

— Demande à John de t'expliquer. Je ne suis pas certaine d'avoir compris.

Je déteste admettre mon ignorance, mais on ne peut pas être

experte en tout. J'avais bossé dur pour rester à l'écart du vaudou. Et où ça m'avait-il menée ? Face à une grande prêtresse qui complotait ma mort. Une mort très déplaisante, à en juger par sa tête.

Puisque j'étais déjà dedans jusqu'au cou, autant y aller franchement. Je m'approchai du fauteuil de Dominga.

— Quelqu'un vous a prévenue, et vous avez passé les deux derniers jours à nettoyer votre sous-sol.

Je me penchai et posai les mains sur les accoudoirs pour que nos visages soient à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Vous avez dû abattre vos murs et libérer ou détruire toutes vos créations. Y compris votre sanctuaire, votre hougun. Envolé, le vévé. Disparus, les sacrifices animaux. Tout le pouvoir que vous aviez accumulé goutte de sang par goutte de sang... Vous allez devoir recommencer de zéro.

Son expression me fit frissonner, mais je poursuivis :

— Vous êtes trop vieille pour reconstruire tout ça.

— Rira bien qui rira la dernière, *chica*. Tu feras moins la fière quand je t'enverrai la surprise que je te réserve par une nuit sombre.

— Pourquoi attendre ? Faites-le maintenant, en plein jour. A moins que vous n'ayez peur de m'affronter...

Elle éclata de rire.

— Tu me prends pour une imbécile ? Je ne ferai rien devant la police.

Ça valait le coup d'essayer.

— Tu aurais dû accepter ma proposition, ajouta-t-elle. Nous aurions pu devenir riches ensemble.

— La seule chose que nous risquons de faire ensemble, c'est nous entre-tuer.

— Qu'il en soit ainsi. La guerre est déclarée entre nous.

— Elle l'était déjà depuis longtemps.

Dominga sourit.

Zerbrowski sortit de la cuisine avec un grand sourire. Visiblement, il avait une bonne nouvelle à nous annoncer.

— Le petit-fils a craché le morceau.

Tout le monde sursauta.

— Quel morceau ? demanda Dolph.

— À propos du sacrifice humain. Il devait reprendre le grigri à Peter Burke après l'avoir tué, mais des joggers sont passés par là, et il a paniqué. Il a tellement peur de sa grand-mère qu'il veut la savoir derrière les barreaux. Il est terrifié à l'idée de ce qu'elle lui fera pour avoir oublié son charme.

Le charme que nous n'avions plus. Mais il nous restait la vidéo et la confession d'Antonio. La chance tournait.

Je regardai Dominga Salvador. Ses yeux noirs lançaient des

éclairs. Elle était terrifiante. Je sentais son pouvoir crépiter sur ma peau, mais la chaise électrique y remédierait. Après, on brûlerait son cadavre et on éparpillerait ses cendres.

— Je vous ai eue, dis-je doucement.

Elle me cracha dessus. Sa salive atteignit ma main et me brûla comme de l'acide.

— Et merde !

— Recommencez, et je vous descends, dit Dolph en dégainant. Ça économisera de l'argent aux contribuables.

Je partis en quête de la salle de bains, pour me nettoyer la main. Une cloque se formait déjà à l'endroit où elle m'avait touchée. Sa salive pouvait infliger des brûlures au second degré. Dieu du ciel !

J'étais ravie qu'Antonio ait craqué. Ravie que Dominga Salvador soit bientôt sous les verrous. Ravie qu'elle soit bonne pour une condamnation à mort. Mieux valait elle que moi.

Chapitre 32

Riverridge était un lotissement grand standing. Autrement dit, les habitants avaient eu le choix entre trois modèles de maisons. Dans certaines rues, on en trouvait quatre identiques alignées comme des cookies sur la plaque d'un four. Il n'y avait pas la moindre rivière en vue, malgré ce qu'on aurait pu croire.

La maison où le massacre avait eu lieu se distinguait de ses voisines par la couleur – grise avec des volets blancs qui ne se fermaient pas. Normal, ils n'étaient là que pour décorer la façade. L'architecture moderne se spécialise dans le trompe-l'œil : rambardes de balcons sans balcon, porches si étroits que seuls les lutins du père Noël pourraient s'y asseoir, toits en pente pour simuler l'existence d'un grenier... Ça me fait toujours regretter l'architecture victorienne. Un peu surchargée mais, au moins, tout fonctionnait.

Le lotissement avait été évacué, et Dolph avait dû faire une déclaration à la presse. Impossible de mener discrètement une opération de cette envergure.

Le soleil se couchait dans un océan orange et écarlate. On eût dit que quelqu'un avait fait fondre deux pastels géants pour barbouiller le ciel. Les flics avaient fouillé chaque demeure et chaque jardin. Sans succès.

Les journalistes faisaient les cent pas à la limite de la zone de recherches. Si nous avions chassé des centaines de gens de chez eux et investi leurs maisons sans mandat de perquisition et sans obtenir le moindre résultat... Nous étions dans la merde jusqu'au cou.

Pourtant, je savais que le zombie était là. J'en étais certaine. Enfin, presque certaine.

John Burke attendait près d'une des poubelles géantes du lotissement. Dolph m'avait surprise en l'autorisant à venir. Mais, d'après lui, nous avions besoin de toute l'aide disponible.

— Où est-il, Anita ?

Je mourais d'envie de répondre un truc brillant. Holmes, comment avez-vous su que le zombie se dissimulait dans le pot de fleurs ? Mais je ne pouvais pas mentir.

— Je ne sais pas, Dolph. Je ne sais vraiment pas.

— Si nous ne le trouvons pas...

Il n'acheva pas sa phrase, mais je savais ce qu'il voulait dire. Si ça foirait, j'aurais toujours mon boulot. Lui, c'était moins sûr. Comment pouvais-je l'aider ? Quels endroits avions-nous négligés ?

J'observai la rue où régnait un calme étrange. Toutes les fenêtres étaient sombres. Seule la lumière des lampadaires formait de doux halos qui repoussaient les ténèbres naissantes.

Chaque maison avait sa propre boîte aux lettres plantée sur un piquet, au bord du trottoir. Certaines étaient vraiment trop mignonnes. Celle de la famille Catt avait la forme d'un chat qui levait la patte quand on mettait du courrier à l'intérieur.

De grosses poubelles montaient la garde au bout des allées. Les éboueurs ne devaient pas bosser le dimanche. À moins que les flics ne les aient pas laissés passer.

— Les poubelles, dis-je tout haut.

— Quoi ?

Je saisis le bras de Dolph. La tête m'en tournait presque.

— Les poubelles. Il doit être là ! John Burke fronça les sourcils.

— Tu te sens bien, Anita ? demanda Zerbrowski en nous rejoignant, une clope au bec.

Le bout incandescent ressemblait à une luciole bouffie.

— Les poubelles sont assez grosses pour que quelqu'un s'y dissimule.

— Mais en sortant, il aurait les membres tout engourdis.

— Les zombies n'ont pas de circulation sanguine comme nous.

— Que tout le monde vérifie les poubelles ! cria Dolph. Le zombie doit être dans l'une d'elles. Bougez-vous !

Les flics s'éparpillèrent comme des fourmis dont on vient de décapiter la fourmilière avec un bâton. Je me retrouvai avec deux coéquipiers appelés « Ki » et « Roberts », d'après leur badge. Ki était un Asiatique et Roberts une blonde. Joli mélange.

Sans nous concerter, nous nous organisâmes pour fouiller. Ki avançait pour renverser la poubelle pendant que Roberts et moi le couvriions avec nos flingues. Nous étions tous prêts à hurler au cas où un zombie nous bondirait dessus. Avec un peu de chance, ce serait le bon. Le destin ne pouvait pas être si cruel.

Alors, les exterminateurs se pointeraient en quatrième vitesse. Du moins, je l'espérais. Notre tueur en série était trop rapide, trop agressif, et peut-être insensible aux balles. Mieux valait ne pas le découvrir. Juste le faire frire un bon coup, et qu'on n'en parle plus.

Seuls dans notre rue, nous n'entendions pas d'autre bruit que ceux de nos pas et des détritiques qui se répandaient sur la chaussée. Personne n'utilise plus de sacs-poubelle, ou quoi ?

La nuit était tombée. Je savais qu'il y avait une lune et des

étoiles quelque part au-dessus de moi, mais je n'aurais pas pu le prouver de l'endroit où j'étais. Des nuages aussi noirs et épais que du velours arrivaient de l'ouest.

Je ne savais pas comment se débrouillait Roberts, mais les muscles de mon cou et de mes épaules brûlaient. Chaque fois que Ki s'approchait d'une poubelle, j'étais prête à tirer avant que le zombie lui arrache la tête. Une goutte de sueur coula le long de sa joue, luisant dans la pénombre.

Contente de voir que je n'étais pas la seule un peu tendue. Évidemment, ce n'était pas moi qui me mettais à portée d'un zombie enragé. Mais je ne savais pas si mes coéquipiers étaient de bons tireurs. Moi, si. J'étais capable de ralentir la créature jusqu'à l'arrivée des exterminateurs. Donc, je devais rester à distance. C'était mieux pour tout le monde. Parole !

Des cris. Sur notre gauche. Nous nous figeâmes. Je fus la première à me ressaisir. Je pivotai et m'élançai dans la rue. Il n'y avait à voir que des maisons plongées dans le noir des flaques de lumière. Rien ne bougeait. Mais les cris horrifiés retentissaient toujours.

Ki et Roberts me suivaient de près. Je tenais mon Browning à deux mains, pointé devant moi. Je n'osais pas le rengainer, et c'était plus facile pour courir. Vision d'un nounours imbibé de sang. Les cris s'affaiblissaient. Quelqu'un était en train de mourir.

Tous les flics convergeaient vers la source des cris, mais ils arriveraient trop tard. La voix se tut. Aucun coup de feu n'avait été tiré. Pourquoi ?

Nous foncions dans une ruelle quand un grillage métallique nous barra le chemin. Malédiction ! Il fallut rengainer : nous ne pouvions pas escalader avec une seule main.

Je me laissai tomber de l'autre côté et atterris à genoux dans la terre molle d'un parterre de fleurs. Dans cette position, j'étais beaucoup moins grande qu'elles. Ki s'étala à côté de moi. Seule Roberts retomba sur ses pieds.

Ki se releva, sans dégainer. Moi, je tirai mon Browning. Il y a des priorités dans la vie, et la dignité n'en est pas une.

Je captai un mouvement, mais j'y voyais mal entre les fleurs. Roberts cria et bascula en arrière. Ki porta une main à son flingue. Quelque chose le frappa. Il s'écroula sur moi, me clouant au sol.

— Ki ! Remue-toi !

Il rampa vers sa coéquipière. Elle ne bougeait pas.

Je sondai les ténèbres. En vain. La créature se déplaçait avec une rapidité surhumaine. Comme une goule plutôt qu'un zombie. Me trompais-je depuis le début ? Était-ce quelque chose de pire ? Combien de vies mon erreur allait-elle coûter aux flics ce soir ?

— Elle est vivante ? demandais-je à Ki.

Des voix retentirent autour de nous.

— Où est-il ?

— Où est-il passé ?

— Par ici ! hurlai-je.

Les flics faisaient autant de boucan qu'un troupeau d'éléphants arthritiques.

— Juste blessée. Mais gravement, répondit Ki.

Il avait lâché son flingue et appuyait des deux mains sur le cou de Roberts. Un liquide noir coulait entre ses doigts. Doux Jésus !

Je m'agenouillai de l'autre côté avec l'impression de bouger au ralenti. Le moindre geste prenait une éternité, et pourtant, quelques secondes seulement s'étaient écoulées.

En continuant à scruter les ténèbres, je pris le pouls de Roberts de ma main libre. Faible, mais toujours là. Je m'essuyai sur mon jean. La créature lui avait presque tranché la gorge.

Où était-elle ?

Les pupilles de Ki étaient tellement dilatées qu'on ne voyait plus ses iris. À la lueur des lampadaires, il avait un teint de lépreux. Le sang de sa coéquipière s'échappait à gros bouillons.

Quelque chose remua. De taille humaine, bien que trop près du sol pour être un humain. Juste une silhouette qui longea l'arrière d'une maison, devant nous. Se déplaçant dans l'ombre pour ne pas se faire repérer. Loupé, ma vieille ! Mais ça témoignait de beaucoup trop d'intelligence pour un zombie. Je m'étais trompée. Et Roberts allait mourir à cause de moi.

— Reste avec elle, ordonnai-je à Ki. Maintiens-la en vie.

— Où vas-tu ?

— Je poursuis son agresseur.

Le temps d'escalader la barrière du jardin, la créature avait disparu. Je l'entrevis un instant alors qu'elle passait l'angle de la maison. Rapide comme une souris, mais aussi grosse qu'un homme.

Je m'élançai sur ses traces, certaine de sentir bientôt des griffes me déchirer la gorge.

Derrière moi, des cris retentirent. Le reste des flics venait d'arriver. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard pour Roberts !

Là, un mouvement ! La créature contournait une autre maison.

— Anita ! cria quelqu'un.

— Appelle une équipe d'exterminateurs ! jetai-je par-dessus mon épaule.

Mais je ne m'arrêtai pas. Je n'osai pas. J'étais la seule à l'avoir repérée. Si je la perdais, c'était foutu.

Je courais seule dans les ténèbres, à la poursuite d'une créature qui n'était peut-être pas un zombie. Certainement pas la chose la plus

intelligente que j'aie jamais faite, mais pas question que cette monstruosité s'échappe. Et encore moins qu'elle massacre une autre famille si je pouvais l'en empêcher.

Je traversai une flaque de lumière qui m'aveugla temporairement. Je me figeai en attendant que mes yeux se réhabituent aux ténèbres.

— Femme tenacce, siffla une voix sur ma droite, si près que tous mes poils se hérissèrent.

J'écarquillai les yeux. Une silhouette sombre, dans les buissons. Elle se redressa de toute sa hauteur mais n'attaqua pas. Si elle avait voulu, j'aurais été déjà morte. Je l'avais vue bouger.

— Vous n'êtes pppas comme les autrrres.

Elle articulait avec peine, sans doute parce que des morceaux de sa bouche manquaient. La voix d'un gentilhomme altérée par un petit séjour dans la tombe.

Je me tournai très lentement.

— Rrramenez-moi.

Sa peau pâle d'un blanc jaunâtre s'accrochait à son visage comme de la cire à moitié fondue. Mais ses yeux n'étaient pas décomposés. Et elle avait un regard brûlant.

— Vous ramener où ?

— Dans ma tombbbe.

Ses lèvres ne fonctionnaient pas correctement. Il n'y restait pas assez de chair.

Un faisceau lumineux m'aveugla. Le zombie hurla et se couvrit le visage. Je n'y voyais plus rien. Il me percuta, et je tirai à l'aveuglette.

Je crus entendre un grognement. Je tirai de nouveau en plaquant mon bras libre contre mon cou pour me protéger.

Lorsque je recouvrai la vue, j'étais seule et indemne. Pourquoi ? « Ramenez-moi », m'avait-il demandé. Comment avait-il su qui j'étais ? La plupart des humains étaient incapables de le deviner. Les sorcières le pouvaient parfois, et les autres réanimateurs systématiquement.

Les autres réanimateurs ! Merde !

Dolph apparut près de moi et m'aida à me relever.

— Tu es blessée, Anita ?

Je secouai la tête.

— C'était quoi, cette lumière ?

— Un phare halogène.

— Vous avez failli m'aveugler.

— Nous n'y voyions pas assez pour tirer.

Des flics nous dépassèrent en courant et en beuglant.

— Il est là !

Dolph et moi restâmes dans le cercle d'une lumière aussi brillante qu'en plein jour, immobiles, alors que la poursuite battait son plein.

— Il m'a parlé, Dolph.

— Comment ?

— Il m'a suppliée de le ramener dans sa tombe.

Je me demandais si mon visage était aussi livide que celui de Ki et mes yeux aussi écarquillés. Pourquoi n'avais-je pas peur ?

— Il est vieux. Un siècle au moins. De son vivant, c'était un prêtre vaudou ou quelque chose de ce genre. C'est pour ça que ça a merdé. Peter Burke n'a pas réussi à le contrôler.

— Comment le sais-tu ? Te l'a-t-il dit ?

— Non. J'ai deviné son âge d'après son apparence. Pour le reste... Il a reconnu en moi une personne capable de lui apporter le repos éternel. Donc, c'est forcément un sorcier ou un autre réanimateur. Je penche plutôt pour la deuxième solution.

— Ça change quelque chose à notre plan ? demanda Dolph.

Je levai les yeux vers lui.

— Il a tué combien de gens ? (Je n'attendis pas sa réponse.) On le bute, un point c'est tout.

— Tu réfléchis comme un flic, Anita.

Dans la bouche de Dolph, c'était un grand compliment, et je le pris comme tel.

Peu importait ce que cette créature avait été de son vivant. Réanimateur ou pratiquant du vaudou... Et alors ? Ce n'était plus qu'une machine à tuer. Elle ne m'avait pas fait de mal, mais je ne pouvais pas me permettre de lui rendre la pareille.

Des coups de feu retentirent au loin. Leur écho se répercuta dans la moiteur nocturne. Dolph et moi nous regardâmes.

J'avais toujours le Browning à la main.

— Allons-y !

Nous nous élançâmes, mais Dolph me distança rapidement. Ses jambes étaient presque aussi hautes que moi. Impossible de suivre l'allure. J'étais peut-être capable de courir plus longtemps, mais certainement pas plus vite.

Il hésita, me jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Vas-y, je te rejoins.

Il accéléra et disparut dans les ténèbres. Sans le moindre remords. Dolph était du genre à me croire quand je lui affirmais pouvoir m'en sortir très bien toute seule en pleine nuit avec un zombie tueur dans les parages.

Un beau compliment mais, du coup, je me retrouvai isolée dans les ténèbres pour la seconde fois de la soirée. Les cris montaient de deux directions différentes, à présent. La créature avait semé les flics.

Je ralentis, n'ayant aucune envie de lui rentrer dedans par hasard. Elle ne m'avait pas fait mal la première fois, mais je lui avais logé au moins une balle dans la peau. Un détail qui a tendance à énerver même un mort-vivant.

Je m'arrêtai sous un arbre, à la lisière du lotissement délimité par une clôture en fil de fer barbelé. De l'autre côté, des champs cultivés s'étendaient à perte de vue. Je distinguai des rangées de pieds de haricots. Pour se cacher dedans, le zombie devrait se plaquer à terre.

J'aperçus le faisceau lumineux de plusieurs torches braquées sur le sol, à une cinquantaine de mètres de moi. Les flics fouillaient les ombres parce que je leur avais dit que les zombies détestent grimper. Mais nous n'avions pas affaire à un zombie ordinaire.

Les feuilles bruissèrent au-dessus de ma tête, et mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque. Je pivotai en levant mon flingue.

La créature poussa un grognement animal et se laissa tomber sur moi.

J'eus le temps de tirer deux balles avant qu'elle me percute de plein fouet. Deux balles dans la poitrine qui ne la ralentirent pas.

Nous roulâmes sur le sol. Je tirai une troisième fois, mais j'aurais pu vider mon chargeur sur un mur, pour l'effet que cela fit.

Le zombie gronda, révélant ses dents pourries tachées de noir et me soufflant au visage une haleine fétide. J'appuyai de nouveau sur la détente. La balle l'atteignit à la gorge. Il se figea, tentant de déglutir. Ou peut-être d'avaler le projectile.

Ses yeux brillants me fixaient, aussi expressifs que ceux des zombies femelles de Dominga Salvador. Il avait encore une personnalité, mais avait-il conservé son âme ?

Une seconde passa tandis que nous demeurions immobiles sur le sol. Une de ces secondes qui semblent durer une éternité. Il était à califourchon sur moi. Ses mains posées sur ma gorge ne serraient pas. Pas encore. Je lui avais fourré le canon de mon Browning sous le menton mais, jusqu'à présent, mes balles ne lui avaient pas fait grand mal.

— Je ne voulais pas tuer, dit-il doucement. Je ne comprennnais pas. Je ne me rappelais pas qui j'étais.

Les flics coururent vers nous. Ils ralentirent en nous apercevant et hésitèrent, l'arme à la main.

— Ne tirez pas ! cria Dolph.

— J'avais besoin de viande pour me souvenir de qui j'étais. J'ai essayé de ne pas tuer. De passer devant les maisons sans entttrer. Mais je n'ai pas pppu, il y en avait trop, chuchota le zombie.

Je sentais ses ongles crasseux me griffer la peau.

Je tirai. Il se convulsa, mais ses mains m'agrippèrent. Le souffle

coupé, je vis des étoiles blanches exploser devant mes yeux. Les ténèbres s'estompèrent, virant au gris. Je déplaçai le canon de mon flingue pour le lui coller sur le front, juste entre les deux yeux. Puis je vidai mon chargeur.

Je n'y voyais plus rien, mais je sentais mes mains crispées sur la crosse du Browning, mon index qui appuyait sur la détente. Puis je basculai dans un gouffre.

Des cris atroces me firent revenir à moi. Une odeur de chair et de cheveux brûlés s'infiltrait dans mes sinus, menaçant de m'étouffer.

Je pris une inspiration douloureuse. J'avais la gorge à vif. Une quinte de toux me secoua. Je luttai pour m'asseoir.

Dolph vint à mon secours. Il avait mon flingue à la main.

Dans l'herbe desséchée une silhouette humaine flambait en hurlant. Deux exterminateurs en combinaison ignifugée l'arrosaient de napalm. Les flammes orange se reflétaient sur les ténèbres liquides comme la lumière du couchant à la surface de l'océan.

— Doux Jésus ! souffla Zerrowski. Pourquoi refuse-t-il de mourir ?

Je ne répondis pas, réticente à le dire à voix haute. Le zombie refusait de mourir parce qu'il avait été réanimateur de son vivant. Ça, je le savais déjà. Mais je venais d'apprendre qu'un réanimateur, quand il sort de la tombe, a faim de chair humaine parce que sa seule consommation ravive ses souvenirs.

John Burke s'approcha d'un pas chancelant, un bras replié contre la poitrine, sa chemise souillée de sang. La créature lui avait-elle parlé ? Savait-il pourquoi elle refusait de mourir ?

Le zombie se retourna au milieu des flammes qui l'enveloppaient, son corps pareil à la mèche d'une bougie. Il fit un pas dans notre direction, et sa main se tendit vers moi. Puis, comme au ralenti, il bascula en avant. Un arbre qui s'abat ! Sous le regard méfiant des exterminateurs, qui ne voulaient pas courir le moindre risque. J'en aurais fait autant à leur place.

Autrefois, cette silhouette torturée était celle d'un nécromancien. Un de mes semblables. Devenirais-je un monstre, moi aussi, si on me relevait après ma mort ? Mieux valait ne jamais le découvrir. Dans mon testament, je demandais qu'on m'incinère pour que personne ne s'amuse à me réanimer. Maintenant, j'avais une raison supplémentaire.

Regardant la chair du zombie noircir et se consumer, je me fis une promesse. Dominga Salvador brûlerait en enfer pour ce qu'elle avait fait. Certaines flammes durent une éternité. À côté, le napalm n'est qu'une gêne temporaire. Elle brûlerait à jamais, et ça ne serait pas encore assez pour lui faire payer ses crimes.

Chapitre 33

Dissimulée par un rideau blanc, j'étais allongée sur le dos dans la salle des urgences. De l'autre côté, montaient des bruits agressifs et peu sympathiques. J'étais reconnaissante au rideau de me protéger.

Une infirmière avait glissé un oreiller plat sous ma tête. La table d'examen était dure, froide et lisse. Déglutir me faisait mal. Respirer aussi, mais j'étais contente d'en être encore capable.

Je restais immobile. Sans contrevenir aux instructions de mon entourage, pour une fois. J'écoutais mon souffle et les battements de mon cœur. Dès que je manque de mourir, je me découvre un intérêt subit pour le fonctionnement de mon corps. Et je me réjouis de choses que je ne remarque jamais en temps ordinaire. Émerveillée de sentir le sang couler dans mes veines, je savoure le battement de mon poulx dans ma gorge comme un morceau de sucre d'orge.

J'étais vivante. Le zombie était mort. Dominga Salvador croupissait en prison. La vie semblait belle.

Dolph écarta le rideau et le referma derrière lui comme il l'eût fait d'une porte. Je voyais encore des pieds passer dessous, mais ça nous donnait un semblant d'intimité.

— Ravi de te revoir vivante et en pleine forme.

— En pleine forme, tu t'avances un peu, dis-je.

Ma voix était rauque. Je toussai pour l'éclaircir, mais sans succès.

— Qu'a dit le docteur au sujet de tes cordes vocales ?

— «Bienvenue dans la grande famille des ténors.» (Voyant l'expression de Dolph, j'ajoutai :) Ne t'inquiète pas, ça passera.

— Tant mieux.

— Comment va Burke ?

— Quelques points de suture... Pas de dommages permanents.

Je m'en doutais un peu, mais je préférais en avoir confirmation.

— Et Roberts ?

— Elle s'en sortira.

— Dans quel état ?

Je déglutis avec difficulté. Parler me faisait mal.

— En bon état. Ki a été blessé au bras. Tu le savais ? Je voulus

secouer la tête. Ça aussi, ça faisait mal.

— Non. Je n'avais pas vu.

— Ce n'est rien de grave. (Dolph fourra les mains dans ses poches.) Mais j'ai perdu trois de mes gars, et un quatrième est dans un état critique.

— C'est ma faute, chuchotai-je.

Il fronça les sourcils.

— Je n'ai pas tout suivi...

— J'aurais dû comprendre que ça n'était pas un zombie ordinaire.

— C'est toi qui as deviné qu'il se cachait dans une poubelle, et tu es presque morte en le butant. Je crois que tu as fait ta part.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué. Ce sont les exterminateurs.

Les mots longs faisaient encore plus mal que les courts.

— Tu te souviens de ce qui s'est passé juste avant que tu perdes connaissance ?

— Non.

— Tu lui as vidé ton chargeur dans la figure. Bon sang, tu lui as fait exploser la cervelle ! Puis tu es devenue toute molle, et j'ai cru que tu étais morte. (Il secoua la tête.) Ne me refais plus jamais ça.

Je souris.

— J'essaierai.

— Quand la cervelle a commencé à lui dégouliner par l'arrière du crâne, il s'est relevé. Tu avais dû lui faire passer l'envie de lutter.

Zerbrowski se faufila près de nous, laissant le rideau ouvert derrière lui. J'aperçus un petit garçon à la main ensanglantée qui pleurait sur l'épaule d'une femme. Zerbrowski doit être un de ces abrutis qui ne referment jamais les tiroirs ni les placards.

— Ils n'ont toujours pas fini d'extraire les balles du cadavre. Et c'est toi qui les as tirées, Anita, dit-il. Tu es vraiment une nana redoutable.

— Ça fait une moyenne avec toi, Zerbrow...

Je ne pus prononcer son nom en entier. Ça faisait trop mal. J'aurais dû m'y attendre.

— Tu souffres beaucoup ? demanda Dolph.

Je hochai prudemment la tête.

— Le docteur m'administrera des calmants. Et il m'a fait un rappel contre le tétanos.

— Tu as un collier de bleus. Ça ressort bien sur ta peau pâle, commenta Zerbrowski.

— On devient poète avec l'âge ? raillai-je.

Il haussa les épaules.

— Je vais aller jeter un dernier coup d'œil aux autres blessés,

dit Dolph, puis je demanderai à un de mes gars de te raccompagner chez toi.

— Merci.

— Je doute que tu sois en état de conduire.

Il avait raison. Mais peu importait. Nous avions réussi. Nous avions résolu le mystère, et les coupables allaient finir en prison. Youpi !

Le docteur arriva avec les calmants. Il jeta un regard sévère à Dolph et à Zerbrowski.

— Tenez, dit-il en me tendant un flacon qui contenait trois pilules. Ça devrait suffire jusqu'à demain soir. À votre place, je prendrais un arrêt maladie. Vous êtes son patron ? demanda-t-il à Dolph.

— Non.

— Mais c'est vous qui êtes responsable d'elle, pas vrai ?

— Euh...

— Je suis en location, expliquai-je. Le docteur écarquilla les yeux.

— Nous l'avons empruntée à un autre département, improvisa Zerbrowski.

— Dans ce cas, dites à son supérieur de lui donner une journée de repos demain. Elle n'est pas aussi gravement blessée que les autres, mais elle a eu un sacré choc.

— Elle n'a pas de supérieur, dit Zerbrowski, mais nous en parlerons à son patron.

Je le foudroyai du regard.

— Vous êtes libre de partir. Surveillez vos égratignures pour qu'elles ne s'infectent pas. Et la morsure sur votre épaule. (Le docteur secoua la tête.) On peut dire que les flics ne volent pas leur salaire.

Sur ces mots, il s'éloigna.

Zerbrowski éclata de rire.

— Mieux valait ne pas dire que nous avons laissé une civile se battre à notre place.

— « Elle a eu un sacré choc », répéta Dolph.

— Sacré, c'est vite dit, gloussa Zerbrowski.

Je m'assis, les jambes pendant de la table d'examen.

— Si vous avez fini avec les plaisanteries douteuses, j'aimerais bien qu'on me raccompagne chez moi.

Les deux hommes riaient si fort que des larmes leur coulèrent sur les joues. Ça n'était pas drôle, mais je les comprenais. Pour libérer la tension, il vaut mieux rire que pleurer. Si je ne les imitais pas, c'est uniquement parce que je soupçonnais que rire me ferait mal.

— Je m'y colle ! lança enfin Zerbrowski.

— Pas question, dit Dolph. Vous deux, dans une voiture ? Un

seul d'entre vous en sortirait vivant.

— Et ce ne sera pas lui, affirmai-je.

— Il y a des chances.

Ravie de savoir qu'il était d'accord avec moi, pour une fois.

Chapitre 34

Je m'étais assoupie sur la banquette arrière de la voiture de police quand le chauffeur se gara devant mon immeuble. Les calmants avaient chassé la douleur de ma gorge... et quasiment tout le reste avec. J'avais l'impression de n'être plus qu'un sac mou dépourvu d'os.

Que m'avait donné le docteur ? Je me sentais merveilleusement bien, mais détachée de tout, comme si le monde n'était qu'un film. Ou un rêve distant et inoffensif.

J'avais laissé mes clés de bagnole à Dolph. Il avait promis que quelqu'un ramènerait ma voiture devant chez moi avant le matin. Et juré d'appeler Bert pour lui dire que je ne viendrais pas bosser le lendemain. Je me demandais comment mon patron accueillerait cette nouvelle. Franchement, ça m'était égal.

Un des flics en uniforme se tourna sur son siège et me demanda :

— Ça ira, mademoiselle Blake ?

Je hochai la tête, et il sortit pour m'ouvrir la portière. Il n'y avait pas de poignée à l'intérieur.

— Merci, inspecteur... (Je dus cligner des yeux pour déchiffrer l'inscription sur son badge.) ... Osborn. Merci de m'avoir raccompagnée, vous et votre coéquipier.

Le coéquipier en question était sorti de la voiture. Accoudé au toit, il m'observait en ricanant.

— Ce fut un plaisir de rencontrer enfin la fameuse Exécutrice.

J'eus un peu de mal à monter l'escalier, m'accrochant à la rampe comme si c'était une bouée de sauvetage. Ce soir, j'allais dormir. Je risquais de me réveiller au milieu du couloir, mais j'allais dormir.

Il ne me fallut pas moins de trois tentatives avant de réussir à introduire la clé dans la serrure. J'entrai en titubant dans mon appartement et m'appuyai de tout mon poids contre la porte pour la refermer.

Puis je tirai le verrou. Enfin en sécurité. J'étais chez moi, vivante, et le zombie tueur appartenait au passé. J'avais envie de glousser, mais c'était à cause des calmants. Je ne glousse jamais quand

je suis toute seule.

Debout, le front posé contre le battant, j'observai le bout de mes Nike. Elles semblaient très loin, comme si j'avais grandi de dix ou quinze mètres depuis que je les avais enfilées. Balèzes, les calmants. Un peu trop à mon goût. Je n'en prendrais pas le lendemain.

Deux bottes noires apparurent à côté de mes Nike. Pourquoi y avait-il des bottes dans mon appartement ? Je n'en porte jamais. Je voulus saisir mon flingue. Mais il était trop tard. Et de toute façon, j'étais beaucoup trop lente.

Des bras musclés me ceinturèrent, immobilisant mes bras le long de mes flancs et me plaquant contre la porte. J'essayai de me débattre. En vain. Mon agresseur me tenait.

Je me dévissai le cou pour apercevoir son visage. J'aurais dû être terrifiée, les veines gorgées d'adrénaline. Mais les calmants se moquent qu'on ait besoin de son corps ou pas. On leur appartient jusqu'à ce que leurs effets s'estompent, un point c'est tout. J'aurais la peau du docteur. Si je vivais assez longtemps pour ça.

C'était Bruno qui me maintenait contre la porte.

Tommy apparut sur ma droite. Il tenait une seringue.

— Non !

Bruno me plaqua une main sur la bouche. J'essayai de le mordre, et il me gifla. Je le sentis à peine, comme si sa main était enveloppée de coton. Mais l'odeur douceâtre de son after-shave me donna la nausée.

— C'est presque trop facile, ricana Tommy.

J'observai l'aiguille qui s'approchait de mon bras. J'aurais pu leur dire que j'étais déjà droguée s'ils m'en avaient laissé le temps ou demander ce qu'il y avait dans la seringue, et si ça n'allait pas produire une sale réaction au contact des calmants que j'avais déjà pris.

L'aiguille s'enfonça dans le creux de mon bras. Mon corps se raidit et se débattit, mais Bruno tint bon. Je ne pouvais pas bouger ni m'échapper. Malédiction !

L'adrénaline déchira enfin les toiles d'araignée, mais il était trop tard. Tommy ôta la seringue et lâcha :

— Désolé, nous n'avons pas d'alcool pour désinfecter.

Je le détestais. Je les détestais tous les deux ! Et si leur produit ne me tuait pas, c'était moi qui les tuerais. Pour m'avoir fait peur. M'avoir surprise alors que j'étais vulnérable, shootée et stupide. Si je survivais à cette erreur, je ne la commettrais pas une seconde fois. S'il vous plaît, mon Dieu, laissez-moi survivre à cette erreur !

Bruno me maintint jusqu'à ce que je sente la drogue faire effet. J'avais sommeil. Entre les pattes des méchants, je mourais de sommeil ! Je tentai de lutter.

Sans succès. Mes yeux se fermaient tout seuls. Je cessai de me débattre et mobilisai tout ce qui me restait de volonté pour ne pas perdre connaissance.

Je fixais la porte, mais elle ondulait comme si je la voyais du fond d'une piscine. Je battis des paupières. Une fois, deux fois... A la troisième, je ne parvins pas à les rouvrir.

Une petite partie de moi dégringola en hurlant dans les ténèbres, mais le reste se sentait mou, abruti de sommeil et étrangement en sécurité.

Chapitre 35

J'étais à la lisière du sommeil. Ce moment où on sait qu'on ne dort plus, mais où on n'a pas vraiment envie de se réveiller. Mon corps pesait lourd. Ma tête me lançait. Et j'avais toujours mal à la gorge.

Cette dernière pensée me fit ouvrir les yeux. Il y avait un plafond blanc au-dessus de moi, avec des traces d'eau brunâtres pareilles à du café renversé. Je n'étais pas chez moi. Alors, où ?

Je me souvins de Bruno, puis de l'aiguille... Je me redressai en sursaut. La pièce tournant autour de moi, je me laissai retomber sur le lit en me couvrant les yeux de la main. C'était un peu mieux. Que m'avaient-ils administré ?

J'avais l'impression de ne pas être seule. Il me semblait avoir vaguement aperçu une silhouette. Je rouvris les yeux et me contentai d'abord de fixer le plafond. Puis je tournai la tête.

J'étais allongée sur un grand lit. Deux oreillers, des draps, une couverture. Enfin, je découvris le visage d'Harold Gaynor, assis à mon chevet. Il figurait en dernier sur la liste des personnes que j'avais envie de voir à mon réveil.

Derrière lui, Bruno était appuyé contre une commode qui avait connu de meilleurs jours. Les sangles de son holster traçaient des lignes noires sur sa chemise bleue à manches courtes. Une coiffeuse dans un état tout aussi pitoyable se dressait entre deux hautes fenêtres. Des planches étaient clouées dessus, et une odeur de résine de pin flottait dans l'air.

Je commençai à transpirer dès que je m'aperçus qu'il n'y avait pas de clim.

— Comment vous sentez-vous, mademoiselle Blake ? demanda Gaynor avec sa voix légèrement sifflante de joyeux père Noël.

— J'ai déjà été mieux.

— Je n'en doute pas. Vous avez dormi plus de vingt-quatre heures.

Ça paraissait difficile à croire, mais je ne voyais pas quel intérêt il aurait eu à mentir. Donc, c'était la vérité.

— Que m'avez-vous donné ?

Bruno se redressa. Il semblait presque embarrassé.

— Nous n'avons pas pensé que vous aviez déjà pris un sédatif.

— Un calmant, corrigeai-je.

Il haussa les épaules.

— Ça fait le même effet quand on le mélange avec de la thorazine.

— Vous m'avez administré un tranquillisant pour animaux ?

— On s'en sert aussi dans les asiles d'aliénés, crut bon de préciser Gaynor.

— Me voilà rassurée... Il eut un large sourire :

— Si vous êtes suffisamment remise pour faire la mariolle, vous l'êtes assez pour vous lever.

Il avait raison. En fait, j'étais surtout étonnée qu'on ne m'ait pas ligotée. Étonnée, mais ravie.

Je me rassis plus lentement que la première fois, et la pièce tangua très peu avant de reprendre un angle normal.

Mais respirer me faisait toujours aussi mal. Je portai une main à ma gorge meurtrie.

— Qui vous a fait ces vilaines ecchymoses ? demanda Gaynor.

Mensonge ou vérité ? Vérité partielle.

— J'aidais la police à attraper un méchant, et je me suis laissée surprendre.

— Qu'est devenu le méchant ? lança Bruno.

— Il est mort.

Une lueur étrange passa dans son regard. Du respect ? Peut-être.

— Vous savez pourquoi je vous ai fait amener ici, n'est-ce pas ? demanda Gaynor.

— Pour que je relève un zombie.

— Un très vieux zombie, précisa-t-il.

— J'ai déjà refusé votre offre deux fois. Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai changé d'avis ?

De nouveau, il eut ce sourire jovial.

— Bruno et Tommy sauront vous convaincre, mademoiselle Blake. J'ai toujours l'intention de vous payer un million de dollars.

— Tommy m'a offert un million cinq la dernière fois.

— Au cas où vous viendriez de votre plein gré. Je suis obligé de revoir mon prix à la baisse dans la mesure où vous m'avez forcé à prendre des risques.

— Comme une condamnation ferme pour enlèvement et séquestration ?

— Tout à fait. Votre entêtement vous a déjà coûté cinq cent mille dollars. Cela en valait-il la peine ?

— Je ne tuerai pas un être humain pour vous permettre de partir à la chasse au trésor.

— Je vois que Wanda est toujours aussi bavarde.

— Une simple déduction, Gaynor. J'ai lu un dossier qui mentionnait votre obsession pour votre famille paternelle.

C'était un mensonge, et il devait le savoir. Seule Wanda avait pu m'apprendre ça.

— Je crains qu'il ne soit trop tard. Je sais que Wanda vous a parlé. Elle a tout avoué.

Avoué ? Je le dévisageai en silence, tentant de déchiffrer son expression.

— Comment ça, avoué ?

— Tommy l'a interrogée. Ce n'est pas un artiste de la classe de Cicely mais, en général, il laisse ses clients en vie. Je n'aurais pas voulu tuer ma petite Wanda.

— Où est-elle ?

— En quoi vous importe le sort d'une prostituée ? Ses yeux brillants me jaugeaient.

— En rien, mentis-je.

Il ne fallait pas leur laisser croire qu'ils pouvaient se servir d'elle pour faire pression sur moi.

— Vous en êtes certaine ?

— Je n'ai pas couché avec elle, si c'est là que vous voulez en venir.

— Très bien. Que puis-je faire pour vous convaincre de relever ce zombie ?

— Je ne commettrai pas un meurtre pour vous, Gaynor. Je ne vous apprécie pas à ce point.

Il eut un soupir excédé qui seyait mal à son visage aux joues en pommes d'api.

— Vous allez encore faire la mariolle, je suppose ?

— Vous êtes médium, le félicitai-je.

Je m'adossai à la tête de lit en bois craquelé. J'étais encore dans les vapes, mais ça valait mieux que l'inconscience.

— Nous ne vous avons pas encore fait mal. Enfin, pas exprès. La réaction de la thorazine au contact du médicament que vous aviez pris était accidentelle.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ?

— Nous vous avons pris vos deux pistolets. Sans armes, vous n'êtes qu'une faible femme entre les mains d'hommes forts.

Je souris.

— J'ai l'habitude, Harry. Il eut l'air peiné.

— Appelez-moi Harold ou Gaynor, mais surtout pas Harry.

Je haussai les épaules.

— À votre guise.

— Vous n'êtes pas intimidée de vous retrouver à notre merci ?

— À votre merci, ça se discute. Il tourna la tête vers Bruno.

— Je me demande d'où elle tire une telle assurance ? Bruno ne répondit pas. Il me foudroyait de son regard vide. Vigilant et soupçonneux, mais vide quand même.

— Montre-lui que nous ne plaisantons pas, ordonna Gaynor.

Les lèvres de Bruno dessinèrent un sourire qui ne gagna pas ses yeux aussi froids que ceux d'un requin. Il roula des épaules et s'étira sans me quitter du regard.

— Je suppose que je vais lui servir de punching-ball ?

— Vous supposez bien, approuva Gaynor.

Bruno s'approcha du lit. Je glissai à terre de l'autre côté, ne voulant pas que Gaynor puisse me toucher. Bruno avait une allonge deux fois supérieure à la mienne, des jambes interminables et presque cinquante kilos de plus que moi – cinquante kilos de muscles. Ça allait faire très mal. Mais puisqu'ils ne m'avaient pas ligotée, je ne comptais pas me laisser tabasser.

Je contournai le lit, les mains et les genoux fléchis, comme sur le tatami. Mais je doutais que le judo soit le truc de Bruno. Je penchais plutôt pour le karaté ou le taekwondo.

Il adopta une curieuse position, à mi-chemin entre un X et un T. Alors que je m'approchais de lui, il recula en crabe.

— Jujitsu ? devinai-je.

Il haussa un sourcil.

— La plupart des gens ne connaissent pas. Vous pratiquez ?

— Non. Il sourit.

— Dans ce cas, je vais vous faire très mal.

— Vous m'auriez fait très mal même si j'avais pratiqué.

— C'aurait été un combat à la loyale.

— Non. Le gabarit compte entre deux combattants de même niveau. À maîtrise égale, un grand aura toujours le dessus sur un petit. Ça ne m'arrange pas, mais c'est la vérité.

— Je vous trouve bien calme.

— M'épargneriez-vous si je cédaï à l'hystérie ?

Il secoua la tête.

— Non.

— Dans ce cas, je préfère encaïsser ma raclée comme un homme, si vous me passez l'expression.

Bruno fronça les sourcils. Il devait avoir l'habitude que les gens aient peur de lui. Mais j'avais accepté mon sort, et je me sentais très calme. Je pouvais le supporter. Je l'avais *déjà* supporté. Si j'avais le choix entre recevoir une correction et faire un sacrifice humain, je préférerais de loin la correction.

— Alors, ça vient ? m'impatientai-je. Frappez-moi ou relevez-vous. Vous avez l'air vraiment stupide dans cette position.

Il lança son poing vers moi. Je réussis à le dévier, mais l'impact engourdit mon bras.

Une de ses jambes se détendit et son pied m'atteignit dans le ventre. Je me pliai en deux, le souffle coupé. Son autre pied me frappa au visage, du même côté que Seymour. Je m'écroulai sans savoir quelle partie de mon corps me faisait le plus mal.

Bruno voulut me flanquer un nouveau coup de pied. Je saisis sa cheville à deux mains et me relevai d'un bond en lui imprimant une rotation. J'espérais lui briser l'articulation. Mais au lieu de résister, il sauta et tourna sur lui-même pour suivre le mouvement.

Je me laissai tomber sur le ventre et sentis sa jambe siffler en l'air au-dessus de ma tête. J'étais de nouveau à terre, mais cette fois volontairement. Bruno retomba sur ses pieds et me toisa. Vu d'en dessous, il paraissait immense. Je repliai mes genoux sur ma poitrine.

Il s'avança pour me forcer à me relever. Je détendis les jambes en visant sa rotule gauche. Si je me débrouillais bien, je pouvais la lui faire sauter.

Sa jambe céda sous lui. Ça avait marché et j'en étais la première surprise. Je n'en profitai pas pour lui sauter dessus ou pour essayer de lui prendre son flingue. Non, je me ruai vers la porte.

Gaynor tenta de me barrer le passage, mais sa chaise roulante était trop difficile à manœuvrer. Je déboulai dans un long couloir. Juste sous le nez de Tommy.

Il porta la main à son flingue, mais je lui donnai un coup d'épaule en fauchant ses pieds avec ma jambe. Alors qu'il basculait en arrière, il me saisit par la taille. Je tombai à califourchon sur lui et lui enfonçai mon genou dans l'entrejambe. Son étreinte se desserra juste assez pour que je puisse me dégager.

Des bruits résonnèrent dans la pièce, derrière moi. Je ne regardai pas. S'ils devaient me tirer dessus, je ne voulais pas le voir.

Je m'élançai vers l'endroit où le couloir en croisait un autre. J'allais m'y engager quand l'odeur me fit ralentir. Une odeur de décomposition. Qu'avaient-ils fait pendant mon sommeil ?

Je regardai par-dessus mon épaule. Tommy gisait toujours sur le sol, se tenant l'entrejambe. Bruno était sur le seuil de la chambre, le flingue à la main. Mais ça n'était pas moi qu'il visait. Dans sa chaise roulante, Harold Gaynor souriait de toutes ses dents.

Quelque chose clochait.

Je ne tardai pas à comprendre quoi.

De l'autre couloir déboucha une créature pas plus grande qu'un homme – disons, un mètre quatre-vingts – mais environ trois fois plus large. Elle avait deux jambes ou peut-être trois. Difficile à dire. Un teint de lépreux comme tous les zombies, mais une douzaine d'yeux tous traversés d'une lueur démente. Un visage masculin à

l'emplacement du cou. Une tête de chien, comme greffée sur son épaule gauche, fit claquer ses mâchoires en me voyant. Et une jambe de femme jaillissait de son ventre, bas noir et talon aiguille inclus.

La créature se traîna vers moi en prenant appui sur trois de ses douze bras. Dans son sillage, elle laissait une trace baveuse comme celle d'un escargot.

Dominga Salvador apparut à son tour.

— *Buenos noches, chica.*

Le monstre m'avait fait peur. La vue de Dominga Salvador me terrifia littéralement.

La créature s'était immobilisée, accroupie au milieu du couloir, ses dizaines de bouches haletant comme si elle manquait d'air. A moins qu'elle fût incommodée par sa propre odeur. J'avais beau me couvrir le nez, tout le couloir empestait la viande morte.

Gaynor et ses gardes du corps blessés restaient à distance. Peut-être n'appréciaient-ils pas le familier de la Señora. Ce que je pouvais comprendre. Quoi qu'il en soit, j'étais seule face à lui et à sa maîtresse.

— Comment êtes-vous sortie de prison ?

Mieux valait traiter d'abord les problèmes administratifs. Les surnaturels pouvaient attendre un peu.

— J'ai versé une caution.

— On vous a laissée partir alors que vous étiez accusée de meurtre par sorcellerie ?

— Le vaudou n'est pas de la sorcellerie.

— La loi le considère comme tel.

Elle haussa les épaules, puis sourit béatement. La grand-mère mexicaine de mes cauchemars !

— Vous avez un juge dans votre poche, devinai-je.

— Beaucoup de gens me craignent, *chica*. Tu devrais en faire autant.

— Vous avez aidé Peter Burke à relever le zombie pour Gaynor.

Elle ne répondit pas, se contentant de sourire.

— Pourquoi ne l'avoir pas fait vous-même ?

— Je ne voulais pas que quelqu'un d'aussi dépourvu de scrupules me voie en train d'assassiner une innocente. Il aurait pu s'en servir pour me faire chanter.

— Et il n'a pas pigé que vous aviez quand même dû tuer une innocente pour fabriquer le grigri de Peter ?

— Exact.

— Où avez-vous dissimulé toutes vos horreurs ?

— Nulle part. Tu m'as forcée à détruire la plus grande partie de mon œuvre, mais j'ai tenu à préserver cette créature. Je suppose que tu comprends pourquoi.

Elle caressa la peau suintante de son « enfant ». Je frissonnais à

l'idée de toucher cette chimère. Et pourtant...

— Comment l'avez-vous créé ?

Je devais le savoir. Appelons ça de la curiosité professionnelle.

— Tu es certainement capable d'animer des morceaux de cadavres.

En effet mais, à ma connaissance, j'étais la seule.

— Oui, répondis-je.

— Je me suis aperçue que je pouvais les assembler pour fabriquer des créatures n'ayant jamais existé.

— Vous êtes folle !

— Pense ce que tu veux, *chica*. Je ne suis pas ici pour parler de ma santé mentale, mais pour te persuader de relever un mort pour Gaynor.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ?

La voix de Gaynor retentit derrière moi. Je pivotai et me plaquai dos au mur, afin de pouvoir surveiller tout le monde. Même si je ne voyais pas à quoi ça allait me servir.

— Le pouvoir de Dominga a déjà mal tourné une fois. C'est ma dernière chance. L'ultime tombe connue. Je ne veux pas prendre de risque.

Dominga plissa les yeux et serra les poings. Elle n'aimait pas que Gaynor parle d'elle de cette façon.

— Elle pourrait le faire beaucoup mieux que moi, objectai-je.

— Si je le pensais, je vous tuerais parce que je n'aurais plus besoin de vous. Un point pour lui.

— Bruno m'a déjà filé une raclée. Quelle est la suite du programme ?

Gaynor secoua la tête.

— Incroyable qu'une aussi faible femme ait neutralisé mes deux gardes du corps !

— Je vous avais dit que les méthodes de persuasion ordinaires ne fonctionneraient pas avec elle, rappela Dominga.

— Que proposez-vous ? demanda Gaynor.

— Un sort d'obéissance. Elle fera ce que je voudrai, mais il va me falloir du temps pour le lancer sur quelqu'un d'aussi puissant. Si elle maîtrisait le vaudou, ça ne marcherait pas du tout. Mais, malgré tous ses dons, elle n'y connaît rien.

— Combien de temps ?

— Deux heures, pas moins.

— Il vaudrait mieux pour vous que ça marche.

— Ne me menacez pas ! cria Dominga.

Avec un peu de chance, ils allaient se battre et s'entre-tuer...

— Je vous ai proposé assez d'argent pour racheter un pays du tiers-monde. En échange, j'exige des résultats. Elle hocha la tête,

radoucie.

— C'est vrai que vous payez bien. Soyez tranquille, je n'échouerais pas. Si je parviens à forcer Anita à tuer quelqu'un, je pourrai aussi la contraindre à m'aider à reconstruire ce qui a été détruit par sa faute. Amusant, ne trouvez-vous pas ?

Gaynor sourit comme un dément.

— Ça me plaît.

— Pas à moi, dis-je. Il fronça les sourcils.

— Vous ferez ce qu'on vous dira. Vous avez été très vilaine.

Vilaine, moi ?

Bruno s'était rapproché. Il s'appuyait contre le mur, mais le canon de son arme était braqué sur ma poitrine.

— J'adorerais vous tuer, grogna-t-il en grimaçant de douleur.

— Un genou déboîté, ça fait très mal, pas vrai ? demandai-je en souriant.

Je préférerais qu'il me tue plutôt que d'être transformée en reine du vaudou.

Il serra les dents et son doigt se crispa imperceptiblement sur la détente.

— Je vais adorer vous buter.

— Vous ne vous en êtes pas trop bien sorti la dernière fois. Je crois que les juges m'auraient déclarée vainqueur.

— Il n'y a pas de putains de juges ! Je vais vous buter.

— Bruno, nous avons besoin d'elle vivante et valide, lui rappela Gaynor.

— Et quand elle aura relevé le zombie ?

— Si elle devient une servante obéissante de la Señora, tu ne devras pas lui faire de mal. Sinon, tu pourras la tuer.

Bruno me fit un sourire éblouissant.

— J'espère que le sort échouera. Gaynor fronça les sourcils.

— Ne laisse pas tes sentiments personnels influencer sur nos affaires.

— Oui, monsieur.

Il avait eu du mal à prononcer le « monsieur ».

Enzo apparut derrière Dominga, mais il resta à une distance prudente de sa créature. Antonio avait perdu son boulot de garde du corps. C'était aussi bien. Il faisait un merveilleux pigeon d'argile.

Tommy s'approcha en boitillant, encore recroquevillé sur lui-même. Il tenait un Magnum dans une main, et son visage était violet de rage ou de douleur.

— Je vais vous tuer ! siffla-t-il.

— Prenez un ticket.

— Enzo, aidez Bruno et Tommy à ligoter la petite dame sur une chaise, ordonna Gaynor. Elle est beaucoup plus dangereuse quelle n'en

a l'air.

Enzo me saisit le bras. Je ne me débattis pas. J'étais plus en sécurité entre ses mains qu'entre celles des deux autres. Tommy et Bruno n'attendaient qu'un prétexte pour me faire mal.

En passant devant eux, je lançai :

— C'est parce que je suis une femme, ou vous êtes toujours aussi mauvais perdants ?

— Je vais la buter, grogna Tommy.

— Plus tard, dit Gaynor.

Je me demandai s'il le pensait vraiment. Si le sort de Dominga fonctionnait, je serais une sorte de zombie vivant. Je lui obéirais en tout.

Si le sort ne fonctionnait pas, Tommy et Bruno me tueraient lentement. J'espérais qu'il y avait une troisième option.

Chapitre 36

La troisième option fut de me retrouver ligotée sur une chaise dans la chambre où je m'étais réveillée. Ça battait les deux autres à plate couture, même si ça ne voulait pas dire grand-chose. Je déteste être attachée, puisque ça signifie que les choix qui s'offrent à moi viennent de passer de limités à inexistants.

Dominga m'avait coupé quelques mèches de cheveux et le bout de mes ongles. Pour son sort d'obéissance. Et merde !

Mes poignets étaient attachés aux barreaux qui formaient le dossier de la chaise, et chacune de mes chevilles à un pied. Les cordes étaient serrées. J'avais tiré en espérant trouver du mou. En vain. J'ai déjà été ligotée, et j'ai toujours le fantasme houdinien que je réussirai à m'échapper. Mais ça ne marche jamais comme ça. Une fois que quelqu'un vous a saucissonnée, on le reste jusqu'à ce qu'on vienne vous délivrer.

Quand les sbires de Gaynor viendraient me délivrer, ce serait pour me lancer un vilain sort. Je devais m'enfuir avant. D'une façon ou d'une autre. Mon Dieu, aidez-moi, je vous en supplie !

Comme pour répondre à mes prières, la porte s'ouvrit. Au lieu d'un sauveur potentiel, ce fut Bruno qui entra, portant Wanda dans ses bras. Le sang venant d'une coupure sur son arcade sourcilière avait séché sur sa joue droite. Une énorme ecchymose s'étalait comme une fleur bleue sur sa pommette gauche. Sa lèvre inférieure avait éclaté. Ses yeux étaient fermés.

Mon visage était encore douloureux à l'endroit où Bruno m'avait frappée, mais ce n'était rien comparé aux blessures de Wanda.

— Et maintenant ? lançai-je à Bruno.

— Je vous amène de la compagnie. Quand elle se réveillera, demandez-lui ce que Tommy lui a fait. Ça vous persuadera peut-être de relever le zombie.

— Je croyais que Dominga allait me jeter un sort pour me forcer à vous aider.

— M. Gaynor n'a plus beaucoup confiance en elle depuis qu'elle a merdé.

— Je suppose qu'il ne donne pas souvent de seconde chance.

— En effet.

Il déposa Wanda sur le sol, à côté de moi.

— Vous feriez mieux d'accepter cette offre. Une pute morte, et vous empochez un million de dollars.

— Vous voulez utiliser Wanda pour le sacrifice, dis-je d'une voix lasse.

— Comme je viens de vous le dire, M. Gaynor ne donne pas de seconde chance.

Je hochai la tête.

— Et le genou, comment ça va ?

— Je l'ai remis en place.

— Ça a dû faire très mal.

— Ouais. Et si vous refusez d'aider M. Gaynor, vous découvrirez à quel point.

— Œil pour œil !

Il hocha la tête puis se redressa en s'appuyant sur sa jambe droite. S'apercevant que je l'observais, il ajouta :

— Parlez à Wanda. Demandez-vous comment vous voulez finir. M. Gaynor envisage de faire de vous une infirme, et de vous garder comme joujou. Croyez-moi, ça n'aurait rien d'agréable.

— Comment pouvez-vous bosser pour lui ?

— Ça paie bien.

— L'argent n'a aucune importance !

— C'est l'avis de quelqu'un qui n'a jamais eu faim.

Je ne sus que répondre. Nous nous regardâmes un long moment et, pour la première fois, j'aperçus quelque chose d'humain dans ses yeux. Mais quoi que ce fût, ça m'échappait complètement.

Bruno se détourna et sortit.

Je baissai les yeux sur Wanda, couchée sur le flanc, immobile. Elle portait une autre longue jupe multicolore, et un chemisier blanc déchiré sur une épaule. Dessous, j'aperçus un soutien-gorge prune. Il y avait probablement une culotte assortie avant que Tommy ne mette la main sur elle.

— Wanda, appelai-je doucement. Wanda, vous m'entendez ?

Elle remua la tête. Un de ses yeux s'ouvrit, écarquillé de panique. L'autre était collé par du sang séché. Elle l'essuya frénétiquement. Quand elle put enfin l'ouvrir, elle cligna des paupières, le temps que sa vision s'éclaircisse et qu'elle sache qui j'étais. Que s'attendait-elle à voir ? Je préférais ne pas le savoir.

— Wanda, pouvez-vous parler ?

— Oui.

Sa voix était basse, mais claire. Je voulais lui demander si elle allait bien, mais je me doutais trop de la réponse.

— Si vous arrivez à me détacher, je nous ferai sortir d'ici.

Elle me regarda comme si j'avais perdu la tête.

— Impossible. Harold nous tuera.

— Je ne suis pas du genre à abandonner, Wanda. Détachez-moi, et je trouverai quelque chose.

— Il me fera du mal si je vous aide.

— Il a l'intention de vous utiliser comme victime d'un sacrifice pour relever son ancêtre. Que pourrait-il vous faire de pire ?

Elle cligna des yeux, comme si la panique était une drogue dont elle s'efforçait de surmonter les effets. Ou Harold Gaynor était-il sa drogue ? Oui, ça semblait logique. Wanda était une junkie. Et tous les junkies sont prêts à mourir pour une dose de plus. Mais pas moi.

— Détachez-moi, Wanda, je vous en prie ! Je peux nous faire sortir d'ici.

— Et si vous échouez ?

— Nous n'aurons rien perdu.

Elle réfléchit pendant que je guettais les sons en provenance du couloir. Si Bruno débarquait au milieu de notre tentative d'évasion, ça barderait pour nous.

Wanda prit appui sur ses bras pour soulever la moitié supérieure de son corps. Elle se traîna vers moi, ses jambes mortes inertes sous les plis de sa jupe. Je pensais qu'elle mettrait du temps, mais elle fut à mes côtés en quelques secondes.

Je souris.

— Vous êtes costaud.

— Mes bras sont tout ce que j'ai. Il faut bien qu'ils soient musclés.

Elle tira sur les cordes de mon poignet droit.

— Les nœuds sont trop serrés.

— Vous pouvez le faire, Wanda ! Au bout de cinq minutes, je sentis la corde prendre enfin du mou.

— Vous y êtes presque, Wanda.

Des bruits de pas approchaient de la porte. Wanda leva vers moi un visage terrifié.

— Je n'ai plus le temps, chuchota-t-elle.

— Retournez où vous étiez. Nous finirons plus tard. Elle se traîna un peu plus loin, et venait juste de reprendre sa position initiale quand Tommy entra. Elle fit semblant d'être toujours inconsciente. Bonne idée.

Tommy avait ôté sa veste, et les sangles noires de son holster se détachaient sur son polo blanc. Un jean noir soulignait sa taille minuscule, disproportionnée par rapport à son buste aux pectoraux saillants.

Il tenait un couteau qu'il faisait tourner comme un bâton de majorette. Je ne voyais que l'éclat argenté de la lame.

— Quelle dextérité ! le complimentai-je d'une voix étonnamment normale.

— J'ai de nombreux talents. M. Gaynor veut savoir si vous avez changé d'avis au sujet du zombie.

Ce n'était pas tout à fait une question, mais je répondis quand même.

— Non, je ne le ferai pas.

Son sourire s'élargit.

— J'espérais que vous diriez ça.

— Pourquoi ?

Je craignais de le savoir.

— Parce qu'il m'a envoyé vous persuader. Je ne pus m'empêcher de fixer le couteau.

— Avec ça ?

— Avec un autre truc long et dur, mais pas si froid, rectifia-t-il.

— Vous allez me violer ?

Le mot resta suspendu dans l'air.

Il sourit comme le foutu chat du Cheshire. J'aurais bien voulu faire tout disparaître, à l'exception de son sourire. Je n'avais pas peur de ça. C'était une autre de ses extrémités que je redoutais.

Je tirai vainement sur les cordes. Celle de mon poignet droit avait de plus en plus de mou. Wanda avait-elle réussi ? Mon Dieu, faites que oui !

Tommy s'approcha de moi. Je levai les yeux vers lui, et ce que je vis dans les siens n'avait rien d'humain. Il y a toute sorte de façons de devenir un monstre. Tommy en avait trouvé une. Il ne restait qu'une faim animale dans son regard.

Il passa une jambe de chaque côté de la chaise, pour me chevaucher sans s'asseoir sur moi. Son ventre plat était pressé contre mon visage. Sa chemise sentait l'after-shave.

Je me tordis le cou pour ne pas le toucher. Il éclata de rire et me caressa la tête. Quand je voulus me dégager d'un coup de tête, il m'empoigna par les cheveux.

— Je vais adorer ça, jubila-t-il.

Je n'osais pas tirer sur les cordes. Si je me libérais un poignet, il le verrait. Je devais attendre jusqu'à ce qu'il soit trop distrait pour y prêter attention. L'idée de ce que je devrais peut-être taire pour le distraire me tordait l'estomac. Mais rien ne comptait, à part rester en vie. Tout le reste, c'était de la gnognote.

Bon, je n'y croyais pas vraiment. Mais j'essayais.

Il s'assit sur mes cuisses et posa le plat de sa lame sur ma joue.

— Si tu veux que j'arrête, ça ne tient qu'à toi. Tu n'as qu'à dire oui.

Sa voix était rauque et je sentais son entrejambe durcir.

L'idée qu'il se serve de moi de cette façon faillit suffire à me faire accepter.

Je tirai discrètement sur mes cordes, et celle du poignet droit céda un peu plus. D'un coup violent, je parviendrais sans doute à me détacher. Mais je n'aurais qu'une main libre contre les deux de Tommy et son couteau.

Il m'embrassa, me forçant à écarter les lèvres pour glisser sa langue dans ma bouche. Je ne lui rendis pas son baiser parce qu'il aurait trouvé ça suspect, et je ne lui mordis pas non plus la langue, parce que je voulais qu'il reste près de moi. C'était la seule solution pour le bousiller, avec une seule main. Mais comment ?

Il enfouit son visage dans mon cou. C'était maintenant ou jamais. Je tirai de toutes mes forces, et mon poignet droit se libéra. Je me figeai. Il l'avait forcément remarqué. Mais non : il était trop occupé à me faire un suçon. De sa main gauche, il me pétrissait un sein. Il avait fermé les yeux de plaisir, et relâché sa prise sur le couteau.

Je lui caressai le visage. Il gémit, puis se souvint que j'étais censée être attachée. Ses yeux s'ouvrirent brusquement. Je lui plongeai mon pouce dans le gauche et sentis une explosion de matière molle quand son globe oculaire céda sous la pression.

Il cria et bondit en arrière en portant une main à son œil. Je lui saisis la main qui tenait le couteau et m'y accrochai de toutes mes forces. Ses cris allaient rameuter les autres.

Des bras musclés s'enroulèrent autour de la taille de Tommy et le firent trébucher. Je lui arrachai son couteau pendant qu'il se débattait dans l'étreinte de Wanda. Il souffrait tellement qu'il ne pensait pas à dégainer son flingue. C'était autre chose qu'un simple coup de genou dans les couilles !

Je tranchai les cordes de mon poignet gauche, m'entaillant au passage. Si je ne faisais pas plus attention, j'allais réussir à me cisailler les veines. Je me forçai à ralentir un peu pour couper les cordes de mes chevilles.

Tommy avait réussi à se dégager. Il se releva en titubant, une main toujours pressée sur son œil. Du sang et un fluide transparent coulaient le long de son visage.

— Je vais te tuer ! rugit-il en dégainant son flingue. J'inversai ma prise sur le couteau et le lançai. Il se planta dans le bras de Tommy. J'avais visé la poitrine...

Tommy brailla de nouveau. J'empoignai la chaise et la lui abattis sur le crâne pendant que Wanda lui agrippait les chevilles. Il s'effondra. Mais je continuai à le rouer de coups jusqu'à ce que la chaise se brise entre mes mains. Je saisis un des pieds et m'acharnai jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'une masse sanguinolente.

— Il est mort, dit Wanda en tirant sur la jambe de mon pantalon. Fichons le camp d'ici.

Je lâchai le pied de chaise et tombai à genoux. Je ne pouvais plus déglutir. Ni respirer. J'étais couverte de sang. C'était la première fois que je battais quelqu'un à mort, et ça m'avait fait tellement de bien...

Je secouai la tête. Plus tard. Je m'en préoccuperais plus tard.

Wanda passa un bras autour de mes épaules. Je la saisis par la taille et me relevai. Elle pesait beaucoup moins lourd qu'elle aurait dû. Je ne voulais pas voir ce qu'il y avait sous sa jolie jupe. Cela dit, ça la rendait plus facile à porter.

Je tenais le flingue de Tommy dans ma main droite.

— J'ai besoin de garder cette main libre, alors accrochez-vous bien.

Wanda était très pâle et je sentais son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine.

— Nous allons nous en sortir, dis-je.

— Bien sûr, fit-elle d'une voix tremblante.

Elle ne me croyait pas. Je ne pouvais pas lui en vouloir : moi non plus !

Wanda ouvrit la porte, et nous sortîmes dans le couloir.

Chapitre 37

Le couloir était comme dans mon souvenir. Une longue ligne droite sans rien pour se mettre à couvert, avec une intersection à chaque extrémité.

— Droite ou gauche ? demandai-je à Wanda.

— Je ne sais pas. Cette maison est un putain de labyrinthe. A droite, je crois.

De toute façon, rester planter là en attendant le retour de Gaynor n'était pas la solution.

J'entendis un bruit de pas derrière nous. Je voulus me retourner, mais le poids de Wanda me ralentissait.

L'écho du coup de feu se répercuta contre les murs. Quelque chose heurta mon bras gauche, autour de la taille de Wanda. L'impact nous projeta à terre toutes les deux.

Je me retrouvai allongée sur le dos, mon bras gauche totalement engourdi et coincé sous le corps de Wanda. Je levai les yeux. Cicely était au bout du couloir, brandissant un petit calibre à deux mains. Ses longues jambes fermement plantées dans le sol, elle avait l'air de savoir ce qu'elle faisait.

Je levai le 357 et visai. La détonation me fit bourdonner les tympans, et le recul me força à plier le bras. Je parvins de justesse à ne pas lâcher mon flingue. Si j'avais dû tirer une seconde fois, je n'aurais jamais pu le faire à temps.

Par chance, ce ne fut pas nécessaire. Cicely gisait au milieu du couloir, une tache sombre s'élargissant sur son chemisier.

Elle avait toujours son arme dans la main droite. Peut-être faisait-elle semblant d'être morte pour mieux me tirer dessus quand je m'approcherais d'elle. Je devais m'en assurer.

— Vous pouvez vous pousser un peu ?

Wanda ne dit rien, mais elle roula sur le côté, et je pus enfin voir mon bras. Toujours attaché à mon épaule, même si je ne le sentais plus du tout. C'était déjà ça. Une ligne écarlate coula le long de ma manche de polo.

Je me relevai et avançai prudemment vers Cicely, le Magnum en avant. Si elle remuait le petit doigt, j'étais prête à tirer. Sa minijupe

était remontée sur ses cuisses, révélant un porte-jarretelles noir et des sous-vêtements assortis. Très inconvenant.

Je baissai les yeux. Non, elle ne risquait plus de remuer. Pas volontairement ! Son chemisier en soie était imbibé de sang, et elle avait dans la poitrine un trou assez gros pour que j'y passe le poing. Morte, donc.

Juste au cas où, je lui flanquai un coup de pied dans la main pour lui faire lâcher son calibre 22. On ne sait jamais, avec les gens qui fréquentent des prêtres vaudou. J'en ai vu se relever avec des blessures bien plus graves.

Cicely resta immobile sur le sol.

J'avais eu de la chance qu'elle utilise un flingue de gonzesse. Une balle de plus gros calibre, et j'aurais perdu mon bras. J'enclenchai la sécurité du 22 et le glissai dans ma ceinture, parce que je ne voyais pas quoi en faire d'autre.

On ne m'avait jamais tiré dessus. Mordue, poignardée, rossée, brûlée, mais jamais canardée ! Ça me faisait peur, parce que j'avais du mal à évaluer la gravité de la blessure.

Je revins vers Wanda. Ses yeux bruns évoquaient deux îles noires dans la pâleur de son visage.

— Elle est morte ?

— Oui.

— Vous saignez. (Elle déchira l'ourlet de sa jupe.) Laissez-moi vous faire un bandage.

Je m'agenouillai. Elle noua la bande de tissu multicolore au-dessus de la blessure, puis essuya le sang avec un pan de sa jupe. Ça n'avait pas l'air si terrible. Une estafilade, rien de plus.

— La balle a juste dû m'effleurer, dis-je.

L'engourdissement se dissipait, laissant la place à une sensation de brûlure. En même temps, j'avais froid partout. Peut-être à cause du choc. Une simple égratignure me mettait dans un état pareil ? Au temps pour Anita Blake la mariolle !

— Nous devons sortir d'ici. Bruno ne tardera pas à rappliquer.

Dans un sens, je me félicitais que mon bras me fasse mal. Ça voulait dire que je pouvais le bouger. Il n'avait pas trop envie que je le passe de nouveau autour de la taille de Wanda, mais c'était le seul moyen de déplacer ma compagne en gardant ma main droite libre pour tirer.

— Allons à gauche, dit Wanda. Cicely est peut-être arrivée par là.

Ça paraissait logique.

J'enjambai le cadavre de Cicely, qui gisait toujours immobile, ses yeux bleus écarquillés. Les gens qui viennent de mourir ont souvent l'air plus étonné qu'horrifié. Comme si la mort les avait

surpris pendant qu'ils ne faisaient pas attention.

— Je n'aurais jamais cru qu'elle mourrait la première, chuchota Wanda.

Nous franchîmes l'intersection et nous retrouvâmes face à face avec le monstre de Dominga.

Chapitre 38

La créature avançait dans un étroit couloir qui semblait longer l'arrière de la maison. Des fenêtres à petits carreaux s'alignaient le long du mur. Entre celles du milieu se dressait une porte. A travers les vitres, je distinguai le ciel nocturne. Le monstre était le seul obstacle entre la liberté et nous. Le seul obstacle. Autant dire, presque rien ! Il avança d'un pas vacillant. Wanda hurla. Difficile de lui en vouloir... Je levai le Magnum et visai le visage humain au milieu. Le coup de feu fit un boucan du diable dans cet endroit clos.

Le visage explosa dans un geyser de sang, de chair et d'os. L'odeur atroce me tapissait la langue et la gorge. Les bouches du monstre émirent un gémissement animal.

Il continua à avancer vers nous, mais il était blessé et ne semblait savoir que faire. Peut-être avais-je éliminé son cerveau dominant... À supposer qu'il en ait un. Je n'avais aucun moyen de m'en assurer.

Je tirai trois fois et fis exploser trois autres têtes. De la matière cérébrale dégoulinait sur les murs. Mais le monstre approchait toujours.

La détente cliqueta dans le vide. Je jetai le Magnum sur la créature, qui l'écarta d'une main griffue.

Pas la peine de dégainer le 22, si le 357 n'avait pas réussi à l'arrêter...

Je reculai dans le couloir. Que faire d'autre ? Le monstre se traîna à notre suite en produisant le bruit de succion que j'avais entendu dans le sous-sol de la Señora quand je m'en étais enfuie avec Manny.

C'était l'horreur personnifiée que j'avais sous les yeux !

Entre les différentes textures de peau, de fourrure et d'écaillés, la chair lisse était dépourvue de cicatrices ou d'agrafes à la Frankenstein. Comme si les morceaux s'étaient fondus les uns aux autres.

Trop occupée à surveiller le monstre pour regarder où je mettais les pieds, je trébuchai sur le cadavre de Cicely et m'étalai de tout mon long.

Wanda cria.

La créature se rapprocha. Des mains difformes me saisirent les chevilles. Je fis une ruade pour me dégager, m'efforçant de ramper par-dessus le corps de Cicely.

Une griffe se planta dans la toile de mon jean et me tira en arrière. Ce fut à mon tour de hurler tandis que ce qui était autrefois un bras humain s'enroulait autour de ma jambe.

Je m'accrochai au cadavre encore tiède de Cicely. Le poids supplémentaire ne sembla pas perturber ou ralentir le monstre. Mes mains cherchèrent désespérément une prise, mais il n'y en avait pas, sur le plancher de bois lisse.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Des bouches avides béaient, révélant des dents noircies et des langues qui semblaient froides comme des serpents.

Wanda s'agrippa à mon bras pour tenter de me retenir. Faute de jambes pour prendre appui, elle réussit seulement à se faire entraîner avec moi.

— Lâchez-moi !

Elle obéit en criant mon nom.

— Non ! dis-je au monstre. Arrête-toi ! Arrête-toi !

J'avais mis toute ma puissance dans cet ordre. Pas celle de ma voix, celle de ma volonté. Après tout, ça n'était jamais qu'un zombie. S'il n'avait pas reçu d'instructions spécifiques, il m'obéirait. C'était mon dernier espoir.

— Arrête-toi ! répétais-je.

Ma voix se brisa, au bord de l'hystérie.

Le monstre se figea, ma jambe à mi-chemin d'une de ses bouches. Ses yeux dépareillés me fixèrent, hésitant.

Je déglutis et tentai de garder mon calme, même si ça n'avait aucune importance pour lui.

— Lâche-moi !

Il obtempéra.

Je restai immobile sur le sol quelques instants, le temps de reprendre mon souffle.

Quand je levai les yeux, le monstre était toujours immobile. Il attendait ses ordres comme un bon petit zombie.

— Reste ici. Ne bouge pas.

Ses yeux me témoignaient l'obéissance absolue dont seuls les morts sont capables. Il attendrait dans le couloir jusqu'à ce que quelqu'un lui donne un ordre contradictoire.

— Que se passe-t-il ? demanda Wanda entre deux sanglots terrifiés.

Je rampai vers elle.

— Ça ira. Je vous expliquerai plus tard. Ça nous laisse un peu

de répit, mais il ne faut pas le gaspiller. Nous devons sortir d'ici.

Elle fit « oui » de la tête, des larmes coulant sur son visage meurtri.

Je la repris dans mes bras, et nous nous dirigeâmes vers le monstre. Wanda se raidit.

— Ça ira, répétais-je. Il ne nous fera pas de mal si nous nous dépêchons.

J'ignorais où était Dominga, mais je ne voulais pas qu'elle débarque avant que nous soyons sorties.

Je dépassai la créature en restant collée au mur. Les yeux qu'elle avait dans le dos suivirent notre progression. L'odeur qui montait de ses plaies était insupportable.

Mais qu'est-ce qu'une petite nausée entre amis ?

Wanda ouvrit la porte. Un chaud vent estival balaya nos cheveux. C'était une sensation merveilleuse.

Pourquoi Gaynor et les autres n'étaient-ils pas venus à la rescousse ? Ils avaient pourtant dû entendre les cris et les coups de feu.

Je descendis trois marches de pierre et m'engageai sur l'allée de gravier qui contournait la maison. Devant moi se dressaient des collines en pente douce, couvertes de hautes herbes et de pierres tombales décrépites. Nous étions chez le gardien du cimetière de Burrell. Je me demandai ce qu'il était advenu de lui.

Je venais de prendre la direction de la nationale quand je me figeai. À présent, je comprenais pourquoi personne ne nous avait poursuivies.

Le ciel était noir, dense et si chargé d'étoiles que j'aurais pu les capturer avec un filet. Elles brillaient tellement que je ne voyais pas la lune.

Le souffle chaud du vent ne m'arrivait plus de face. Il me poussait dans le dos. Irrésistiblement.

Dominga Salvador avait jeté son sort. Observant les rangées de pierres tombales, je compris que je n'avais pas le choix. Je devais aller à elle. Exactement comme le zombie avait dû m'obéir. Je ne pouvais rien faire. Piégée sans avoir eu la moindre chance de me défendre.

Chapitre 39

Wanda se tortilla dans mes bras et leva la tête vers moi. À la lueur des étoiles, son visage était incroyablement pâle. Et le mien ? Pouvait-on y lire ma détresse ?

Je voulus faire un pas en avant. Porter Wanda en sécurité. Mais c'était impossible.

Je luttai jusqu'à ce que mes jambes tremblent sous l'effort. Je ne pouvais pas m'en aller.

— Que se passe-t-il ? demanda Wanda, affolée. Nous devons filer avant le retour d'Harold.

— Je sais.

— Qu'attendez-vous ?

Je déglutis. J'avais une boule froide et dure dans la gorge, et mon cœur battait à tout rompre.

— Je ne peux pas partir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Wanda, au bord de l'hystérie.

Une réaction tout à fait appropriée. Si nous réussissions à sortir d'ici vivantes, je me promis de m'accorder le luxe d'une dépression nerveuse.

Je luttai contre quelque chose que je ne pouvais ni voir ni toucher, mais qui me tenait. Si je ne cessais pas de résister, mes jambes céderaient sous moi. Et nous n'en avions qu'une paire valide pour deux.

Je tentai de reculer. Un pas, deux pas. Oui.

— Où allez-vous ?

— Dans le cimetière.

— Pourquoi ?

Bonne question, mais je n'étais pas certaine de pouvoir fournir une réponse cohérente. Moi-même, j'avais du mal à comprendre.

De toute façon, je n'avais pas le choix. Je devais obéir à Dominga. Mais étais-je obligée d'emmener Wanda ? Le sort m'autoriserait-il à la laisser là ?

Je décidai d'essayer, la déposant sans problème sur le gravier. Donc, j'avais encore une certaine liberté de mouvement.

— Pourquoi m'abandonnez-vous ? gémit-elle, terrifiée. Je n'en menais pas large non plus.

— Essayez de gagner la route, si vous pouvez.

— En me traînant sur les mains ?

Bonne remarque, mais que pouvais-je faire d'autre ?

— Vous savez vous servir d'un flingue ?

— Non.

Devais-je le lui laisser ou l'emporter pour essayer de tuer Dominga ? Si le sort me transformait en zombie, je pourrais le faire tant qu'elle ne me l'interdirait pas expressément. Parce que je disposais toujours d'une partie de mon libre arbitre. Elle allait me faire venir. En voyant que j'étais seule, elle enverrait quelqu'un chercher Wanda. Pour que je la sacrifie.

Je lui remis mon 22.

— Il est chargé et prêt à faire feu. Comme vous n'y connaissez rien, gardez-le caché jusqu'à ce qu'Enzo ou Bruno se penche sur vous, puis tirez à bout portant. Comme ça, vous ne pourrez pas le manquer.

— Pourquoi m'abandonnez-vous ?

— À cause d'un sort.

Wanda écarquilla les yeux.

— Quel genre de sort ?

— Un sort qui me force à les rejoindre. Qui m'empêche de partir.

— Mon Dieu...

— Je sais. (Je me forçai à sourire) Je tâcherai de revenir vous chercher.

Agrippant le flingue à deux mains, elle me regarda m'éloigner dans les ténèbres.

Les hautes herbes sèches bruissaient contre mon jean. Le vent les faisait onduler, des pierres tombales en émergeant comme les nageoires de monstres marins. Je n'avais pas besoin de réfléchir ; mes pieds semblaient savoir où j'allais.

C'était ça que ressentaient les zombies quand je leur ordonnais de se relever ? Non. Il fallait que je sois à portée d'ouïe. Je ne pouvais pas le faire à distance.

Dominga Salvador m'attendait au sommet d'une colline, sa silhouette se découpant contre le ciel qui pâlisait déjà à l'horizon. L'aube approchait. Tout n'était que velours immobile, reflets argentés et poches d'ombres, mais le vent chaud charriait des promesses de lumière.

Si j'arrivais à gagner un peu de temps, je ne pourrais plus relever le zombie, et l'emprise de Dominga se relâcherait peut-être. À condition que j'aie de la chance.

Dominga avait déjà tracé un cercle de pouvoir, et un poulet

mort reposait à ses pieds. Je n'avais plus qu'à y entrer et à égorger un être humain.

Harold Gaynor était assis sur sa chaise roulante électrique, de l'autre côté du cercle. À l'extérieur. En sécurité. Enzo et Bruno l'encadraient. Seule Dominga prenait des risques.

— Où est Wanda ? demanda-t-elle.

Je voulus dire quelle avait réussi à s'échapper, mais la vérité sortit toute seule de ma bouche.

— Près de la maison, dans l'allée.

— Pourquoi ne l'as-tu pas amenée ?

— Vous ne pouvez me donner qu'un ordre à la fois. Vous m'avez dit de venir. Je suis venue.

— Toujours aussi entêtée, à ce que je vois. Enzo, va chercher la fille. Nous avons besoin d'elle.

Enzo s'éloigna sans un mot. J'espérai que Wanda le tuerait. Qu'elle lui viderait son chargeur dans les tripes. Non, il valait mieux qu'elle garde quelques balles pour Bruno !

Dans sa main droite, Dominga tenait une machette à la lame maculée de sang.

— Entre dans le cercle, Anita.

J'essayai de résister, vacillant au bord du cercle, mais le sort fut plus fort que moi.

Je fis un pas en avant. Un picotement me chatouilla la nuque, et je compris que Dominga n'avait pas fermé le cercle. J'ignorais comment elle s'y était prise. Il avait l'air entier, mais il attendait encore un sacrifice.

Des coups de feu résonnèrent dans la nuit. Dominga sursauta. Je souris.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Je crois que vous pouvez dire adieu à votre garde du corps.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai donné un flingue à Wanda.

Elle me gifla de sa main libre. Ça ne m'aurait pas vraiment fait mal, si elle n'avait pas choisi la joue déjà meurtrie par Bruno et Seymour. J'allais avoir un bleu digne de figurer dans le *Guinness des Records*.

Dominga regarda derrière moi et fit la grimace. Je sus ce qu'elle avait vu avant de me retourner.

Enzo gravissait la colline, Wanda sur son épaule comme un vulgaire sac de patates. Malédiction ! J'avais entendu plusieurs coups de feu. Avait-elle paniqué et tiré trop tôt, gaspillant ses munitions ?

Wanda hurlait et lui martelait le dos de ses petits poings. Si nous étions encore vivantes au lever du soleil, je lui apprendrais à frapper correctement. Elle était invalide, pas grabataire.

Enzo la porta jusqu'au cercle. Tant qu'il ne serait pas fermé, n'importe qui pourrait le franchir sans perturber la magie. Il laissa tomber Wanda en lui maintenant les bras derrière le dos. Malgré ça, elle continua à se débattre. On ne pouvait pas lui en vouloir...

— Dites à Bruno de l'immobiliser. La mort doit survenir du premier coup.

— En effet.

Elle ordonna à Bruno d'entrer dans le cercle. Il hésita, mais Gaynor cria :

— Fais ce qu'elle te demande !

À contrecœur, il prit un des bras de Wanda et le plaqua à terre pendant qu'Enzo l'imitait de l'autre côté. Maintenu au sol par deux gros balèzes, la prostituée continua à s'agiter comme un beau diable.

— Mettez-vous à genoux et tenez-lui la tête, ordonnai-je.

Enzo obtempéra le premier. Il appuya sur le front de Wanda, qui éclata en sanglots. Bruno posa sa main libre sur sa poitrine. Il était très important que la mort survienne du premier coup.

Dominga souriait de toutes ses dents. Elle me tendit un petit pot d'onguent blanc qui sentait le trèfle. D'habitude, j'utilise plutôt du romarin, mais le trèfle convient aussi.

— Comment avez-vous su de quoi j'avais besoin ?

— J'ai demandé à Manny.

— Il ne vous aurait rien dit !

— Bien sûr que si, parce que j'ai menacé sa famille. (Dominga éclata de rire.) N'aie pas l'air si déconfit, *chica*. Il ne t'a pas trahie. Manuel me croyait curieuse de tout savoir sur tes pouvoirs. Ce qui est le cas. Et maintenant, enduis-toi d'onguent aux endroits appropriés.

Je me lavai le visage avec la substance fraîche qui sentait le bonbon. Puis la poitrine, sous mon polo, et les deux mains. Enfin, je passai à la pierre tombale.

Il ne manquait plus que le sacrifice.

— Ne bouge pas, ordonna Dominga.

Je me figeai. Son monstre était-il toujours paralysé dans le couloir, comme moi ?

Elle posa la machette sur le sol, au bord du cercle, puis en sortit.

— Relève le mort, Anita !

— Dès que vous aurez posé une question à Gaynor. Elle me jeta un regard intrigué.

— Quelle question ?

— Cet ancêtre-là est-il aussi un prêtre vaudou ?

— Quelle différence ça fait ? lança Gaynor.

— Imbécile ! grogna Dominga en se tournant vers lui, les poings serrés. C'est à cause de ça que ça a mal tourné la première

fois ! Vous m'avez fait croire que c'était ma faute !

— De quoi parlez-vous ?

— Quand on relève un prêtre vaudou ou un réanimateur, il arrive que la magie parte en quenouille, expliquai-je aimablement.

— Pourquoi ?

— Les pouvoirs de votre ancêtre ont brouillé les miens ! cria Dominga. Vous êtes certain que celui-là n'en a pas ?

— Pas à ma connaissance.

— Mais vous saviez pour le premier ? insistai-je.

— Oui.

— Pourquoi ne me lavez-vous pas dit ? brailla Dominga.

Son pouvoir formait comme une aura ténébreuse autour d'elle. Allait-elle le tuer, ou avait-elle davantage soif d'argent que de vengeance ?

— J'ai pensé que ça n'était pas important.

Dominga grinça des dents. Comme je la comprenais ! À cause de lui, elle avait perdu sa réputation, et une dizaine de personnes étaient mortes. Mais sa cupidité l'emporta.

— Dépêchez-vous ! À moins que vous ne vouliez plus de mon argent ?

— Ne me menacez pas ! éructa Dominga.

Génial. Si seulement les méchants pouvaient s'entre-tuer !

— Je ne vous menace pas, Señora. Mais sachez que je ne vous paierai pas tant que ce zombie n'aura pas été relevé.

Dominga prit une profonde inspiration. Elle bomba le torse et se tourna vers moi.

— Relève le mort ! ordonna-t-elle de nouveau. J'ouvris la bouche, cherchant une autre excuse pour gagner du temps. L'aube n'était plus très loin.

— Tout de suite !

Je déglutis et m'approchai du bord du cercle. Je mourais d'envie de m'enfuir, mais une barrière invisible m'en empêchait. Tremblant de tous mes membres, je ramassai la machette.

— Non, Anita ! Je vous en supplie ! gémit Wanda.

Elle tenta de se libérer, mais les deux gardes du corps l'immobilisaient. Il serait facile de la tuer. Encore plus que de décapiter un poulet d'une seule main, et je faisais ça tous les soirs ou presque.

Je m'agenouillai devant elle. Une plainte sourde, inarticulée, monta de sa gorge.

— Mon Dieu, donnez-moi la force.

Je posai le tranchant de la lame sur son cou et dis à Enzo :

— Soulevez un peu sa tête pour que je sois certaine de la trancher.

Il saisit Wanda par les cheveux et tira. Ses yeux avaient roulé dans leur orbite, et je vis une veine battre sur sa gorge. Je soulevai la machette...

... et l'abattis sur le cou d'Enzo. Un flot de sang noir m'éclaboussa les mains et le visage.

Tout le monde se pétrifia. Sauf moi. Je dégageai la machette et la plongeai dans le ventre de Bruno. Il eut à peine le temps de porter une main à son flingue. Puis son bras retomba mollement, et ses entrailles se répandirent sur le sol.

Une odeur de mort plana dans le cercle. C'était la dernière étape. Celle qui le complétait.

J'avais déjà senti des milliers de cercles se fermer, mais jamais avec une telle puissance. L'onde de pouvoir me heurta de plein fouet, me faisant arquer le dos comme une décharge électrique.

Wanda baignait dans le sang des deux gardes du corps.

— Ne me tuez pas, sanglotait-elle. Je vous en supplie, ne me tuez pas.

Mais je n'en avais plus besoin. Dominga m'avait demandé de relever un mort ? J'allais faire beaucoup mieux que ça.

Tuer des animaux ne procure jamais ce genre de sensation. Je me concentrai pour inverser le flot de pouvoir et le diriger vers le sol. Il y en avait beaucoup trop pour qu'il se limite à une seule tombe. Il se répandit en cercles concentriques jusqu'à couvrir tout le cimetière, évitant seulement les deux sépultures qui contenaient des fantômes. Parce que la nécromancie ne fonctionne pas sur les âmes.

Je sentis chaque cadavre se reconstituer à partir de sa poussière et de ses fragments d'os.

— Relevez-vous, tous ceux qui entendent mon appel ! hurlai-je. Relevez-vous et servez-moi !

Sans prononcer leur nom, je n'aurais pas dû réussir à en animer un seul. Mais le pouvoir de deux sacrifices humains était trop fort pour qu'ils y résistent.

Ils émergèrent du sol comme des nageurs d'une piscine, et la terre ondula sous mes pieds.

— Que fais-tu ? demanda Dominga.

Je relève les morts.

Peut-être l'entendit-elle dans ma voix, ou le sentit-elle au plus profond de son être. Quoi qu'il en soit, elle s'élança vers le cercle. Pour se mettre à l'abri. Mais il était trop tard.

Des mains jaillirent entre ses pieds, lui saisissant les chevilles. Elle s'étala entre les hautes herbes et je la perdis de vue. Mais je contrôlais toujours les zombies.

— Tuez-la ! ordonnai-je.

Un bruit de chair qui se déchire, d'articulations qui craquent,

de muscles et de ligaments qu'on arrache... Et par-dessus, le hurlement de Dominga Salvador. Qui s'interrompt abruptement quand des mains mortes lui lacérèrent la gorge et que son sang imbiba la terre desséchée.

Les lambeaux de son sort s'éparpillèrent, mais le pouvoir m'appartenait toujours. Je planais dessus comme un oiseau sur le vent. Il me soutenait, me portait.

La terre se fendit au-dessus de la tombe de l'ancêtre de Gaynor. Une main pâle en jaillit, bientôt suivie par une deuxième. Le zombie s'arracha du sol.

Des dizaines de ses semblables, à divers stades de la décomposition, entouraient la chaise roulante de Gaynor. Ils se rapprochèrent, mais je savais qu'ils ne lui feraient pas de mal avant que je leur en donne l'ordre.

— Demandez-lui où est le trésor ! cria Gaynor.

Je le fixai. À travers moi, tous les zombies tournèrent vers lui leur regard mort. Harold ne comprenait pas. Comme beaucoup de riches, il confondait l'argent et le pouvoir. Ce n'est pas la même chose du tout !

— Tuez Harold Gaynor, dis-je aux zombies.

— Je vous donnerai un million de dollars pour l'avoir relevé, que je trouve le trésor ou non.

— Je ne veux pas de votre argent, Gaynor.

Les zombies l'encerclèrent, les mains tendues comme dans les films d'horreur. Hollywood n'est pas toujours à côté de la plaque.

— Deux millions. Trois millions ! cria-t-il.

Sa voix se brisa. Aux premières loges pour assister à la mort de Dominga Salvador, il connaissait le sort qui l'attendait.

— Quatre millions, croassa-t-il.

— Ce n'est pas assez.

— Combien ? Indiquez-moi votre prix !

Je ne le voyais plus. Les zombies le dissimulaient.

— Je ne veux pas d'argent, Gaynor. Je désire juste que vous mouriez.

Il cria. Je sentis des mains s'emparer de lui, des dents se planter dans sa chair.

Wanda me saisit la cheville.

— Ne lui faites pas de mal, je vous en prie !

Je le regardai en silence. Puis je revis le nounours ensanglanté de Benjamin Reynolds, la petite main avec la bague en plastique, la couverture de bébé brodée de ballons et de clowns.

— Il mérite de mourir.

Ma voix me semblait distante et déformée, comme si elle ne m'appartenait plus.

— Vous ne pouvez pas l'assassiner, sanglota Wanda.

— C'est ce qu'on va voir.

Elle voulut s'accrocher à mes mollets pour se redresser, mais ses jambes la trahirent, et elle retomba à mes pieds.

Je ne comprenais pas comment elle pouvait intercéder en faveur de Gaynor après tout ce qu'il lui avait fait. Sans doute parce quelle l'aimait.

Le plus triste de l'histoire !

Quand Gaynor mourut, je le sentis.

Lorsque de petits morceaux de son corps pendirent aux coins de la bouche de chaque zombie, ils s'arrêtèrent et se tournèrent vers moi, attendant de nouveaux ordres. Le pouvoir bouillonnait toujours dans mon corps. En restait-il suffisamment pour les rendre à leur sommeil éternel ? Je l'espérais.

— Regagnez vos tombes. Reposez-vous.

Ils s'éloignèrent lentement. Un par un, ils s'allongèrent sur leur tombe, qui les engloutit. Puis la terre trembla une dernière fois sous mes pieds, comme si elle se secouait pour tout remettre en place.

Certains cadavres étaient aussi vieux que l'ancêtre de Gaynor. Autrement dit, je n'avais pas besoin d'un sacrifice humain pour relever un macchabée datant de trois siècles. Bert allait être content. Les morts étaient cumulatives. Avec celles de deux humains, j'avais vidé un cimetière.

Les premières lueurs de l'aube se répandirent comme du lait à l'horizon.

Agenouillée dans l'herbe, Wanda pleurait. Je m'accroupis et elle sursauta quand je posai ma main sur son bras. Je sais que je ne pouvais pas lui en vouloir, mais cela m'attrista.

— Nous devons partir. Je vous emmènerai à l'hôpital.

Elle me dévisagea, les yeux écarquillés.

— Qui êtes-vous ?

Pour une fois, je ne sus que répondre. « Une humaine » ne semblait pas le terme exact.

— Une réanimatrice, lâchai-je enfin.

Elle continua à me dévisager, mais elle me laissa l'aider à se relever. Pourtant, je lisais dans son regard qu'elle me considérait désormais comme un monstre. Et peut-être avait-elle raison.

Soudain, elle hoqueta de stupéfaction. Je me retournai. Était-ce la créature de Dominga ?

Jean-Claude sortit de l'ombre. J'en eus le souffle coupé. Je m'y attendais si peu !

— Que faites-vous ici ?

— Ton pouvoir m'a appelé, ma petite. Aucun mort de cette ville n'a pu l'ignorer ce soir. Et je suis la ville. Alors, je viens me

rendre compte par moi-même.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Je t'ai vue tuer les deux hommes et relever les morts.

— Il ne vous est pas venu à l'idée de m'aider ?

— Tu n'en avais pas besoin. (Il sourit.) Et n'aurais-tu pas été tentée de me réduire en miettes, moi aussi ?

— Ne prétendez pas que vous avez peur de moi ! Il écarta les mains.

— Vous avez peur de votre servante humaine ? Une faible femme ?

— Disons que je préfère rester prudent.

Il avait peur de moi. Pour l'apprendre, vivre ce cauchemar valait presque le coup.

Je portai Wanda vers la route. Elle ne voulut pas laisser Jean-Claude la toucher. Entre deux monstres, elle avait choisi le moindre...

Chapitre 40

Dominga Salvador ne se présenta jamais devant le tribunal. Quelle surprise ! Après avoir appris que la police l'avait relâchée sous caution, Dolph était allé à mon appartement, et il l'avait trouvé vide. Il m'interrogea sur ce que j'avais fait pendant deux jours, et mes réponses n'eurent pas l'air de le satisfaire. Mais il n'insista pas. Il savait que ça n'aurait servi à rien.

Les flics retrouvèrent la chaise roulante d'Harold Gaynor, mais aucune trace de son propriétaire. Avec le temps, ça deviendra une des histoires qu'on se raconte le soir autour d'un feu de camp : le mystère de la chaise roulante vide dans le cimetière.

Dans la maison du gardien, on découvrit des restes d'humains et d'animaux. Seul le pouvoir de Dominga maintenait la créature en non-vie. Elle était morte en même temps que sa maîtresse, Dieu soit loué.

La théorie officielle affirme que le monstre a mangé Gaynor. Personne ne sait d'où il sortait. On me demanda d'expliquer le phénomène des morceaux éparés. C'est comme ça que les flics apprirent qu'ils avaient été autrefois rattachés.

Irving me bombardait de questions au sujet de la disparition de Gaynor. Je me contentai de sourire et de jouer les mystérieuses. Il avait des soupçons, mais ça ne lui suffit pas pour écrire un article.

Wanda est devenue serveuse. Jean-Claude lui a offert un boulot au *Cadavre rieur*, mais elle l'a envoyé se faire foutre. Elle avait mis pas mal d'argent de côté. Je ne sais pas si elle s'en sortira mais, désormais, elle est libre d'essayer. J'ai tué la drogue à laquelle elle était accro. Plus rapide et plus efficace qu'une cure de désintoxication.

Le jour du mariage de Catherine, j'avais encore le bras bandé ; les ecchymoses, sur mon visage et mon cou, avaient pris une teinte jaune verdâtre qui jurait avec ma robe rose. Je proposai à Catherine de céder ma place de demoiselle d'honneur, mais elle ne voulut rien entendre.

Une bonne couche de fond de teint réussit à me rendre quasiment présentable. J'ai une photo de nous : Catherine dans sa robe demariée et moi déguisée en barbe à papa. Nous sourions.

L'amitié est une chose étrange.

Jean-Claude m'envoya une douzaine de roses blanches pendant mon séjour à l'hôpital. «Accompagne-moi à l'opéra », disait la carte qui accompagnait le bouquet. « Pas comme servante, comme invitée. » Je ne répondis pas. J'avais assez de problèmes sans flirter avec le maître de la ville.

J'avais fait un sacrifice humain et... trouvé ça bon. Le flot de pouvoir, comparable au souvenir d'un acte sexuel un peu douloureux... Une partie de moi avait envie de recommencer. Dominga Salvador disait peut-être vrai. Tout le monde veut le pouvoir, et moi aussi...

Je suis une réanimatrice. L'Exécutrice. Et maintenant, je sais que je suis aussi quelque chose d'autre. Ce que grand-maman Flores redoutait le plus.

Une nécromancienne ! Les morts sont ma spécialité.

Achevé d'imprimer en février 2009
CPI Brodard & Taupin — La Flèche (France)
N° d'impression : 50469 légal : mars 2009
Imprimé en France

[1] Cf. Plaisirs coupables. Milady, 2009.

[2] Cf. Plaisirs coupables, Milady, 2009.